

VIE DE LA SAINTE VIERGE

Vie de la *Sainte Vierge Marie*



D'APRES LES MEDITATIONS
D'ANNE CATHERINE EMMERICH

Publiées en 1854

Traduction de l'Abbé DE CAZALE

I Sur les ancêtres de la sainte Vierge.

(Communiqué le 27 juin 1819)

Cette nuit, tout ce que j'avais vu si souvent pendant mon enfance, touchant la vie des ancêtres de la sainte vierge Marie, s'est présenté devant moi tout à fait de la même manière, dans une série de tableaux. Si je pouvais raconter tout ce que je sais et ce que j'ai devant les yeux, cela ferait certainement grand plaisir au pèlerin' ; moi-même j'ai été très consolée dans mes souffrances par cette contemplation. Quand j'étais enfant, j'avais une telle assurance relativement à ces choses, que si quelqu'un m'en racontait quelques circonstances d'une autre manière, je lui répondais sans hésiter : " Non, cela est de telle et telle façon " ; et je me serais fait tuer pour attester que la chose était ainsi et non autrement. Plus tard, le monde m'a rendue incertaine, et j'ai gardé le silence ; mais l'assurance intérieure m'est toujours restée, et, cette nuit, j'ai tout revu jusque dans les plus petits détails.

Note 1 : La soeur veut parler ici de l'écrivain, car elle le voyait toujours dans ses contemplations sous la figure d'un pèlerin, qui, suivant qu'il se montrait fidèle ou négligent dans le cours de son voyage vers la patrie, était béni, secouru, protégé et sauve, ou bien éprouvait des obstacles et des tentations, s'égarait hors de la voie, courait des dangers, et même était retenu en captivité. A cause de ces visions, elle l'appelait le pèlerin. Dans certaines circonstances, elle voyait les prières et les bonnes oeuvres qu'elle offrait à Dieu pour ce pèlerin sous la forme d'oeuvres correspondantes par lesquelles on peut aider les pèlerins, les prisonniers, les esclaves. Sa direction intérieure avait cela de particulier, qu'elle n'offrait jamais ses prières pour un seul homme, pas même pour elle seule, mais toujours pour subvenir à chacune des misères dont la circonstance qui occasionnait sa prière pouvait être la représentation ou le symbole. Aussi sommes-nous persuadés que sa prière, dans le cas dont il s'agit, a procuré des consolations à de vrais pèlerins et à de vrais captifs. Comme une pareille manière de prier semble devoir être sympathique à tous les coeurs chrétiens, vraiment pieux et charitables, nous pensons que le lecteur bienveillant ne trouvera peut-être pas indiscret le conseil d'en faire usage à l'occasion.

Dans mon enfance, je pensais sans cesse à la crèche, à l'enfant Jésus et à la mère de Dieu, et je m'étonnais souvent qu'on ne me racontât rien de la famille de cette divine Mère. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi on avait si peu écrit sur ses ancêtres et ses parents. Dans ce grand désir que j'avais de les mieux connaître, j'eus un grand nombre de visions sur les ancêtres de la sainte Vierge. Je vis ses ascendants en remontant jusqu'à la quatrième ou cinquième génération, et je les vis toujours comme des gens merveilleusement pieux et simples, chez lesquels régnait un désir secret et

tout à fait extraordinaire de l'avènement du Messie promis. Je voyais toujours ces bonnes gens demeurer parmi d'autres hommes qui, en comparaison d'eux, me paraissaient pleins de rudesse et comme des espèces de barbares. Quant à eux, je les voyais si calmes, si doux, si bienfaisants, que je m'inquiétais. Souvent beaucoup pour eux, et que je me disais à moi-même : " Où pourraient résider ces excellentes gens s'ils parvenaient à échapper à ces méchants hommes si rudes ! Je veux aller les trouver ; je serai leur servante ; je m'enfuirai avec eux dans quelque forêt où ils puissent se cacher. Ah ! je les trouverai certainement ". Je les voyais si distinctement, et je croyais si bien à leur existence, que j'étais toujours pleine d'inquiétude et de crainte pour eux.

Je les voyais toujours mener une vie de renoncement. Je voyais souvent ceux d'entre eux qui étaient mariés se promettre réciproquement de vivre séparés pendant un certain temps, et cela me réjouissait beaucoup sans que je puisse bien dire pourquoi. Ils observaient principalement cette pratique dans le temps qui précédait certaines cérémonies religieuses, où ils brûlaient de l'encens et faisaient des prières. Je connus par ces cérémonies qu'il y avait des prêtres parmi eux. Je les vis plus d'une fois émigrer d'un lieu à un autre, quitter des biens considérables pour de plus petits, afin de ne pas être troublés par de méchantes gens dans leur manière de vivre.

Ils étaient pleins de ferveur et soupiraient ardemment vers Dieu. Je les voyais souvent, pendant le jour ou même pendant la nuit, courir dans la solitude en invoquant Dieu et en criant vers lui avec un désir si violent, qu'ils déchiraient leurs habits pour mettre leur poitrine à nu, comme si Dieu eût dû pénétrer dans leur cœur avec les rayons brûlants du soleil, ou comme si, avec la lumière de la lune et des étoiles, il eût dû désaltérer la soif ardente qu'ils avaient de l'accomplissement de la promesse. J'avais des visions de ce genre dans mon enfance ou mon adolescence lorsque je priais Dieu toute seule dans le pâturage, auprès du troupeau, ou lorsque j'étais agenouillée le soir sur les plus hautes plaines de notre campagne, ou bien encore lorsque, pendant l'Avent, j'allais à minuit, à travers la neige, à trois quarts de lieue de notre chaumière, pour assister aux prières du Rorate qui se faisaient à Coesfeld, dans l'église de Saint Jacques. Le soir d'avant, et aussi pendant la nuit, je priais ardemment pour les pauvres âmes qui, peut-être, pour n'avoir pas assez excité en elles-mêmes pendant leur vie le désir du salut, et pour s'être laissées aller à d'autres penchants vers les créatures et les biens de ce monde, étaient tombées dans bien des fautes, et maintenant languissaient de désir et soupiraient après leur délivrance. J'offrais à Dieu pour elles ma prière et le désir qui me portait vers le Sauveur comme pour payer leurs dettes. J'avais aussi à cela un petit intérêt personnel, car je savais que ces pauvres chères âmes, par reconnaissance et à cause de leur désir perpétuel d'être aidées par des prières, m'éveilleraient à l'heure voulue et ne me laisseraient pas dormir au delà. Elles venaient donc, sous la forme de petites lumières peu éclatantes, qui planaient autour de mon lit et m'éveillaient tellement à la minute, que je pouvais dire me prière du

matin pour elles ; puis je jetais de l'eau bénite sur elles et sur moi, je m'habillais, je me mettais en route, et voyais les pauvres petites lumières m'accompagner rangées comme pour une procession. Alors tout en marchant, je chantais, le coeur plein de désir : " ciel envoyez votre rosée, et que les nuées pleuvent le juste " ; et je voyais de nouveau, dans le désert et dans la plaine, ces ancêtres de la sainte Vierge courir pleins d'un ardent désir et crier après le Messie. Je faisais comme eux, et j'arrivais toujours à temps à Coesfeld pour la messe du Rorate, quoique les chères âmes me fissent souvent faire un grand détour en me conduisant par toutes les stations du chemin de la Croix.

Quand je voyais ces bons ancêtres de la sainte Vierge prier ainsi Dieu comme affamés de lui, ils me paraissaient avoir quelque chose d'étrange dans leur costume et leur manières ; et pourtant ils se montraient si distinctement et si près de moi, qu'encore maintenant j'ai devant les yeux leur contenance et les traits de leur visage. Je me demandais toujours à moi-même : " Qui sont ces gens. Tout cela n'est pas comme à présent ; pourtant ces gens sont là, et tout cela existe ". Puis j'espérais encore aller les trouver. Ces dignes personnages étaient pleins d'exactitude et de précision dans leurs actes, leurs paroles et le culte qu'ils rendaient à Dieu, et ils ne faisaient de plaintes sur rien, si ce n'est sur les souffrances de leur prochain.

II Les ancêtres de sainte Anne. Esséniens.

(Communiqué en juillet et en août 1821.)

J'ai eu une vision détaillée sur les ancêtres de sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Ils vivaient à Mara, dans les environs du mont Horeb, et ils avaient des relations d'une nature spirituelle avec une classe de pieux Israélites sur lesquels j'ai vu beaucoup de choses. Je raconterai ce que j'en sais encore. Hier, j'ai été presque toute la journée parmi ces gens ; et si je n'avais pas été dérangée par tant de visites, je n'aurais pas oublié la plus grande partie de ce qui les concerne.

Ces pieux Israélites, qui avaient des rapports avec les ancêtres de sainte Anne, s'appelaient Esséniens ou Esséens. Ils ont eu trois autres noms : on les appela d'abord Escaréniens, puis Khasidéens, et enfin Esséniens. Le nom d'Escaréniens venait du mot Escara ou Askara, qui désignait la part du sacrifice attribuée à Dieu, et aussi la fumée odorante de l'encens dans les oblations de fleur de farine'.

Ceci fut écrit en août 1821, d'après ce qu'avait dit la soeur. Plus tard, en juin 1810, lorsque l'écrivain le relut pour le livrer à l'impression, il demanda à un théologien versé dans la connaissance des langues l'explication du mot askarah, et il reçut la

réponse suivante : Askarah signifie commémoration, et c'est le nom de la part du sacrifice non sanglant qui était brûlée par le prêtre, sur l'autel, pour honorer Dieu et lui rappeler ses promesses de miséricorde. Les sacrifices non sanglants' ou oblations d'aliments, consistaient ordinairement en fleur de farine de froment mêlée avec de l'huile et présentée avec de l'encens. Le prêtre brûlait tout l'encens et une poignée de la farine arrosée d'huile ou de cette même farine cuite au four ; c'était là l'askarah (Lévit., II, 2, 9, 16). Pour les pains de proposition, l'encens seul était l'askarah (Lévit., XXIV, 7). Dans le sacrifice pour le péché, où l'oblation de fleur de farine se faisait sans huile et sans encens, on ne brûlait comme askarah qu'une poignée de farine (Lévit., V, 12). Il en était de même dans le sacrifice de la femme suspecte d'adultère, où l'on offrait en outre seulement de la farine d'orge (Num., y, 16, 25, 26) Dans ce dernier passage (Num., V, 15), la Vulgate omet entièrement la traduction du mot askarah ; dans les autres, elle traduit alternativement memoriale, in memonam, in monumentum. La soeur n'a pas dit clairement pourquoi les Esséniens avaient tiré leur premier nom de cet askarah : toutefois, quand on se rappelle que les Esséniens ne présentaient pas au temple de sacrifice sanglant mais envoyaient seulement des offrandes ; que d'ailleurs, menant une vie de renoncement et de mortification, ils s'offraient eux-mêmes en sacrifice d'une certaine manière, on est incliné à penser que ces hommes, qui ne vivaient pas selon la chair, ont reçu leur nom de l'askarah, la part réservée à Dieu dans le sacrifice non sanglant de la Mincha, parce que, peut-être, ce que nous ne savons pas maintenant avec certitude, il ; offraient réellement ce genre de sacrifice, ou parce qu'à raison de leur manière de vivre, ils étaient à quelques égards, par rapport aux autres Israélites, ce qu'était l'askarah par rapport aux autres parties des sacrifices.

Le second nom, celui de Khasidéens, signifie les miséricordieux. Je ne sais plus d'où vient le nom d'Esséniens. Cette classe d'hommes pieux remontait au temps de Moïse et d'Aaron, et venait des prêtres qui portaient l'Arche d'alliance ; mais ce fut dans l'époque qui s'écoula entre Isaïe et Jérémie qu'ils reçurent pour la première fois une règle de vie déterminée. Au commencement, ils étaient peu nombreux ; dans la suite, ils formèrent des réunions, qui habitaient dans la terre promise une contrée longue de quarante-huit lieues sur une largeur de trente-six. Ce ne fut que plus tard qu'ils vinrent dans la contrée du Jourdain. Ils habitaient principalement près du mont Horeb et près du mont Carmel, là où Élie avait séjourné.

A l'époque où vivaient ces aïeux de sainte Anne dont j'ai parlé, les Esséniens avaient un chef spirituel, un vieux prophète qui résidait sur le mont Horeb ; il s'appelait Archos ou Arcas. Leur organisation ressemblait beaucoup à celle d'un ordre religieux. Ceux qui voulaient être admis parmi eux devaient subir une épreuve d'un an, et ils étaient admis pour un temps plus ou moins long, suivant des inspirations prophétiques d'un ordre supérieur. Les membres proprement dits de l'ordre, qui vivaient en

commun, ne se mariaient pas : ils vivaient dans la continence. Il y avait aussi des personnes sorties de l'ordre ou qui avaient des liens avec lui, lesquelles se mariaient et suivaient dans leurs familles, elles, leurs enfants et leurs domestiques, une règle de vie semblable à beaucoup d'égards à celle des Esséniens proprement dits. Il y avait entre elles et ceux-ci des rapports de même nature que ceux qui existent aujourd'hui entre les laïques du tiers ordre, ceux qu'on appelle les tertiaires, et les ordres religieux de l'Église catholique ; car ces Esséniens mariés, dans les circonstances importantes de leur vie, spécialement lors du mariage de leurs proches, demandaient des instructions et des conseils au supérieur des Esséniens, au vieux prophète du mont Horeb. Les aïeux de sainte Anne appartenaient à cette classe d'Esséniens mariés.

Il y eut aussi plus tard une troisième espèce d'Esséniens, qui exagérèrent tout et tombèrent dans de grandes erreurs. J'ai vu que les autres ne les souffraient pas parmi eux.

Les Esséniens proprement dits avaient des traditions prophétiques particulières, et leur chef du mont Horeb recevait souvent la, dans la grotte d'Élie, des révélations célestes qui se rapportaient à l'avènement du Messie. Il avait connaissance de la famille dont la mère du Messie devait sortir ; et, quand il rendait des réponses aux aïeux de sainte Anne, relativement aux affaires de mariage, il voyait aussi que le jour du Seigneur s'approchait. Toutefois, il ne savait pas combien de temps encore la naissance de la mère au Sauveur serait empêchée ou retardée par les péchés des hommes ; et à cause de cela, il exhortait toujours à la pénitence, à la mortification, à la prière et au sacrifice intérieur, actes agréables à Dieu, dont les Esséniens donnaient toujours l'exemple dans le même but.

Avant qu'Isaïe les eût rassemblés et leur eût donné une organisation plus régulière, ils vivaient, chacun de leur côté. En Israélites pieux et adonnés à la mortification, ils portaient toujours les mêmes habits et ne les raccommodaient pas jusqu'à ce qu'ils tombassent en lambeaux. Ils luttaient principalement contre la sensualité et gardaient souvent la continence d'un commun accord pendant de longs intervalles : ils vivaient alors séparés de leurs femmes, dans des cabanes très éloignées. Quand ils vivaient dans les rapports du mariage, c'était seulement dans le but d'avoir une postérité sainte qui pût contribuer à préparer l'avènement du Messie. Je les voyais manger à part de leurs femmes : quand le mari avait quitté la table, la femme venait prendre son repas. Déjà à cette époque il y avait, parmi les Esséniens mariés, des ancêtres de sainte Anne et d'autres saints personnages.

Jérémie fut aussi en rapport avec eux, et ces hommes qu'on appelait enfants des Prophètes faisaient partie de leur association. Ils habitaient fréquemment dans le désert, autour des monts Carmel et Horeb : j'en vis aussi plus tard en Égypte. J'ai vu

encore que, par suite d'une guerre, ils furent chassés pour un temps du mont Horeb, et que de nouveaux chefs les rassemblèrent postérieurement. Les Machabées furent aussi parmi eux.

Les Esséniens proprement dits, qui vivaient dans la virginité, étaient d'une pureté et d'une piété incroyables. Ils recevaient des enfants qu'ils élevaient pour les prédisposer à une grande sainteté. Pour devenir membre de l'ordre strict, il fallait avoir quatorze ans. Les gens déjà éprouvés faisaient une année de noviciat ; d'autres en faisaient deux. Ils n'exerçaient aucune sorte de trafic, et se contentaient d'échanger les produits de leurs champs contre les objets qui leur étaient nécessaires.

Je les voyais tous les ans aller trois fois au temple de Jérusalem. Ils avaient parmi eux des prêtres chargés particulièrement du soin des vêtements sacrés. Ils les nettoyaient, levaient des contributions pour leur entretien, et en préparaient aussi de nouveaux. Je les voyais élever des troupeaux, labourer la terre, mais surtout s'adonner au jardinage. Entre leurs cabanes du mont Horeb, il y avait des jardins et des arbres fruitiers. Je vis plusieurs d'entre eux tisser des étoffes, faire des nattes et aussi broder des vêtements sacerdotaux.

Ils avaient à Jérusalem un quartier séparé, et aussi une place à part dans le temple. Les autres Juifs avaient une sorte d'antipathie pour eux à cause de la sévérité de leurs mœurs. Je voyais qu'avant de partir pour leur voyage au temple, ils s'y préparaient toujours par la prière, le jeûne et la pénitence ; si dans leur voyage, ou à Jérusalem même, ils rencontraient sur le chemin un malade ou un homme ayant besoin de secours, ils n'allaient pas au temple qu'ils ne lui eussent donné toute l'aide possible.

Archos ou Arcas, le vieux prophète du mont Horeb, gouverna les Esséniens quarante-dix ans. Je vis la grand-mère de sainte Anne le consulter à l'occasion de son mariage. Ce qui me parut remarquable, c'est que ces prophètes annonçaient toujours des enfants du sexe féminin, et que les ancêtres de sainte Anne et elle-même n'eurent en général que des filles. Il semblait que le but de leurs prières et de leurs pieuses actions fût d'obtenir de Dieu une bénédiction pour les pieuses mères desquelles devaient tirer leur origine la sainte Vierge, mère du Sauveur, et les familles de son précurseur, de ses serviteurs et de ses disciples.

III La grand mère de sainte Anne consulte le chef des Esséniens. Son mariage. Sa famille.

La grand mère d'Anne était de Mara, dans le désert, où sa famille, qui faisait partie

des Esséniens mariés, avait des propriétés. Son nom était quelque chose comme Morouni ou Emoroun. Il me fut dit que cela signifiait bonne mère ou mère auguste'.

Note : Telles sont les paroles d'Anne Catherine Emmerich, dites le 16 août 1821. Les noms sont reproduits comme l'écrivain les lui entendait prononcer. Il en est de même de l'explication "auguste mère".

Lorsqu'en mai 1840, ceci fut lu à un hébraïsant : il dit qu'en effet " emromo" signifiait auguste mère.

La soeur prononçait ce nom, comme tous les autres noms propres avec l'accent bas-allemand, et souvent en hésitant ; elle ne les donnait qu'approximativement, et on ne peut affirmer qu'ils soient reproduits ici bien exactement. Il est d'autant plus surprenant qu'on trouve ailleurs des noms semblables donnés aux mêmes personnes.

Il est vrai que les écrivains qui suivent la tradition appellent ordinairement Emerentia la mère de sainte Anne ; mais ils font aussi de cette Emerentia la femme de Stolanus, que la soeur Emmerich appelle Emoroun. La tradition dit qu'Emerentia, femme de Stolanus, donna naissance à Ismeria, mère de sainte Elisabeth, et à sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Suivant ce qu'a dit la soeur, Anne ne serait pas la fille, mais la petite-fille de Stolanus. s'il y a là une erreur de sa part, elle pourrait venir de ce que l'humble voyante aurait mêlé avec ses propres visions ce qu'elle avait entendu dire dans sa jeunesse de la tradition relative à l'origine de sainte Anne. Peut-être le nom d'Emerentia n'est-il que celui d'Emoroun latinisé Comme elle n'en savait rien ou qu'elle l'avait oublié, et comme la tradition lui présentait toujours les noms d'Emerentia et d'Ismeria à côté de celui de Stolinus comme appartenant aux plus proches parents de sainte Anne avant son mariage, il est possible qu'elle en ait fait à tort des filles de Stolanus. Il était du reste très rare, quoiqu'elle mentionnât une si grande quantité de noms propres, qu'elle confondit les uns avec les autres, même lorsqu'elle était au dernier degré de maladie et de délaissement. Nous inclinons pourtant à croire qu'il y a ici quelque erreur, puisque la tradition dit communément que sainte Elisabeth était nièce de sainte Anne, tandis que, d'après les communications de la soeur Emmerich, eue serait nièce de la mère de sainte Anne : car alors, Anne étant désignée comme un enfant venu après de longues années de mariage, Elisabeth semblerait devoir être plus âgée que sa cousine. L'écrivain, n'étant pas en mesure d'expliquer l'erreur qui a pu se glisser ici, prie le lecteur bienveillant de prendre la chose en patience, et de compenser par là les fautes que l'écrivain a dû souvent commettre contre cette vertu chrétienne dans le cours du travail pénible et souvent troublé auquel il lui a fallu se livrer pour mettre en ordre ces communications.

Lorsqu'elle fut en âge de se marier, elle eut plusieurs prétendants, et je les vis aller trouver le prophète Archos pour qu'il décidât de son choix.

Il annonça à la vierge qui le consultait qu'elle devait se marier et épouser le sixième de ses prétendants ; elle devait mettre au monde un enfant marqué d'un certain signe, lequel devait être un instrument du salut qui était proche.

Emoroun épousa son sixième prétendant un Essénien qui s'appelait Stolanus. Il n'était pas du pays de Mara. Il prit à son mariage, et à cause des biens de sa femme, un autre nom que je ne puis pas bien reproduire : il se prononçait de différentes manières ; c'était quelque chose comme Garecha ou Sarzirius'.

Stolanus et Emoroun eurent trois filles. Je me souviens des noms d'Ismeria, d'Emerentia, et d'une autre fille née plus tard, qui s'appelait, je crois, Enoué. Ils ne restèrent pas longtemps à Mara, mais allèrent postérieurement à Ephron. Je vis pourtant encore leurs filles Ismeria et Emerentia se marier, d'après les réponses du prophète du mont Horeb. Je ne comprends pas comment il se fait que j'aie si souvent entendu dire qu'Emerentia fut la mère de sainte Anne, car j'ai toujours vu que ce fut Ismeria.

Emerentia épousa un certain Aphras ou Ophras, qui était Lévite. De ce mariage était issue Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste.

Ismeria épousa un certain Eliud. Ils habitaient dans les environs de Nazareth et menaient entièrement la vie des Esséniens mariés. Ils avaient hérité de leurs parents l'esprit de chasteté dans le mariage et de continence. Anne fut un de leurs enfants.

IV Naissance de sainte Anne. Son mariage. Sa première fille.

Ismeria et Eliud eurent une fille aînée appelée Sobé. Comme celle-ci ne portait pas le signe de la promesse, cela les troubla beaucoup, et ils allèrent consulter de nouveau le prophète du mont Horeb. Archos les exhorta à la prière, au sacrifice, et leur promit qu'ils seraient consolés. Ismeria resta ensuite stérile pendant environ dix-huit ans. Dieu l'ayant bénie de nouveau, je vis qu'elle eut pendant la nuit une révélation : elle vit près de sa couche un ange traçant une lettre sur le mur. Je crois que c'était une M. Ismeria le dit à son mari, qui avait eu la même vision, et tous deux étant réveillés virent la lettre sur le mur. Trois mois après, elle enfanta sainte Anne, qui vint au monde avec le signe en question sur le creux de l'estomac.

Anne fut amenée à l'école du Temple dans sa cinquième année, ainsi que Marie le fut plus tard. Elle y passa douze ans et revint à dix-sept ans dans la maison paternelle, où

elle trouva deux enfants, savoir : une petite soeur cadette appelée Maraha, et un jeune fils de sa soeur aînée Sobé, nommé Eliud.

Un an après, Ismeria eut une maladie mortelle. Sur son lit de mort, elle exhorta tous les siens, et désigna Anne comme devant lui succéder dans le gouvernement de la maison. Elle s'entretint ensuite seule avec Anne, lui dit qu'elle était un vase d'élection, qu'elle devait se marier et demander conseil au prophète du mont Horeb ; après quoi elle mourut.

Le bisaïeul d'Anne était un prophète. Eliud, son père, était de la tribu de Lévi ; sa mère, Ismeria, de celle de Benjamin. Anne était née à Bethléhem. Ses parents allèrent ensuite à Sephoris, situé à quatre lieues de Nazareth : ils avaient là une maison et un bien. Ils avaient aussi des terres dans la belle vallée de Zabulon, à une lieue et demie de Sephoris et à trois de Nazareth. Le père d'Anne, pendant la belle saison, était souvent, avec sa famille, dans la vallée de Zabulon, et il s'y fixa tout à fait après la mort de sa femme ; de là vinrent ses rapports avec les parents de saint Joachim, qui devint le mari de sainte Anne. Le père de Joachim s'appelait Matthat. C'était le second frère de Jacob, père de saint Joseph ; l'autre frère s'appelait Joses. Matthat s'était établi dans la vallée de Zabulon.

Je vis des ancêtres d'Anne, pleins de piété et de ferveur, parmi ceux qui portaient l'Arche d'alliance ; je vis qu'ils recevaient de l'objet sacré qui y était contenu des rayons qui s'étendaient à leur postérité, à sainte Anne et à la sainte vierge Marie. Je les vis dans une grande propriété rurale ; ils avaient beaucoup de bêtes à cornes ; mais ils ne possédaient rien pour eux seuls, ils donnaient tout aux pauvres. J'ai vu Anne dans son enfance ; elle n'avait pas une beauté remarquable, quoiqu'elle fût plus belle que beaucoup d'autres. Elle n'était pas à beaucoup près aussi belle que Marie, mais elle se distinguait par sa simplicité et sa piété naive. Elle avait plusieurs frères et soeurs qui étaient mariés. Pour elle, elle ne voulait pas encore se marier. Ses parents avaient pour elle une tendresse particulière. Elle avait six prétendants à sa main, mais elle les refusait. Comme ses ancêtres, elle alla prendre conseil chez les Esséniens, et il lui fut dit d'épouser Joachim, qu'alors elle ne connaissait pas encore, mais qui la rechercha en mariage lorsque son père Eliud se fut établi dans la vallée de Zabulon, où demeurait Matthat, père de Joachim.

Saint Joseph et Joachim étaient parents, et voici comment : Le grand-père de Joseph descendait de David par Salomon, et s'appelait Mathan. Il avait deux fils, Jacob et Joses. Mathan étant mort, sa veuve prit un second mari appelé Lévi, qui descendait de David par Nathan et elle eut de ce Lévi Matthat, père de Joachim, qui s'appelait aussi Héli.

Joachim et Anne furent mariés dans une bourgade où il n'y avait qu'une petite école. Un seul prêtre était présent. Anne avait alors dix-neuf ans. Ils habitèrent chez Eliud, le père d'Anne. Sa maison dépendait de la ville de Sephoris ; mais elle était à quelque distance, au milieu d'un groupe de maisons, dont elle était la plus grande. Ils vécurent là plusieurs années. Tous les deux avaient quelque chose de distingué dans leur manière d'être ; ils avaient bien l'air tout à fait juif, mais il y avait en eux je ne sais quoi qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes : leur gravité était merveilleuse. Je les ai vus rarement rire, quoique dans les commencements de leur mariage ils ne fussent pas précisément tristes. Leur caractère était tranquille et égal, et dès leur jeunesse ils ressemblaient déjà à de vieilles gens par leur air réfléchi. J'ai vu autrefois de semblables jeunes couples qui avaient l'air très réfléchi et je me disais alors : Ceux-ci sont comme Anne et Joachim.

Les parents avaient de l'aisance : ils possédaient de nombreux troupeaux, de beaux tapis et de beaux ustensiles ; ils avaient plusieurs serviteurs et servantes. Ils étaient pieux, sensibles, bienfaisants, pleins de droiture. Ils divisaient souvent en trois parts leurs troupeaux et tout le reste ; ils donnaient un tiers du bétail au temple, où ils le conduisaient eux-mêmes, et où les serviteurs du temple le recevaient ; ils donnaient le second tiers aux pauvres ou à des parents qui le demandaient, et dont quelques-uns, la plupart du temps, se trouvaient présents en ce moment. Ils gardaient pour eux la dernière part, qui était ordinairement la moindre. Ils vivaient très modestement et donnaient tout ce qu'on leur demandait. Etant enfant, je me suis dit souvent : " il suffit de donner : celui qui donne reçoit le double " ; car je voyais que la portion qu'ils s'étaient réservée allait toujours croissant, et que bientôt tout se trouvait tellement multiplié, qu'ils pouvaient de nouveau faire leur division en trois parts. Ils avaient beaucoup de parents qui se réunissaient chez eux dans toutes les occasions solennelles. Je ne vis pas qu'on y menât grande chère. Je les vis souvent dans le cours de leur vie donner à manger à quelques pauvres, mais je ne vis jamais de festins proprement dits. Quand ils étaient ensemble, je les voyais ordinairement assis par terre en rond ; ils priaient de Dieu avec un vif sentiment d'espérance. Je vis souvent de méchants hommes de leurs parents qui se montraient pleins de mauvais vouloir et d'irritation lorsque, dans leurs entretiens, ils levaient au ciel des yeux pleins de désir ; mais ils étaient bienveillants pour ces gens si mal disposés, les invitaient chez eux dans toutes les occasions, et leur donnaient double part. Je vis souvent ces personnes exiger grossièrement et brutalement ce que l'excellent couple leur offrait avec affection.

Il y avait des pauvres dans leur famille, et je les vis souvent donner un mouton ou même plusieurs.

Le premier enfant qu'Anne mit au monde dans la maison de son père fut une fille, mais qui n'était pas l'enfant de la promesse. Les signes qui avaient été prédits ne se montrèrent pas à sa naissance, qui se trouva liée à quelques circonstances pénibles. Je vis, par exemple, qu'Anne, pendant sa grossesse, éprouva du chagrin de la part de ses gens. Une de ses servantes avait été séduite par un parent de Joachim. Anne, très troublée de voir ainsi violée la stricte discipline de sa maison, reprocha un peu vivement sa faute à cette fille. Celle-ci prit son malheur trop à coeur et accoucha avant terme d'un enfant mort. Anne fut inconsolable de cet accident ; elle craignit d'en avoir été la cause, et il s'ensuivit qu'elle-même accoucha avant terme ; mais sa fille vécut. Comme cette enfant n'avait pas le signe de la promesse et qu'elle était née prématurément, Anne vit là une punition de Dieu, et fut extrêmement troublée, car elle croyait s'être rendue coupable. Toutefois, les parents accueillirent avec une joie sincère la naissance de l'enfant, qui fut, elle aussi, appelée Marie. C'était une enfant aimable, pieuse et douce. Ses parents l'aimaient beaucoup ; mais il restait en eux quelque trouble et quelque inquiétude, parce qu'ils reconnaissaient qu'elle n'était pas ce fruit béni de leur union qu'ils avaient attendu.

Ils firent longtemps pénitence et vécurent séparés l'un de l'autre. Anne était devenue stérile, ce qu'ils regardaient comme le résultat de leurs fautes, et cela les portait à redoubler leurs bonnes oeuvres. Je les vis souvent, chacun de leur côté, faire de ferventes prières, puis vivre à part l'un de l'autre pendant de longs intervalles, donner des aumônes et envoyer des victimes au temple.

V Joachim et Anne s'établissent à Nazareth. Stérilité de sainte Anne. Douleur des saints époux. Leur ardent désir de l'accomplissement de la promesse.

Ils vécurent ainsi sept ans chez Eliud, ce que je pus voir à l'âge du premier enfant, lorsqu'ils se décidèrent à se séparer de leurs parents et à s'établir dans une maison avec quelques terres attenantes, qui leur était venue des parents de Joachim, et qui était située dans les environs de Nazareth. Ils avaient l'intention d'y recommencer à nouveau, dans la solitude, leur vie conjugale, et d'attirer la bénédiction de Dieu sur leur union par une conduite qui pût être plus agréable encore à ses yeux. Je vis prendre cette résolution en famille, et les parents d'Anne faire leurs dispositions pour le nouvel établissement de leurs enfants. Ils partagèrent les troupeaux et mirent de côté, pour le nouveau ménage, des boeufs, des ânes et des montons qui étaient beaucoup plus grands que ne le sont ceux d'ici. On chargea les boeufs et les ânes, qui étaient devant la porte, de provisions, d'ustensiles et d'effets de toute espèce ; les bonnes gens s'entendaient très bien à emballer tout cela, de même que les bêtes se

prêtaient au mieux à le recevoir et à le transporter. Ces gens chargeaient aussi habilement leur bagage sur ces animaux que nous pouvons le faire sur des voitures. Ils avaient de beaux ustensiles ; tous les vases étaient plus élégants qu'aujourd'hui : il semblait que l'ouvrier y eût travaillé avec amour et eût fait chacun d'eux avec une intention différente.

Quand tout fut prêt, les valets et les servantes se mirent en marche et poussèrent devant eux les troupeaux et les bêtes de charge jusqu'à la nouvelle habitation qu'était préparée à cinq ou six lieues de là ; je crois qu'elle venait des parents de Joachim. Anne et Joachim, après avoir pris congé de tous les amis et serviteurs avec toute sorte de remerciements et de recommandations, quittèrent le séjour qu'ils avaient habité jusqu'alors, pleins d'émotions et de pieuses résolutions. La mère d'Anne ne vivait plus, mais je vis pourtant les parents des deux époux les accompagner vers leur nouvelle demeure. Peut-être Eliud s'était-il remarié, ou y avait-il là en plus des parents de Joachim : Marie Héli, la petite fille d'Anne, âgée d'environ six ou sept ans, faisait aussi partie du cortège.

La nouvelle habitation était agréablement située, dans un pays de collines, entremêlé de prairies et d'arbres, à une lieue et demie ou à une forte lieue au couchant de Nazareth : elle était sur une hauteur, entre la vallée voisine de Nazareth et la vallée de Zabulon ; une gorge, que longeait une allée de térébinthes, conduisait de la maison vers Nazareth. Devant la maison était une cour fermée, dont le sol me parut être le roc nu ; elle était entourée d'un mur peu élevé, de quartiers de rochers ou de pierres brutes ; derrière ce mur ou au-dessus, était une haie vive. Sur l'un des côtés de cette cour étaient de petits bâtiments pour loger les gens et pour déposer beaucoup de choses ; il y avait aussi un hangar pour mettre le bétail et les bêtes de somme. Il y avait alentour plusieurs jardins, dans l'un d'eux, près de la maison, s'élevait un grand arbre d'une espèce particulière. Ses branches descendaient à terre, y prenaient racine et poussaient de nouveaux arbres qui faisaient de même, en sorte que tout cela formait un grand massif de verdure.

Quand les voyageurs arrivèrent à la maison, ils trouvèrent chaque chose à sa place et tous les arrangements déjà faits : car les vieux parents avaient envoyé d'avance des gens chargés de tout mettre en ordre. Les valets et les Servantes avaient défait les paquets et placé chaque chose où elle devait être avec autant d'adresse et de soin qu'ils en avaient mis pour charger les bagages, car ils étaient si soigneux et faisaient avec tant de calme et d'intelligence ce qu'ils avaient à faire, qu'on n'avait pas besoin, comme aujourd'hui, de tout leur commander en détail. Tout fut donc bientôt arrangé, et quand les parents eurent installé leurs enfants dans leur nouvelle demeure, ils prirent congé d'Anne et de Joachim, qu'ils embrassèrent et bénirent, et ils reprirent le chemin de leur maison, ramenant avec eux la petite fille d'Anne qui revenait avec ses

grands parents. Dans ces sortes de visites et dans les occasions de même nature, je ne voyais jamais ces personnages faire de grands repas : ils se plaçaient en rond, ayant devant eux, sur un tapis, deux petits plats et de petites cruches ; ils ne parlaient la plupart du temps que des choses de Dieu et de leurs saintes espérances.

Je vis alors le saint ménage commencer une vie toute nouvelle. Ils voulaient sacrifier à Dieu tout le passé, et faire comme s'ils se réunissaient pour la première fois ; ils s'efforcèrent, dès lors, par une vie agréable à Dieu, de faire descendre sur eux cette bénédiction qui était le seul objet de leurs ardents désirs. Je les vis tous deux visiter leurs troupeaux et en faire trois parts, comme j'ai dit plus haut que faisaient leurs parents : pour le temple, pour les pauvres et pour eux-mêmes. Ils faisaient conduire au temple ce qu'il y avait de mieux ; les pauvres recevaient un bon tiers ; ils conservaient pour eux la moins bonne part, et ils faisaient ainsi pour tout. Leur maison était assez spacieuse ; ils vivaient et dormaient dans de petites chambres séparées où je les voyais très souvent, chacun de son côté, prier avec une grande ferveur. Je les vis vivre ainsi longtemps ; ils donnaient de grandes aumônes, et chaque fois qu'ils partageaient leurs troupeaux et le reste de leur avoir, tout se multipliait de nouveau rapidement. Ils vivaient modestement dans les privations et le renoncement. Je les voyais aussi, lorsqu'ils priaient, mettre des habits de pénitence ; et, plusieurs fois, je vis Joachim visitant ses troupeaux dans des endroits éloignés, et priant Dieu dans la prairie.

Ils persévérèrent dans cette vie austère menée en présence de Dieu, pendant dix-neuf ans après la naissance de leur premier enfant ; ils désiraient ardemment la bénédiction promise, et leur tristesse allait toujours croissant. Je vis des hommes pervers du pays, venir vers eux et les injurier, leur disant : " Qu'ils devaient être des méchants, puisqu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants ; que la petite fille ramenée chez les parents d'Anne n'était pas à eux ; qu'Anne était stérile ; qu'elle avait supposé cet enfant, qu'autrement elle l'aurait avec elle " ; et ainsi de suite. Ces paroles redoublaient l'abattement des pieux époux.

Anne avait la ferme croyance et à certitude intérieure que l'avènement du Messie était proche et qu'elle appartenait à la famille qui devait être selon la chair celle du Sauveur. Elle priait et appelait à grands cris l'accomplissement de la promesse, et continuait, ainsi que Joachim, à tendre vers une pureté de plus en plus parfaite. La honte de sa stérilité l'attristait profondément ; elle pouvait à peine se montrer à la synagogue sans y recevoir quelque affront.

Joachim, quoique petit et maigre, était pourtant robuste. Anne aussi n'était pas grande, et sa complexion était délicate ; le chagrin la consumait à tel point, que ses joues étaient devenues creuses, quoique toujours assez colorées. Ils conduisaient de temps

en temps leurs troupeaux au temple ou chez les pauvres, dont ils avaient fait la part, et la portion qu'ils se réservaient allait toujours en diminuant.

VI Joachim reçoit un affront au temple.

Après que, pendant tant d'années, ils eurent vainement imploré la bénédiction de Dieu sur leur mariage, je vis Joachim faire le projet d'aller de nouveau offrir un sacrifice au temple. Tous deux se préparèrent par des exercices de pénitence ; je les vis la nuit, en habits de pénitents, prier prosternés contre terre ; puis Joachim, au point du jour, se rendit aux pâturages où étaient ses troupeaux, et Anne resta seule. Bientôt après je vis celle-ci envoyer à son époux des colombes, d'autres oiseaux et divers objets dans des cages et des corbeilles, car il voulait offrir tout cela au temple.

Il prit deux ânes, sur le des desquels il mit ces corbeilles ; il en ajouta d'autres, où se trouvaient au nombre de trois, si je ne me trompe, de jolis petits animaux blancs avec de longs cous ; je ne sais plus si c'étaient des agneaux ou des chevreaux. Il avait avec lui une lanterne sur un bâton : c'était comme unealebasse creuse où brillait une lumière. Je le vis arriver avec ses serviteurs et ses bêtes de somme à une belle prairie verdoyante, placée entre Béthanie et Jérusalem, et où je vis plus tard Jésus s'arrêter souvent. Ils montèrent au temple et mirent leurs ânes dans une auberge du temple voisine du marché, où ils logèrent plus tard, lors de la présentation de Marie. Ils portèrent leurs offrandes jusqu'au haut des degrés et passèrent, comme ils firent depuis, par les demeures des serviteurs du temple'. Ici les serviteurs de Joachim se retirèrent après qu'on eut reçu les offrandes.

Joachim entra dans la salle où se trouvait le bassin plein d'eau et où on lavait les victimes ; il se rendit ensuite par un long couloir dans une autre salle, à gauche de l'endroit où étaient l'autel des parfums, la table des pains de proposition et le chandelier à cinq branches. Plusieurs autres personnes, venues pour sacrifier, s'y trouvaient déjà, et Joachim fut soumis à une cruelle épreuve. Je vis un prêtre, appelé Ruben, mépriser ses offrandes ; au lieu de les placer avec les autres dans un endroit apparent, derrière les grilles. à droite de la salle, il les mit tout à fait de côté. Il injuria tout haut le pauvre Joachim, à cause de la stérilité de sa femme, ne le laissa pas approcher, et le relégua dans un coin pour lui faire affront.

Note : Que le lecteur ne s'étonne pas si la narration, ici et ailleurs, se réfère à des événements qui, suivant l'ordre historique, n'ont pas encore eu lieu. Il doit faire attention que les visions tirées de l'histoire de la sainte Vierge, qui sont ici rangées suivant l'ordre des temps, étaient montrées annuellement à la soeur les jours de fêtes correspondantes. Racontant en juillet et août 1821, à propos des fêtes de sainte Anne

et de saint Joachim, ce qu'elle a vu de la vie des parents de la sainte vierge, elle mentionne, pour se faire mieux comprendre, ce qu'elle a vu dans les années précédentes à l'occasion de la fête de la Présentation de Marie.

Je vis alors Joachim quitter le temple, accablé de tristesse, et gagner, en passant par Béthanie, les environs de Machéronte. Il y avait là une maison où se rassemblaient les Esséniens, et où il entra pour chercher des consolations et des conseils. Dans cette maison, et précédemment dans cette qui est près de Bethléhem, a habité le prophète Manahem, qui prédit à Hérode, dans sa jeunesse, qu'il deviendrait roi et commettrait de grands crimes. Joachim se rendit de là au plus éloigné de ses pâturages, près de la montagne d'Hermon ; le chemin qu'il prit passait par le désert de Gaddi, au delà du Jourdain. L'Hermon est une montagne élancée qui, du côté du midi, est toute verdoyante et parsemée de beaux arbres fruitiers, tandis que du côté opposé elle est couverte de neige.

VII Anne reçoit la promesse de fécondité, et se rend au temple.

Joachim était si triste et si honteux de l'affront reçu au temple, qu'il ne fit pas dire à Anne où il se trouvait ; mais Anne apprit par d'autres personnes qui s'étaient trouvées présentes ce que son mari avait eu à souffrir, et elle en fut affligée au delà de toute expression. Je la vis souvent pleurer la face contre terre, parce qu'elle ne savait pas où était son mari, qui resta caché pendant cinq mois entiers auprès de ses troupeaux de l'Hermon.

Vers la fin de ce temps, Anne eut un redoublement de souffrance par suite de la grossièreté d'une de ses servantes, qui lui reprochait souvent sa triste situation. Un jour, c'était au commencement de la fête des Tabernacles, cette servante demanda à aller ailleurs célébrer cette fête, et Anne le lui refusa. Alors cette fille lui reprocha si vivement sa stérilité et l'abandon de son mari, qui était, selon elle, une punition de Dieu à cause de sa dureté, qu'Anne ne put plus tolérer son séjour chez elle. Elle la renvoya chez ses parents avec des présents, et leur fit dire qu'ils eussent à reprendre leur fille, parce qu'il lui était impossible de la garder plus longtemps.

Quand Anne eut renvoyé sa servante, elle entra tout affligée dans sa chambre et se mit à prier. Le soir, elle jeta sur sa tête un grand drap, dans lequel elle s'enveloppa tout entière, et s'en alla vers le grand arbre déjà mentionné qui était dans sa cour, et qui formait une cabane de feuillage ; elle alluma une lampe qui était suspendue à l'arbre dans une espèce de boîte, et lut des prières écrites sur un rouleau. Cet arbre était très grand et on y avait pratiqué des sièges et des berceaux ; ses branches tombaient à terre de l'autre côté du mur, où elles prenaient racine, repoussaient encore pour retomber de

nouveau, et ainsi de suite, en sorte qu'elles formaient toute une série de cabanes de verdure.

Anne, étant sous cet arbre, cria vers Dieu pendant longtemps, le suppliant, puisqu'il lui avait ôté la fécondité, de ne pas tenir en outre éloigné d'elle son pieux époux Joachim. Et voilà qu'un ange du ciel lui apparut : il descendit devant elle comme du haut de l'arbre et lui dit qu'elle devait se consoler, parce que le Seigneur avait exaucé sa prière ; il lui prescrivit de partir le lendemain pour le temple avec deux servantes, et de prendre avec elle des colombes pour le sacrifice. Il ajouta que la prière de Joachim était également exaucée, qu'il se rendrait de son côté au temple avec son offrande, et qu'ils se rencontreraient sous la porte dorée : le sacrifice de Joachim était accepté, tous deux devaient être bénis et elle devait bientôt connaître le nom de son enfant. Il lui dit encore qu'il avait porté à son époux un message semblable, et disparut.

Anne, pleine de joie, rendit grâce au Dieu de miséricorde. Elle rentra alors dans sa maison et prit avec ses servantes les dispositions nécessaires pour pouvoir se mettre en route le lendemain. Je la vis ensuite se coucher pour dormir, après avoir prié.

Quand Anne eut dormi quelque temps, je vis descendre du ciel vers elle un rayon de lumière qui, près de son lit, se transforma en un jeune homme resplendissant. C'était l'ange du Seigneur, qui lui dit qu'elle concevrait un saint enfant. Puis il étendit le bras au-dessus d'elle et écrivit sur le mur de grandes lettres lumineuses : c'était le nom de Marie. L'ange disparut ensuite et se perdit dans la lumière. Anne était pendant ce temps comme dans l'émotion d'un songe joyeux ; elle se releva à demi éveillée sur sa couche, pria avec une grande ferveur et se rendormit sans avoir rien vu bien clairement. Mais, après minuit, elle se réveilla toute joyeuse, comme par l'effet d'une impulsion intérieure, et elle vit l'écriture sur la muraille avec un mélange de crainte et d'allégresse. C'étaient comme des lettres rouges, dorées, lumineuses ; elles étaient grandes et en petit nombre : elle les contempla avec une joie et un attendrissement incroyables, jusqu'au moment où elles disparurent à l'aube naissante. Tout était devenu clair pour elle, et son contentement était tel, qu'elle paraissait toute rajeunie quand elle se leva.

Au moment où la lumière de l'ange vint sur Anne, je vis sous son cœur quelque chose de brillant, et je reconnus dans sa personne la mère choisie, le vase illuminé de la grâce qui s'approchait. Je ne puis exprimer cela qu'en disant que j'ai reconnu en elle un berceau orné, un lit couvert, un tabernacle préparé pour recevoir et conserver dignement une chose sainte. Je vis qu'Anne, par la grâce de Dieu, était préparée à recevoir la bénédiction. Je ne sais comment m'exprimer, mais je reconnus Anne comme le berceau du salut universel pour l'humanité, et en même temps comme un tabernacle d'église ouvert, devant lequel le rideau était retiré. Je reconnus cela aussi

naturellement, et toute cette connaissance était à la fois naturelle et céleste. Anne avait alors, à ce que je crois, quarante-trois ans.

Anne se leva, alluma sa lampe, pria et se mit en route pour Jérusalem avec ses offrandes. Tous ses domestiques étaient, ce matin-là, pleins d'une joie inaccoutumée quoiqu'elle seule eût connaissance de l'apparition de l'ange.

VIII Joachim, consolé par l'ange, vient de nouveau sacrifier au temple.

Je vis, dans ce même temps, Joachim, près de ses troupeaux de l'Hermon, adresser à Dieu des prières continuelles. Quand il voyait les jeunes agneaux sauter autour de leurs mères avec des bêlements joyeux, il était tout triste de ne pas avoir d'enfants ; toutefois, il ne parlait pas aux bergers de la cause de sa tristesse. On était au temps de la fête des Tabernacles, et il dressa avec ses bergers des cabanes de feuillage. Comme il faisait sa prière et se désespérait à l'idée d'aller, suivant sa coutume, sacrifier à Jérusalem pour la fête, parce qu'il pensait aux outrages qu'il y avait reçus, je vis l'ange lui apparaître et lui ordonner d'aller au temple et de prendre courage, parce que son sacrifice était accueilli et sa prière exaucée : il devait se réunir à sa femme sous la porte dorée. Je vis alors Joachim, tout joyeux, compter ses troupeaux, -oh ! quel beau et nombreux bétail il avait ! -il les divisa en trois parts ; il garda la moindre pour lui, en envoya une meilleure aux Esséniens, et conduisit la plus belle au temple avec ses serviteurs. Il arriva à Jérusalem le quatrième jour de la fête, et se rendit aussitôt au temple.

Anne arriva ce même jour à Jérusalem et logea près du marché aux poissons, chez des parents de Zacharie. Ce ne fut qu'à la fin de la fête qu'elle rencontra Joachim.

Je vis que, quoique l'offrande de Joachim n'eût pas été acceptée la dernière fois, par suite d'une indication donnée d'en haut, cependant le prêtre, qui, au lieu de le consoler, l'avait si rudement traité, reçut, à cause de cela, un châtement divin que je ne m'en rappelle plus. Cette fois, les prêtres avaient été avertis d'en haut qu'ils devaient recevoir son offrande, et lorsqu'il fit annoncer son arrivée avec des victimes, j'en vis quelques-uns aller à sa rencontre devant le temple et recevoir ses dons. Le bétail qu'il amenait au temple comme présent n'était pas proprement son sacrifice ; ce qu'il destinait à être sacrifié consistait en deux agneaux, et en trois jolies petites bêtes que je crois être des chevreaux. Je vis aussi que plusieurs hommes qui le connaissaient le félicitaient de ce que son sacrifice était accueilli.

Dans le temple, à cause de la fête, je vis tout ouvert et entouré de guirlandes de fleurs et de fruits : il y avait aussi, dans un endroit, une tente de feuillage élevée sur huit

colonnes isolées. Joachim fit donc dans le temple le même chemin que la première fois ; ses victimes furent immolées et brûlées à la place ordinaire : il y eut cependant quelque chose de brûlé dans un autre endroit, je crois que ce fut à la droite du vestibule où était la grande chaire ¹. Je vis des prêtres offrir de l'encens dans le sanctuaire ; on alluma aussi des lampes, et il y avait de la lumière sur le chandelier à sept branches, mais ne pas sur les sept branches à la fois. J'ai souvent vu que dans différentes occasions, diverses branches du chandelier étaient allumées.

Cette indication est confirmée par la note suivante. Suivant la tradition juive, même dans l'holocauste, plusieurs parties, notamment le nervus femoris, le nerf de la hanche, qui, dans la lutte de Jacob avec l'ange, fut touché par celui-ci et se dessécha (statim emarcuit, (Genèse, XXXII, 25), n'étaient pas brûlées sur l'autel, mais près de là, vers l'orient, sur ce qu'on appelait le monceau de cendres.

Lorsque la fumée de l'encens s'éleva, je vis comme un rayon de lumière tomber sur le prêtre qui l'offrait dans le sanctuaire, et aussi sur Joachim qui était dans la salle extérieure. Il y eut un temps d'arrêt dans la cérémonie, comme si l'on se fût aperçu d'une intervention surnaturelle. Je vis alors deux prêtres, comme poussés par un ordre divin, aller trouver Joachim dans la salle et le conduire, par des chambres latérales, à l'autel d'or des parfums. Alors le prêtre plaça quelque chose sur l'autel. Je vis cela non pas comme des grains d'encens séparés, mais comme une masse compacte ; et je ne sais plus de quoi elle se composait ¹. Cette masse se consuma, produisant une grande fumée et répandant un parfum agréable sur l'autel d'or de l'encens, devant le voile de Saint des saints. Je vis alors le prêtre quitter le sanctuaire, où Joachim resta seul.

Pendant que l'encens se consumait, je vis Joachim en extase, agenouillé et les bras étendus. Je vis une forme brillante, un ange paraître près de lui, comme plus tard auprès de Zacharie, après la promesse du Précurseur. Il lui donna un écrit sur lequel je lus, en lettres lumineuses, les trois noms d'Helia, d'Hanna et de Miriam ², et, près de ce dernier nom, je vis l'image d'une petite arche d'alliance ou d'un tabernacle. Il plaça cet écrit sous ses habits, sur sa poitrine. L'ange lui dit que sa stérilité n'était pas pour lui une honte, mais une gloire, car ce que sa femme allait concevoir devait être le fruit immaculé de la bénédiction de Dieu sur lui, et le couronnement de la bénédiction d'Abraham.

1 C'était sans doute un mélange formé des ingrédients qui, suivant la tradition légale des Juifs, appartenaient au sacrifice journalier de l'encens, comme la myrrhe, la casse, le nard, le safran, le calmus odorant, la cannelle, le costus, le galbanum et l'encens mêlés avec du sel raffiné.

2 Au commencement, l'écrivain ne savait pas que ces trois mots n'étaient que d'autres

formes des noms de Joachim, d'Anne et de Marie. Quand il apprit cela plus tard, il ne put s'empêcher d'en être frappé.

Comme Joachim ne pouvait pas comprendre cela, l'ange le conduisit derrière le rideau, qui était assez éloigné de la grille du Saint des saints pour qu'on pût s'y placer ; je vis l'ange s'approcher de l'Arche d'alliance, et il me sembla qu'il en retirait quelque chose. Je le vis alors présenter à Joachim un globe ou un cercle lumineux et lui ordonner d'y souffler et d'y regarder. Je vis, sous le souffle de Joachim, diverses images se montrer dans le cercle lumineux. Comme son haleine ne l'avait pas terni, l'ange lui dit que la conception d'Anne serait aussi pure que ce globe était resté pur sous son souffle.

Je vis ensuite l'ange élever le globe lumineux, qui resta suspendu en l'air, et j'y vis, comme par une ouverture' une série de tableaux liés ensemble et s'étendant de la chute de l'homme à sa rédemption. Il y avait là tout un monde où les choses naissaient les unes des autres : j'eus connaissance de tout, mais je ne puis plus donner les détails. Au haut, tout au sommet, je vis la très sainte Trinité ; au-dessous, d'un côté le paradis, Adam et Ève, la chute originelle, la promesse de la rédemption, toutes les figures qui l'annonçaient d'avance, Noé, le déluge, l'Arche, la bénédiction donnée à Abraham, la transmission de la bénédiction à son fils Isaac, et d'Isaac à Jacob ; puis, quand elle fut retirée à Jacob par l'ange avec lequel il lutta, comment elle passa à Joseph, en Égypte, et se montra dans lui et sa femme avec un plus haut degré de dignité ; puis comment la chose sainte où reposait la bénédiction, enlevée d'Égypte par Moïse avec les reliques de Joseph et d'Asnath, sa femme, devint le Saint des saints de l'Arche d'alliance, le siège du Dieu vivant au milieu de son peuple ; puis je vis le culte et la vie du peuple de Dieu dans leurs rapports avec ce mystère, les dispositions et les combinaisons pour le développement de la race sainte, de la lignée de la sainte Vierge, ainsi que toutes les figures et les symboles de Marie et du Sauveur dans l'histoire et dans les prophètes. Je vis tout cela en tableaux symboliques, dans la circonférence lumineuse, je vis de grandes villes, des tours, des palais, des trônes, des portes, des jardins, des fleurs, et toutes ces images merveilleusement liées entre elles comme par des ponts de lumière : tout cela était comme attaqué et assailli par des bêtes furieuses et d'autres apparitions terribles. Tous ces tableaux faisaient voir comment la race de la sainte Vierge, de même que tout ce qui est saint, avait été conduite par la grâce de Dieu à travers beaucoup de combats et d'assauts. Je me souviens d'avoir vu, à un certain point de cette série de tableaux, un jardin entouré d'une forte haie d'épines, à travers laquelle une quantité de serpents et d'autres bêtes hideuses s'efforçaient en vain de passer. Je vis aussi une forte tour, à l'assaut de laquelle montaient de tous côtés des guerriers qui étaient précipités du haut des remparts. Je vis beaucoup d'images de ce genre qui se rapportaient à l'histoire de la sainte Vierge dans ses ancêtres : les passages et les ponts qui unissaient le tout

signifiaient la victoire remportée sur des obstacles et des interruptions apportées à l'oeuvre du salut.

Il semblait qu'une chair sans tache, un sang de toute pureté, avaient été placés par Dieu au milieu de l'humanité, comme dans un fleuve d'eau trouble, et devaient, avec beaucoup de peine et d'efforts, réunir leurs éléments dispersés, pendant que le fleuve tâchait de les attirer à lui et de les ternir ; mais enfin, avec l'aide des grâces innombrables de Dieu et de la coopération fidèle des hommes, cela devait, après bien des obscurcissements et des purifications, subsister dans le fleuve, qui renouvelait sans cesse ses flots, et s'élever enfin hors de ce fleuve, sous la forme de la sainte Vierge, de laquelle est né le Verbe fait chair qui a habité parmi nous.

Parmi les images que je vis dans le globe lumineux, il y en avait beaucoup qui se trouvent mentionnées dans les Litanies de la sainte Vierge ; je les vois, je les comprends, et je les considère avec une profonde vénération quand je récite ces litanies. Ces tableaux se développaient ultérieurement jusqu'à l'accomplissement parfait de l'oeuvre de la miséricorde divine envers l'humanité tombée dans une division et un déchirement infinis : ils allaient du côté du globe lumineux opposé à celui où était le Paradis, aboutir à la Jérusalem céleste', au pied du trône de Dieu. Lorsque j'eus vu tout cela, le globe lumineux, lequel n'était autre chose que la série de tableaux, partant d'un point et y revenant après avoir formé un cercle de lumière, s'évanouit. Je crois que ce fut une révélation qui fut faite à Joachim par les anges, sous forme de vision, et dont j'eus aussi connaissance. Quand je reçois une communication de ce genre, elle m'apparaît toujours dans une circonférence lumineuse.

La vénérable Marie de Jésus, supérieure des Franciscaines d'Agreda, raconte, dans ses visions sur la vie de la sainte Vierge, comment il lui fut expliqué que la nouvelle ou céleste Jérusalem (Apoc., XXII) n'était autre que la sainte Vierge elle-même. voyez la Cité mystique de Dieu, 1ère partie, ch. 17 et 18.-Saint Jean Chrysostome, dans son discours pour la fête de l'Annonciation, fait ainsi parler Dieu à l'ange Gabriel : " va vers la cité vivante dont le Prophète dit : Des choses glorieuses ont été dites de toi, cité de Dieu ". (Ps. LXXXVI.) Saint Georges, évêque de Nicomédie (septième siècle), dans son discours sur la Présentation de Marie, appelle la sainte Vierge la cité vivante de Dieu. etc. Dans le petit office de la très sainte Vierge, l'antienne du psaume LXXVI est ainsi conçue : Sicut loetantium omnium nostrum habitatio est in te, sancta Dei genitrix, quoique ce verset, pris dans le sens littéral, s'applique à Jérusalem, etc.

IX Joachim reçoit la bénédiction de l'Arche d'alliance.

Je vis ensuite l'ange marquer ou oindre le front de Joachim avec le pouce et l'index,

puis lui faire manger d'un aliment lumineux et lui faire boire d'un liquide transparent contenu dans une petite coupe brillante qu'il tenait avec deux doigts. Elle était de la forme du calice de la sainte Cène, mais n'avait pas de pied. Il me sembla qu'il lui entraîta alors dans la bouche comme un petit épi de blé et une petite grappe de raisin lumineux, et je connus par là que la concupiscence et l'impureté, suite du péché, étaient sorties de lui.

Je vis ensuite l'ange communiquer à Joachim le plus haut degré et comme la plus sainte fleur de cette bénédiction que Dieu avait communiquée à Abraham. et qui plus tard était devenue l'objet le plus sacré de l'Arche d'alliance. Il donna cette bénédiction à Joachim de la même manière que dans une autre occasion j'avais vu Abraham la recevoir d'un ange, mais avec cette différence que pour Abraham l'ange avait semblé tirer la bénédiction de lui-même, comme de son sein, tandis que pour Joachim, il la prit dans le Saint des saints'.

Lors de la bénédiction d'Abraham, ce fut comme si Dieu mettait en lui la grâce de cette bénédiction, et bénissait par elle le père de son peuple futur, afin que les pierres dont son temple devait être bâti sortissent de lui ; mais lorsque Joachim la reçut, ce fut comme si l'ange tirait du tabernacle de ce temple le symbole sacré de la bénédiction et le donnait à un prêtre, pour faire de lui le vase saint dans lequel le Verbe devait être fait chair.

Il me fut révélé que Joachim, avec cette bénédiction, reçut le fruit définitif et l'accomplissement proprement dit de la promesse faite à Abraham, la bénédiction dont devait résulter la conception immaculée de la très sainte Vierge, destinée à écraser la tête du serpent.

L'ange reconduisit ensuite Joachim dans le sanctuaire et disparut. Joachim, ravi en extase, tomba sans connaissance. Les prêtres, en rentrant, le trouvèrent là, le visage rayonnant de joie. Ils le relevèrent avec respect, et le portèrent sur un siège où d'ordinaire les prêtres seuls s'asseyaient. Ils lui lavèrent le visage, lui tinrent sous le nez quelque chose qui répandait une odeur fortifiante, lui donnèrent à boire, et firent pour lui ce qu'on fait pour quelqu'un qui a perdu connaissance. Quand Joachim fut revenu à lui, il parut lumineux, plein de force et comme rajeuni.

Note La narratrice qui, en communiquant ses nombreuses visions de l'Ancien Testament, a souvent parlé avec détail de l'Arche d'alliance, n'a jamais dit que la première arche ait été de nouveau, avec tout ce qu'elle contenait, dans le temple rebâti après la captivité de Babylone, ou, plus tard, dans celui qu'Hérode restaura. Cependant elle a dit que dans le Saint des saints du dernier temple, il y avait une

nouvelle arche d'alliance où étaient conservés quelques restes des symboles sacrés de la première.

X Joachim et Anne se rencontrent sous la porte dorée

Joachim avait été conduit dans le sanctuaire par suite d'un avertissement d'en haut. Il fut conduit par suite d'une inspiration semblable dans un passage consacré qui conduisait sous le temple et sous la porte dorée. Il m'a été communiqué quelque chose sur la signification et l'origine de ce passage, et aussi sur sa destination, mais je ne puis plus le rapporter clairement. Je crois que l'usage de ce passage se rattachait à une cérémonie religieuse qui avait lieu pour la réconciliation et la bénédiction des personnes stériles. On était conduit par ce chemin, dans certaines circonstances, pour des purifications, des expiations, des absolutions et autres choses de ce genre.

Les prêtres conduisirent Joachim à ce passage par une petite porte voisine de la cour où l'on immolait les victimes ; après quoi ils s'en retournèrent. Joachim continua à Suive ce chemin, qui allait en descendant.

Anne était aussi venue au temple avec sa servante, qui portait les colombes du sacrifice dans des corbeilles à jour. Elle avait remis son offrande et fait connaître à un prêtre que l'ange lui avait ordonné d'aller trouver son mari sous la porte dorée. Je vis alors que les prêtres, en compagnie de femmes respectables, parmi lesquelles se trouvait, je crois, la prophétesse Anne, la conduisirent a une autre entrée du passage consacré, où ils la laissèrent seule.

Je vis la manière merveilleuse dont était disposé ce passage. Joachim entra par une petite porte après laquelle on allait en descendant. Le passage était d'abord étroit, puis il s'élargissait. Les murs brillaient d'un reflet doré et vert ; une lumière rougeâtre y entraient par en haut. J'y vis le belles colonnes semblables à des arbres et à des ceps de vigne ornés de guirlandes.

Quand Joachim fut arrivé au tiers à peu près de la longueur du passage, il s'arrêta à un endroit où s'élevait une colonne faite comme un palmier, avec ses branches pendantes et ses fruits ; ce fut là qu'Anne, toute rayonnante de joie, vint à sa rencontre. Ils s'embrassèrent dans un mouvement de sainte allégresse et se communiquèrent leur bonheur. Ils étaient ravis en extase et entourés d'une nuée brillante. Je vis cette lumière partir d'une troupe d'anges, qui, portant comme une haute tour lumineuse, planaient sur Anne et Joachim. Cette tour était faite comme la tour de David, la tour d'ivoire, etc., que je vois à l'occasion des Litanies de la sainte Vierge. Elle sembla disparaître entre Anne et Joachim, et une gloire lumineuse les entoura.

Je reconnus alors que, par l'effet d'une grâce toute particulière de Dieu, la conception de Marie avait été aussi pure que l'aurait été toute conception sans le péché originel. J'eus en même temps une intuition que je ne puis rendre. Le ciel s'ouvrit au-dessus d'eux ; je vis la joie de la sainte Trinité et des anges et la part qu'ils prenaient à la bénédiction mystérieuse accordée aux parents de Marie.

Anne et Joachim marchèrent en louant Dieu jusqu'à la sortie sous la porte dorée. Le chemin, à son extrémité, allait en remontant. Ils passèrent sous une grande et belle arcade, et se trouvèrent dans une espèce de chapelle où étaient plusieurs flambeaux allumés. Ils furent reçus là par des prêtres, qui les conduisirent dehors.

La partie du temple où était la salle du grand conseil se trouvait au-dessus du passage souterrain, un peu au delà du milieu ; au dessus de son extrémité étaient, je crois, des logements pour les prêtres chargés du soin des vêtements sacerdotaux.

Joachim et Anne arrivèrent à une espèce d'échancrure au bord extrême de la montagne du temple, vis-à-vis de la vallée de Josaphat. On ne pouvait pas aller plus loin dans cette direction ; le chemin tournait à droite ou à gauche' ils firent encore une visite dans la maison d'un prêtre ; puis je les vis avec leurs gens reprendre le chemin de leur demeure. Arrivé a Nazareth, Joachim fit un festin de réjouissance, donna à manger à beaucoup de pauvres et répandit de grandes aumônes. Je vis la joie, la ferveur des deux époux. leur reconnaissance envers Dieu en pensant à sa miséricorde envers eux ; je les vis souvent prier ensemble les yeux baignés de larmes.

Il me fut expliqué, à cette occasion, que les parents de la sainte Vierge l'engendrèrent dans une pureté parfaite et par l'effet de la sainte obéissance. Si ce n'eût été pour obéir à Dieu, ils auraient gardé perpétuellement la continence. J'appris en même temps comment la pureté, la chasteté, la retenue des parents et leur lutte contre le vice impur ont une influence incalculable sur la sainteté des enfants qu'ils engendrent. En général, je vis toujours dans l'incontinence et l'excès la racine du désordre et du péché.

XI Restauration de l'humanité montrée aux anges.

Ici viennent diverses visions de la soeur Emmerich, qu'elle communiqua à diverses époques lors de ses méditations annuelles pendant l'octave de la Conception de la sainte Vierge. Elles ne présentent pas une série continue sur la vie de Marie, mais elles jettent partout une lumière particulière sur l'élection et la préparation de ce vase de la grâce. Comme elle les a racontées au milieu de beaucoup de troubles et de souffrances, on ne sera pas étonné qu'elles paraissent sous forme de fragments.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre 1821, Anne Catherine, alors gravement malade, eut des visions très étendues sur la fête des Anges gardiens, ainsi que sur la nature des anges et les hiérarchies célestes en général. Mais, assaillie par beaucoup de souffrances, d'épreuves et de peines de toute espèce, elle n'en communiqua qu'une petite partie et à bâtons rompus. On donne ici ce qu'on a pu obtenir d'elle après des interrogations répétées.

Je vis un tableau merveilleux : c'était Dieu qui, après la chute de l'homme, montrait aux anges comment il roulait régénérer le genre humain. A la première vue, je ne compris pas ce tableau, mais bientôt il devint clair pour moi.

Je vis le trône de Dieu. la très sainte Trinité et comme un mouvement en Elle. Je vis les neuf choeurs des anges auxquels Dieu annonçait de quelle manière il voulait régénérer l'humanité déchue. Je vis, à cette annonce, une jubilation indicible parmi les anges.

Le développement des desseins de miséricorde de Dieu sur l'homme me fut montré dans divers tableaux symboliques. Je vis ces tableaux apparaître au milieu des neuf choeurs angéliques et se suivre comme une sorte d'histoire. Je vis les anges coopérer à ces tableaux, les protéger et les défendre. Je ne puis plus en rapporter la suite avec certitude ; je dirai avec l'aide de Dieu ce que j'en ai retenu.

Je vis devant le trône de Dieu une montagne comme de pierres précieuses : elle croissait et s'étendait sans cesse ; elle avait des degrés et ressemblait à un trône, puis elle prenait la figure d'une tour. Sous cette forme, elle renfermait dans son enceinte tous les trésors spirituels, tous les dons de la grâce. Les neuf choeurs des anges l'entouraient. Je vis à l'un des côtés de cette tour, comme sur un petit rebord formé par une nuée dorée, paraître des ceps de vigne et des épis de blé, qui s'entrelaçaient comme les doigts de deux mains jointes. Je ne pourrais pas bien déterminer à quel moment de la vision prise dans son ensemble, j'ai vu cela.

Je vis apparaître, dans le ciel, une figure semblable une vierge. qui entra dans la tour et se fondit pour ainsi dire avec elle. La tour était très large et aplatie par en haut ; il me sembla qu'il y avait par derrière une ouverture par laquelle entra la Sainte Vierge Marie dans le temps, c'était elle dans l'éternité en Dieu'. Je vis son apparition se produire devant la sainte Trinité de la même manière que l'haleine se condense devant la bouche en une petite vapeur '. Je vis aussi une apparition sortir de la sainte Trinité vers la tour. Dans ce moment, je vis au milieu des choeurs des anges paraître comme un tabernacle du saint Sacrement. Les anges semblaient tous y travailler, et il avait la forme d'une tour entourée d'images symboliques de toute espèce. Il y avait à côté deux

figures qui se tendaient la main derrière lui. Ce vase spirituel paraissait s'accroître continuellement et devenait toujours plus magnifique et plus riche.

Je vis alors quelque chose sortir de Dieu et passer à travers les neuf choeurs des anges ; cela me parut semblable à une nuée lumineuse qui devenait de plus en plus distincte à mesure qu'elle approchait de ce tabernacle de sainteté dans lequel enfin elle entra.

Autant que je puis le comprendre, c'était une bénédiction substantielle de Dieu qui se rapportait à la continuité d'une lignée pure et sans péché et pour ainsi dire à la production de rejetons purs. Je vis enfin cette bénédiction, sous la forme d'une fève brillante. entrer dans le tabernacle, après quoi celui-ci se perdit lui-même dans la tour.

Voyez le capitule des vêpres de l'office de la très sainte Vierge, tiré de l'Ecclésiastique, XXIV : Ab initio et ante secula creata sum, et jusque ad futurum seculum non desinam.

Comparez le texte consacré par l'application que l'Église en fait depuis longtemps à Marie : Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam ; ego feci in coelis ut oriretur lumen indeficiens. Thronus meus in columna nubis, etc. Eccli., XXIV, 7.

3 La narratrice, dans le cours de ses nombreuses contemplations, moitié historiques, moitié symboliques, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, fit sur cette bénédiction plusieurs communications, dont nous présenterons ici quelques-unes dans un ordre chronologique. " " Ce fut, dit-elle, cette bénédiction avec laquelle et par laquelle Eve fut tirée du côté droit d'Adam. Je la vis retirée à Adam par la providence miséricordieuse de Dieu lorsqu'il était au moment de consentir au péché. Abraham la reçut de nouveau par le ministère des anges, après l'institution de la circoncision, en même temps que la promesse de la naissance d'Isaac. Elle fut transmise par lui dans une cérémonie solennelle et sacramentelle son premier-né Isaac, et par celui-ci à Jacob. Cette bénédiction fut enlevée à Jacob par l'ange qui lutta avec lui, et elle passa à Joseph, en Egypte. Enfin elle fut prise de nouveau par Moïse, dans la nuit de la sortie d'Egypte, enlevée avec les ossements de Joseph, et elle fut ensuite placée dans l'Arche comme le trésor sacré du peuple de Dieu " .

Ce n'était pas sans scrupule et sans inquiétude que nous avons rédigé, pour les livrer à l'impression, ces explications de la soeur, lorsque nous apprîmes que, dans le livre appelé Sohar (qui a été rédigé dans le second siècle de l'ère chrétienne, mais qui contient des paroles beaucoup plus anciennes), on retrouve, presque mot pour mot, ce qu'elle dit ici et ailleurs sur le mystère de l'ancienne arche d'alliance. Un lecteur familiarisé avec la langue chaldéenne peut s'en convaincre en lisant, par exemple, les

textes suivants : Par Toledo, p. 340 ; ibid., p. 335 ; Béreschith, p. 155 ; T'rurrah. 251, etc.

Je vis les anges jouer un rôle actif dans une partie de ces apparitions. Une série de tableaux s'éleva aussi de l'abîme ; c'étaient comme des images d'illusion et de mensonge : je vis les anges agir contre elles et les faire disparaître. J'ai vu et oublié beaucoup de choses de ce genre.

Il y avait dans tous ces tableaux une merveilleuse liaison ; l'ensemble de cette vision était singulièrement riche et significatif. Même les apparitions ennemies, fausses, mauvaises, de tours, de calices, d'églises qui étaient rejetées de côté, devaient servir au développement de l'oeuvre du salut.

Pendant ces récits, elle revenait toujours sur l'inexprimable joie des anges. L'ensemble de ces fragments n'a pas de conclusion proprement dite : cela semble une série de tableaux symboliques relatifs à l'histoire de la rédemption. Elle disait à ce sujet : " J'ai vu d'abord les représentations figuratives de l'oeuvre de la rédemption au milieu des neuf chœurs des anges, et ensuite une série de tableaux depuis Adam jusqu'à la captivité de Babylone ".

XII Elie voit une image figurative de la sainte Vierge.

Je vis toute la terre promise privée de pluie, desséchée et languissante, et je vis Élie monter au mont Carmel avec deux serviteurs, pour demander de la pluie à Dieu. Ils montèrent d'abord sur un haut escarpement, puis, par des degrés grossièrement taillés dans le roc, jusqu'à une terrasse, puis encore de nouveaux degrés, et ils arrivèrent enfin à une plate-forme assez grande, sur laquelle était un monticule de rochers où se trouvait une grotte. Elie monta jusqu'au haut de ce monticule. Il laissa ses serviteurs au bord de la plate-forme, et ordonna à l'un d'entre eux de regarder la mer de Galilée. Celui-ci parut tout consterné à cette vue, car le lac était entièrement desséché, plein de trous et d'excavations, couvert de vase et d'animaux pourris.

Elie s'accroupit, mit sa tête entre ses genoux, se voila, pria avec ardeur vers Dieu, et sept fois de suite il demanda à haute voix à son serviteur s'il ne voyait pas une nuée monter de la mer. A la septième fois, je vis le nuage monter, et quand le serviteur l'annonça au prophète, celui-ci l'envoya au roi Achab.

Je vis, au milieu de la mer, se former comme un tourbillon de couleur blanche, duquel sortait un petit nuage noir, qui se déploya et s'étendit. Dans ce petit nuage je vis, dès le commencement, une petite figure brillante, semblable à une vierge ; je vis aussi Élie

l'apercevoir dans la nuée qui s'élargissait. La tête de cette vierge était entourée de rayons ; elle étendait ses bras en croix, et tenait à l'une de ses mains comme une couronne de victoire. Son long vêtement était comme attaché sous ses pieds. Elle parut dans le nuage qui grandissait, et sembla s'étendre sur toute la terre promise.

Je vis ce nuage se diviser ; en certains endroits sainte et sanctifiés, et là où habitaient des hommes pieux et aspirant au salut, il laissait comme de blancs tourbillons de rosée. Ces tourbillons avaient sur leurs bords toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et je vis au milieu la bénédiction se concentrer comme pour former une perle dans sa coquille. Il me fut expliqué que c'était une figure prophétique, et que dans les lieux bénis ou le nuage avait laissé ces tourbillons, il y eut réellement coopération à la manifestation de la sainte Vierge'.

L'humanité, avant Jésus-Christ, était comme un sol desséché qui aspirait après lui pour pouvoir donner des fruits. Elle demandait que sa soif fut apaisée, non seulement par des grâces spirituelles, mais encore par la justice incarnée. Jésus-Christ n'était pas seulement le fruit et le rejeton de Dieu et de la terre (Isaïe, IV, 2 ; Jérém., XXIII 5, XXXIII, 15 ; Zach., III, 8 ; VI, 12), il était aussi une pluie et une rosée destinée à faire naître des fruits semblables à lui. Car David prophétise en ces termes : "il descendra comme la pluie sur la prairie, comme les gouttes qui humectent la terre. Dans ces jours-là, les justes fleuriront : le moment sera épais dans le pays, sur la cime des montagnes (c'est-à-dire, d'après l'explication de la traduction chaldaique, dans l'Église) ; ils s'accroîtront dans les villes comme l'herbe de la terre. "(Ps. LXXI, 6, 18) Isaïe s'écrie aussi : " Cieux, répandez d'en haut votre rosée, et que les nuées pleuvent le juste ". (Ps. LX, 8) Cette pluie se perpétue sous une autre forme par la communication multipliée du saint Sacrement, dont la manne était la figure. Aussi l'ancien commentaire hébraïque Breschith rabba, à propos du texte où Isaac promet à Jacob, comme bénédiction, la rosée du ciel. (Parasha 65, dans l'édition publiée à Constantinople sous Soliman), remarque que, par cette rosée, il faut entendre la manne, de même que par le froment et le vin (nourris par la rosée), il faut entendre une postérité de jeunes gens et de jeunes filles. (Sur la Genèse, XXVII, 28, comparez Zacharie, IX, 17). O ne doit point s'étonner si, dans les écrits juifs postérieurs le Messie est montré comme une rosée. Dans le Talmud (Tannith dist maimathi maskirin) Rabbi Barachia parle ainsi : "La maison d'Israël a adressé à Dieu une prière indiscreète : qu'il vienne à nous, a-t-elle dit, comme une pluie du matin, comme une pluie du soir qui recouvre la terre. (Osée, VI, 3.) Alors Dieu lui a dit : Tu demandes une chose qui tantôt est obtenue, tantôt ne l'est pas ; mais je serai pour toi une chose qui sera obtenue : je serai pour Israël une rosée, et il fleurira comme un lis (Osée, XIV, 4.) L'allusion au Messie est plus claire dans le Talmud de Jérusalem. (Tract. b'rachot., c. 5;), lorsqu'il rapporte à cette même idée le psaume sur le sacerdoce du Rédempteur. Il explique les paroles : La rosée de la naissance vient du

sein de l'aurore (dans la Vulgate : Ex utero ante luciferum genui te, Ps. CIX, en les rapprochant du texte suivant de Michée : Comme une rosée qui vient du Seigneur, combien de gouttes d'eau sur l'herbe, que n'attendent pas l'homme et ne dépendent pas des enfants des hommes. (Michée, V, 7.) La nuée mystérieuse d'Elie, figure de la créature élue qui devait contenir et apporter cette pluie, laquelle, tombée d'abord de la croix et depuis s'épanchant à jamais du sacrement de l'autel, rafraîchit la terre desséchée, cette nuée monte de la mer de Galilée ; ce qui est parfaitement convenable, puisque c'est de cette mer et de ses bords que la rosée de la doctrine et des bienfaits de Jésus-Christ s'est répandue avec tant d'abondance et d'efficacité sur la pauvre humanité. Même alors, quand il enseignait à Capharnaüm (Joan., VI) qu'il était la vraie rosée céleste, la vraie manne et le pain de vie dans le Saint Sacrement, il était immédiatement auparavant venu miraculeusement sur la mer comme une nuée, et il versait la bénédiction de la grande promesse dans les cœurs de ses auditeurs. Nous nous souvenons d'avoir lu dans un vieil écrit rabbinique que le Messie devait monter de la nier de Galilée ; mais nous ne pouvons, pour le moment, citer exactement le passage, que nous reproduirons en son lieu quand nous l'aurons retrouvé. Nous trouvons pourtant dans un vieux commentaire hébraïque sur les Psaumes (Midrach Thilim f 4 Lightfoot centur. chronogr., c. 70) les paroles suivantes : " J'ai créé sept mers, dit Dieu, mais je n'ai choisi entre toutes que celle de Genezareth "

Je vis ensuite un songe prophétique où, pendant l'ascension de la nue, Élie apprit plusieurs mystères relatifs à la sainte Vierge ; malheureusement, au milieu de tant de choses qui me troublent et me distraient' j'en ai oublié le détail exact, ainsi que bien d'autres choses. Élie connut, entre autres choses, que Marie devait naître dans le septième âge du monde ; c'est pour cela qu'il appela sept fois son serviteur. Il vit aussi de quelle race elle sortirait.

Je vis une autre fois Élie élargir la grotte au-dessus de laquelle il avait prié, et établir une organisation plus régulière parmi les enfants des prophètes : quelques-uns de ceux-ci priaient habituellement dans Cette grotte pour demander la venue de la sainte Vierge, et l'honoraient déjà avant sa naissance. Je Vis que cette dévotion à la sainte Vierge se perpétua sans interruption, qu'elle subsistait encore, grâce aux Esséniens, quand Marie était déjà sur la terre, et que plus tard elle continua à être pratiquée par des ermites, desquels sortirent enfin les religieux du Carmel.

XIII Eclaircissements sur la précédente vision d'Élie.

Quand la narratrice communiqua plus tard ses contemplations sur l'époque de saint Jean-Baptiste, elle vit de nouveau la vision relative à Elie, avec quelques détails sur

l'état où se trouvaient alors le pays et ses habitants. Nous donnons ce qui suit comme pouvant éclaircir ce qui a été dit précédemment.

Je vis un grand mouvement à Jérusalem, près du temple ; c'étaient des gens qui délibéraient, qui écrivaient avec des plumes de roseau, qui envoyaient des messagers dans le pays. On priait, on invoquait Dieu pour avoir de la pluie ; on faisait chercher Elie partout. Je vis aussi Élie dans le désert, nourri et désaltéré par un ange. Je vis tous les rapports du prophète avec Achab, le sacrifice sur le Carmel, la mort des prêtres des idoles, sa prière pour la pluie et l'arrivée des nuages.

Je vis, outre la sécheresse de la terre, une grande stérilité chez les hommes et un certain abâtardissement. Je vis qu'Élie appela par sa prière la bénédiction qui produisit la nuée, et qu'il dirigeait et répartissait les nuages et la pluie d'après des intuitions intérieures, sans quoi il y aurait eu peut-être une inondation destructive. Il demanda sept fois à son serviteur s'il voyait la nuée : cela fait allusion à sept âges du monde et à sept générations qui devaient s'écouler jusqu'au temps où la bénédiction véritable, dont cette nuée de bénédiction n'était que la figure, prendrait fortement racine dans Israel ; il vit même dans la nuée qui s'élevait une image de la sainte Vierge et connut plusieurs mystères qui se rapportaient à sa généalogie et à sa venue'.

I Dans l'office de la Conception de Marie, et ailleurs, dans les livres liturgiques de l'Eglise, l'emploi du verset de l'Ecclésiastique (XXIV, 6) : Sicut nebula lexi omnem terram se trouve en parfaite concordance avec cette vision prophétique sur la mère de Dieu.

Je vis, par l'effet de la prière d'Élie, la bénédiction descendre d'abord sous forme de rosée.- La nuée s'abaissait ; il s'en détachait des flocons blancs, lesquels formaient des tourbillons dont les bords étaient de la couleur de l'arc-en-ciel, et se résolvaient enfin en gouttes d'eau qui tombaient sur la terre. Je reconnus aussi là quelque chose qui se rapportait à la manne du désert ; mais la manne, le matin, était par terre, compacte et cassante, et on pouvait l'empaqueter. Je vis ces tourbillons de rosée aller le long du Jourdain et s'arrêter, non pas partout, mais ça et là à certaines places. Je vis spécialement à Aïnon, en face de Salem, et à l'endroit où eut lieu plus tard le baptême de Notre Seigneur, descendre de ces tourbillons brillants. Je demandai aussi ce que signifiaient leurs bords aux couleurs varices, et cela me fut expliqué par l'exemple d'une coquille marine, qui a aussi des rebords aux couleurs brillantes, et qui, s'exposant au soleil, attire à elle la lumière et la dégage des couleurs, jusqu'à ce qu'au milieu d'elle naisse la perle dans toute sa pureté et sa blancheur. Il me fut montré que cette rosée et la pluie qui lui succédait étaient quelque chose de plus que ce qu'on entend ordinairement par un rafraîchissement de la terre.

J'eus la perception distincte que sans cette rosée la venue de la sainte Vierge aurait été différée d'au moins un siècle, tandis que, par suite de l'amélioration et de la bénédiction de la terre, les races qui vivent de ses fruits furent aussi restaurées et ranimées, et la chair recevant la bénédiction s'ennoblit.

Je vis aussi comment alors la terre et la chair étaient altérées et aspiraient après la pluie, comme plus tard les hommes et l'esprit aspiraient au baptême de Jean. Tout ce tableau représentait à l'avance l'avènement de la sainte Vierge, et en outre l'état du peuple à l'époque de saint Jean-Baptiste. Leur anxiété d'alors, leur ardeur languissante, leur désir de la pluie et d'Élie, et pourtant la persécution de celui-ci, rappelaient l'ardeur avec laquelle, plus tard, le peuple cherchait le baptême et la pénitence, et aussi l'aveuglement de la synagogue et l'envoi de ses ambassadeurs auprès de Jean.

XIV Figure prophétique de la Sainte Vierge en Égypte.

Je vis en Égypte ce message de salut apporté de la manière suivante : je vis qu'Élie devait faire rassembler de trois contrées, à l'Orient, au Nord et au Midi, de pieuses familles dispersées, et qu'il chargea de cette mission trois disciples des prophètes. Il ne les envoya qu'après avoir reconnu par un signe demandé à Dieu quels étaient ceux qui convenaient pour cela, car c'était une tâche périlleuse, et il fallait choisir des messagers intelligents, afin qu'ils ne fussent pas mis à mort. L'un d'eux alla vers le Nord, l'autre vers l'Orient, le troisième vers le Midi. Celui-ci avait à faire un long voyage à travers l'Égypte, où les Israélites avaient des risques particuliers à courir. Ce messager suivit le chemin que la sainte Famille prit lors de sa fuite en Égypte ; je crois aussi qu'il passa dans le voisinage de la ville d'On, où l'enfant Jésus se réfugia. Je le vis, dans une grande plaine, arriver près d'un temple d'idoles, qui était dans une prairie, et entouré de diverses autres idoles. On adorait là un taureau vivant. Il y avait dans le temple une figure de taureau et plusieurs autres idoles. On faisait là d'horribles sacrifices et on immolait des enfants mal conformés.

Les habitants du pays saisirent le disciple des prophètes et le conduisirent devant leurs prêtres. Heureusement ils étaient très curieux, sans cela ils l'auraient égorgé. Ils lui demandèrent d'où il était et ce qui l'amenait chez eux. Il leur dit sans hésiter qu'il devait naître une vierge de laquelle sortirait le salut du monde, et qu'alors ils briseraient toutes leurs idoles'.

Saint Epiphane, dans son livre sur la Vie des Prophètes, dit de Jérémie : "Ce prophète donna un signe aux prêtres égyptienne, et Leur annonça que toutes leurs idoles

tomberaient en morceaux quand une Vierge mère, avec son enfant divin, entrerait en Egypte. Et cela arriva ainsi ; c'est pourquoi, encore aujourd'hui, ils adorent une Vierge mère et un enfant couché dans une crèche. Quand le roi Ptolémée leur en demanda la cause, ils répondirent : " C'est un mystère que nous avons reçu de nos pères, auxquels il a été annoncé par un saint prophète' et nous en attendons l'accomplissement ". (Epiphan., t. II, p. 240.) Toutefois le disciple d'Elie, mentionné plus haut, ne peut pas être Jérémie, puisque celui-ci vécut trois siècles plus tard.

Ils s'étonnèrent de ce qu'il annonçait, en parurent très émus, et le laissèrent aller sans lui faire de mal. Je les vis ensuite tenir conseil et faire faire l'image d'une vierge, qu'ils placèrent au milieu du plafond du temple, étendue en l'air et comme planant. Cette figure' avait une coiffure pareille à celle de leurs idoles, dont un grand nombre étaient rangées à la suite les unes des autres, ayant le haut du corps d'une femme et le reste d'un lion. Sur le haut de la tête était un petit vase assez profond, semblable à ceux dont on se servait pour mesurer des fruits ; le haut des bras était appliqué le long du corps jusqu'au coude, les bras s'en séparaient et s'étendaient en se relevant ; elle tenait des épis de blé dans les mains ; elle avait trois mamelles, une plus grande, placée plus haut au milieu ; deux plus petites, plus bas, de chaque côté de la première.

Un archéologue a communiqué à l'écrivain un dessin fait d'après une antique statue égyptienne, qui est censée représenter Isis, et qui correspond de tout point à la description donnée par la soeur de cette singulière figure.

Le bas du corps était enveloppé d'un long vêtement ; les pieds étaient petits et effilés ; des espèces de houppes y pendaient. Aux deux épaules étaient attachées des espèces d'ailes comme de belles plumes en forme de rayons. Ces ailes étaient comme deux peignes de plumes jointes les unes aux autres. Des plumes croisées couraient le long des hanches et se repliaient par-dessus le milieu du corps. La robe n'avait pas de plis.

Ils honorèrent cette image et lui offrirent des sacrifices, la priant de vouloir bien ne pas briser leur dieu Apis et leurs autres dieux. Du reste, ils persévérèrent comme auparavant dans toutes les abominations de leur culte idolâtrique ; seulement, à dater de ce temps, ils invoquèrent par avance cette vierge, dont ils avaient composé l'image, à ce que je pense, d'après diverses indications tirées du récit du prophète et en essayant de reproduire la figure vue par Élie.

Je vis aussi comment, à cette époque, par un effet de la grande miséricorde de Dieu, il fut annoncé à de pieux païens que le Messie naîtrait d'une vierge dans la Judée. Les ancêtres des trois rois mages, les Chaldéens, adorateurs des astres, reçurent cette connaissance au moyen de l'apparition d'une image dans une étoile ou dans le ciel. Ils

prédirent l'avenir à ce sujet. J'ai vu les traces de ces annonces prophétiques de la sainte Vierge dans les représentations figurées qui ornaient leurs temples. J'en ai parlé ailleurs.

XV L'arbre généalogique du Messie.

Je vis la souche du Messie, à partir de David, se diviser en deux branches. A droite courait la ligne qui commençait par Salomon et finissait par Jacob, le père de saint Joseph. Je vis les figures de tous les ancêtres de saint Joseph mentionnés dans l'Evangile, sur les branches de ce rejeton de la souche de David par Salomon. Cette ligne généalogique, placée à droite, avait une signification supérieure : les figures étaient plus grandes, et en quelque sorte plus immatérielles que celles de la ligne de gauche. Chacune tenait à la main une tige longue à peu près d'une coudée, avec des feuilles pendantes semblables à celles de palmier ; au sommet de cette tige fleurissait la grande campanule en forme de lis, avec cinq étamines jaunes par en haut, qui répandaient une belle poussière. Ces fleurs différaient en grandeur, en vertu et en beauté. La fleur que portait saint Joseph, le père nourricier de Jésus, était la plus remarquable de toutes par sa beauté et la fraîcheur de ses feuilles. Trois membres de cette lignée, vers le milieu, avaient été rejetés ; ils étaient noircis et flétris. Il y avait plus d'une lacune dans cette ligne venant de Salomon, où les rejetons étaient très éloignés les uns des autres. La branche de droite et celle de gauche se touchaient quelquefois, et peu de degrés avant la fin elles se croisaient réciproquement. J'eus une explication sur la signification plus relevée de la ligne de Salomon. Elle provenait plus de l'esprit, moins de la chair. Elle avait quelque chose de la signification de Salomon lui-même. Je ne puis pas bien exprimer cela.

La ligne généalogique de gauche allait de David, par Nathan, jusqu'à Héli, qui est le vrai nom de Joachim, le père de Marie ; car il reçut plus tard ce dernier nom, de même qu'Abraham, qui s'était appelé d'abord Abram J'ai oublié la cause de ce changement ; mais je la retrouverai peut-être. Dans mes contemplations, j'entendis souvent nommer Jésus le fils d'Héli, selon la chair.

Le texte de saint Luc (III, 23) est ainsi donné par plusieurs interprètes anciens et nouveaux (par ex. Hilarius Diaconus, Quœst. uet. et nou., I, 56) et il, 6), spécialement d'après le texte grec : "il passait pour fils de Joseph, mais, dans le fait, il venait d'Héli. "Que Marie, dont la généalogie est pourtant donnée par saint Luc, ne soit pas nommée elle-même, cela s'explique par le principe des généalogistes juifs : Genus patris vocatur genus, genus matris non vocatur genus (Talmud, Baba bathra, f. 110) Le père de Marie était donc le premier membre qu'on pût citer dans la série des ancêtres du Christ selon la chair. Jésus-Christ, qui n'avait pas de père sur la terre, est

appelé, à plus juste titre, le fils d'Héli selon la chair, que Laban, nommé fils de Nachor (Genes., XXIV, 5), et Zacharie, nommé le fils d'Iddos (Esdr., V, 1), bien qu'ils ne soient que les petits-fils des personnages en question.

XVI Tableau de la fête de la conception de Marie.

(raconté la 8 décembre 1819.)

Après avoir passé toute la nuit, jusqu'au matin, à contempler, dans une effrayante Vision, les péchés du monde entier, je m'endormis de nouveau et me trouvai transportée à Jérusalem, à l'endroit où avait été le temple, puis ensuite dans les environs de Nazareth, au lieu où s'était trouvée autrefois la maison d'Anne et de Joachim.

Je reconnus bien le pays.

Je vis là une belle colonne de lumière s'élever de terre comme la tige d'une fleur ; de même que le calice de la fleur ou la tête d'un pavot sortent d'un pédoncule, cette colonne portait une église octogone toute lumineuse'. La colonne montait jusque dans le centre de l'église comme un petit arbre dont les branches, régulièrement partagées, portaient des figures de la famille de la sainte Vierge, lesquelles étaient, dans cette représentation de la fête, l'objet d'une vénération particulière. Elles étaient comme sur les étamines d'une fleur. C'était sainte Anne, entre saint Joachim et un autre homme, peut-être son père. Sous la poitrine de sainte Anne, je vis une cavité lumineuse à peu près de la forme d'un calice, et, dans cette cavité, la figure d'un enfant resplendissant qui se développait et grandissait ; ses petites mains étaient croisées sur sa poitrine ; sa petite tête était inclinée, et il en partait une infinité de rayons qui se dirigeaient vers une partie du monde. Il me semble que ce n'était pas dans toutes les directions. Sur d'autres rameaux environnants étaient plusieurs figures tournées vers le centre, dans une attitude respectueuse et, dans l'église, je vis un nombre infini de saints rangés tout autour, ou formant des chœurs, se tourner en priant vers cette sainte Mère.

La soeur voyait toutes les fêtes de l'Eglise, et celles mêmes qui ne sont plus célébrées sur la terre dans l'Église militante, célébrée dans l'Eglise triomphante. Elle voyait tous les saints qui avaient une relation particulière avec la fête en faire la solennité dans une église transparente qui était la plupart du temps de forme octogone. cette église lui apparaissait ordinairement planant en l'air. Il est digne de remarque que, dans les fêtes qui avaient rapport aux parents de Jésus-Christ suivant la chair ou Au : mystères de sa vie, elle ne voyait pas cette église suspendue en l'air, mais, de même qu'une fleur ou un fruit, placée sur une tige sortant de la terre comme sur une colonne et paraissant avoir poussé sur cette tige.

La plus douce ferveur et l'union la plus intime se manifestaient dans cette fête. On ne pourrait comparer le spectacle qu'elle offrait qu'à celui d'un champ de fleurs très variées qui, agitées par un vent léger, se tournent vers le soleil, comme pour lui offrir leurs parfums et leurs couleurs, vers ce soleil duquel toutes les fleurs ont reçu ces dons eux-mêmes, et jusqu'à leur vie.

Au-dessus de ce tableau symbolique de la fête de l'Immaculée Conception, s'éleva le petit arbre lumineux avec un nouveau rejeton à son extrémité, et je vis dans cette seconde couronne de branches célébrer un moment postérieur de la fête. Ici, Marie et Joseph étaient agenouillés, et, un peu plus bas, devant eux, sainte Anne. Ils adoraient l'enfant Jésus, qui, le globe impérial en main était assis au-dessus d'eux, au sommet de la tige, environné d'un éclat incomparable. Autour de cette représentation, les chœurs des rois mages, des bergers, des apôtres et des disciples étaient en adoration à très peu de distance, tandis que d'autres saints formaient des cercles moins rapprochés. Ensuite, je vis en haut, au milieu d'une grande lumière, des formes plus indistinctes de puissances célestes ; plus haut encore, comme un demi soleil rayonner à travers la coupole de l'église. Ce second tableau semblait faire allusion à la proximité de la fête de Noël, qui vient peu après celle de la Conception.

Lors de la première apparition du tableau, il me sembla que j'étais hors de l'église, sous la colonne, dans le pays environnant ; plus tard, j'étais dans l'intérieur de l'église que j'ai décrite. Je vis aussi la petite Marie se développer dans l'espace lumineux qui était sous le coeur de sainte Anne ; je me sentis en même temps convaincue, à un degré inexprimable, de l'absence de la tache originelle dans la conception de Marie. Je lus cela distinctement comme dans un livre, et je le compris. Il me fut dit qu'autrefois, il y avait eu dans ce lieu une église érigée en mémoire de cette grâce inestimable accordée par Dieu ; mais qu'ayant été l'occasion de luttes peu convenables sur ce saint mystère, elle avait été livrée à la destruction ; que toutefois l'église triomphante faisait toujours dans cet endroit la fête de l'Immaculée Conception.

XVII La sainte Vierge parle des mystères de sa vie.

Pendant ses contemplations sur les années de prédication de Notre Seigneur Jésus-Christ, la soeur raconta ce qui suit, le 26 décembre 1822 :

J'entends souvent la sainte Vierge raconter à des femmes qui ont sa confiance, par exemple, à Jeanne Chusa et à Suzanne de Jérusalem, divers mystères relatifs à Notre Seigneur et à elle-même, qu'elle a connus, soit par une illumination intérieure, soit par ce que lui en a dit sainte Anne. Ainsi, je l'ai souvent entendue raconter à Suzanne et à Marthe que, pendant qu'elle portait Notre seigneur dans son sein, elle n'avait jamais

ressenti la moindre souffrance, mais une joie intérieure continuelle et un bonheur infini. Elle leur racontait aussi que Joachim et Anne s'étaient rencontrés sous la porte dorée à une heure dorée aussi ; qu'en ce lieu leur avait été départie cette plénitude de la grâce divine, en vertu de laquelle elle seule avait reçu l'existence dans le sein de sa mère par l'effet de la sainte obéissance et du pur amour de Dieu, sans aucun mélange d'impureté. Elle leur fit connaître aussi que, sans la chute originelle. La conception de tous les hommes aurait été également pure.

Je vis ensuite de nouveau tout ce qui concernait la grâce accordée aux parents de Marie, depuis l'apparition de l'ange à Anne et à Joachim, jusqu'à leur rencontre sous la porte dorée, de la manière que je l'ai toujours raconté. Sous la porte dorée, c'est-à-dire dans la salle souterraine qui était sous cette porte, je vis Joachim et Anne entourés d'une multitude d'anges qui brillaient d'une lumière céleste ; eux-mêmes resplendissaient, et ils étaient purs comme des esprits, se trouvant dans un état surnaturel où aucun couple humain n'avait été avant eux.

C'était, je crois, sous la porte dorée elle-même, que s'accomplissaient les épreuves et les cérémonies de l'absolution pour les femmes accusées d'adultère, ainsi que d'autres expiations.

Il y avait cinq passages souterrains de ce genre au-dessous du temple ; il y en avait aussi un sous l'endroit où demeuraient les vierges. On y était conduit pour certaines expiations déterminées '. Je ne sais pas si d'autres avant Joachim et Anne passèrent par ce chemin, mais, dans tous les cas, je crois que ce fut un cas très rare. Je ne me souviens pas bien non plus si c'était la coutume lors des sacrifices offerts par des personnes stériles. Dans cette circonstance, il fut ordonné aux prêtres de régler ainsi les choses.

La soeur Emmerich est d'accord en ceci avec ce que disent les plus anciens livres juifs. (voyez, par exemple, Mischna. Tract. Tamid., c. v, et Sotah., c.I)

Il est bon de considérer qu'à cet endroit même du temple, au-dessus duquel les femmes accusées d'adultère étaient soumises au jugement de Dieu au moyen du breuvage amer appelé l'eau de jalousie (Num., V). puis punies ou justifiées, à cet endroit, disons-nous, où les impurs étaient purifiés, furent données la grâce et la bénédiction pour la Conception sans tache de la Mère de Jésus-Christ, dans l'union duquel avec l'Eglise le mariage est un grand sacrement (Eph., V, 32), et qui s'est offert en sacrifice expiatoire pour expier l'adultère de l'humanité d'avec son Dieu, et devenir le fiancé des âmes rachetées par lui.

XVIII Célébration de la fête de la Conception en divers lieux. Introduction. Détails personnels.

Le 8 décembre 1820, fête de l'Immaculée conception de Marie, l'âme de la soeur, pendant le cours de ses contemplations et de ses prières, se trouva comme transportée à travers une grande partie de la terre. Nous plaçons ici quelque chose de ce qui nous fut communiqué à ce sujet, pour donner une idée de ces sortes de voyages en esprit.

Elle alla à Rome, se trouva près du saint Père, visita en Sardaigne une pieuse religieuse qu'elle aimait beaucoup, toucha Palerme, passa en Palestine, ensuite dans l'Inde. Elle alla aussi en Abyssinie, dans une ville de Juifs, située sur une haute chaîne de montagnes ; elle en visita la souveraine, qui s'appelait Judith ', et s'entretint avec elle du Messie, de la fête de la Conception de sa mère, du saint temps de l'Avent et de la fête prochaine de Noël. Dans le cours de ce voyage, elle fit tout ce que, dans un voyage de ce genre, aurait fait, suivant l'occasion, un consciencieux missionnaire : elle pria, enseigna, secourut, consola et s'informa.

Cette nuit, dit-elle, ayant fait en songe un voyage dans la ; terre promise, je vis tout ce que j'ai raconté de la Conception de la sainte Vierge. Je passai ensuite aux contemplations journalières des années de prédication de Notre Seigneur, et j'en étais aujourd'hui au 8 décembre de la troisième année. Je ne trouvai pas Jésus dans la terre promise ; mais je fus conduite par mon guide au delà du Jourdain, en Arabie, où le Seigneur, accompagné de trois disciples, se trouvait dans une ville de tentes des trois rois mages : c'était là qu'ils s'étaient établis à leur retour de Bethléhem.

Lorsque l'écrivain mit sur le papier le récit très circonstancié de ses rapports avec Judith et sa description des lieux, il avait conjecturé, d'après la direction de son voyage, qu'il s'agit de l'Abyssinie. Plusieurs années après la mort de la soeur, il trouva dans les voyages de Bruce et de Salt la mention d'une colonie juive établie sur la haute chaîne de Samen en Abyssinie, et dont le chef s'appelait toujours Gédéon, ou, lorsque c'était une femme, Judith. Ce dernier nom, comme on le voit, a été indiqué par la soeur Emmerich.

XIX Les rois mages fêtent la Conception de Marie.

Je vis que deux des trois rois mages qui vivaient encore, à dater d'aujourd'hui, 8 décembre, célébraient avec leur tribu une fête de trois jours. Quinze ans avant la naissance du Sauveur, ils avaient vu, pour la première fois, dans cette nuit, se lever

l'étoile annoncée par Balaam (Num XXIV, 17), qu'eux et leurs ancêtres avaient attendue si longtemps en observant constamment le ciel. Ils y avaient aperçu l'image d'une vierge qui tenait d'une main un sceptre, de l'autre une balance ayant sur l'un de ses plateaux un bel épi de blé, sur l'autre une grappe de raisin faisant contrepoids. Depuis leur retour de Bethléhem, ils célébraient annuellement, à partir du 8 décembre, une fête de trois jours, etc.

Je vis qu'à la suite de cette connaissance qu'ils avaient eue le jour de la Conception de Marie, quinze ans avant la naissance de Jésus-Christ, ces adorateurs des astres aient aboli une horrible coutume religieuse qui avait été depuis longtemps en usage parmi eux, par suite de révélations mal comprises et obscurcies par de malignes influences : savoir, un abominable sacrifice d'enfants. Ils avaient en différents temps sacrifié de diverses manières des hommes et des enfants.

Je vis que, dans l'époque antérieure à la Conception de Marie, ils avaient la coutume suivante : ils prenaient l'enfant d'une des plus chastes et des plus pieuses parmi les femmes de leur religion, laquelle se trouvait heureuse d'offrir ainsi son nourrisson. L'enfant était écorché et recouvert de farine destinée à absorber le sang. Ils mangeaient cette farine imprégnée de sang comme un aliment sacré, et recommençaient cet affreux repas jusqu'à ce que le sang fût épuisé. En dernier lieu, la chair de l'enfant était coupée en petits morceaux, distribuée et mangée',

Je les vis accomplir cette cérémonie abominable avec beaucoup de simplicité et de dévotion, et il me fut dit qu'ils en étaient venus à cette horrible coutume par suite de l'altération et de la fausse interprétation de certaines traditions prophétiques figuratives sur la sainte Cène.

Je vis ces abominations en Chaldée, dans le pays de Mensor, l'un des trois rois mages. Je le vis aussi le jour de la Conception de Marie recevoir dans une vision une illumination d'en haut, à la suite de laquelle l'horrible usage fut aboli.

Il est remarquable de voir les écrivains des premiers siècles de l'Eglise qui parlent des accusations portées par les païens contre les chrétiens, et entre autres Minucius Félix, rapporter aussi ces calomnies. Les chrétiens, selon leurs accusateurs, présentaient à celui qu'ils initiaient à leur religion un enfant recouvert de farine pour mieux cacher le meurtre dont il avait été victime. Le néophyte devait percer plusieurs fois l'enfant avec un couteau. Ils buvaient avec avidité le sang qui ruisselait, coupaient l'enfant en petits morceaux et le mangeaient en entier. Ce crime, commis en commun, était devenu pour eux la garantie réciproque du silence et de l'observation du secret relativement à d'autres pratiques infâmes par lesquelles se terminaient leurs assemblées. L'origine de cette accusation ne viendrait-elle pas des sacrifices d'enfants

attribués ici à ces adorateurs des astres qui furent des premiers à embrasser le Christianisme ? Quoi qu'il en soit, on peut conjecturer que des idées semblables à celles que nous trouvons ici chez les mages relativement à des prophéties mal comprises, ont été aussi le mobile secret qui a fait égorger par les Juifs des enfants chrétiens, et, s'il en est ainsi, ces ténébreuses abominations seraient une des nombreuses raisons qui doivent porter à plaindre le malheureux judaïsme plutôt qu'à le mépriser. Il y a là une aspiration vers le Sauveur, quoiqu'étrangement défigurée. Les faits de ce genre, qui semblent s'être si souvent reproduits, n'ont jamais été, que nous sachions, soigneusement recueillis et examinés sans prévention. Dans les temps modernes' on a généralement trouvé plus commode de les traiter légèrement, ainsi qu'on fait pour toutes les énigmes historiques dont l'origine se perd dans d'obscures profondeurs, et de ne voir là que des accusations portées par un aveugle fanatisme.

Je le vis sur une haute pyramide en bois occupé à observer les étoiles, ce que ces gens continuaient à faire depuis des siècles, poussés à cela par d'antiques traditions. Je vis le roi Mensor, pendant qu'il regardait le ciel, tomber tout à coup en extase : il avait perdu connaissance. Ses compagnons vinrent et le firent revenir à lui ; mais, au commencement, il ne paraissait pas les reconnaître. Il avait vu l'étoile avec la Vierge, la balance, l'épi, la grappe de raisin, et reçu un avertissement intérieur qui lui fit abolir ce culte abominable.

La nuit, pendant mon sommeil, ayant vu à ma droite l'horrible scène du meurtre de l'enfant, je me retournai de l'autre côté pleine d'effroi ; mais je le vis encore à ma gauche. Alors je priai Dieu de tout mon cœur afin qu'il me délivrât de cet affreux spectacle ; quand je me réveillais, j'entendis sonner l'heure, et mon fiancé céleste me dit : " Vois les traitements encore pires que me font subir tous les jours beaucoup de gens dans le monde entier ".

Et quand je regardai autour de moi, bien des choses encore plus horribles que ces sacrifices d'enfants passèrent devant mon âme ; je vis bien souvent Jésus lui-même cruellement immolé sur l'autel par la célébration indigne et criminelle des saints mystères. Je vis devant des prêtres sacrilèges la sainte hostie reposer sur l'autel comme un enfant Jésus vivant qu'ils coupaient en morceaux avec la patène et qu'ils martyrisaient horriblement. Leur messe, quoique accomplissant réellement le saint sacrifice, m'apparaissait comme un horrible assassinat.

La même cruauté me fut montrée dans les mauvais traitements exercés envers les membres de Jésus-Christ, envers ceux qui confessent son nom et que Dieu a adoptés pour enfants ; car je vis une foule innombrable de malheureux opprimés, tourmentés et persécutés de nos jours en plusieurs lieux, et je vis toujours qu'on maltraitait par là Jésus-Christ en personne. Nous sommes à une époque déplorable où il n'y a plus de

refuge contre le Mal : un épais nuage de péchés pèse sur le monde entier, et je vois les hommes faire les choses les plus abominables avec une tranquillité et une indifférence complètes.

Je vis tout cela dans plusieurs visions pendant que mon âme était conduite à travers divers pays sur toute la terre à la fin, je revins aux contemplations relatives à la fête de la Conception de Marie.

I De même que le sacrifice du Calvaire fut accompli par les ordres cruels de prêtres impies et par les mains sanguinaires de bourreaux effrénés, de même le sacrifice de l'autel, quand il est célébré indignement, reste un vrai sacrifice, mais le consécrateur joue à la fois le rôle de prêtres juifs qui condamnèrent Jésus, et des soldats qui exécutèrent la sentence.

XX Sur l'histoire de la fête de la Conception de Marie.

Je ne saurais pas bien expliquer la façon merveilleuse dont j'ai voyagé cette nuit en songe. J'étais dans les contrées du monde les plus différentes, aux époques les plus diverses, et je vis souvent célébrer la fête de la Conception de Marie. Je me trouvai près d'Ephèse, et je vis célébrer cette fête dans la maison de la Mère de Dieu, qui servait encore d'église. Ce devait être à une époque très reculée, car je vis le chemin de la Croix érigé par Marie elle-même parfaitement conservé ; le second fut érigé à Jérusalem, le troisième à Rome.

Les Grecs célébraient cette fête longtemps avant leur séparation de l'Eglise. Je me souviens encore un peu' quoique non bien distinctement, de ce qui y donna lieu. Je vis notamment un saint, saint Sabas, à ce que je crois, qui Put une apparition relative à immaculée Conception. Il vit l'image de la sainte Vierge, debout sur le globe terrestre, écrasant la tête du serpent, et il connut que la sainte vierge seule avait été conçue sans blessure et sans souillure de la part du serpent'.

I Le 5 juillet 1835, l'écrivain apprit par les notes de Baronius sur le martyrologue romain (8 décembre) qu'il y a dans la bibliothèque Sforza un manuscrit, n° 65, où se trouve un discours tenu à Constantinople par l'empereur Léon (monté sur le trône en 880), et duquel il résulte que la fête de la Conception est de beaucoup antérieure à son époque. Suivant Canisius (de Beatissima virgine Maria, lib I, c. 7.) et Galatinus (de Arcanis catholicoe veritatis, lib. VII, c. 5), cette fête est mentionnée dans le Martyrologe de saint Jean Damascène. Le saint abbé Sabas, dont parle la soeur Emmerich, est connu comme ayant été très dévot à Marie. Il mourut en 590.

Je vis aussi qu'une église des Grecs, ou qu'un évêque de leur nation ne voulut pas admettre cela ; cette image vint alors vers eux sur la mer. Je vis cette apparition planer sur les flots, se diriger vers leur église et se montrer au-dessus de l'autel ; après quoi ils commencèrent à célébrer cette fête. On possédait dans cette église un portrait de la sainte Vierge fait par saint Luc. Elle était représentée vêtue de blanc, avec un voile de la même couleur, et ressemblait beaucoup à ce qu'elle avait été de son vivant. Je crois vaguement qu'il venait de Rome, où l'on n'a d'elle qu'un portrait en buste. Ce portrait avait été placé sur un autel à la place où avait apparu l'image de l'Immaculée Conception. Je crois qu'il est encore à Constantinople, où je l'ai vu honorer à une époque ancienne.

Je me suis trouvée en Angleterre, et j'y ai vu introduire et célébrer cette fête à une époque très ancienne. Avant-hier, jour de Saint Nicolas, j'ai vu à ce sujet le miracle suivant : je vis un abbé d'Angleterre sur un navire pendant une tempête qui menaçait de l'engloutir. On y invoquait avec instance le secours de la mère de Dieu. Je vis alors apparaître saint Nicolas de Myre, qui planait sur la mer près du navire ; il dit à l'abbé que Marie l'envoyait pour lui annoncer qu'il devait célébrer le 8 décembre la fête de la Conception, et que le navire arriverait au port. L'abbé lui ayant demandé quelles prières il fallait dire, il lui fut répondu qu'il fallait se servir de celles de la fête de la Nativité de la sainte Vierge. Lors de l'introduction de la fête, le nom d'Anselme fut aussi prononcé ; mais j'ai oublié les détails. Je vis aussi l'introduction de cette fête en France, et comment saint Bernard s'y montra opposé, parce que la chose ne venait pas de Rome'.

Ici s'arrêtent les éclaircissements ajoutés par la soeur Emmerich à son récit de la Conception de Marie. Nous allons reprendre maintenant l'histoire de sa sainte Vie.

Il est remarquable qu'elle ne nomme pas saint Anselme comme étant l'abbé qui vit l'apparition, quoique Pierre de Natalibus, in Catalog Sanci, lib. I, c. 42, raconte de lui la même chose, ainsi que l'écrivain l'a lu eu juillet 1835. Ce que dit la soeur paraît confirmer l'allégation de Baronius dans ses notes sur le martyrologe romain, où il dit que cet avertissement fut donné dans des circonstances comme celles qui ont été décrites, non pas à saint Anselme, mais antérieurement : à l'abbé bénédictin Elfin ou Elpin, dans l'année 1070. J. Carlhagena, dans ses homélies de Arcanis Deipare, t. I, hom. 19, affirme la même chose d'après une lettre de saint Anselme aux évêques d'Angleterre. Ce saint archevêque de Cantorbéry fut le premier qui introduisit cette fête en Angleterre.

La fête fut introduite en 1175 par le chapitre de Lyon, auquel Saint Bernard écrivit pour s'y opposer.

XXI Naissance de Marie

Quelques jours avant sa délivrance, Anne avait annoncé à Joachim que le temps de ses couches était proche. Elle envoya des messagers à Séphoris, à sa soeur cadette Maraha ; dans la vallée de Zabulon, à la veuve Énoué, soeur d'Élisabeth, et à Bethsaïde, à sa nièce Marie Salomé, pour engager ces trois femmes à venir chez elle.

Je vis Joachim, la veille de la délivrance d'Anne, envoyer ses nombreux serviteurs aux pâturages où étaient ses troupeaux. Parmi les nouvelles servantes d'Anne, il ne garda à la maison que celles dont le service était nécessaire. Lui-même alla au plus voisin de ses pâturages. Je vis que Marie Eléli, la fille aînée d'Anne, prenait soin du ménage. Elle avait alors environ dix-neuf ans, et avait épousé Cléophas, chef des bergers de Joachim, dont elle avait une petite fille appelée Marie de Cléophas, laquelle avait alors à peu près quatre ans.

Joachim pria, choisit les plus beaux de ses agneaux, de ses chevreaux et de ses boeufs, et les envoya au temple comme sacrifice d'actions de grâces. Il ne revint chez lui qu'à la nuit.

Je vis les trois parentes d'Anne arriver le soir chez elle. Elles la visitèrent dans la chambre située derrière le foyer et l'embrassèrent. Après leur avoir annoncé l'approche de sa délivrance, Anne, se tenant debout, entonna avec elles un cantique conçu à peu près en ces termes : " Louez Dieu le Seigneur ; il a eu pitié de son peuple ; il a accompli la promesse qu'il avait faite à Adam dans le paradis, quand il lui dit que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, etc ". Je ne puis pas tout rapporter exactement.

Anne était comme en extase ; elle énumérait dans son cantique tout ce qui avait figuré Marie par avance. Elle disait : " Le germe donné par Dieu à Abraham a mûri en moi ". Elle parlait d'Isaac promis à Sara, et ajoutait : " La floraison de la verge d'Aaron s'est accomplie en moi ". Je la vis comme pénétrée de lumière. Je vis la chambre pleine de clartés, et l'échelle de Jacob apparaître au-dessus. Les femmes, pleines d'un joyeux étonnement, étaient comme ravies, et je crois qu'elles virent aussi l'apparition.

Après cette prière de bienvenue, on servit aux femmes une petite réfection de pain, de fruits et d'eau mêlée de baume. Elles mangèrent et burent debout, et allèrent dormir quelques heures pour se reposer de leur voyage. Anne resta levée et pria. Vers minuit, elle éveilla ses parentes pour prier avec elle. Elles la suivirent derrière un rideau à l'endroit où était son lit.

Anne ouvrit les portes d'une petite niche pratiquée dans le mur, et qui renfermait des

reliques dans une boîte. Il y avait des deux côtés des lumières qu'on alluma ; je ne sais si c'étaient des lampes. Un escabeau rembourré était au pied de cette espèce de petit autel. Dans le reliquaire se trouvaient des cheveux de Sara, pour laquelle Anne avait beaucoup de vénération ; des os de Joseph, que Moïse avait emportés d'Égypte ; quelque chose de Tobie, peut-être un morceau de vêtement, et le petit vase brillant, en forme de poire, dans lequel Abraham avait bu lors de la bénédiction de l'ange, et que Joachim avait reçu avec la bénédiction. Je sais maintenant que cette bénédiction était du pain et du vin, et comme une nourriture et une réfection sacramentelle.

Anne s'agenouilla devant la niche. Deux des femmes étaient à ses côtés, la troisième derrière elle. Elle dit encore un cantique ; je crois qu'il y était question du boisson ardent de Moïse. Je vis alors une lumière surnaturelle remplir la chambre, se mouvoir et se condenser autour d'Anne. Les femmes tombèrent la face contre terre comme évanouies. La lumière prit tout autour d'Anne la forme qu'avait le buisson ardent de Moïse sur l'Horeb, en sorte que je ne la vis plus. La flamme rayonnait vers l'intérieur, et je vis tout d'un coup Anne recevoir dans ses bras la petite Marie toute resplendissante, l'envelopper dans son manteau, la presser sur son sein, puis la placer sur l'escabeau devant le reliquaire, et continuer à prier. Alors j'entendis l'enfant pleurer, et je vis Anne tirer des linges de dessous le grand voile qui l'enveloppait. Elle emmaillota l'enfant jusque sous les bras, laissant la poitrine, la tête et les bras découverts. L'apparition du buisson ardent s'était évanouie.

Les femmes se relevèrent, et à leur grande surprise reçurent dans leurs bras l'enfant nouveau-né. Elles versaient des larmes de joie. Elles entonnèrent toutes un nouveau cantique d'actions de grâces, et Anne éleva l'enfant en l'air comme pour l'offrir. Je vis alors la chambre se remplir de nouveau de lumières, et j'entendis plusieurs anges qui chantaient gloria et alléluia. J'entendais tout ce qu'ils disaient. Ils annonçaient que l'enfant devait recevoir, le vingtième jour, le nom de Marie.

Anne entra alors dans sa chambre à coucher et se mit sur son lit. Les femmes déshabillèrent l'enfant, la baignèrent, puis l'emmaillotèrent de nouveau. Elles la portèrent ensuite à sa mère, dont la couche était disposée de manière qu'on pouvait fixer auprès d'elle une petite corbeille à jour, où l'enfant avait une place séparée à côté de sa mère.

Les femmes alors appelèrent son père Joachim. Il vint près de la couche d'Anne, s'agenouilla et versa d'abondantes larmes sur l'enfant ; puis il l'éleva dans ses bras et entonna un cantique de louanges, comme Zacharie à la naissance de Jean-Baptiste. Il parla dans ce psaume du saint germe qui, placé par Dieu dans Abraham, s'était perpétué chez le peuple de Dieu dans l'alliance dont la circoncision était le sceau, mais qui arrivait dans cet enfant à sa plus haute floraison. J'entendis dire dans ce

cantique que la parole du Prophète : " une tige sortira de la racine de Jessé ", se trouvait maintenant accomplie. Il dit aussi, avec beaucoup de ferveur et d'humilité, que maintenant il mourrait volontiers.

Je remarquai que Marie d'Héli, la fille aînée d'Anne, ne vint qu'assez tard voir l'enfant. Quoique mère elle-même depuis quelques années, elle n'avait pas assisté à la naissance de Marie, peut-être parce que, d'après les lois juives, une fille ne devait pas se trouver près de sa mère dans un pareil moment.

Le lendemain, je vis les serviteurs, les servantes et beaucoup de gens du pays rassemblés autour de la maison. On les fit entrer successivement, et l'enfant fut montrée à tous par les femmes. Ils furent, en général, très touchés, et plusieurs devinrent meilleurs. Les gens du voisinage étaient venus parce qu'ils avaient vu pendant la nuit une lumière au-dessus de la maison, et parce que les couches d'Anne, venant après une longue stérilité, étaient regardées comme une grande grâce du ciel.

XXII Joie dans le ciel et dans les limbes à la naissance de Marie. Mouvement dans la nature et parmi les hommes.

Au moment où la petite Marie se trouva dans les bras de sainte Anne, je la vis dans le ciel présentée devant la très sainte Trinité, et saluée avec une joie indicible par toutes les armées célestes. Je connus que toutes ses joies, ses douleurs et ses destinées futures lui étaient manifestées d'une manière surnaturelle. Marie reçut la connaissance des plus profonds mystères, et pourtant elle resta un enfant. Nous ne pouvons pas comprendre cette science qui lui fut donnée, parce que la notre a pris son origine sur l'arbre fatal du paradis. Elle connut tout cela comme l'enfant connaît le sein de sa mère et sait qu'il doit s'y désaltérer. Lorsque cessa la contemplation où j'avais vu la petite Marie instruite par le grâce divine dans le ciel, je l'entendis pleurer pour la première fois.

Je vis la naissance de Marie annoncée aux patriarches dans les limbes, au moment même où elle eut lieu ; je les vis tous, particulièrement Adam et Eve, pénétrés d'une joie inexprimable, à cause de l'accomplissement de la promesse faite dans le paradis. Je connus aussi qu'il y avait un progrès dans l'état de grâce des patriarches, que leur demeure s'éclairait et s'élargissait, et qu'ils acquéraient une plus grande influence sur ce qui se passait dans le monde. Il semblait que tous les travaux, toutes les pénitences de leur vie, tous leurs combats, leurs prières et leurs désirs étaient, pour ainsi dire, arrivés à maturité, et avaient produit un fruit de paix.

Je vis au temps de la naissance de Marie, un grand mouvement de joie dans la nature,

chez tous les animaux et aussi dans le coeur de tous les hommes de bien, et j'entendis des chants harmonieux ; chez les pécheurs, il y eut une grande angoisse et comme un brisement de coeur.

Je vis spécialement dans la contrée de Nazareth et dans le reste de la terre promise plusieurs possédés agités par des convulsions violentes. Ils se précipitaient ça et là avec de grandes clameurs, et les démons criaient par leur bouche : " il faut partir, il faut partir ".

A Jérusalem, je vis le pieux prêtre Siméon, qui habitait près du temple, effrayé à l'heure de la naissance de Marie par les cris affreux que poussaient des fous et des possédés enfermés en grand nombre dans un édifice contigu à la montagne du temple, et sur lequel Siméon, qui demeurait dans le voisinage, avait un certain droit de surveillance. Je le vis à minuit se rendre sur la place devant la maison des possédés ; un homme qui habitait près de là lui demanda la cause de ces cris qui troublaient le sommeil de tout le monde. Un possédé cria avec plus de force, demandant à sortir. Siméon lui ouvrit la porte ; le possédé se précipita dehors, et Satan cria par sa bouche r il faut partir nous devons partir il est né une Vierge Il y a sur la terre tant d'anges qui nous tourmentent nous devons partir, et nous ne pourrons plus posséder un seul homme ! " Je vis Siméon prier avec ferveur ; le malheureux possédé fut violemment jeté ça et là sur la place, et je vis le démon sortir de loi. .la fils très contente de voir le vieux Siméon.

Je vis aussi la prophétesse Anne, et Noémi, soeur de la mère de Lazare, qui habitait dans le temple, et qui fut plus tard la maîtresse de Marie furent réveillés et informées par des visions de la naissance d'un enfant d'élection. Elles se réunirent et se communiquèrent ce qu'elles avaient appris. Je crois qu'elles connaissaient sainte Anne.

XXIII L'enfant reçoit le nom de Marie.

22 - 23 septembre

J'ai vu aujourd'hui une grande fête dans la maison de sainte Anne. Tout avait été déplacé et rangé à part dans la partie antérieure de la maison, Les cloisons en clayonnage, qui formaient des chambres séparées, avaient été enlevées, et on avait ainsi disposé une grande table. Tout autour de cette salle, je vis une longue table basse, couverte de vaisselle pour le repas.

Au milieu de la salle, on avait dressé une espèce de table d'autel recouverte d'une étoffe rouge et blanche, sur laquelle était un petit berceau rouge et blanc, avec une couverture bleu de ciel. Près de l'autel était un pupitre recouvert, sur lequel étaient des rouleaux en parchemin contenant des prières. Devant l'autel se tenaient cinq prêtres de

Nazareth en habits de cérémonie ; Joachim était près d'eux. Dans le fond, autour de l'autel, se tenaient plusieurs femmes et plusieurs hommes, des parents de Joachim, tous avec des habits de fête. Je me souviens de la soeur d'Anne, Maraha de Séphoris, et de sa fille aînée. Sainte Anne avait quitté sa couche, mais elle resta dans sa chambre, placée derrière le foyer, et ne parut pas à la cérémonie.

Enoué, la soeur d'Elisabeth, apporta la petite Marie et la plaça sur les bras de Joachim. Les prêtres se placèrent devant l'autel près des rouleaux, et récitèrent des prières à haute voix. Joachim donna l'enfant au principal d'entre eux, qui l'éleva en l'air en priant, comme pour l'offrir à Dieu, et la plaça dans son berceau sur l'autel. Il prit ensuite des espèces de ciseaux d'une forme particulière avec lesquels il coupa à l'enfant trois petites touffes de cheveux sur les deux côtés de la tête et sur le front, puis les brûla sur un brasier. Il prit ensuite une botte où était de l'huile, et oignit les cinq sens de l'enfant avec le pouce il fit cette onction sur les oreilles, les yeux, le nez, la bouche et le creux de l'estomac. Il avait aussi le nom de Marie sur un parchemin qu'il plaça sur la poitrine de l'enfant. On chanta ensuite des psaumes, puis vint le repas, que je ne vis pas.

XXIV Origine de la fête de la Nativité de Marie.

Le soir du 7 septembre, veille de la fête, la soeur se trouva pleine d'une joie inaccoutumée et qu'elle appelait surnaturelle, quoiqu'elle se sentit en même temps très malade '. Elle fut bientôt très animée et éprouva une ferveur extraordinaire. Elle parla d'une allégresse universelle qui s'était manifestée dans la nature à l'approche de ta naissance de Marie, et dit qu'elle avait le pressentiment qu'elle aurait une grande joie le lendemain : " pourvu qu'elle ne se tourne pas en douleur ", ajouta-t-elle. Voici ce qu'elle raconta.

Il y a une jubilation inexprimable dans la nature ; j'entends les oiseaux chanter, je vois les agneaux et les chevreaux bondir ; les tourterelles, dans le pays où était la maison d'Anne, s'assemblent en grandes troupes et tournent en cercle comme ivres de joie. Il ne reste plus rien de la maison et de ses environs : c'est maintenant un désert. J'ai vu quelques pèlerins avec des ceintures, de longs bâtons et des étoffes roulées autour de la tête ; ils traversent le pays, se dirigeant vers le mont Carmel Il y a ici quelques ermites venus du Carmel. Les pèlerins leur demandent avec surprise d'où vient cette joie dans la nature, et ceux ci répondent qu'il en est toujours ainsi la veille de la Nativité de Marie ; que la maison de sainte Anne était probablement dans ce lieu, et qu'ils tiennent d'un pèlerin qui avait voyagé ici antérieurement, que cette manifestation de joie, remarquée, il y a bien longtemps, par un saint homme, a donné lieu à l'institution de la fête.

La sainte Vierge lui était apparue et lui avait promis que le lendemain. 8 septembre, qui était aussi le jour de la naissance de la soeur, elle recevrait une grâce, qui consisterait à pouvoir se redresser sur sa couche pendant quelques semaines, quitter son lit et faire quelques pas dans sa chambre, ce qui ne lui était pas arrivé pendant un intervalle de dix ans. Cette promesse eut son accomplissement avec accompagnement de toute espèce de souffrances spirituelles et corporelles, qui lui avaient été annoncées en même temps, ainsi qu'on le dira en son lieu.

Je vis alors comment cette fête fut instituée. Deux cent cinquante ans après la mort de la sainte Vierge, je vis un homme d'une grande sainteté parcourir la Terre Sainte, rechercher et honorer tous les lieux où se trouvaient des traces du séjour de Jésus sur la terre. Je vis que ce saint homme recevait des directions d'en haut, et était souvent retenu plusieurs jours dans certains endroits par de grandes consolations intérieures, et par des révélations de plusieurs espèces, qui lui arrivaient dans la prière et la méditation. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, dans la nuit du 7 au 8 septembre, il avait remarqué une grande joie dans la nature et entendu dans les airs des chants harmonieux ; enfin, sur son instante prière, un ange lui avait appris en songe que c'était la nuit pendant laquelle était née la très sainte vierge Marie. Il avait reçu cette communication lors d'un voyage au mont Sinai ou au mont Horeb. Je le vis ensuite sur le mont Sinaï. L'endroit où se trouve aujourd'hui le couvent était déjà, à cette époque, habité par des anachorètes dispersés, et, du côté de la vallée, il était aussi peu accessible qu'il l'est à présent, que l'on s'y fait hisser à l'aide d'une poulie. Je vis que, sur la foi de cette communication, la fête de la Nativité de la sainte Vierge fut célébrée le 8 septembre par les solitaires. C'était vers l'an 250 ; plus tard, elle passa de là dans l'Eglise catholique.

XXV Prières à faire pour la fête de la Nativité de Marie.

Je vis beaucoup de choses concernant sainte Brigitte, et j'eus connaissance de plusieurs communications qui avaient été faites à cette sainte sur la Conception et la Nativité de Marie. Je me souviens que la sainte Vierge lui dit que, lorsque des femmes grosses sanctifient la veille du jour de sa naissance en jeûnant et en récitant avec dévotion neuf Ave Maria en l'honneur des neuf mois qu'elle a passés dans le sein de sa mère, lorsqu'elles renouvellent fréquemment cet exercice de piété dans le cours de leur grossesse et la veille de leur accouchement, et qu'en outre elles s'approchent des sacrements avec piété, elle porte leur prière devant Dieu et leur obtient une heureuse délivrance, même dans des conditions difficiles.

Quant à moi, la sainte Vierge s'est approchée de moi et m'a dit, entre autres choses, que quiconque aujourd'hui, dans l'après-midi, récite dévotement neuf Ave Maria en

l'honneur de son séjour de neuf mois dans le sein de sa mère et de sa naissance, et continue pendant neuf jours cet exercice de piété, donne chaque jour aux anges neuf fleurs destinées à former un bouquet qu'elle reçoit dans le ciel et présente à la sainte Trinité, afin d'obtenir une grâce pour la personne qui a fait ces prières. Plus tard, je me sentis transportée comme sur une hauteur entre le ciel et la terre. La terre était au-dessous de moi obscure et indistincte. Dans le ciel, je vis parmi les chœurs des anges et des saints la sainte Vierge devant le trône de Dieu. Je vis bâtir pour elle, avec les prières et les dévotions des fidèles vivants sur la terre, deux portes ou deux trônes d'honneur, qui grandissaient jusqu'à former des églises, des palais, et même des villes entières. Je fus émerveillée de voir que ces édifices étaient faits tout entiers de plantes, de fleurs et de guirlandes, dont les différentes espèces exprimaient la nature et le mérite des prières faites, soit par des individus, soit par des communautés entières. Je vis tout cela pris de la main de ceux qui priaient, par des anges ou des saints, lesquels le portaient dans le ciel.

XXVI Purification de sainte Anne.

Plusieurs semaines après la naissance de Marie, je vis Joachim et Anne se rendre au temple avec leur enfant pour y offrir un sacrifice. Ils présentèrent leur enfant dans le temple avec un vif sentiment de piété et de reconnaissance envers Dieu, de même que plus tard la sainte Vierge présenta et racheta l'enfant Jésus selon les prescriptions de la loi '. Le jour suivant, ils firent leur offrande et s'engagèrent à consacrer leur enfant à Dieu dans le temple au bout de quelques années. Ils retournèrent ensuite à Nazareth.

XXVII Présentation de Marie. Préparatifs dans la maison de sainte Anne.

Le 28 octobre 1821, Anne-Catherine Emmerich raconta ce qui suit, étant dans l'état de veille : La petite Marie sera bientôt conduite au temple de Jérusalem. J'ai vu, il y a déjà quelques jours, Anne dans une chambre de la maison de Nazareth, ayant devant elle Marie, âgée alors de trois ans, et lui apprenant à prier, parce que les prêtres devaient venir bientôt pour examiner l'enfant à l'occasion de son admission dans le temple. Aujourd'hui, il y avait fête dans la maison de sainte Anne : c'était comme une préparation.

Selon la loi de Dieu (Lévit., XII), une femme israélite était impure pendant quarante jours après la naissance d'une fille, en sorte qu'elle ne pouvait toucher aucun objet consacré ni paraître dans le temple, et pendant ce temps elle ne devait pu quitter sa maison jusqu'à ce qu'elle eût offert dans le temple un sacrifice pour sa purification. Une femme dans l'aisance offrait un agneau d'un an pour l'holocauste, et un petit pigeon ou un petit tourtereau pour le sacrifice pour le péché. Une mère pauvre n'avait

besoin d'offrir que deux jeunes colombes ou deux tourterelles ; l'un pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice pour le péché.

La présentation de Marie et son séjour dans le temple sont attestés de plusieurs façons par l'autorité de l'Église. La commémoration de la Présentation de Marie est fixée au 21 novembre dans tous les missels : les bréviaires. Dès les temps apostoliques, nous avons un garant de cette tradition dans la personne de l'évêque Evodius, cité par Nicéphore, Histoire ecclésiastique, Liv. II, C. 3. Saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, saint George de Nicomédie, saint Grégoire de Thessalonique, saint Jean Damascène et d'autres saints Pères rendent le même témoignage. L'Église grecque célèbre cette fête depuis onze siècles au moins. Même dans le Coran, .Sura Imram, v 31, le séjour de Marie au temple est raconté avec détail.

Il se trouvait là des étrangers, des parents, des hommes, des femmes, même des enfants. Il y avait aussi trois prêtres présents, un de Séphoris, l'autre de Nazareth, le troisième d'un endroit situé sur une montagne, à quatre lieues environ de Nazareth. Le nom de cet endroit commence par la syllabe Ma... Ces prêtres étaient venus pour examiner si la petite Marie était en état de venir au temple, et en outre pour la faire habiller suivant un certain modèle déterminé. Il y avait trois habillements de différentes couleurs, dont chacun se composait d'une robe, d'une pièce d'étoffe pour couvrir la poitrine et d'un manteau. A ce costume appartenaient aussi deux guirlandes en soie et en laine, et une couronne fermée par en haut. L'un des prêtres coupa lui-même quelques parties de cet habillement, et arrangea tout conformément à la règle.

Quelques jours plus tard, le 2 novembre, elle continua en ces termes : J'ai vu aujourd'hui une grande fête dans la maison des parents de Marie. Je ne sais pourtant pas si cela a eu lieu à pareil jour, ou si c'est la répétition d'un tableau qui m'a déjà été montré ; car j'ai vu des choses du même genre pendant les trois derniers jours, mais elles m'ont échappé au milieu de mes souffrances. Les trois prêtres étaient encore présents, ainsi que plusieurs parents et leurs petites filles, par exemple Marie Héli et son enfant, Marie de Cléophas, qui est beaucoup plus massive et plus forte que la sainte Vierge. Marie est très délicate ; elle a des cheveux d'un blond doré, légèrement bouclés à leur extrémité. Elle sait déjà lire, et tout le monde admire la sagesse de ses réponses.

Les habits de Marie, déjà taillés en partie par les prêtres, avaient été cousus par les femmes. On les mit à l'enfant à différentes reprises pendant cette fête, et on lui adressa alors plusieurs questions. Toute la cérémonie était grave et solennelle, et quoique les vieux prêtres l'accomplissent avec un sourire naïf, ils reprenaient leur sérieux par suite de l'admiration que faisaient naître les sages réponses de Marie, et à la vue des larmes de joie de ses parents.

La cérémonie eut lieu dans une chambre carrée, près de la pièce où l'on mangeait. La lumière entrait par une ouverture pratiquée dans le toit, laquelle était recouverte d'un voile transparent. On avait étendu par terre un tapis de couleur rouge ; il y avait une table d'autel au-dessus de laquelle une espèce de rideau cachait une petite niche où se trouvaient des rouleaux écrits contenant des prières. Devant cet autel, sur lequel étaient déposés les trois habillements de Marie, ainsi que plusieurs pièces d'étoffe que les parents avaient apportées pour le trousseau de l'enfant, se trouvait une espèce de petit trône élevé sur des gradins. Joachim, Anne et les autres membres de la famille étaient rassemblés. Les femmes se trouvaient derrière, et les petites filles à côté de Marie. Les prêtres entrèrent les pieds déchaussés. Il y avait cinq prêtres, mais trois seulement étaient en vêtements sacerdotaux et prenaient part à la cérémonie. L'un d'eux prit sur l'autel les différentes pièces de l'habillement, expliqua leur signification, et les présenta à la soeur d'Anne, Maraha de Séphoris, qui en revêtit l'enfant.

Marie se tenant debout ainsi habillée, les prêtres lui adressèrent différentes questions qui avaient rapport à la manière de vivre des vierges du temple. Ils lui dirent, entre autres choses : " Tes parents, en te consacrant au temple, ont fait le voeu que tu ne boirais ni vin ni vinaigre, et que tu ne mangerais ni raisins ni figues ; que veux-tu ajouter toi-même à ce voeu, tu peux y réfléchir pendant le repas ". Les Juifs, et spécialement les jeunes filles juives, aimaient à boire du vinaigre' et Marie elle même y prenait plaisir. Après plusieurs demandes du même genre, on lui retira le premier habit et on lui mit le second : après quoi, tout le monde se rendit dans la chambre voisine pour le repas. Marie était placée à table entre deux des prêtres ; un troisième était en face d'elle.

Dans le livre des Nombres, VI, 3, il est dit que ceux qui sont consacrés à Dieu doivent s'abstenir de vinaigre.

Les femmes et les jeunes filles étaient à un bout de la table séparées des hommes. Pendant le repas, l'enfant fut encore interrogée et répondit. On lui dit : " Maintenant, tu peux manger de tout ", et on lui offrit plusieurs choses pour l'éprouver. Mais Marie ne mangea que de peu de plats et en petite quantité, et elle étonna tout le monde par la sagesse enfantine de ses réponses. Pendant le repas et pendant toute l'épreuve. Je vis à ses côtés des anges qui l'assistaient et la dirigeaient dans tout ce qu'elle faisait.

Après le repas, tout le monde se rendit dans la première chambre, devant l'autel, où on déshabilla encore l'enfant et où on lui mit l'habit de cérémonie. C'était une robe d'un bleu violet à fleurs jaunes, puis un scapulaire ou une espèce de fichu brodé de diverses couleurs, et enfin un manteau de la couleur de la robe. Le manteau était ouvert jusque sous la poitrine et tombait en plis majestueux qui commençaient à la hauteur des bras.

On lui mit en outre un grand voile, blanc d'un côté et violet de l'autre. La couronne qu'on lui plaça sur la tête se composait d'un cercle large et mince, dont le bord supérieur était découpé en pointes surmontées de boutons. Cette couronne était fermée par en haut et surmontée d'un bouton. Revêtue de cet habit de cérémonie dont le prêtre lui avait expliqué la signification, Marie fut conduite sur l'extrade à degrés qui était devant l'autel. Les petites filles se tenaient à ses côtés. Elle déclara alors à quoi elle s'engageait à renoncer en entrant dans le temple. Elle promettait de ne manger ni viande ni poisson et de ne pas boire de lait, mais seulement une boisson faite d'eau et de moelle de jonc, dont les gens pauvres faisaient usage. Elle se réservait seulement de mettre quelquefois dans son eau un peu de jus de térébinthe. C'est comme une huile blanche qui réconforte beaucoup, mais qui est moins agréable que le baume. Elle renonçait à toute espèce d'épices, et ne voulait pas manger de fruits, excepté une espèce de baies jaunes qui viennent en grappes. Je les connais bien ; les enfants et les pauvres gens en mangent. Elle voulait dormir sur la terre nue et se relever trois fois la nuit pour prier. Les autres vierges ne le faisaient qu'une fois toutes les nuits.

Les parents de Marie furent profondément émus de ses paroles. Joachim serra l'enfant dans ses bras en pleurant, et dit : " Mon enfant, c'est trop sévère : si tu mènes une vie si dure, ton vieux père ne te reverra pas ". Tout cela était très touchant à entendre. Les prêtres lui dirent qu'elle ne devait se relever qu'une fois la nuit pour prier, comme faisaient les autres, et ils lui imposèrent encore d'autres adoucissements : par exemple, l'usage du poisson aux jours de grandes fêtes. Il y avait à Jérusalem un grand marché au poisson dans une partie basse de la ville. Il recevait de l'eau de la piscine de Bethesda. Comme elle manqua une fois, Hérode le Grand voulut y établir une fontaine ou un aqueduc, et vendre pour cela des vêtements et des vases sacrés du temple. Il y eut presque une émeute à cette occasion. Des Esséniens vinrent à Jérusalem de toutes les parties du pays et s'y opposèrent : car les Esséniens étaient chargés de l'inspection des vêtements sacerdotaux ; cela me revint alors subitement à la mémoire. - Les prêtres dirent encore à Marie : " Plusieurs des autres vierges qui sont reçues gratuitement au temple s'engagent, avec le consentement de leurs parents, aussitôt que leurs forces le leur permettent, à laver les habits des prêtres tout souillés du sang des victimes' et d'autres grossières étoffes de laine. C'est un rude travail, qui met souvent les mains en sang ; tu n'es pas obligée de t'y soumettre, parce que tes parents se chargent de ton entretien au temple ". Marie déclara alors qu'elle se chargerait volontiers de ce Travail si on l'en jugeait digne. La cérémonie de la vêtue s'acheva parmi beaucoup d'interrogations et de réponses de ce genre.

Pendant cette sainte cérémonie, Marie m'apparut tellement grande, que sa taille dépassait celle des prêtres. On me donnait par là une image de sa sagesse et de la grâce qui était en elle. Les prêtres étaient pleins d'un étonnement joyeux. A la fin de la cérémonie, je vis le principal prêtre bénir Marie. Elle était debout sur un petit trône

entre deux prêtres. Celui qui bénissait était en face d'elle, l'autre derrière elle. Les prêtres récitaient des prières qu'ils lisaient sur les rouleaux de parchemin et se répandaient alternativement. Le premier la bénit en étendant les mains sur elle. J'eus, à cette occasion, le bonheur de voir l'intérieur de la sainte enfant. Je la vis toute lumineuse pendant la bénédiction du prêtre, et, sous son coeur, je vis dans une gloire ce que j'avais vu en contemplant l'objet sacré contenu dans l'Arche d'alliance. Dans une sphère lumineuse de la même forme que le calice de Melchisédech, je vis des symboles figuratifs de la bénédiction. C'était comme du froment et du vin, de la chair et du sang, tendant à devenir une seule et même chose. Je vis aussi au-dessus de cette apparition son coeur s'ouvrir comme la porte d'un temple, et j'y vis entrer le symbole mystérieux, autour duquel il s'était formé comme un dais de pierres précieuses ayant toutes leur signification. Il me semblait voir l'Arche d'alliance entrant dans le Saint des saints du temple. Puis je ne vis plus que la sainte enfant inondée par la splendeur du feu qui brûlait au dedans d'elle. Elle m'apparut comme transfigurée et s'élevant au-dessus du sol. Je connus pendant cette apparition qu'un des prêtres ' avait acquis par une illumination d'en haut la conviction intérieure que Marie était le vase d'élection renfermant le mystère du salut ; car je le vis recevoir un rayon de la bénédiction qui sembla entrer en lui.

Les prêtres reconduisirent alors l'enfant vers ses parents émus. Anne prit Marie dans ses bras et l'embrassa avec une tendresse mêlée de vénération. Joachim, profondément ému, lui prit la main avec gravité et respect. La soeur aînée de Marie l'embrassa avec plus de vivacité qu'Anne, qui était modeste et réservée dans toutes ses actions. Marie de Cléophas, la petite nièce de la sainte enfant, lui jeta les bras au cou avec une joie enfantine.

Elle croyait, lorsqu'elle raconta la chose en 1820, que ce prêtre était Zacharie.

Quand tous les assistants l'eurent complimentée, on lui ôta ses habits de fête, et elle reparut dans son costume ordinaire

XXVIII Départ de Marie pour le temple.

J'entrai la nuit dans la maison de sainte Anne. Il était resté quelques parents qui dormaient. La famille s'occupait des préparatifs du départ. La lampe à plusieurs bras, suspendue devant le foyer, était allumée. Je vis successivement tous les habitants de la maison en mouvement.

Joachim, dès la veille, avait envoyé des serviteurs au temple avec des animaux qu'il voulait offrir en sacrifice : il y en avait cinq de chaque espèce, et c'étaient les plus beaux qu'il possédât. Ils formaient un très beau troupeau. Je le vis occupé à charger

les bagages sur une bête de somme qui était devant la maison : c'étaient les habits de Marie soigneusement emballés à part et des présents pour les prêtres. Cela faisait une bonne charge pour la bête de somme. Sur le milieu de son dos était un large paquet sur lequel on pouvait s'asseoir commodément. Tout avait été déjà arrangé par Anne et les autres femmes en petits paquets faciles à porter. Je vis des corbeilles de différentes formes attachées aux deux côtés de l'âne. Dans une de ces corbeilles se trouvaient des oiseaux gros comme des perdrix. D'autres corbeilles, semblables aux hottes où l'on porte le raisin, contenaient des fruits de toute espèce. Quand l'âne fut entièrement chargé, on étendit sur le tout une grande couverture à laquelle pendaient de grosses houppes. Je vis que dans la maison tout était en mouvement comme pour un départ. Je vis une jeune femme, la sœur aînée de Marie, aller çà et là, d'un air affairé, avec une lampe. Sa fille, Marie de Cléophas, était presque toujours à ses côtés. Je remarquai une autre femme, qui me parut être une servante. Je vis encore deux des prêtres qui étaient restés. L'un d'eux était un vieillard ; il avait un capuchon qui se terminait en pointe sur le front ; son habit de dessus était plus court que celui de dessous. C'était celui qui la veille s'était principalement occupé de l'examen de Marie, et qui lui avait donné sa bénédiction. Je le vis encore donner des instructions à l'enfant. Marie, âgée d'un peu plus de trois ans, belle et délicate, était aussi avancée qu'un enfant de cinq ans chez nous. Elle avait des cheveux d'un blond doré, lisses, bouclés à l'extrémité, et plus longs que ceux de Marie de Cléophas, enfant de sept ans, dont la blonde chevelure était courte et frisée. Les enfants comme les grandes personnes avaient tous pour la plupart des vêtements longs de laine brune sans teinture.

Parmi les assistants, je remarquai particulièrement deux jeunes garçons qui ne paraissaient pas être de la famille et qui ne s'entretenaient avec aucun de ses membres. Il semblait que personne ne les vit. Ils étaient beaux et aimables, avec leurs cheveux blonds et frisés, et ils me parlèrent. Ils avaient des livres, probablement pour leur instruction. La petite Marie n'avait aucun livre, quoiqu'elle sût déjà lire. Ce n'étaient pas des livres comme les nôtres, mais de longues bandes, larges à peu près d'une demi aune, roulées autour d'un bâton, dont les bouts arrondis sortaient de chaque côté. Le plus grand de ces deux garçons avait un rouleau déployé. Il s'approcha de moi, et lut quelque chose qu'il m'expliqua. C'étaient des lettres d'or qui m'étaient tout à fait inconnues, écrites à rebours, et chaque lettre semblait représenter un mot entier. La langue était tout à fait étrangère pour moi, mais pourtant je la comprenais. Malheureusement j'ai oublié ce qu'il m'expliquait : c'était un texte de Moïse ; il me reviendra peut-être. Le plus petit portait son rouleau à la main comme un jouet. Il sautait çà et là comme font les enfants et agitait son rouleau en jouant. Je ne puis dire à quel point ces enfants me plaisaient. Ils étaient tout autrement que les assistants, et ceux-ci ne paraissaient pas faire attention à eux.

C'est ainsi que la soeur parla longtemps de ces jeunes garçons avec une complaisance naïve, sans pouvoir, bien préciser qui ils étaient. Mais, après souper, quand elle eut dormi quelques minutes, elle dit en revenant à elle : " Ces garçons que je vis avaient une signification spirituelle ; leur présence là n'était pas selon l'ordre naturel. C'étaient seulement des figures symboliques de prophètes. Le plus grand portait son rouleau avec beaucoup de gravité. Il m'y montrait le passage du second livre de Moïse où celui-ci voit, dans le buisson ardent, le Seigneur qui lui dit d'ôter sa chaussure. Il m'expliqua que, de même que le buisson brûlait sans se consumer, de même le feu du Saint Esprit brûlait dans la petite Marie, qui portait cette sainte flamme en elle comme un enfant, sans en avoir la conscience. Cela indiquait aussi l'union prochaine de la Divinité avec l'humanité. Le feu signifiait Dieu, le buisson les hommes. Il m'expliqua aussi l'ordre de se déchausser, mais je ne me souviens plus de son explication. Cela signifiait, je crois, que maintenant le voile était enlevé, et que la réalité se montrait ; que la loi recevait son accomplissement ; qu'il y avait ici plus que Moïse et les prophètes.

L'autre enfant portait son rouleau au bout d'un bâton comme un petit drapeau flottant au vent : cela voulait dire que Marie entrait maintenant avec joie dans la carrière de mère du Rédempteur. Ce garçon paraissait plein de naïveté et jouait avec son rouleau. Cela représentait l'innocence enfantine de Marie, sur laquelle reposait une si grande promesse, et qui, avec cette sainte destination, jouait pourtant comme un enfant. Ces jeunes garçons m'expliquèrent sept passages de leurs rouleaux. Mais, dans l'état de souffrance où je suis, tout m'est sorti de la mémoire, excepté ce que j'ai dit. " O mon Dieu ! " s'écria la narratrice, a comme tout cela, quand je le vois, me paraît beau et profond, et en même temps simple et clair ! Mais je ne puis le raconter avec ordre, et il me faut tout oublier, à cause des misérables soucis de cette triste vie. '

Il y a lieu de s'effrayer de l'empire que prennent sur l'homme les choses de la vie, quelque déchu qu'elle soit, quand on considère tout ce qu'elles faisaient oublier à cette âme favorisée, si peu attachée à la terre. Elle voyait tous les ans à cette époque le tableau du départ de Marie pour le temple, et toujours l'apparition des deux prophètes sous forme de jeunes garçons s'y trouvait mêlée de quelque manière. Elle les voyait dans l'enfance, et non avec leur âge réel, parce qu'ils n'étaient pas personnellement présents dans cette circonstance et qu'ils ne s'y rattachaient que comme symbole. Si nous réfléchissons que bien des peintres aussi dans leurs tableaux historiques placent des personnages qui ne servent qu'à mettre en relief une vérité, et ne les représentent pas avec leur extérieur véritable, mais sous forme d'enfants, de génies ou d'anges, nous verrons que cette manière de représenter les choses n'est pas une création de leur fantaisie, mais qu'elle est dans la nature de toutes les apparitions : car la soeur Emmerich aussi n'a pas inventé ces apparitions, mais elles se sont ainsi montrées à elle.

Un an auparavant, au milieu de novembre 1820, la soeur, racontant ses contemplations relatives à la Présentation de Marie, parla encore de l'apparition des enfants prophètes dans les circonstances suivantes. Le 16 novembre, au soir, on avait apporté auprès de la soeur, alors endormie, une ceinture de pénitence qu'un homme, désireux de pratiquer la mortification, mais manquant tout à fait de direction ecclésiastique suivie, s'était faite avec une grosse courroie de cuir, hérissée de pointes de clous, et que, du reste, il ne lui avait pas été possible de porter une heure entière, à cause de la douleur excessive qu'elle produisait. Anne Catherine, dormant encore, fit un mouvement brusque comme pour éloigner ses mains de cette ceinture, et s'écria : " Oh ! c'est tout à fait déraisonnable et impraticable. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai porté longtemps une ceinture de pénitence pour me mortifier et me surmonter moi-même ; mais il n'y avait que des pointes en fit de laiton, très courtes et très rapprochées. Avec cette ceinture-ci, il y a de quoi mourir. Cet homme s'est donné bien de la peine et il n'a pas pu la porter une fois pendant un peu de temps. On ne doit jamais rien faire de semblable sans la permission d'un directeur éclairé : mais il ne le savait pas, car il n'est pas en mesure d'avoir un directeur. De pareilles exagérations sont plus nuisibles qu'utiles.

Le lendemain matin, quand elle raconta les contemplations de la nuit, sous la forme d'un voyage fait en songe, elle dit, entre autres choses : " Je suis allée à Jérusalem, je ne sais pas exactement dans quel temps, mais c'était un tableau de l'époque des anciens rois de Juda. Je l'ai oublié. Il me fallut ensuite aller à Nazareth, vers la maison de sainte Anne. Devant Jérusalem, les deux jeunes garçons s'étaient joints à moi ; ils faisaient la même route. L'un d'eux portait à la main, d'un air très grave, un rouleau d'écritures. Le plus jeune avait son rouleau au bout d'un bâton, et s'amusait à le faire flotter au vent comme un drapeau. Ils me parlèrent avec joie de l'accomplissement des temps prédits dans leurs prophéties, car c'étaient des figures de prophètes. J'eus près de moi cette ceinture de pénitence qui me fut apportée hier, et je la montrai, je ne sais par quelle impulsion, à l'un de ces enfants-prophètes, qui était Élie. Il me dit : " C'est un instrument de torture qu'il n'est pas permis de porter. Moi aussi, sur le mont Carmel, j'ai préparé et porté une ceinture que j'ai laissée à tous les enfants de mon ordre, les Carmes et Carmélites. Voilà la ceinture que cet homme doit porter ; elle lui sera bien plus profitable que l'autre "

Il me montra ensuite une ceinture, de la largeur de la main, où étaient dessinés des lettres et des signes de toute espèce, qui avaient rapport à certaines luttes et à certains triomphes sur soi-même. Il m'indiqua divers points, me disant : " Cet homme pourrait porter ceci huit jours, cela un jour, etc ". Oh ! comme je voudrais que ce brave homme sût cela !

Comme nous étions près de la maison de sainte Anne, et que je voulais y entrer, je ne pus pas en venir à bout, et mon conducteur, mon ange gardien, me dit : " il faut auparavant te défaire de beaucoup de choses ; tu dois revenir à l'âge de neuf ans ". Je ne savais pas comment m'y prendre, mais il m'aida, je ne sais comment, et trois années furent tout à fait retranchées de ma vie, ces trois années pendant lesquelles je fus si vaine de mes ajustements, et aimais tant à être une fille bien parée. Je finis par n'avoir que neuf ans, et alors je pus entrer dans la maison avec les enfants-prophètes. Alors Marie, à l'âge de trois ans, vint à ma rencontre ; elle se mesura avec moi, et elle était de ma taille quand elle s'approcha de moi. Oh ! qu'elle était affable et gracieuse, sans cesser pourtant d'être grave !

Je me trouvai dans la maison à côté des prophètes. On ne paraissait pas nous remarquer, nous ne dérangions personne. Quoiqu'ils fussent déjà vieux plusieurs siècles auparavant, ils ne s'étonnaient pas d'assister là en jeunes garçons ; et moi, qui étais pourtant une religieuse de quarante et quelques années, je n'étais pas surprise non plus de me retrouver une pauvre petite paysanne de neuf ans. Quand on est avec ces saints personnages, on ne s'étonne de rien, si ce n'est de l'aveuglement des hommes et de leurs péchés.

Elle raconta ensuite les préparatifs du voyage de Marie au temple, comme elle le faisait tous les ans à cette époque. L'obligation où elle fut de se sentir un enfant de neuf ans peut venir de ce que sa présence à ces scènes n'était pas plus réelle que celle des prophètes, et qu'il lui fallait, en pareil cas, revenir à l'âge de l'enfance. Ceux-là signifiaient l'accomplissement des prophéties ; elle, la contemplation de cet accomplissement. Elle sentit particulièrement qu'il lui fallait se dépouiller des trois années pendant lesquelles elle avait eu un peu de vanité dans les habits. Cela semblerait venir de ce que Marie, dans la cérémonie décrite plus haut, était revêtue de plusieurs habits de fête, et que la spectatrice devait les regarder avec la même humilité qu'elle, et n'y voir que leur signification spirituelle. La circonstance que la petite Marie se mesure avec elle peut vouloir dire : " Ce n'est que dans cet âge innocent de ton enfance que tu peux regarder cette sainte cérémonie avec la simplicité nécessaire ". Ou bien encore : " Vois, j'ai trois ans et toi neuf, pourtant je suis aussi grande que toi, car, dans mon intérieur, je suis bien au-dessus de mon âge, etc., etc ".

XXIX Départ pour Jérusalem.

Je les vis se mettre en route pour Jérusalem dès le point du jour. La petite Marie désirait vivement arriver au temple ; elle sortit de la maison en toute hâte et vint près des bêtes de somme. Les jeunes garçons se montrèrent encore des textes sur leurs rouleaux. L'un de ces textes disait que le temple était magnifique, mais que cette

enfant renfermait quelque chose de plus magnifique encore, etc. Il y avait deux bêtes de somme. L'un des ânes, qui était très chargé, était conduit par un serviteur ; il devait toujours se tenir un peu en avant des voyageurs. Sur l'autre âne, chargé aussi de paquets, qui se tenait devant la maison, on avait préparé une place pour s'asseoir, et Marie y fut mise. Joachim conduisait l'âne, et portait un grand bâton avec une grosse pomme ronde au bout ; c'était comme un bâton de pèlerin. Anne allait un peu en avant avec la petite Marie de Cléophas. Elle était accompagnée d'une servante pour tout le voyage. En outre, quelques femmes et enfants lui firent la conduite pendant un certain temps : c'étaient des parents qui se séparaient d'elle aux embranchements de la route qui les ramenaient chez eux. L'un des prêtres accompagna le cortège pendant quelque temps. Ils avaient une lanterne avec eux. mais je vis la lueur disparaître tout à fait devant cette lumière que je vois dans les voyages de nuit la sainte Famille et d'autres saints encore répandre sur la route autour d'eux, sans que je remarque pourtant qu'ils voient cette lumière. Au commencement, le prêtre me semblait marcher derrière la petite Marie, avec les enfants-prophètes. Plus tard, quand elle fut à pied, je fus à ses côtés. J'entendis plus d'une fois mes jeunes compagnons chanter le psaume quarante-quatre : *Eruclavit cor meum*, et le quarante-neuvième : *Deus deorum Dominus locutus est*, et j'appris d'eux que ces psaumes seraient chantés à deux choeurs lors de l'admission de l'enfant au temple. J'entendrai cela quand ils seront arrivés.

Je vis au commencement le chemin descendre la pente d'une colline, et plus tard remonter de nouveau. Comme il était de bonne heure et que le temps était beau, je vis le cortège s'arrêter près d'une fontaine d'où sortait un ruisseau ; il y avait là une prairie. Les voyageurs se reposèrent contre une haie d'arbrisseaux de baume. On plaçait toujours sous ces arbrisseaux des écuelles de pierre où était recueilli le baume tombant goutte à goutte. Les voyageurs en mirent dans leur eau et en remplirent de petits vases. Il y avait là d'autres arbustes avec des baies qu'ils cueillirent et mangèrent. Ils mangèrent aussi des petits pains. Ici les deux enfants-prophètes avaient disparu. L'un d'eux était Elie ; l'autre me parut être Moïse. La petite Marie les vit bien, mais elle n'en dit rien. C'est ainsi qu'on voit quelquefois dans son enfance de saints enfants, et dans un âge un peu plus avancé de saintes jeunes filles ou de saints jeunes gens apparaître près de soi, et qu'on ne le dit pas aux autres, parce que, dans cet état, on est tout à fait calme et recueilli.

Plus tard, je les vis entrer dans une maison isolée où ils furent bien accueillis et prirent quelques provisions. Les habitants de cette maison paraissaient être de leurs parents. C'est de là qu'on renvoya la petite Marie de Cléophas. Pendant la journée, je tournais encore plusieurs fois mes regards sur ce voyage, qui est assez pénible. On monte et on descend beaucoup. Souvent il y a dans les vallées du brouillard et de la rosée ; cependant je vois aussi certains endroits bien exposés, où il pousse maintenant des fleurs.

Avant d'arriver à l'endroit où ils devaient passer la nuit, ils trouvèrent un petit cours d'eau. Ils logèrent dans une auberge située au pied d'une montagne sur laquelle est une ville. Malheureusement je ne puis plus bien indiquer le nom de ce lieu. Je le vis à l'occasion d'autres voyages de la sainte Famille ; ce qui fait que je puis me tromper aisément sur le nom. Tout ce que je puis dire, quoique non avec une entière certitude, c'est qu'ils suivirent la direction de la route que fit Jésus, au mois de septembre dans sa trentième année, en allant de Nazareth à Béthanie, et ensuite au baptême de Jean. La sainte Famille suivit aussi ce même chemin lors de la fuite en Égypte. La première étape de cette fuite fut à Nazara, un petit endroit entre Massaloth et une ville située sur une hauteur, mais plus près de cette dernière. Je vois toujours de tous les côtés tant de lieux dont j'entends prononcer les noms, que je confonds aisément les uns avec les autres. La ville couvre le penchant d'une montagne et se divise en plusieurs parties, si tant est que toutes lui appartiennent. On y manque d'eau- : il faut la faire monter d'en bas avec des cordes. Il y a là de vieilles tours en ruine. Sur le sommet de la montagne est une tour comme un observatoire. Il s'y trouve un appareil en maçonnerie avec des poutres et des cordes, comme pour faire monter quelque chose de la ville, qui est placée plus bas. Les cordes y sont en si grand nombre que cela ressemble à des mats de navire. Il y a bien une heure du pied de la montagne jusqu'en haut. Les voyageurs entrèrent dans une auberge qui est en bas. On a une vue très étendue du haut de cette montagne. Il y avait dans une partie de la ville des païens qui étaient comme des esclaves vis-à-vis des Juifs, et étaient obligés à beaucoup de corvées. Ainsi il leur a fallu travailler au temple et à d'autres bâtisses '.

D'après la situation du lieu, la mention de cette population en partie païenne, et la circonstance que Jésus voyagea dans cette direction lorsqu'il alla recevoir le baptême, on peut conjecturer que cette ville était Endor : car dans ses visions quotidiennes sur les années de la prédication de Jésus, elle le vit dans le milieu du mois de septembre célébrer le sabbat dans un petit endroit au-dessous d'Endor ; et elle le vit aussi dans la ville haute d'Endor, en partie déserte, instruire des Chananéens qui s'étaient établis là depuis la défaite de Sisara, à l'armée duquel leurs ancêtres avaient appartenu.

Le 4 novembre 1821, elle raconta ce qui suit : J'ai vu ce soir la petite Marie arriver avec ses parents dans une ville située à environ six lieues de Jérusalem dans la direction du nord-ouest. Elle s'appelle Bethoron et se trouve au pied d'une montagne. Dans le voyage, ils ont traversé une petite rivière qui se jette dans la mer, au couchant, dans les environs de Joppé, où saint Pierre enseigna après la descente au Saint Esprit. On a livré de grandes batailles près de Bethoron, je les ai oubliées. (Voyez Josué, X, 11 ; Macch. VII, 39-40). Il y avait de là encore deux lieues jusqu'à un endroit de la route d'où l'on pouvait voir Jérusalem. J'ai entendu le nom de cette route ou de cet endroit, mais je ne puis bien le préciser '. Bethoron est un endroit considérable. C'est

une ville de lévites. On y trouve de très beaux raisins et beaucoup d'autres fruits. La sainte Famille entra chez des amis dans une maison bien disposée. Celui qui l'habitait était maître d'école. C'était une école de lévites, et il y avait plusieurs enfants dans la maison. Ce qui m'étonna, ce fut de voir là plusieurs des parentes d'Anne avec leurs petites filles ; je croyais qu'elles étaient retournées chez elles au commencement du voyage. Comme je le vois, elles étaient venues en avant par un chemin plus court, probablement pour annoncer la venue de la sainte Famille. Les parents de Nazareth, de Séphoris, de Zabulon, qui avaient assisté à l'examen de Marie, étaient ici avec leurs petites filles ; par exemple, la soeur aînée de Marie et sa fille Marie de Cléophas , et la soeur d'Anne, venue de Séphoris avec ses filles.

On fit une vraie fête à la petite Marie : on la conduisit, en compagnie des autres enfants, dans une grande salle ; on la mit sur un siège élevé qui était comme un petit trône préparé pour elle. Alors le maître d'école et d'autres personnes présentes lui firent toutes sortes de questions et mirent des guirlandes sur sa tête.

Elle se souvenait que ce nom ressemblait à Marion (peut-être Marom). On sait qu'il y avait une route de Jérusalem à Nicopolis et à Lydda, qui passait près de Bethoron. La soeur donnait d'autres détails sur les montagnes et les vallées traversées antérieurement dans ce voyage ; mais, comme elle n'exprimait pas clairement Tout ce qu'elle voyait, et que son point de vue ne pouvait être bien déterminé, tout cela ne peut être reproduit.

Tout le monde était étonné de la sagesse de ses réponses. J'entendis parler aussi de l'esprit judicieux d'une autre jeune fille qui avait passé par là peu de temps auparavant en revenant de l'école du temple chez ses parents. Elle s'appelait Suzanne', et figura plus tard parmi les saintes femmes qui suivaient Jésus. Marie prit sa place, car il y avait au temple un nombre fixé de places pour les jeunes filles. Suzanne avait quinze ans quand elle quitta le temple, par conséquent environ onze ans de plus que Marie. Sainte Anne aussi avait été élevée dans le temple, mais elle n'y était venue que dans sa cinquième année.

La chère petite Marie était toute joyeuse d'être si près du temple. Je vis Joachim la serrer dans ses bras en pleurant, et lui dire : " Mon enfant, je ne te reverrai plus ". On avait préparé un repas, et je vis, pendant qu'on était à table, Marie aller de côté et d'autre d'une façon toute gracieuse et se serrer contre sa mère, ou, se tenant derrière elle, lui passer ses bras autour du cou.

Le 6 novembre, elle dit : Ce matin, de très bonne heure, je vis les voyageurs partir de Bethoron pour Jérusalem. Tous les parents, avec leurs enfants, s'étaient joints à eux, ainsi que leurs hôtes ; ils avaient avec eux des présents pour l'enfant : c'étaient des

habits et des fruits. Il me semble qu'il y a une fête à Jérusalem. J'appris que Marie avait tout juste trois ans et trois mois ; mais elle était aussi avancée que chez nous un enfant de cinq ou six ans. Dans leur voyage, ils n'allèrent ni à Ussencheera, ni à Gophna, où pourtant ils avaient des connaissances, mais ils passèrent dans les environs.

La soeur donne plus de détails sur Suzanne et sa parente avec la sainte Famille le 28 septembre ou 27 élul de la première année de prédication de Notre-seigneur.

XXX Arrivée à Jérusalem. La ville. Le temple.

Le 6 novembre 1821, dans la soirée, la soeur raconta ce qui suit : J'ai vu aujourd'hui, à midi, l'arrivée de Marie à Jérusalem, avec le cortège qui l'accompagnait. Jérusalem est une singulière ville. Il ne faut pas se figurer qu'il y ait autant de gens dans les rues qu'il y en a, par exemple, à Paris. A Jérusalem, il y a plusieurs vallées escarpées qui passent derrière la ville, sur lesquelles ne donne aucune porte ni aucune fenêtre, et qui sont dominées par des maisons tournées toutes de l'autre côté ; car plusieurs quartiers de la ville ont été bâtis successivement les uns à la suite des autres, et l'on y a ainsi renfermé plusieurs hauteurs ; mais les murs de la ville sont restés au milieu des maisons. Souvent ces vallées sont traversées par des ponts élevés et solidement bâtis. Dans la plupart des maisons, les chambres habitées sont autour des cours et tournées vers l'intérieur. Du côté de la rue, on ne voit que la porte ou bien une terrasse au-dessus du mur. A cela près, les maisons sont parfaitement closes. Quand les habitants n'ont pas affaire au marché, ou qu'ils ne prennent pas le chemin du temple, ils sont presque toujours dans l'intérieur des cours ou des maisons.

En général, les rues de Jérusalem sont assez tranquilles, excepté dans le voisinage des marchés et des palais, où il y a un certain mouvement de soldats et de voyageurs. Là, aussi, il y a plus de vie et plus de communications des habitations aux rues. Rome est beaucoup plus agréable ; il n'y a pas tant de chemins étroits et escarpés, et les rues sont bien plus animées.

Aux époques où tout le monde est rassemblé autour du temple, plusieurs quartiers de la ville sont tout à fait morts. L'habitude qu'on a de rester chez soi, et la quantité de chemins solitaires dans les vallées faisaient que Jésus pouvait souvent parcourir la ville avec ses disciples sans être dérangé par personne. Il n'y a pas abondance d'eau dans la ville. On voit des suites d'arcades sur lesquelles on la fait passer, et des tours où on la pompe et où on l'élève à une grande hauteur. Au temple, où il faut beaucoup d'eau pour laver et nettoyer les vases, on en est très économe. On l'y fait monter à l'aide de grandes machines hydrauliques.

Il y a beaucoup de marchands dans la ville ; ils sont établis ordinairement sur les marchés et sur les places publiques dans de petites cabanes. Ainsi, par exemple, il y a dans le voisinage de la porte des Brebis beaucoup de gens qui vendent toute espèce de bijoux, de l'or et des pierres brillantes. Ils ont de petites cabanes rondes, qui sont de couleur brune, comme si elles étaient enduites de poix ou de résine. Elles sont légères et pourtant très solides. Ils y font leur ménage ; d'une de ces cabanes à l'autre on étend des toiles sous lesquelles ils exposent leurs marchandises. La montagne sur laquelle le temple est bâti est du côté où la pente est la plus douce, entourée de maisons qui forment plusieurs rues derrière des murs épais ; elles sont sur des terrasses placées les unes au-dessus des autres. Il y loge des prêtres et aussi des serviteurs subalternes du temple, qui font les gros ouvrages, comme, par exemple, de nettoyer les fosses où se rendent les immondices provenant des sacrifices d'animaux faits dans le temple.

Il y a un côté, celui du nord, si je ne me trompe, où la montagne du temple est très escarpée. En haut, tout autour du sommet, se trouve une zone de verdure formée par de petits jardins qu'ont là les prêtres. Même au temps de Jésus-Christ, on travaillait toujours à certaines parties du temple. Ce travail ne cessa jamais. Dans la montagne du temple, il y avait beaucoup de minerai qu'on en retira lorsqu'on bâtit et qu'on employa dans la construction de l'édifice. Il y a sous le temple plusieurs caves et des endroits pour fondre des métaux. Je n'ai jamais trouvé dans le temple une place où je pusse bien prier. Tout y est extraordinairement massif, haut et solide. Les nombreuses cours qui s'y trouvent, sont étroites et sombres, encombrées d'échafaudages et de sièges ; et, quand la foule y est grande, on se trouve à l'étroit entre ces gros murs et ces épaisses colonnes, au point d'en être effrayé. Je n'aime pas non plus ces sacrifices continuels et ce sang versé en abondance, quoique tout cela s'y fasse avec un ordre et une propreté incroyables. Il y avait longtemps, ce me semble, que je n'avais vu tous les bâtiments, les chemins et les passages, aussi distinctement qu'aujourd'hui. Mais il y a tant de choses, que je ne puis pas en bien rendre compte.

Les voyageurs, avec la petite Marie, arrivèrent à Jérusalem par le côté du nord ; toutefois, il n'entrèrent pas là, mais tournèrent autour de la ville jusqu'au mur oriental, en suivant une partie de la vallée de Josaphat. Alors, laissant à gauche la montagne des Oliviers et le chemin de Béthanie, ils entrèrent dans la ville par la porte des Brebis, qui conduit au marché aux bestiaux. Près de cette porte, est une piscine, où on lave pour la première fois les brebis destinées aux sacrifices. Ce n'est pas la piscine de Béthesda.

Le cortège, après s'être un peu avancé dans la ville, tourna de nouveau à droite et entra comme dans un autre quartier. Ils suivirent ensuite une longue vallée intérieure que dominant d'un côté les hautes murailles d'un quartier plus élevé ; puis ils vinrent dans

la partie occidentale, dans les environs du marché au poisson, où se trouve la maison paternelle de Zacharie d'Hébron. Il y avait là un homme très âgé ; c'était, je crois, le frère de son père. Zacharie revenait toujours là après avoir fait son service au temple. Lui-même était encore dans la ville ; son temps de service était fini, et il ne devait plus rester que quelques jours à Jérusalem, pour assister à l'entrée de Marie au temple. Il n'était pas présent lors de l'arrivée du cortège. Il se trouvait alors dans la maison plusieurs parents des environs de Bethléhem et d'Hébron, notamment deux filles de la soeur d'Elisabeth. Elisabeth, elle-même, n'était pas présente. Toutes ces personnes vinrent au-devant des voyageurs, jusqu'à un quart de lieue par le chemin de la vallée ; elles avaient avec elles plusieurs jeunes filles qui portaient des guirlandes et des branches d'arbres. Elles reçurent les arrivants avec des démonstrations de joie, et conduisirent le cortège à la maison de Zacharie, où on leur fit fête. On leur donna quelques rafraîchissements, et l'on se disposa à les conduire à une auberge voisine du temple, où les étrangers logent les jours de fête. Les animaux destinés au sacrifice par Joachim avaient été déjà conduits des environs du marché aux bestiaux dans des étables situées près de cette maison. Zacharie vint aussi pour conduire le cortège de sa maison paternelle à l'auberge en question.

On mit à la petite Marie le second vêtement de cérémonie avec le manteau bleu céleste. Tous se mirent en marche, formant comme une procession. Zacharie allait en avant, avec Joachim et Anne ; puis, venait Marie, entourée de quatre petites filles habillées de blanc ; les autres enfants, avec leurs parents, fermaient la marche. Ils suivirent plusieurs rues et passèrent devant le palais d'Hérode, et devant la maison qu'habita plus tard Pilate. Ils se dirigèrent vers l'angle nord-est du temple, ayant derrière eux la forteresse Antonia, grand édifice fort élevé, situé au nord-ouest du temple. Ils montèrent un escalier percé dans une haute muraille. La petite Marie monta toute seule avec un empressement joyeux ; on voulait l'aider mais elle ne le permit pas ; tout le monde la regardait avec étonnement.

La maison où ils entrèrent était une auberge pour les jours de fête, située à peu de distance du marché aux bestiaux. Il y avait plusieurs auberges de ce genre autour du temple. Zacharie avait loué celle-ci pour eux. C'était un grand bâtiment avec quatre galeries autour d'une cour spacieuse. Dans les galeries étaient les chambres à coucher, et aussi de longues tables basses. Il y avait, en outre, une vaste salle et un âtre pour la cuisine. La cour où étaient les animaux envoyés par Zacharie était dans le voisinage. Des deux côtés de cet édifice habitaient des serviteurs du temple, qui avaient des fonctions dans les sacrifices. Quand les voyageurs entrèrent, on leur lava les pieds comme on faisait aux étrangers : ils furent lavés aux hommes par des hommes, aux femmes par des femmes. Ils se rendirent ensuite dans une salle au milieu de laquelle une grande lampe à plusieurs bras était suspendue au-dessus d'un grand bassin d'airain rempli d'eau. Ils s'y lavèrent le visage et les mains. Quand on eut déchargé la bête de

somme de Joachim, un serviteur la mena à l'écurie. Joachim, qui s'était fait annoncer comme devant sacrifier, suivit les serviteurs du temple dans l'endroit où étaient les animaux qu'ils examinèrent.

Joachim et Anne se rendirent ensuite avec Marie dans l'habitation des prêtres, laquelle était située plus haut. Ici aussi l'enfant, comme poussée et portée par un esprit intérieur, monta les degrés très vite et avec un élan extraordinaire. Les deux prêtres qui étaient dans la maison, l'un très âgé, l'autre plus jeune, les accueillirent très amicalement ; tous deux avaient assisté à l'examen de Marie à Nazareth, et ils attendaient sa venue. Après qu'on eut échangé quelques paroles sur le voyage et sur la cérémonie prochaine de la présentation, ils firent appeler une des femmes du temple : c'était une veuve âgée qui devait être chargée de veiller sur l'enfant. Elle habitait dans le voisinage du temple avec d'autres personnes de même condition ; elle faisait toutes sortes d'ouvrages de femme et élevait des petites filles. Leur habitation était un peu plus éloignée du temple que les pièces immédiatement adjacentes à cet édifice, dans lesquelles avaient été disposés, pour les femmes et les jeunes filles consacrées au service du temple, de petits oratoires d'où l'on pouvait voir dans le sanctuaire sans être vu soi-même. La matrone qui venait d'arriver était si bien enveloppée dans ses vêtements, qu'on pouvait à peine voir un peu de son visage. Les prêtres et les parents de Marie lui présentèrent l'enfant comme devant être confiée à ses soins. Elle fut affectueuse avec dignité, sans cesser d'être grave ; l'enfant, de son côté, se montra humble et respectueuse. On instruisit cette femme de tout ce qui concernait Marie, et on s'entretint avec elle touchant la remise solennelle au temple. Elle descendit avec eux à l'auberge, prit un paquet d'effets appartenant à l'enfant, et les emporta avec elle pour tout préparer dans le logement qui lui était destiné.

Les gens qui avaient accompagné le cortège depuis la maison de Zacharie, s'en retournèrent chez eux. Seulement les parents venus avec la sainte Famille restèrent dans l'auberge louée par Zacharie. Les femmes s'installèrent et préparèrent tout pour un repas de fête qui devait avoir lieu le jour suivant.

Le 7 novembre, la soeur raconta ce qui suit : J'ai passé toute la journée d'aujourd'hui à contempler les préparatifs du sacrifice de Joachim et de la réception de Marie au temple.

Joachim et quelques autres hommes conduisirent de bon matin les victimes au temple devant lequel elles furent encore inspectées par les prêtres. Quelques animaux furent rejetés, et on les conduisit aussitôt dans la ville au marché aux bestiaux. Les animaux acceptés par les prêtres furent conduits dans la cour où ils devaient être immolés. Je vis là bien des choses que je ne saurais plus raconter dans l'ordre où elles se passèrent. Je me souviens qu'avant l'immolation, Joachim mettait la main sur la tête de chacune

des victimes. Il devait recevoir le sang, dans un vase et aussi quelques parties de l'animal. Il y avait là des colonnes, des tables et des vases où tout était découpé, partagé et rangé. L'écume du sang était enlevée ; la graisse, le foie et la rate étaient mis à part. On salait aussi le tout. Les intestins des agneaux étaient nettoyés, remplis de quelque chose et remis dans le corps, en sorte que l'agneau semblait rester tout entier. Les pieds des animaux étaient attachés en forme de croix. On portait une grande partie de la chair dans une autre cour aux vierges du temple, qui avaient quelque chose à faire à cette occasion. Peut-être devaient-elles la préparer pour leur nourriture ou pour celle des prêtres.

Tout cela se passait avec un ordre incroyable. Les prêtres et les lévites allaient et venaient, toujours deux par deux, et, dans ce travail compliqué et pénible, tout se faisait facilement et comme de soi-même. Les morceaux destinés au sacrifice restaient dans le sel jusqu'au jour suivant, qui était celui où ils étaient offerts sur l'autel.

Dans l'auberge il y eut aujourd'hui fête et repas solennel. Il y avait bien là cent personnes, les enfants compris. Environ vingt-quatre jeunes filles de différents âges étaient présentes. Je vis, entre autres, Séraphia, qui fut nommée Véronique après la mort de Jésus. Elle était déjà assez grande, elle pouvait bien avoir dix ou douze ans. On prépara des couronnes et des guirlandes de fleurs pour Marie et ses compagnes. L'on para aussi sept cierges ou flambeaux : c'étaient comme des chandeliers en forme de sceptre, sans piédestal'. Quant à la flamme qui brillait à leur extrémité, je ne sais si elle était alimentée par de l'huile, par de la cire ou par quelque autre matière. Pendant la fête, plusieurs prêtres et lévites entrèrent et sortirent. Ils prirent aussi part au repas. Comme ils s'étonnaient de la quantité de victimes offertes par Joachim, il leur dit qu'en souvenir de l'affront qu'il avait reçu au temple quand son sacrifice avait été rejeté, et à cause de la miséricorde de Dieu qui avait exaucé sa prière, il voulait maintenant témoigner sa reconnaissance suivant ses moyens. Je vis encore aujourd'hui la petite Marie se promener à l'entour de la maison avec les autres jeunes filles. J'ai oublié beaucoup d'autres choses.

XXXI Entrée de Marie dans le temple et Présentation

Voici ce qu'elle raconta le 8 novembre 1821 :

Aujourd'hui, de bon matin, Joachim alla au temple avec Zacharie et les autres hommes. Plus tard, Marie y fut conduite aussi par sa mère avec un cortège solennel.

Anne et sa fille aînée Marie Héli, avec la petite Marie de Cléophas, marchaient en avant ; puis venait la sainte enfant avec sa robe et son manteau bleu de ciel, les bras et le cou ornés de guirlandes. Elle portait à la main un cierge ou flambeau entouré de

fleurs. Près d'elle, de chaque côté, marchaient trois petites filles avec des flambeaux pareils et des robes blanches brodées d'or. Comme, elle aussi, elles portaient de petits manteaux bleu clair, étaient entourées de guirlandes de fleurs et avaient de petites couronnes autour du cou et des bras. Ensuite venaient les autres vierges et petites filles, toutes habillées comme pour une fête, mais non pas uniformément : toutes portaient de petits manteaux. Les autres femmes fermaient la marche.

On ne pouvait pas aller droit au temple en partant de leur logis, mais il fallait faire un détour et passer par plusieurs rues. Tout le monde se réjouissait à l'approche de ce beau cortège, auquel on rendait des honneurs à la porte de plusieurs maisons. La petite Marie avait dans ses allures quelque chose de saint et de singulièrement touchant.

Lorsque le cortège arriva, je vis plusieurs serviteurs du temple occupés à ouvrir, avec de grands efforts, une porte très grande et très lourde, brillante comme de l'or, et sur laquelle étaient sculptés des têtes, des grappes de raisin et des bouquets d'épis'. C'était la porte dorée. Le cortège passa par cette porte Il fallait monter cinquante marches pour y arriver ; je ne sais plus s'il y avait entre elles des intervalles de plain-pied. On voulut conduire Marie par la main, mais elle s'y refusa. Elle monta les degrés rapidement et sans trébucher, pleine d'un joyeux enthousiasme. Tout le monde était vivement ému.

Sous la porte elle fut reçue par Zacharie, par Joachim et par quelques prêtres qui la conduisirent à droite sous la large arcade de la porte, dans des salles élevées où un repas était préparé pour quelqu'un. Le cortège se sépara ici. La plupart des femmes et des enfants se rendirent dans le temple à l'endroit où priaient les femmes ; Joachim et Zacharie allèrent au lieu du sacrifice. Les prêtres firent encore quelques questions à Marie dans l'une des salles ; et, quand ils se furent retirés, étonnés de la sagesse de l'enfant, Anne mit à sa fille le troisième vêtement de fête, qui était d'un bleu violet, ainsi que le manteau, le voile et la couronne que j'ai déjà décrits lors du récit de la cérémonie qui eut lieu dans la maison d'Anne'.

Il est à remarquer que le tabernacle de Moïse avait des couvertures de fête de trois espèces, dont celle de dessous, qui était la plus belle, était bleue et rouge. Il y avait encore par-dessus une quatrième couverture plus grossière. De même aussi la très sainte Vierge, dont le tabernacle de l'alliance était la figure, avait, outre ses habits de fête, un habillement de tous les jours. On peut consulter, quant à la triple, couverture du tabernacle et à la quatrième moins précieuse, le livre de l'Exode (XXVI, 1-14).

Pendant ce temps, Joachim était allé au sacrifice avec les prêtres. Il reçut du feu pris dans un lieu déterminé, et se tint entre deux prêtres dans le voisinage de l'autel. Je suis

trop malade et trop distraite pour pouvoir mettre l'ordre nécessaire dans la description du sacrifice. Je ne me rappelle que ce qui suit.

On ne pouvait arriver à l'autel que de trois côtés. Les morceaux préparés pour le sacrifice n'étaient pas réunis en un seul endroit, mais rangés autour en différentes places. Aux quatre coins de l'autel étaient quatre colonnes de métal, creuses à l'intérieur, sur lesquelles reposaient comme des conduits de cheminée C'étaient de larges entonnoirs en cuivre qui se terminaient à l'extérieur par des tuyaux en forme de cornes, en sorte que la fumée s'en allait par là en passant par-dessus la tête des prêtres qui sacrifiaient.

Pendant que le sacrifice de Joachim se consumait sur l'autel, Anne alla avec Marie et les jeunes filles qui l'accompagnaient dans le vestibule des femmes, qui était la place où se tenaient les femmes dans le temple. Ce lieu était séparé de l'autel du sacrifice par un mur qui se terminait en haut par un grillage. Au milieu de ce mur de séparation, il y avait pourtant une porte. Le vestibule des femmes, à partir du mur de séparation, allait toujours en montant, en sorte que celles au moins qui étaient aux places les plus éloignées pouvaient voir, jusqu'à un certain point, l'autel du sacrifice. Quand la porte du mur de séparation était ouverte, une partie d'entre elles pouvait voir l'autel. Marie et les autres jeunes filles étaient debout devant Anne, et les autres femmes de la famille à peu de distance de la porte. A une place à part se tenait une troupe d'enfants du temple, vêtus de blanc, qui jouaient de la flûte et de la harpe.

Après le sacrifice, on dressa sous la porte du mur de séparation un autel portatif couvert ou une table de sacrifice', avec quelques marches pour y monter. Zacharie et Joachim vinrent avec un prêtre de la cour des sacrifices à cet autel, devant lequel se tenaient un prêtre et deux lévites, avec des rouleaux et tout ce qu'il fallait pour écrire. Un peu en arrière étaient les jeunes filles qui avaient accompagné Marie. Marie s'agenouilla sur les marches ; Joachim et Anne étendirent leurs mains sur sa tête. Le prêtre lui coupa quelques cheveux qui furent brûlés sur un brasier. Les parents prononcèrent quelques paroles par lesquelles ils offraient leur enfant, et que les deux lévites écrivirent. Pendant ce temps, les jeunes filles chantaient le psaume quarante-quatre : *Eruclavit cor meum vertum bonum*, et les prêtres le psaume quarante-neuf : *Deus deorum Dominus locutus est*, et les jeunes garçons jouaient de leurs instruments.

Cette table de sacrifice était placée sous la porte en question, parce que les femmes ne pouvaient pas aller plus loin. Joachim, lors de sa rencontre avec Anne, était descendu dans le passage souterrain au-dessous de l'arceau de cette porte ; Anne, du côté opposé.

Je vis alors deux prêtres prendre Marie par la main et la conduire par plusieurs

marches à une place élevée du mur qui séparait le vestibule du sanctuaire d'avec ce dernier lieu. Ils placèrent l'enfant dans une espèce de niche située au milieu de ce mur eu "rte qu'elle pouvait voir dans le temple, où se tenaient rangés en ordre plusieurs hommes qui me parurent consacrés au temple. Deux prêtres étaient à ses côtés ; il y en avait sur les marches quelques autres qui récitaient à haute voix des prières écrites sur des rouleaux. De l'autre côté du mur, un vieux prince des prêtres se tenait debout près d'un autel, à un endroit assez élevé pour qu'on pût le voir à moitié. Je le vis présenter de l'encens dont la fumée se répandit autour de Marie.

Pendant cette cérémonie, je vis autour de la sainte Vierge un tableau symbolique qui bientôt remplit le temple et l'obscurcit, pour ainsi dire. Je vis une gloire lumineuse sous le coeur de Marie, et je connus qu'elle renfermait la promesse, la très sainte bénédiction de Dieu. Je vis cette gloire se montrer comme entourée de l'arche de Noé, de façon que la tête de la sainte Vierge s'élevait au-dessus de l'arche. Je vis ensuite cette arche de Noé prendre la forme de l'Arche d'alliance, et celle-ci à son tour comme renfermée dans le temple. Puis je vis ces formes disparaître, et le calice de la sainte cène se montrer hors de la gloire devant la poitrine de Marie, et au-dessus de lui, devant la bouche de la Vierge, un pain marqué d'une croix. A ses côtés brillaient des rayons à l'extrémité desquels se montraient, exprimés par des figures, plusieurs symboles mystiques de la sainte Vierge, comme, par exemple, tous les noms des litanies que l'Église lui adresse. De ses deux épaules partaient, en se croisant, deux branches d'olivier et de cyprès, ou de cèdre et de cyprès au-dessus d'un beau palmier, avec un petit bouquet de feuilles que je vis apparaître derrière elle. Dans les intervalles de ces branches, je vis tous les instruments de la Passion de Jésus-Christ. Le Saint Esprit sous une forme ailée qui semblait se rapprocher plus de la forme humaine que de celle de la colombe, planait sur le tableau, au-dessus duquel je vis le ciel ouvert, et le centre de la Jérusalem céleste, la cité de Dieu avec tous ses palais, ses jardins et les places des saints futurs : tout cela était plein d'anges, de même que la gloire qui maintenant entourait la sainte Vierge était remplie de têtes d'anges'.

L'Eglise, dans les heures canoniques, répète souvent la prière *Omnium nostrum habitatio est in , sancta Dei Genitrix*, ce qui s'accorde bien avec la représentation où Marie paraît sous la figure de l'arche de Noé, dans laquelle habitait tout ce qui était sauvé du déluge.

Qui pourrait rendre ces choses par des expressions humaines. Tout cela se montrait sous des formes si diverses, si multipliées, naissant les unes des autres avec de si continuelles transformations, que j'en ai oublié la plus grande partie. Tout ce qui se rapporte à la sainte Vierge dans l'ancienne et la nouvelle alliance, et jusque dans l'éternité, se trouvait représenté par là Je ne puis comparer cette apparition qu'avec celle que j'eus en plus petit il n'y a pas longtemps, et où je vis dans toute sa

magnificence le saint Rosaire, que beaucoup de gens qui se croient habiles comprennent bien moins que les pauvres gens de la basse classe qui le récitent dans leur simplicité : car ceux-ci ajoutent à son éclat par leur obéissance, leur piété, et leur humble confiance dans l'Église qui recommande cette prière. Lorsque je vis tout cela, toutes les magnificences et les beautés du temple, ainsi que les murs élégamment ornés qui étaient derrière la sainte Vierge, me parurent ternes et noircis : le temple lui-même sembla bientôt disparaître ; Marie et la gloire qui l'entourait remplissaient tout. Pendant que toutes ces visions passaient sous mes yeux, je ne vis plus la sainte Vierge sous la forme d'une enfant ; elle m'apparut grande et planant en l'air, et je voyais pourtant les prêtres, le sacrifice de l'encens et tout le reste à travers cette image : on eût dit que le prêtre était placé derrière elle, annonçait l'avenir et invitait le peuple à remercier Dieu et à le prier, parce que de cette enfant il devait sortir quelque chose de grand. Tous ceux qui étaient présents au temple, quoiqu'ils ne vissent pas ce que je voyais, étaient graves, recueillis et profondément émus. Le tableau s'évanouit par degrés, ainsi que je l'avais vu apparaître. A la fin, je ne vis plus que la gloire sous le cœur de Marie, et la bénédiction de la promesse qui brillait au dedans ; puis cette vision aussi disparut, et je vis de nouveau la sainte enfant avec sa parure, seule entre deux prêtres.

Les prêtres prirent les couronnes qui étaient autour de ses bras ainsi que le flambeau qu'elle avait à la main, et les donnèrent à ses compagnes. Ils lui mirent sur la tête une espèce de voile brun, et, lui ayant fait descendre les degrés, ils la conduisirent par une porte dans une salle voisine où six autres vierges du temple, mais plus âgées, vinrent à sa rencontre en jetant des fleurs devant elle. Elles étaient suivies de leurs maîtresses, Noémi, soeur de la mère de Lazare, la prophétesse Anne et une troisième. Les prêtres reçurent entre leurs mains la petite Marie, après quoi ils se retirèrent. Les père et mère de l'enfant, ainsi que leurs plus proches parents, se trouvaient là aussi ; on acheva les chants sacrés, et Marie prit congé de sa famille. Joachim surtout était profondément ému ; il prit Marie dans ses bras, la serra contre son cœur, et lui dit avec larmes : " Souviens-toi de mon âme devant Dieu ". Marie se rendit alors avec les maîtresses et plusieurs jeunes filles dans le logement des femmes, attenant au côté septentrional du temple proprement dit. Elles habitaient des chambres qui avaient été pratiquées dans les gros murs du temple. Elles pouvaient, par des passages et des escaliers, monter à de petits oratoires placés près du sanctuaire et du Saint des saints.

Les parents de Marie revinrent à la salle voisine de la porte dorée où ils s'étaient arrêtés d'abord, et y prirent un repas avec les prêtres. Les femmes mangeaient dans une salle séparée. J'ai oublié, parmi beaucoup d'autres choses, pourquoi la fête avait été si brillante et si solennelle. Je sais pourtant que ce fut par suite d'une révélation de la volonté divine à cet égard. Les parents de Marie avaient de l'aisance. Ils ne vivaient pauvrement que par esprit de mortification et pour pouvoir faire plus d'aumônes.

Ainsi Anne, pendant je ne sais combien de temps, ne mangea que des aliments froids. Mais ils tenaient leurs gens dans l'abondance et les dotaient.- J'ai vu beaucoup de personnes qui priaient dans le temple. Il y en avait aussi un grand nombre qui avaient suivi le cortège jusqu'à la porte du temple.-Quelques-uns des assistants durent avoir un pressentiment des destinées de la sainte Vierge, car je me souviens de quelques paroles que sainte Anne, dans un moment d'enthousiasme joyeux, adressa à quelques femmes, et dont le sens était : " Voici l'Arche d'alliance, le vase de la promesse, qui entre dans le temple. "-Les père et mère de Marie, ainsi que les autres parents, s'en retournèrent aujourd'hui jusqu'à Bethoron.

Je vis aussi une fête chez les vierges du temple. Marie dut demander aux maîtresses et à chaque jeune fille en particulier si elles voulaient la souffrir parmi elles. C'était l'usage d'agir ainsi. Il y eut ensuite un repas et une sorte de petite fête où quelques-unes des jeunes filles jouèrent de certains instruments de musique. Le soir, je vis Noémi, l'une des maîtresses, conduire la sainte Vierge dans la petite chambre qui lui était destinée et d'où l'on pouvait voir dans le temple. Il y avait une petite table et un escabeau ; dans les angles étaient disposées des tablettes. En avant de cette petite chambre était une place pour la couche et une garde-robe, ainsi que la chambre de Noémi. Marie parla à celle-ci de son désir de se lever plusieurs fois la nuit, mais Noémi ne le lui permit pas pour le moment.

Les femmes du temple portaient de longs et amples vêtements blancs avec des ceintures, et des manches très - larges qu'elles relevaient pour travailler. Elles étaient voilées. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu qu'Hérode ait fait rebâtir à neuf le temple entier. Je vis seulement qu'on y fit sous son règne divers changements. Lorsque Marie vint au temple, onze ans avant la naissance de Jésus-Christ, on ne faisait pas de travaux dans le temple proprement dit, mais, comme toujours, on travaillait aux constructions extérieures : cela ne cessa jamais.

Le 21 novembre, la soeur dit ce qui suit : J'ai vu aujourd'hui la chambre qu'habitait Marie au temple. Dans la partie septentrionale du temple, vis-à-vis du sanctuaire se trouvaient dans le haut plusieurs chambres qui communiquaient avec les habitations des femmes. La chambre de Marie était l'une des plus reculées vis-à-vis du Saint des saints. On passait du corridor en levant un rideau dans une pièce antérieure, qui était séparée de la chambre proprement dite par une cloison de forme convexe ou terminée en angle. Dans l'angle, à droite et à gauche, étaient des compartiments pour mettre des habits et des effets ; vis-à-vis de la porte pratiquée dans cette cloison, des marches conduisant plus haut à une ouverture devant laquelle était une tapisserie, et d'où l'on pouvait voir dans le temple. à gauche, contre le mur de la chambre était un tapis roulé qui. Lorsqu'il était étendu, formait la couche où Marie reposait.

Dans une niche de la muraille était placée une lampe près de laquelle j'ai vu l'enfant debout sur un escabeau, lire des prières dans un rouleau de parchemin. C'était très touchant. Elle avait une petite robe rayée de blanc et de bleu et parsemée de fleurs jaunes. Il y avait dans la chambre une table basse, de forme ronde. Je vis entrer la prophétesse Anne. Elle plaça sur la table un plat où étaient des fruits de la grosseur d'une fève et une petite cruche. Marie avait une adresse au-dessus de son âge ; je la vis déjà travailler à de petites pièces de toile blanche

Les contemplations qui précèdent étaient ordinairement communiquées par Anne Catherine Emmerich vers le temps de la fête de la Présentation de Marie. Voici ce qu'on a recueilli en outre, d'après des récits faits à diverses époques sur le séjour de Marie au temple.

XXXII De la vie de la sainte Vierge au temple.

Je vis la sainte Vierge au temple tantôt dans l'habitation des femmes avec les autres petites filles, tantôt dans sa petite chambre, grandissant dans l'étude, la prière et le travail. Elle filait, tissait, tricotait pour le service du temple. Elle lavait le linge et nettoyait les vases. Je la vis souvent en prière et en méditation. Comme tous les saints, elle ne mangeait que pour soutenir son existence, et jamais d'autres mets que ceux auxquels elle avait promis de se réduire.

Indépendamment des prières prescrites par la règle du temple, la vie de Marie était une aspiration incessante vers la rédemption, une prière intérieure continuelle. Elle faisait tout cela paisiblement et en secret. Quand tout le monde était endormi, elle se levait de sa couche et invoquait Dieu. Je la vis souvent fondant en larmes et entourée de lumière pendant la prière. Elle priait voilée. Elle se voilait aussi quand elle parlait aux prêtres ou qu'elle descendait dans une chambre attenante au temple pour recevoir sa tâche ou livrer ce qu'elle avait fait. Il, avait des pièces de ce genre de trois côtés du temple. Elles me faisaient toujours l'effet de sacristies. On y conservait toutes sortes d'effets que les femmes attachées au service du temple devaient entretenir ou réparer.

Je vis la sainte Vierge au temple, continuellement ravie en extase dans la prière. Il semblait que son âme ne fût pas sur la terre, et elle recevait souvent des consolations célestes. Elle soupirait ardemment après l'accomplissement de la promesse ; et dans son humilité elle osait à peine former le désir d'être la dernière des servantes de la Mère du Rédempteur.

La maîtresse qui prenait soin de Marie s'appelait Noémi, elle était soeur de la mère de Lazare et âgée de cinquante ans. Elle appartenait à la société des Esséniens, ainsi que les autres femmes attachées au service du temple. Marie apprenait d'elle à travailler ;

elle allait avec elle lorsqu'elle nettoyait le linge et les vases tachés par le sang des sacrifices, ou qu'elle partageait et préparait certaines portions de la chair des victimes réservées pour les prêtres et les femmes du temple. Plus tard, Marie s'occupa encore plus activement de ces soins de ménage. Quand Zacharie était de service au temple, il la visitait : Siméon aussi la connaissait.

Les destinées auxquelles Marie était appelée ne pouvaient pas rester tout à fait inconnues des prêtres. Toute sa manière d'être, la grâce dont elle était pleine, sa sagesse extraordinaire, étaient si remarquables dès son enfance, que son extrême humilité ne pouvait cacher tout cela. Je vis de vieux prêtres, renommés par leur sainteté, écrire sur de grands rouleaux diverses choses qui la concernaient. et j'ai vu ces écrits, je ne sais plus à quelle époque, parmi d'autres anciens manuscrits.

Nous interrompons ici ces fragments relatifs au séjour de la sainte Vierge au temple, et nous passons à quelques récits touchant la jeunesse de saint Joseph.

XXXIII De la jeunesse de saint Joseph

(Raconté le 18 mars 1820 et le 18 mars 1821)

Joseph, dont le père s'appelait Jacob, était le troisième de six frères. Ses parents habitaient un grand bâtiment en avant de Bethléhem : ç'avait été autrefois la maison paternelle de David, dont le père, Isaï ou Jessé, en était possesseur. A l'époque de Joseph, il ne restait plus guère que les gros murs de l'ancienne construction. Je crois que je connais mieux ce bâtiment que notre petit village de Flamske.

Devant la maison, il y avait, comme devant les maisons de l'ancienne Rome, une cour antérieure entourée de galeries couvertes. Je vis dans ces galeries des figures semblables à des têtes de vieillards. D'un côté de la cour se trouvait une fontaine sous un petit édifice en pierre. L'eau sortait par des têtes d'animaux. La maison d'habitation n'avait pas de fenêtres au rez-de-chaussée, mais il y avait plus haut des ouvertures rondes. Je vis une porte d'entrée. Autour de la maison régnait une large galerie, aux quatre coins de laquelle se trouvaient de petites tours semblables à de grosses colonnes, qui se terminaient par des espèces de coupes surmontées de petits drapeaux. Par les ouvertures de ces coupes, où conduisaient des escaliers pratiqués dans les tourelles, on pouvait voir de loin sans être vu soi-même. Il y avait de semblables tourelles sur le palais de David à Jérusalem, et ce fut de la coupole d'une de ces tourelles qu'il regarda Bethsabée pendant son bain. Dans le haut de la maison, cette galerie régnait autour d'un étage peu élevé, dont la toiture plate supportait une construction terminée par une autre tourelle. Joseph et ses frères habitaient dans le haut, ainsi qu'un vieux Juif qui leur servait de précepteur. Ils couchaient autour d'une chambre placée au centre de l'étage qui dominait la galerie. Leurs lits, consistant en

couvertures qu'on roulait contre le mur pendant le jour, étaient séparés par des nattes qu'on pouvait enlever. Je les ai vus jouer dans leurs chambres. Je vis aussi les parents ils ne s'occupaient guère de leurs enfants et avaient peu de rapports avec eux. Ils ne me parurent ni bons ni mauvais.

Joseph, que, dans cette vision, je vis âgé d'environ huit ans, était d'un naturel fort différent de celui de ses frères. Il avait beaucoup d'intelligence et apprenait très bien ; mais il était simple, paisible, pieux et sans ambition. Ses frères lui faisaient toutes sortes de malices et le rudoyaient de temps en temps. Ces enfants avaient de petits jardins divisés en compartiments.

Dans les jardins des enfants, je vis des herbes, des buissons et des arbustes. Je vis que les frères de Joseph allaient souvent en secret dans son jardin pour y faire des dégâts' ils le faisaient beaucoup souffrir. Je le vis souvent, Sous les galeries de la cour, prier à genoux et les bras étendus ; ses frères se glissaient alors près de lui et le frappaient dans le dos. Je vis une fois, pendant qu'il était ainsi à genoux, qu'un d'entre eux le frappa par derrière, et comme il ne paraissait pas s'en apercevoir, l'autre recommença si souvent que le pauvre Joseph tomba en avant sur les dalles. Je connus par là qu'il avait été ravi en extase pendant son oraison. Quand il revint à lui, il ne se mit pas en colère, il ne pensa pas à se venger, mais il chercha un coin reculé pour y continuer sa prière.

Les parents de Joseph n'étaient pas très satisfaits de lui ; ils auraient voulu qu'il employât ses talents à se faire une position dans le monde ; mais il n'avait aucune inclination de ce côté. Ils le trouvaient trop simple et trop uni, il n'aimait qu'à prier et à travailler tranquillement de ses mains. A une époque où il pouvait bien avoir douze ans, je le vis souvent, pour se dérober aux taquineries continuelles de ses frères, s'en aller de l'autre côté de Bethléhem, non loin de ce qui fut plus tard la grotte de la Crèche, et passer quelque temps près de pieuses femmes, qui appartenaient à une petite communauté d'Esséniens. Elles demeuraient contre une carrière pratiquée dans la colline sur laquelle se trouve Bethléhem, et habitaient là des chambres creusées dans le roc ; elles cultivaient de petits jardins voisins de leur demeure, et instruisaient les enfants d'autres Esséniens. Souvent, pendant qu'elles récitaient des prières écrites sur un rouleau, à la lueur d'une lampe suspendue à la paroi du rocher, je vis le petit Joseph chercher auprès d'elles un refuge contre les persécutions de ses frères et prier avec elles. Je le vis aussi s'arrêter dans les grottes. dont l'une fut plus tard le lieu de naissance de Notre Seigneur. Il priait seul ou s'exerçait à façonner de petites pièces de bois. Un vieux charpentier avait son atelier dans le voisinage des Esséniens. Joseph allait souvent chez lui et apprenait peu à peu son métier ; il y réussissait a autant mieux qu'il avait appris ; un peu de géométrie avec son précepteur.

L'inimitié de ses frères lui rendit à la fin impossible de rester plus longtemps dans la maison paternelle. Je vis un ami de Bethléhem, qui n'était séparé de l'habitation de son père que par un petit ruisseau, lui donner des habits avec lesquels il se déguisa, et quitta la maison pendant la nuit pour aller ailleurs gagner sa vie à l'aide de son métier de charpentier. Il pouvait avoir alors de dix-huit à vingt ans.

Je le vis d'abord travailler chez un charpentier, près de Libonah'. Ce fut là, qu'à vrai dire, il apprit son métier. La demeure de son maître était contre de vieux murs qui conduisaient de à ville à un château en ruines le long d'une crête de montagne. Beaucoup de pauvres gens habitaient là dans la muraille. Je vis Joseph, entre de grands murs où le jour pénétrait par des ouvertures pratiquées en haut, façonner de longues barres de bois. C'étaient des cadres dans lesquels on faisait entrer des cloisons en clayonnage. Son maître était un pauvre homme qui ne faisait guère que des ouvrages grossiers et de peu de valeur.

Joseph était pieux, bon et simple ; tout le monde l'aimait. Je le vis rendre, avec une parfaite humilité, toutes sortes de services à son maître, ramasser des copeaux' rassembler des morceaux de bois et les rapporter sur ses épaules. Plus tard, il passa une fois par cet endroit avec la sainte Vierge, et, si je ne me trompe, il visita avec elle son ancien atelier.

Il résulte de plusieurs communications de la soeur sur les années de la prédication de Jésus que la ville où travailla d'abord saint Joseph n'est pas Libnah, située dans la tribu de Juda, quelques lieues à l'ouest. de Bethléhem, mais Lebonah sur le versant méridional du mont Garizini. Elle est citée dans le livre des Juges, XXI, 19, et, d'après ce passage, il faut la chercher au nord de Silo.

Ses parents crurent d'abord qu'il avait été enlevé par des bandits. Je vis plus tard que ses frères découvrirent où il était et lui firent de vifs reproches ; car ils avaient honte de la basse condition à laquelle il s'était réduit. Il y resta par humilité ; seulement il quitta ce lieu et travailla dans la suite à Thanath (Thaanach), près de Megiddo, au bord d'une petite rivière (le Kison), qui se jette dans la mer. Cet endroit n'est pas loin d'Apheké, ville natale de l'apôtre saint Thomas. Il vécut là chez un maître assez riche ; on y faisait des travaux plus soignés.

Je le vis plus tard, à Tibériade, travailler pour un autre maître. Il demeurait seul dans une maison au bord de l'eau. Il pouvait alors avoir trente-trois ans. Ses parents étaient morts depuis longtemps à Bethléhem, deux de ses frères habitaient encore à Bethléhem, les autres étaient dispersés. Leur maison paternelle avait passé en d'autres mains, et la famille était promptement tombée en déchéance.

Joseph était très pieux et priait ardemment pour la venue du Messie. Il était occupé à arranger auprès de sa demeure un oratoire où il pût prier dans une plus grande solitude, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit de cesser ce travail ; car, de même qu'autrefois Dieu avait confié au patriarche Joseph l'administration des blés de l'Égypte, de même le grenier qui renfermait la moisson du salut allait être confié à sa garde.

Joseph, dans son humilité, ne comprit pas ces paroles et continua à prier avec ferveur, jusqu'au moment où il fut appelé à se rendre au temple de Jérusalem pour y devenir, en vertu d'une prescription d'en haut, l'époux de la sainte Vierge. Je ne l'ai jamais vu marié antérieurement. Il vivait très retiré et évitait la société des femmes.

Comme Thanach ou Thaanath (Jos. XVI, 6) est située selon Eusèbe à douze milles à l'est de Naplouse, vers le Jourdain, et comme le lieu cité ici doit, d'après la soeur, se trouver au couchant de Naplouse, elle a sans doute voulu dire Thaanach au lieu de Thanath. Peut-être aussi l'a-t-elle dit et a-t-elle été mal comprise de l'écrivain, qui n'avait alors ni connaissances géographiques sur la Palestine ni moyens de les acquérir. Cela a été d'autant plus facile que dans son état de maladie ou d'extase elle prononçait souvent les noms avec son accent patois de Munster d'une façon peu intelligible. Il est d'autant plus certain qu'ici elle voulait dire Thaanach qu'en 1823, rapportant les incidents de la troisième année de la prédication de Jésus, elle raconta que, le 25 et le 26 suivant, Jésus avait enseigné à Thannach, ville de lévites près de Megiddo, et visité là l'ancien atelier de son père nourricier, saint Joseph.

XXXIV Jean est promis à Zacharie.

Je vis Zacharie dire à Elisabeth qu'il voyait avec peine arriver le moment où il irait faire son service au temple de Jérusalem ; il lui en coûtait toujours d'y aller, parce qu'on l'y méprisait, à cause de la stérilité de son mariage. Zacharie était de service au temple deux fois par an.

Ils n'habitaient pas à Hébron même, mais à une lieue de là, à Jutta Il y avait entre Jutta et Hébron beaucoup d'anciens murs. Peut-être qu'autrefois ces deux endroits étaient réunis. Des autres côtés d'Hébron, on trouvait aussi beaucoup d'édifices et de maisons disséminées, comme des restes de l'ancienne ville, qui était autrefois aussi grande que Jérusalem. Les prêtres qui habitaient Hébron étaient moins élevés en dignité que ceux qui habitaient Jutta. Zacharie était comme le chef de ceux-ci. Elisabeth et lui étaient très respectés à cause de leur vertu et de la pureté de leur lignage depuis Aaron, leur aïeul.

Je vis ensuite Zacharie visiter, avec plusieurs autres prêtres du pays, un petit bien qu'il possédait dans le voisinage de Jutta. C'était un jardin avec des arbres de toute espèce et une petite maison. Zacharie y pria avec ses compagnons, et fit une instruction à ceux-ci. C'était une sorte de préparation au service du temple, qui allait bientôt commencer pour eux. Je l'entendis aussi parler de sa tristesse et d'un pressentiment qu'il avait que quelque chose allait lui arriver.

Je le vis aussitôt après aller avec ces prêtres à Jérusalem, et y attendre quatre jours jusqu'à ce que vint son tour d'offrir le sacrifice. Pendant ce temps, il priait continuellement dans le temple. Quand vint son tour de présenter l'encens, je le vis entrer dans le sanctuaire où se trouvait l'autel des parfums, devant l'entrée du Saint des saints. Le toit était ouvert au-dessus de lui, en sorte qu'on pouvait voir le ciel. On ne pouvait pas apercevoir le prêtre du dehors. Quand il entra, un autre prêtre lui dit quelque chose et se retira ensuite'.

Celui-ci lui dit vraisemblablement : "Allume l'encens. Voyez la Michnah, traduc. Tamid 6, 55, 3. ed. Surenh., p, 305.

Quand Zacharie fut seul, je le vis lever un rideau et entrer dans un lieu où il faisait sombre. Il prit là quelque chose qu'il plaça sur l'autel, et alluma de l'encens. Je vis alors à droite de l'autel une lumière descendre sur lui et une forme brillante s'approcher de lui. Je le vis, effrayé et ravi en extase, tomber du côté droit de l'autel. L'ange le releva, lui parla longtemps, et Zacharie répondit. Je vis au-dessus de Zacharie le ciel ouvert, et deux anges monter et descendre comme sur une échelle. Sa ceinture était détachée et sa robe ouverte, et je vis qu'un des anges semblait retirer quelque chose de son corps, tandis que l'autre lui mettait dans le côté comme un objet lumineux. C'était quelque chose de semblable à ce qui se passa lorsque Joachim reçut la bénédiction de l'ange pour la conception de la sainte Vierge.

Les prêtres avaient coutume de sortir du sanctuaire aussitôt après avoir allumé l'encens. Comme Zacharie tardait beaucoup à revenir, le peuple qui priait au dehors était inquiet ; mais il était devenu muet, et je le vis écrire sur une tablette avant de sortir.

Quand il vint du temple dans le vestibule, beaucoup de personnes se pressèrent autour de lui, lui demandant pourquoi il était resté si longtemps ; mais il ne pouvait pas parler, et fit des signes avec la main, montrant sa bouche et la tablette, qu'il envoya aussitôt à Jutta, chez Elisabeth, pour lui annoncer que Dieu lui avait fait une promesse, et qu'il avait perdu la parole. Il partit lui-même au bout de quelque temps

pour revenir chez lui ; mais Élisabeth, aussi, avait eu une révélation, dont je ne me souviens plus.

Nous venons de communiquer ce que la soeur Emmerich raconta succinctement étant fort malade ; mais, pour que le lecteur se rende compte de l'entretien de l'ange avec Zacharie et des paroles d'Élisabeth, nous joignons ici le récit de l'Évangile selon saint Luc, I, 5-25.

Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la famille sacerdotale d'Abia, l'une de celles qui servaient dans le temple chacune à son tour ; sa femme était aussi de la race d'Aaron, et s'appelait Élisabeth. Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et ils marchaient dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Ils n'avaient point d'enfants parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge. Or, Zacharie faisant sa fonction de prêtre devant Dieu dans le rang de sa famille, il arriva par le sort, selon ce qui s'observait entre les prêtres, que ce fut à lui à entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Et toute la multitude du peuple était dehors, faisant sa prière à l'heure qu'on offrait les parfums. Et un ange du Seigneur apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums. Zacharie le voyant en fut tout troublé, et la frayeur le saisit. Mais l'ange lui dit : Ne crains point, Zacharie, parce que ta prière a été exaucée, et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jean. Tu en seras dans la joie et dans le ravissement, et beaucoup de gens se réjouiront de sa naissance ; car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira point de vin ni rien de ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Élie pour réunir les coeurs des pères avec leurs enfants, et rappeler les incrédules à la prudence des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. Et Zacharie dit à l'ange : Comment connaîtrai-je la vérité de vos paroles car je suis déjà vieux, et ma femme est avancée en âge. L'ange lui répondit : Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant Dieu ; j'ai été envoyé pour te parler et te porter cette bonne nouvelle. Et, dès à présent, tu seras muet et tu ne pourras pas parler jusqu'au jour où cela arrivera, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront dans leur temps. Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Mais, étant sorti, il ne pouvait pas leur parler : et comme il leur faisait des signes, ils connurent qu'il avait eu une vision dans le temple ; et il demeura muet. Et quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en retourna dans sa maison. Quelque temps après, Élisabeth sa femme conçut, et elle se tenait cachée durant cinq mois, disant : C'est là la grâce que le Seigneur m'a faite en ce temps où il m'a regardée pour me retirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes.

XXXV Fiançailles de la Sainte Vierge.

La sainte Vierge vivait dans le temple avec plusieurs autres vierges sous la surveillance de pieuses matrones. Ces vierges s'occupaient de broderies et d'ouvrages du même genre pour les tentures du temple et les vêtements sacerdotaux ; elles étaient aussi chargées de nettoyer ces vêtements et d'autres objets servant au culte divin. Elles avaient de petites cellules d'où elles avaient vue sur l'intérieur du temple et où elles priaient et méditaient. Quand elles étaient arrivées à l'âge nubile, on les mariait. Leurs parents les avaient entièrement données à Dieu en les conduisant au temple, et il y avait chez les plus pieux d'entre les Israélites un pressentiment secret qu'un de ces mariages produirait un jour l'avènement du Messie'.

La sainte Vierge ayant quatorze ans et devant bientôt sortir du temple pour se marier, avec sept autres jeunes filles, je vis sainte Anne venir la visiter. Joachim ne vivait plus. Quand on annonça à Marie qu'elle devait quitter le temple et se marier, je la vis, profondément émue, déclarer au prêtre qu'elle ne désirait pas quitter le temple, qu'elle s'était consacrée à Dieu seul et n'avait pas de goût pour le mariage ; mais on lui répondit qu'elle devait prendre un époux'.

Quoique en général la littérature juive postérieure ne parle pas de femmes ou de jeunes filles employées au service du temple, nous trouvons pourtant, soit dans l'autorité de l'Eglise qui célèbre la fête de la Présentation de Marie (le 21 novembre), soit dans la Bible et dans d'anciens documents, des motifs suffisants pour nous donner l'assurance qu'il y en avait réellement. Déjà du temps de Moïse (Exod. XXXVIII, 8) et à la dernière époque des Juges (I. Reg' , 22) nous trouvons des femmes ou de' jeunes filles employées au service du culte divin. Le psaume LXVIII en décrivant l'entrée de l'Arche dans Sion nous montre dans le cortège des jeunes filles frappant sur des timbales. Il y avait des vierges vouées au temple et élevées dans son enceinte, à ce que dit déjà un disciple des apôtres, Evodius, successeur de saint Pierre à Antioche, dans une lettre citée, il est vrai, pour la première fois, par Nicéphore, lli. II, c. III, et où il est parlé de la sainte Vierge. Saint Grégoire de Nysse, saint Jean Damascène et d'autres écrivains en parlent aussi. Le rabbin Azarias, dans son ouvrage intitulé Imreh Binah, C LX, mentionne des femmes employées au service du temple qui restaient vierges et vivaient en communauté. On peut donc citer une autorité juive pour l'existence de ces vierges du temple.

Dans l'ancienne alliance l'état de virginité n'était pas considéré comme méritoire, au moins en général. Parmi les nombreuses espèces de voeux qu'énumère la Michnah comme étant usités chez les Juifs, on ne trouve pas trace du voeu de chasteté. Tant qu'on était encore dans l'attente de la venue du Rédempteur, le mariage avec une

nombreuse postérité passait pour l'état le plus heureux et le plus agréable à Dieu sur la terre. "Ceux que Dieu aime, dit le psaume CXXVI, reçoivent du Seigneur des enfants en héritage : le fruit des entrailles est leur récompense. "Et longtemps avant Dieu avait déjà fait cette promesse :

"Tu seras béni entre tous les peuples : il n'y aura point de stérilité chez toi dans l'un l'autre sexe. "(Deut. VII, 14.) Cela explique pourquoi les prêtres n'accédèrent pas au désir de Marie, quoiqu'il y eut des exemples de personnes vivant dans l'état de virginité, spécialement chez les Esséniens.

Je la vis ensuite dans son oratoire prier Dieu avec ferveur. Je me souviens aussi qu'étant très altérée, elle descendit avec sa petite cruche pour puiser de l'eau à une fontaine ou à un réservoir, et que là, sans apparition visible, elle entendit une voix qui la consola et la fortifia, tout en lui faisant connaître qu'elle devait consentir à se marier. Ce ne fut pas là l'Annonciation, car je la vis plus tard à Nazareth. Je crus pourtant pendant un certain temps avoir vu cette fois aussi apparaître un ange ; car, dans ma jeunesse, je confondais souvent cet incident avec l'Annonciation, et je croyais que celle-ci avait eu lieu dans le temple.

Il est remarquable que dans le Protevangelium Jacobi, déclare apocryphe par l'Eglise, on lit entre autres choses que Marie alla à Nazareth en compagnie d'autres vierges. On leur avait donné au temple des fils d'espèce différente qu'elles devaient filer : la pourpre et l'écarlate étaient échus par le sort à Marie, "et, dit l'Évangile apocryphe, quand elle prit sa cruche et sortit pour aller puiser de l'eau, voilà qu'une voix lui dit : "Je vous salue, Marie, etc. "Marie regarda à droite et à gauche pour savoir d'où venait cette voix ; elle rentra effrayée dans la maison, posa la cruche, prit la pourpre et s'assit pour travailler. Et l'ange du Seigneur se tint debout en sa présence et lui dit : "Ne craignez rien, Marie, etc. "Ici aussi il est question d'une voix qu'elle entend en allant puiser de l'eau, mais tout cela se passe à Nazareth et se lie à l'Annonciation. Cet événement est raconté de la même manière dans un manuscrit latin de la Bibliothèque de Paris, publié par Thilo, et contenant un récit apocryphe intitulé : Histoire de Joachim et d'Anne, de la naissance de la bienheureuse Mère de Dieu, Marie, toujours vierge, et de l'enfance du Rédempteur. Seulement il y a ici un intervalle de trois jours entre la voix entendue à la fontaine et l'apparition de l'ange dans la Salutation angélique.

Je vis aussi un prêtre très vieux, qui ne pouvait plus marcher ; ce devait être le grand prêtre. Il fut porté par d'autres prêtres dans le Saint des saints, et pendant qu'il allumait un sacrifice d'encens, il lisait des prières sur un rouleau de parchemin placé sur une espèce de pupitre. Je le vis ravi en esprit. Il eut une apparition, et son doigt fut placé sur le passage suivant du prophète Isaïe, qui se trouvait écrit sur le rouleau : " une

branche sortira de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine ". (Isaïe, IX, 1.)
Quand le vieux prêtre revint à lui, il lut ce passage et connut quelque chose par là.

Je vis ensuite qu'on envoyait des messagers de tous les cotés dans le pays, et qu'on convoquait au temple tous les hommes de la race de David qui n'étaient pas mariés. Lorsque plusieurs d'entre eux se furent rassemblés dans le temple, en habits de fête, on leur présenta la sainte Vierge ; et je vis parmi eux un jeune homme très pieux de la contrée de Bethléhem. Ce jeune homme avait demandé à Dieu avec une grande ferveur l'accomplissement de la promesse, et je vis dans son coeur un grand désir de devenir l'époux de Marie. Quant à celle-ci, elle revint dans sa cellule et versa de saintes larmes, ne pouvant pas s'imaginer qu'elle ne dût pas rester vierge.

Je vis alors le grand prêtre, obéissant à une impulsion intérieure qu'il avait reçue, présenter des branches à chacun des assistants, et leur enjoindre de marquer chacun une branche de leur nom et de la tenir à la main pendant la prière et le sacrifice. Quand ils eurent fait ce qui leur avait été dit, on leur reprit les branches, qui furent mises sur un autel devant le Saint des saints, et il leur fut annoncé que celui d'entre eux dont la branche fleurirait était désigné par le Seigneur pour devenir l'époux de Marie de Nazareth.

Pendant que les branches étaient devant le Saint des saints, on continua le sacrifice et la prière. Je vis durant ce temps le jeune homme, dont le nom me reviendra peut-être', crier vers Dieu, les bras étendus, dans une salle du temple, et verser des larmes brûlantes lorsque, après le temps fixé, on leur rendit les branches en leur annonçant qu'aucun d'entre eux n'était désigné par Dieu comme devant être le fiancé de cette vierge. Ces hommes furent alors renvoyés chez eux, et ce jeune homme se retira sur le mont Carmel, auprès des anachorètes qui vivaient là depuis le temps d'Elie ; il y vécut aussi depuis lors, priant continuellement pour l'accomplissement de la promesse.

La tradition le nomme Agabus, et dans le tableau de Raphaël, appelé vulgairement Sposatisio, il est représenté sous la figure d'un jeune homme qui brise un bâton sur son genou.

Je vis ensuite les prêtres du temple chercher de nouveau dans les registres des familles s'il n'existait pas quelque descendant de David qu'on eût oublié'. Comme ils y trouvèrent l'indication de six frères de Bethléhem, dont l'un était inconnu et absent depuis longtemps, ils s'enquirent du séjour de Joseph et le découvrirent à peu de distance de Samarie, dans un lieu situé près d'une petite rivière, où il habitait au bord de l'eau. travaillant pour un maître charpentier.

Sur l'ordre du grand prêtre, Joseph vint à Jérusalem et se présenta au temple. On lui fit, à lui aussi, tenir une branche à la main pendant qu'on pria et qu'on offrait un

sacrifice ; comme il se disposait à la poser sur l'autel devant le Saint des saints, il en sortit une fleur blanche semblable à un ils, et je vis une apparition lumineuse descendre sur lui : c'était comme s'il eût reçu le Saint Esprit. On connut donc que Joseph était l'homme désigné par Dieu pour être le fiancé de la sainte Vierge, et les prêtres le présentèrent à Marie en présence de sa mère. Marie, résignée à la volonté de Dieu, l'accepta humblement pour son fiancé, car elle savait que tout est possible Dieu, qui avait reçu son vœu de n'appartenir qu'à lui.

Selon l'opinion commune, la conservation des registres généalogiques était l'affaire privée des familles, Le sacerdoce israélite dut néanmoins se mêler du maintien et de la continuation de ces documents : on peut l'induire de cette circonstance qu'on avait à faire des règlements et des arrangements très importants pour la société juive, suivant la manière dont les tribus et les familles étaient réparties. Nous savons, par les anciens documents, qu'au moins depuis la captivité de Babylone on tenait au temple des registres généalogiques exacts. Voyez Lightfoot., Horae hebr., t. I, p. 178, ed. Carpzovi., et Otho. Le rabinico-philos., 1625, p. 250.

XXXVI Du mariage et de l'habit nuptial de Marie et de Joseph.

La soeur Emmerich, dans ses visions quotidiennes sur la prédication de Notre Seigneur, vit, le lundi 26 septembre 1821, Jésus enseigner dans la synagogue de Gophna et y séjourner dans la famille d'un chef de la synagogue, parent de Joachim. Elle entendit à cette occasion deux veuves, filles de cet homme, s'entretenir ensemble du mariage des parents de Jésus, auquel elles avaient assisté dans leur jeunesse avec d'autres parents, et elle communiqua ce qui suit : Comme les deux veuves rappelaient dans leur conversation le mariage de Marie et de Joseph, je vis un tableau de ce mariage et je fus frappée de la beauté de l'habit de noce de la sainte Vierge.

Les noces de Marie et de Joseph, qui durèrent sept à huit jours, furent célébrées à Jérusalem dans une maison près de la montagne de Sion, qu'on louait souvent pour de semblables occasions. Outre les maîtresses et les compagnes de Marie à l'école du temple, il y avait beaucoup de parents d'Anne et de Joachim, entre autres une famille de Gophna avec deux filles. Les noces furent solennelles et somptueuses. Beaucoup d'agneaux furent immolés et offerts en sacrifice.

J'ai très bien vu Marie dans son vêtement de fiancée. Elle avait une robe très ample, ouverte par devant, avec de larges manches. Cette robe était fond bleu, semée de grandes roses rouges, blanches et jaunes, entremêlées de feuilles vertes, comme les riches chasubles des anciens temps. Le bord inférieur était garni de franges et de houppes. Par-dessus sa robe, elle portait un manteau bleu de ciel qui avait la forme d'un grand drap. Outre ce manteau. les femmes juives portaient encore dans certaines

occasions une espèce de manteau de deuil à manches. Le manteau de Marie retombait sur les épaules, revenait en avant des deux côtés et se terminait en queue.

Elle portait à la main gauche une petite couronne de roses de soie rouge et blanche ; elle tenait à la main droite, en guise de sceptre un beau chandelier doré, sans pied, surmonté d'un petit plateau, où brûlait quelque chose qui produisait une flamme blanchâtre.

Les vierges du temple arrangèrent la chevelure de Marie : plusieurs d'entre elles s'y employèrent, et cela se fit plus vite qu'on ne pourrait le croire. Anne avait apporté l'habit de noce, et Marie, dans son humilité, ne voulait pas consentir à s'en revêtir après les fiançailles ; ses cheveux furent rattachés autour de sa tête, on lui mit un voile blanc qui pendait jusqu'au dessous des épaules, et une couronne fut placée sur ce voile.

La sainte Vierge avait une chevelure abondante d'un blond doré, des sourcils noirs et élevés, de grands yeux habituellement baissés avec de longs cils noirs, un nez d'une belle forme un peu allongé, une bouche noble et gracieuse' un menton effilé ; sa taille était de moyenne grandeur : elle marchait revêtue de son riche costume avec beaucoup de grâce, de décence et de gravité. Elle mit ensuite pour ses noces un autre habit moins magnifique, dont je possède un petit morceau parmi mes reliques Elle portait cet habit rayé à Cana et dans d'autres occasions solennelles. Elle mettait quelquefois sa robe de noce pour aller au temple. Il y avait des gens riches qui changeaient trois ou quatre fois d'habits pour leur mariage. Dans ces habits de parade, Marie rappelait un peu certaines femmes illustres d'une époque postérieure, par exemple l'impératrice sainte Hélène, et même sainte Cunégonde, quoiqu'elle s'en distinguât par le manteau dans lequel s'enveloppaient ordinairement les femmes juives, et qui ressemblait davantage à celui des dames romaines il y avait à Sion, dans le voisinage du cénacle, un certain nombre de femmes qui apprêtaient de belles étoffes de toute espèce, ce que je remarquai à l'occasion de ces habits

Joseph avait une longue robe fort ample de couleur bleue ; les manches, qui étaient fort larges, étaient attachées sur le coté par des cordons. Autour du cou, il avait comme un collet brun, ou plutôt une large étole, et sur sa poitrine pendaient deux bandes blanches. J'ai vu toutes les circonstances des fiançailles de Joseph et de Marie, le repas de noces et les autres solennités : mais je vis en même temps tant d'autres choses, et je suis si malade et si dérangée de mille façons, que je ne me hasarde pas à en dire davantage, de peur de mettre trop de confusion dans le récit.

XXXVII De l'anneau nuptial de Marie.

Le 29 juillet 1821, la soeur Emmerich eut une vision relative aux draps mortuaires de Notre Seigneur Jésus-Christ et aux empreintes de son corps qui se manifestèrent miraculeusement sur les linges dont on l'avait enveloppé. Comme à cette occasion elle se trouva conduite en divers lieux où ces saintes reliques se trouvaient, les unes conservées religieusement, les autres oubliées des hommes et honorées seulement par les anges et par quelques âmes saintes, elle crut voir conservé dans un de ces endroits l'anneau nuptial de la sainte Vierge, et elle raconta ce qui suit :

J'ai vu l'anneau nuptial de la sainte Vierge ; il n'est ni d'argent, ni d'or, ni d'autre métal ; il est de couleur sombre avec des reflets changeants : ce n'est pas un petit cercle mince, il est assez épais et large d'un doigt. Je le vis tout uni, et cependant comme incrusté de petits triangles réguliers on se trouvaient des lettres Je le vis conservé sous plusieurs serrures dans une belle église. Il y a des gens pieux qui, avant de célébrer leurs noces, lui font toucher leurs anneaux de mariage.

Le 21 août 1821, elle dit : J'ai su dans ces derniers jours beaucoup de détails relatifs à l'histoire de l'anneau nuptial de Marie ; mais je ne puis plus raconter tout cela avec ordre. J'ai vu aujourd'hui une fête dans une église d'Italie où il se trouve. Il était exposé dans une espèce d'ostensoir qui était placé au-dessus du tabernacle. Il y avait là un grand autel richement paré, avec beaucoup d'ornements en argent. J'ai vu qu'on faisait toucher beaucoup d'anneaux à l'ostensoir.

J'ai vu pendant la fête paraître, des deux côtés de l'anneau, Marie et Joseph dans leurs habits de noce ; il me sembla que saint Joseph mettait l'anneau au doigt de la sainte Vierge. J'ai vu l'anneau tout lumineux et comme en mouvement'.

Je vis à droite et à gauche de cet autel deux autres autels, qui, probablement, ne se trouvaient pas dans la même église, mais qui me furent montrés en même temps dans cette vision. Sur l'autel de droite se trouvait une image de l'Ecce homo, qu'un pieux magistrat romain, ami de saint Pierre, avait reçue par une voie miraculeuse. Sur l'autel de gauche était un des draps mortuaires de Notre Seigneur.

Quand les noces furent finies, Anne revint à Nazareth, et Marie partit aussi en compagnie de plusieurs vierges qui avaient quitté le temple en même temps qu'elle. Je ne sais pas jusqu'où ces jeunes filles lui firent la conduite. Le premier endroit où l'on s'arrêta pour passer la nuit fut encore l'école de lévites de Bethoron. Marie fit le voyage à pied. Joseph, après les noces, était allé à Bethléhem pour régler quelques affaires de famille. Ce ne fut que plus tard qu'il se rendit à Nazareth.

Quand l'écrivain recueillit ceci, le 4 août 1821, il ne pouvait deviner pourquoi la soeur avait eu cette vision précisément le 3 août. Il fut fort surpris plusieurs années après lorsqu'il lut dans un écrit latin sur l'anneau de la sainte Vierge conservé à Pérouse, qu'on montrait cet anneau au peuple le 3 août, ce dont vraisemblablement ni lui ni la soeur ne savaient rien. Il trouva cette indication à la page 59 de l'écrit intitulé *De annulo pronubo Deiparoe Virginis Perusioe religiosissime asservtur*, J. B. Lauri Perusini Commentarius. 1626. Colonia Agrippinae,, apud J. Kinckium.

XXXVIII Depuis le retour de Marie jusqu'à l'Annonciation.

Avant de raconter sa vision de l'Annonciation, la soeur communiqua deux fragments de visions antérieures dont nous ne pouvons donner qu'une explication conjecturale. Etant encore très faible par suite d'une grave maladie, elle raconta ce qui suit, quelque temps après le mariage de la sainte Vierge et de saint Joseph :

J'ai vu une fête dans la maison de sainte Anne. Je vis six hôtes, sans compter les habitués de la maison, et quelques enfants rassemblés avec Joseph et Marie autour d'une table sur laquelle étaient des verres.

La sainte Vierge avait un manteau bariolé, avec des fleurs rouges, bleues et blanches, comme on en voit sur d'anciennes chasubles. Elle portait un voile transparent et par-dessus un autre voile noir. Cette fête paraissait se rattacher aux fêtes du mariage.

Elle ne raconta rien de plus à ce sujet, et l'on peut conjecturer que ce repas eut lieu lorsque la sainte Vierge quitta sa mère après l'arrivée de saint Joseph, et se retira avec lui dans la maison de Nazareth. Le jour suivant, elle raconta ce qui suit :

Cette nuit, dans ma contemplation, je cherchais la sainte Vierge, et mon conducteur me mena dans la maison de sainte Anne, dont je reconnus toutes les divisions. Je n'y trouvai plus Joseph ni Marie. Je vis que sainte Anne se disposait à aller à Nazareth, où la sainte Famille habitait maintenant. Elle avait sous le bras un paquet qu'elle portait à Marie. Elle alla à Nazareth en traversant une plaine et un petit bois qui se trouve devant une hauteur. J'y allai aussi. La maison de saint Joseph n'était pas loin de la porte de la ville ; elle n'était pas aussi grande que la maison de sainte Anne. Un puits quadrangulaire, auquel on descendait par quelques marches, était dans le voisinage, et il y avait devant la maison une petite cour carrée. Je vis Anne visiter la sainte Vierge, à laquelle elle remit ce qu'elle avait apporté avec elle. Je vis Marie pleurer beaucoup et accompagner quelque temps sa mère qui revenait chez elle. J'aperçus saint Joseph sur le devant de la maison dans un endroit retiré.

Nous pouvons conjecturer, d'après ces fragments, que sainte Anne visitait pour la première fois sa fille à Nazareth, et lui apportait un présent. Marie, qui maintenant vivait seule et séparée de sa mère bien-aimée, versa des larmes d'attendrissement lorsqu'elle partit.

XXXIX Annonciation de Marie.

Le 25 mars 1821, la soeur Emmerich dit :

Je vis la sainte Vierge peu après son mariage dans la maison de Joseph à Nazareth, où me conduisit mon guide. Joseph était parti avec deux ânes, je pense que c'était pour rapporter quelque chose dont il avait hérité, ou pour prendre les instruments de son métier. Il me sembla encore en route.

Outre la sainte Vierge et deux jeunes femmes de son âge qui avaient été, je crois, ses compagnes au temple, je vis dans la maison sainte Anne avec cette veuve sa parente, qui était à son service, et qui, plus tard, l'accompagna à Bethléhem après la naissance de Jésus. Sainte Anne avait tout remis à neuf dans la maison.

Je vis les quatre femmes aller et venir dans l'intérieur, puis se promener ensemble dans la cour. Vers le soir, je les vis rentrer et prier debout autour d'une petite table ronde, après quoi elles mangèrent des herbes qui avaient été apportées là. Elles se séparèrent ensuite. Sainte Anne alla encore ça et là dans la maison comme une mère de famille occupée de son ménage. Les deux jeunes personnes allèrent dans leurs chambres séparées, et Marie aussi se retira dans la sienne.

La chambre de la sainte Vierge était sur le derrière de la maison, près du foyer. On y montait par trois marches, car le sol de cette partie de la maison était plus élevé que le reste et sur un fond de rocher. Vis-à-vis de la porte, la chambre était ronde, et dans cette partie circulaire qui était séparée par une cloison à hauteur d'homme, se trouvait roulé le lit de la sainte Vierge. Les parois de la chambre étaient revêtues jusqu'à une certaine hauteur d'une espèce de travail de marqueterie fait avec des morceaux de bois de différentes couleurs. Le plafond était formé par quelques solives parallèles, dont les intervalles étaient remplis par un clayonnage orné de figures d'étoiles.

Je fus conduite dans cette chambre par le jeune homme lumineux qui m'accompagne toujours, et je vis ce que je vais raconter aussi bien que peut le faire une misérable personne comme moi.

La sainte Vierge, en entrant, se revêtit, derrière la cloison de son lit, d'une longue robe

de laine blanche avec une large ceinture, et se couvrit la tête d'un voile d'un blanc jaunâtre. Pendant ce temps, la servante entra avec une lumière, alluma une lampe à plusieurs bras, qui était suspendue au plafond, et se retira. La sainte Vierge prit alors une petite table basse qui était contre le mur, et la mit au milieu de la chambre. Elle était recouverte d'un tapis rouge et bleu au milieu duquel était brodée une figure ; je ne sais plus si c'était une lettre ou un ornement. Un rouleau de parchemin écrit était sur cette table.

La sainte Vierge, l'ayant dressée entre la place de son lit et la porte, à un endroit où le sol était recouvert d'un tapis, plaça devant un petit coussin rond pour s'y agenouiller ; elle se mit alors à genoux, les deux mains appuyées sur la table. La porte de la chambre était devant elle à droite ; elle tournait le dos à sa couche.

Marie baissa son voile sur son visage et joignit les mains devant sa poitrine, mais sans croiser les doigts. Je la vis prier longtemps ainsi avec ardeur, je visage tourné vers le ciel ; elle invoquait la rédemption, la venue du roi promis au peuple d'Israel, et elle demandait aussi à avoir quelque part à sa mission. Elle resta longtemps à genoux, ravie en extase ; puis elle pencha la tête sur sa poitrine.

Alors, du plafond de la chambre, descendit à sa droite, en ligne un peu oblique, une telle masse de lumière que je fus obligée de me retourner vers la cour où était la porte ; je vis dans cette lumière un jeune homme resplendissant avec des cheveux blonds flottants, descendre devant elle à travers les airs : c'était l'ange Gabriel. Il lui parla, et je vis les paroles sortir de sa bouche comme des lettres de feu ; je les lus et je les entendis. Marie tourna un peu sa tête voilée vers le côté droit. Cependant, dans sa modestie, elle ne regarda pas. L'ange continua à parler. Marie tourna je visage de son côté, comme obéissant à un ordre, souleva un peu son voile, et répondit. L'ange parla encore ; Marie releva tout à fait son voile, regarda l'ange, et prononça les paroles sacrées : " Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ".

La sainte Vierge était dans un ravissement profond ; la chambre était pleine de lumière, je ne vis plus la lueur de la lampe qui brûlait ; je ne vis plus le plafond de la chambre. Le ciel parut ouvert ; mes regards suivirent au-dessus de l'ange une voie lumineuse ; je vis à l'extrémité de ce fleuve de lumière une figure de la sainte Trinité : c'était comme un triangle lumineux dont les rayons se pénétraient réciproquement. J'y reconnus ce que l'on ne peut qu'adorer, mais jamais exprimer, Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint Esprit, et cependant un seul Dieu tout-puissant.

· Quand la sainte Vierge eut dit : " Qu'il me soit fait selon votre parole ", je vis une apparition ailée du Saint Esprit, qui cependant ne ressemblait pas entièrement à la représentation ordinaire sous forme de colombe. La tête avait quelque chose du visage

humain ; la lumière se répandait des deux côtés comme des ailes ; j'en vis partir comme trois courants lumineux vers le côté droit de la Sainte Vierge, où ils se réunirent.

Quand cette lumière pénétra son côté droit, la sainte Vierge devint elle-même lumineuse et comme diaphane : il semblait que ce qu'elle avait d'opaque en elle se retirât devant cette lumière comme la nuit devant le jour. Elle était dans ce moment tellement inondée de lumière que rien en elle ne paraissait plus obscur ni opaque : elle était resplendissante et comme illuminée tout entière.

Je vis après cela l'ange disparaître ; la voie lumineuse dont il était sorti se retira : c'était comme si le ciel aspirait et faisait rentrer en lui ce fleuve de lumière.

Pendant que je voyais toutes ces choses dans la chambre de Marie, j'eus une impression personnelle d'une nature singulière. J'étais dans une angoisse continuelle, comme si l'on m'eût dressé des embûches, et je vis un horrible serpent ramper à travers la maison et les degrés jusqu'à la porte près de laquelle j'étais quand la lumière pénétra la sainte Vierge ; le monstre était arrivé à la troisième marche. Ce serpent était à peu près de la longueur d'un enfant ; sa tête était large et plate ; il avait à la hauteur de la poitrine deux courtes pattes membraneuses, armées de griffes semblables à des ailes de chauve-souris, sur lesquelles il se traînait. Il était tacheté de diverses couleurs d'un aspect repoussant, et rappelait le serpent du Paradis, mais avec quelque chose de plus difforme et de plus horrible. Quand l'ange disparut de la chambre de la sainte Vierge, il marcha sur la tête de ce monstre devant la porte, et j'entendis un cri si affreux que j'en frissonnais. Je vis ensuite paraître trois esprits qui frappèrent ce hideux reptile et le chassèrent hors de la maison.

Après la disparition de l'ange, je vis la sainte Vierge dans un profond ravissement et toute recueillie en elle-même ; je vis qu'elle connaissait et adorait l'incarnation du Sauveur en elle, où il était comme un petit corps humain lumineux, complètement formé et pourvu de tous ses membres. Ici, à Nazareth, c'est tout autre chose qu'à Jérusalem : à Jérusalem, les femmes doivent rester dans le vestibule, elles ne peuvent pas entrer dans le temple, les prêtres seuls ont accès dans le sanctuaire ; mais à Nazareth, c'est une vierge qui est elle-même le temple, le Saint des saints est en elle, le grand prêtre est en elle, et elle est seule près de lui. Combien cela est touchant, merveilleux, et pourtant simple et naturel ! Les paroles de David, dans le psaume 45, sont accomplies : " Le Très Haut a sanctifié son tabernacle ; Dieu est au milieu de lui, il ne sera pas ébranlé ! "

Il était à peu près minuit quand je vis ce mystère. Au bout de quelque temps, sainte Anne entra chez Marie avec les autres femmes. Un mouvement merveilleux dans la

nature les avait éveillées ; une nuée lumineuse avait paru au-dessus de la maison. Quand elles virent la sainte Vierge à genoux au-dessous de la lampe, ravie en extase dans sa prière, elles s'éloignèrent respectueusement.

Au bout de quelque temps, je vis la sainte Vierge se relever et s'approcher de son petit autel, qui était contre le mur ; elle alluma la lampe et pria debout. Des rouleaux écrits étaient devant elle sur un pupitre élevé. Je la vis ensuite se mettre sur sa couche vers le matin.

Alors mon conducteur m'emmena ; mais quand je fus dans le petit vestibule de la maison, je fus prise d'une grande frayeur. Cet affreux serpent était là aux aguets, il se précipita sur moi et voulut se cacher dans les plis de ma robe. J'étais dans une horrible angoisse ; mais mon guide me retira promptement de là, et je vis reparaître les trois esprits qui frappaient de nouveau le monstre. Je crois toujours entendre son effroyable cri, et j'en frissonne encore.

En contemplant cette nuit le mystère de l'Incarnation, je fus encore instruite de plusieurs autres choses. Anne reçut une connaissance intérieure de ce qui s'accomplissait.

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus ; Deus in medio ejus, non commovebitur.

J'appris pourquoi le Rédempteur devait rester neuf mois dans le sein de sa mère et naître enfant, pourquoi il n'avait pas voulu naître homme fait comme notre premier père, se montrer dans toute sa beauté comme Adam sortant des mains du Créateur ; mais je ne puis plus exprimer cela clairement. Ce que j'en comprends encore, c'est qu'il a voulu sanctifier de nouveau la conception et la naissance des hommes, qui avaient été tellement dégradées par le péché originel. Si Marie devint sa mère et s'il ne vint pas plus tôt, c'est qu'elle seule était, ce que jamais créature ne fut avant elle ni après elle, le pur vase de grâce que Dieu avait promis aux hommes, et dans lequel il devait se faire homme, pour payer les dettes de l'humanité au moyen des mérites surabondants de sa Passion. La sainte Vierge était la fleur parfaitement pure de la race humaine, éclos dans la plénitude des temps. Tous les enfants de Dieu parmi les hommes, tous ceux qui, depuis le commencement, avaient travaillé à l'oeuvre de la sanctification, ont contribué à sa venue. Elle était le seul or pur de la terre ; elle seule était la portion pure et sans tache de la chair et du sang de l'humanité tout entière, qui, préparée, épurée, recueillie, consacrée à travers toutes les générations de ses ancêtres, conduite, protégée et fortifiée sous le régime de la loi de Moïse, se produisait enfin comme la plénitude de la grâce. Elle était prédestinée dans l'éternité, et elle a paru dans le temps comme mère de l'Eternel.

(Aux jours de fête de la Mère de Jésus, l'Eglise fait ainsi parler la sainte Vierge d'elle-même, par la bouche de la Sagesse divine, dans les Proverbes de Salomon, C. VIII) :

" Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et j'étais déjà conçue ; les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre ; la pesante masse des montagnes ne subsistait pas encore. J'étais enfantée avant les collines. Il n'avait point encore créé la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente ; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable ; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il mettait en équilibre les eaux des fontaines ; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il imposait une loi aux eaux ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses avec lui ; j'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde et trouvant mes délices à être avec les enfants des hommes. Écoutez-moi donc maintenant, mes enfants : heureux ceux qui gardent mes voies. Écoutez mes instructions, soyez sages et ne les rejetez point : heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison et qui se tient à ma porte ; car celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut dans les trésors de la bonté du Seigneur. "

La sainte Vierge était âgée d'un peu plus de quatorze ans lors de l'incarnation de Jésus-Christ. Jésus-Christ arriva à l'âge de trente-trois ans et trois fois six semaines. Je dis trois fois six, parce que le chiffre six m'est montré en cet instant même trois fois répété.

XL Visitation de Marie.

(Dans la messe de cette fête, l'Église se sert des paroles du Cantique des Cantiques, II, 8-14.)

" C'est la voix de mon bien-aimé : le voici qui vient, sautant sur les montagnes, passant par-dessus les collines. Mon bien-aimé est semblable à un chevreuil et à un faon de biche. Le voici qui se tient derrière notre muraille, qui regarde par la fenêtre, qui jette ses regards à travers les grilles. Voilà mon bien-aimé qui me parle et qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma beauté, et venez, car l'hiver est déjà passé. Les pluies se sont dissipées et ont cessé entièrement, les fleurs ont paru sur notre terre, le temps de tailler la vigne est venu, la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre, le figuier a poussé ses premiers bourgeons, les vignes sont en fleur et ont répandu leur odeur. Levez vous, ma bien aimée, mon

unique beauté, et venez. Vous êtes ma colombe retirée dans les trous de la pierre : montrez-moi votre face ; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles, car votre voix est douce et votre visage est beau. "

XLI - Marie et Joseph en voyage pour visiter Elisabeth.

Quelques jours après l'Annonciation de l'ange à Marie, saint Joseph revint à Nazareth et il fit certains arrangements dans la maison pour pouvoir exercer son métier, car il n'avait pas encore été à demeure à Nazareth, où il avait passé à peine deux jours. Il ne savait rien de l'incarnation de Dieu dans Marie ; elle était la mère du Seigneur, mais elle était aussi la servante du Seigneur et gardait humblement son secret. La sainte Vierge, lorsqu'elle sentit que le Verbe s'était fait chair en elle, éprouva un grand désir d'aller tout de suite à Juttah, près d'Hébron, visiter sa cousine Elisabeth, que l'ange lui avait dit être enceinte depuis six mois. Comme on approchait du temps où Joseph devait se rendre à Jérusalem pour la fête de Pâques, elle désira l'accompagner pour aller assister Elisabeth pendant sa grossesse. Joseph se mit donc en route pour Juttah avec la sainte Vierge.

La soeur Emmerich raconta les détails suivants du voyage de Joseph et de Marie ; mais il y a dans ses récits beaucoup de lacunes, causées par son état de maladie et par des dérangements continuels. Elle ne raconta pas le départ, mais pendant quelques jours consécutifs différentes scènes de voyage que nous communiquons ici.

Leur route se dirigeait vers le midi ; ils avaient avec eux un Ane sur lequel Marie montait de temps en temps. Il portait quelques effets, entre autres un sac appartenant à Joseph, où se trouvait une longue robe brune de la sainte Vierge avec une espèce de capuchon. On l'attacha sur le cou de l'âne. Marie mettait cet habit quand elle allait au temple ou à la synagogue. En voyage elle portait une tunique de laine brune, une robe grise avec une ceinture par-dessus, et une coiffe tirant sur le jaune.

Ils voyageaient assez vite. Je les vis, après avoir traversé la plaine d'Esdreton, dans la direction du midi, gravir une hauteur et entrer dans la ville de Dothan, chez un ami du père de Joseph. C'était un homme assez riche, originaire de Bethléhem. Le père de Joseph l'appelait son frère, quoiqu'il ne le fût pas : mais il descendait de David par un homme qui était aussi roi, à ce que je crois, et qui s'appelait Éla, ou Eldoa, ou Eldad, je ne sais plus bien lequel '. Cet endroit était très commerçant.

Je les vis une fois passer la nuit sous un hangar ; puis, comme ils étaient encore à douze lieues de la demeure de Zacharie, je les vis un soir dans un bois sous une cabane de branchages, toute recouverte de feuillage vert avec de belles fleurs blanches. On trouve souvent dans ce pays, au bord des routes, de ces cabanes de

verdure ou même des bâtiments plus solides dans lesquels les voyageurs peuvent passer la nuit ou se rafraîchir et apprêter les aliments qu'ils ont avec eux. Une famille du voisinage a la surveillance de plusieurs abris de ce genre et fournit plusieurs choses nécessaires moyennant une modique rétribution.

La soeur Emmerich vit Jésus, le 2 novembre (12 Marcheswan) de sa trente et unième année, dans cette même maison de Dothan où il guérit de l'hydropisie un homme de cinquante ans, nommé Issachar, mari de Salomé, la fille des maîtres de cette maison. A cette occasion Issachar parla du séjour qui⁷ avaient fait Marie et Joseph. Le rejeton de David que la soeur nomme Eldoa ou Eldad, et par lequel le père de cette Salomé était parent de saint Joseph, pourrait bien être Elioda ou Eliada, fils de David cité dans le second livre des rois, V, 16, et dans le premier livre des Paralipomènes, III, 8. Quoiqu'on doive admettre naturellement des confusions fréquentes dans les noms prononcés par la soeur, on ne doit pourtant pas admettre que cette confusion ait toujours lieu. Les noms propres en hébreu ont en général une signification précise ; mais comme un seul et même sens peut s'exprimer de différentes manières dans la langue hébraïque, les mêmes personnes portent souvent différents noms. Ainsi nous trouvons un fils de David appelé tantôt Elischna " Dieu aide ", tantôt Elischama " Dieu entend ". Ainsi Eldea ou Eldoa peut aussi bien signifier " Dieu vient " qu'Eliada. La mention peu précise que ce rejeton de David aurait été roi, ne doit point étonner, car il est indubitable que des fils ou petits-fils de David eurent le gouvernement de certains pays dépendant du royaume d'Israel.

Ici il semble y avoir une lacune dans le récit. Vraisemblablement la sainte Vierge alla avec Joseph à Jérusalem pour la fête de Pâques, et ce n'est que de là qu'elle se rendit chez Elisabeth, car il est dit plus haut que Joseph allait à la fête, et plus loin que Zacharie était revenu chez lui après les fêtes de Pâques la veille de la visitation de Marie.

De Jérusalem ils n'allèrent pas tout droit à Juttah, mais ils firent un détour vers le levant pour voyager plus solitairement. Ils contournèrent une petite ville à deux lieues d'Emmaus, et prirent alors des chemins que Jésus suivit souvent pendant ses années de prédication. Ils eurent ensuite deux montagnes à franchir. Entre ces deux montagnes je les vis une fois se reposer, manger du pain et mêler dans leur eau des gouttes de baume qu'ils avaient recueillies pendant le voyage. Le pays ici était très montagneux. Ils passèrent devant des rochers qui étaient plus larges d'en haut que d'en bas ; on voyait aussi là de grandes cavernes dans lesquelles étaient toutes sortes de pierres singulières. Les vallées étaient très fertiles.

Leur chemin les conduisit encore à travers des bois, des landes, des prés et des champs. Dans un endroit assez rapproché du terme du voyage, je remarquai

particulièrement une plante qui avait de jolies petites feuilles vertes et des grappes de fleurs, formées de neuf clochettes roses fermées. Il y avait là quelque chose dont j'avais à m'occuper, mais j'ai oublié de quoi il s'agissait '.

Cette fleur' avec neuf clochettes, avait peut-être pour la soeur un rapport mystique aux neuf mois que le Seigneur passa dans le sein de sa mère ; peut-être aussi y vit-elle le symbole de quelque dévotion ou exercice de piété se rattachant à la fête de la Visitation. Du reste, un ami versé dans la connaissance de l'Écriture sainte, communiqua à l'écrivain l'observation suivante : " La fleur indiquée ici est probablement la petite grappe de cyprès (*Lawsonia spinosa inermis*, Linn.), dont il est dit dans le Cantique des Cantiques (I, 13) : "Mon bien-aimé est pour moi une grappe de cyprès (*botrus cypri*) cueillie dans les vignes d'Engaddi. "Mariti, dans son voyage en Syrie et en Palestine, a vu cet arbrisseau et sa fleur dans la contrée où la soeur fait voyager la sainte Vierge. Les feuilles sont, d'après lui, plus petites et plus élégantes que celles du myrte ; les fleurs, couleur de rose, disposées par bouquets en forme de grappe, ce qui, d'ailleurs, correspond à la description sommaire de la soeur, quand elle dit qu'elle a à s'occuper de quelque chose qu'elle a oublié touchant ces fleurs campaniformes ; il s'agit peut-être d'une méditation sur le Cantique des Cantiques (I, 13). Comme en ce moment le bien-aimé était encore sous le cœur virginal de sa mère, elle célébrait peut-être, en contemplant les capsules de cet arbrisseau, le degré de développement du Verbe fait chair, et cette méditation pouvait être d'autant plus féconde, que la grappe odorante des fleurs de cyprès s'appelle en hébreu grappe de kopher, c'est-à-dire grappe de la réconciliation, et c'est pourquoi quelques commentateurs trouvent dans les paroles : "Mon bien-aimé est pour moi une grappe de cyprès, "le sens suivant : " Mon bien-aimé a donné pour moi la grappe sanglante de la réconciliation ". De même que les Orientaux estiment beaucoup ces bouquets de fleurs odorantes et les regardent comme un présent très agréable, la soeur, en voyant passer la sainte Vierge près de ces grappes de fleurs, pouvait fêter les progrès de la maturité de la grappe du sang de la réconciliation dans le fruit béni de ses entrailles. Elle considérait peut-être, dans le texte du Cantique des Cantiques le sens suivant lequel on pouvait dire : La vraie grappe du kopher mûrit pour nous sous le cœur de Marie, de même que dans le texte : " Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe qui repose entre mes mamelles ; "elle peut avoir considéré que Marie, plus tard, porta Jésus enfant sur son sein, et dans la suite, après la descente de croix, reçut le Sauveur dans ses bras lorsqu'on l'embaumait avec de la myrrhe, quoique lui-même fut la véritable myrrhe qui préserve de ta corruption.

XLII - Arrivée de Marie et de Joseph chez Elisabeth et Zacharie.

Une partie des visions qui suivent furent communiquées lors de la fête de la Visitation. en juillet 1820 : d'autres se présentèrent à elle dans une contemplation où

elle entendit Eliud, un vieil Essénien de Nazareth, qui accompagnait Jésus allant se faire baptiser par saint Jean au mois de septembre de la première année de la prédication, raconter plusieurs choses relatives aux parents et à la première jeunesse du Sauveur, car il était en relations intimes avec la sainte Famille.

La maison de Zacharie était sur une colline isolée. Il y avait alentour des groupes de maisons. Un ruisseau assez fort descendait de la montagne.

Il me sembla que c'était le moment où Zacharie revenait chez lui de Jérusalem après les fêtes de Pâques. Je vis Elisabeth, poussée par un désir inquiet, aller assez loin de sa maison sur la route de Jérusalem, et Zacharie qui revenait, tout effrayé de la rencontrer à une si grande distance de chez elle dans la situation où elle se trouvait. Elle lui dit qu'elle avait le coeur très agité, et qu'elle était poursuivie par la pensée que sa cousine ..Marie de Nazareth venait la voir. Zacharie chercha à lui faire perdre cette idée ; il lui fit entendre par signes et en écrivant sur une tablette combien il était peu vraisemblable qu'une nouvelle mariée entreprit en ce moment un si grand voyage. Ils revinrent ensemble à la maison.

Elisabeth ne pouvait renoncer à son espérance, car elle avait appris en songe qu'une femme de son sang était devenue la mère du Messie promis. Elle avait pensé alors à Marie, avait conçu un ardent désir de la voir et l'avait vue en esprit venant vers elle. Elle avait préparé dans sa maison, à droite de l'entrée, une petite chambre avec des sièges. C'était là qu'elle était assise le lendemain, toujours dans l'attente, et regardant si Marie arrivait. Bientôt elle se leva et s'en alla sur la route au-devant d'elle.

Élisabeth était une femme âgée, de grande taille : elle avait je visage petit et de jolis traits ; sa tête était enveloppée. Elle ne connaissait la sainte Vierge que de réputation. Marie, la voyant de loin, connut que c'était elle, et s'en alla en toute hâte à sa rencontre, précédant saint Joseph, qui discrètement resta en arrière. Marie fut bientôt parmi les maisons voisines dont les habitants, frappés de sa merveilleuse beauté et émus d'une certaine dignité surnaturelle qui était dans toute sa personne, se retirèrent respectueusement quand elle rencontra Élisabeth. Elles se saluèrent amicalement en se tendant la main. En ce moment, je vis un point lumineux dans la sainte Vierge, et comme un rayon de lumière qui partait de là vers Élisabeth, et dont celle-ci reçut une impression merveilleuse. Elles ne s'arrêtèrent pas en présence des hommes ; mais, se tenant par le bras, elles gagnèrent la maison par la cour placée en avant : à la porte de la maison, Élisabeth souhaita encore la bienvenue à Marie, et elles entrèrent.

Joseph, qui conduisait l'âne, arriva dans la cour, remit l'animal à un serviteur et alla chercher Zacharie dans une salle ouverte sur le côté de la maison. Il salua avec beaucoup d'humilité le vieux prêtre ; celui-ci l'embrassa cordialement et s'entretint

avec lui au moyen de la tablette sur laquelle il écrivait, car il était muet depuis que l'ange lui avait apparu dans le temple.

Marie et Élisabeth, entrées par la porte de la maison, se trouvèrent dans une salle qui me parut servir de cuisine. Ici elles se prirent par les bras. Marie salua Élisabeth très amicalement, et elles appuyèrent leurs joues l'une contre l'autre. Je vis alors quelque chose de lumineux rayonner de Marie jusque dans l'intérieur d'Élisabeth ; celle-ci en fut tout illuminée ; son coeur fut agité d'une sainte allégresse et profondément ému. Elle se retira un peu en arrière en élevant la main, et pleine d'humilité, de joie et d'enthousiasme, elle s'écria : " Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. D'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Voici qu'aussitôt que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mon sein. vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira ".

Après ces dernières paroles, elle conduisit Marie dans la petite chambre préparée pour elle, afin qu'elle pût s'asseoir et se reposer des fatigues de son voyage. Il n'y avait que deux pas à faire jusque-là. Mais Marie quitta le bras d'Élisabeth qu'elle avait pris, croisa ses mains sur sa poitrine et commença le cantique inspiré : " Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car voilà que tous les siècles m'appelleront bienheureuse, parce que Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras ; il a dissipé ceux qui étaient enflés d'orgueil dans les pensées de leur coeur. Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les humbles. Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les mains vides. Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, s'étant souvenu de sa miséricorde, selon la promesse qu'il avait faite à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toute la suite des siècles'.

Lorsque le vieil Eliud, dans la circonstance indiquée plus haut, „entretint de cet événement avec Jésus, je l'entendis expliquer d'une manière admirable tout ce cantique de Marie ; mais je ne me sens pas en état de répéter cette explication.

Je vis qu'Élisabeth répétait tout bas le Magnificat avec un semblable mouvement d'inspiration ; ensuite elles s'assirent sur des sièges très bas : il y avait sur une petite table, peu élevée aussi, un petit verre placé devant elles. Combien j'étais heureuse ! j'ai répété avec elles toutes leurs prières, et je me suis assise à peu de distance. Oh ! combien j'étais heureuse !

La soeur Emmerich raconta ce qui était arrivé le jour précédent. Après midi, elle dit

dans son sommeil : Joseph et Zacharie sont ensemble ; ils s'entretiennent de la venue prochaine du Messie et de l'accomplissement des prophéties. Zacharie est un grand et beau vieillard, habillé en prêtre ; il répond toujours par signes ou en écrivant sur une tablette. Ils sont assis sur le côté de la maison dans une salle ouverte qui a vue sur le jardin. Maria et Élisabeth sont assises dans le jardin, sur un tapis, sous un grand arbre, derrière lequel est une fontaine d'où l'eau sort quand on retire une bonde. Je vois tout autour du gazon et des fleurs, et des arbres avec de petites prunes jaunes. Elles mangent ensemble des fruits et des petits pains tirés de la besace de Joseph. Quelle simplicité et quelle frugalité touchantes ! il y a dans la maison deux servantes et deux serviteurs ; je les vois aller et venir. Ils apprêtent sous un arbre une table avec des aliments. Zacharie et Joseph viennent et mangent quelque chose. Joseph voudrait revenir tout de suite à Nazareth : mais il restera huit jours. Il ne sait rien de l'état de grossesse de la sainte Vierge. Marie et Élisabeth se taisaient là-dessus. Il y avait dans leur intérieur comme une entente secrète et profonde de l'une à l'autre.

Plusieurs fois le jour, spécialement avant les repas, quand tous étaient ensemble, les saintes femmes disaient des espèces de litanies' : Joseph priait avec elles, et je vis ensuite apparaître une croix entre elles. Il n'y avait pourtant pas encore de croix : c'était comme si deux croix se fussent visitées'.

Ce nom d'une forme connue de la prière chrétienne ne doit pas nous surprendre dans un récit qui est encore de l'Ancien Testament La forme des litanies existait longtemps avant la naissance de Jésus-Christ ; ainsi le psaume 135 (dans l'hébreu, 136) est une véritable litanie. Il en est de même d'une partie du psaume 117 (118 dans l'hébreu) et de plusieurs autres.

Nous ne pouvons pas expliquer avec précision ce que la soeur voulait dire par ces paroles : " C'était comme si deux croix se fussent visitées ". Suivant la pieuse coutume de sa patrie, pays aux vieilles moeurs catholiques, quand différentes paroisses se réunissent en procession pour quelque dévotions à faire en commun, elles portent avec elles leurs croix et lents images de la sainte Vierge, et l'on dit alors que les croix ou que les images de Marie se rendent visite. Peut-être a-t-elle voulu dire, à l'occasion de cette apparition d'une croix entre la sainte Vierge et Elisabeth réunies pour prier, que c'était comme sa Jésus, le crucifié futur reposant encore dans le sein de sa Mère, et sa croix, instrument de notre rédemption, reposant aussi dans le sein de l'avenir, se rendaient visite.

Le 3 juillet, elle raconta ce qui suit : Hier soir, ils ont mangé tous ensemble ; ils restèrent assis jusque vers minuit, près d'une lampe, sous l'arbre du jardin. Je vis ensuite Joseph et Zacharie seuls dans un oratoire. Je vis Marie et Élisabeth dans leur

petite chambre ; elles se tenaient debout, vis-à-vis l'une de l'autre, comme ravies en extase, et disaient ensemble le Magnificat.

Outre le vêtement décrit plus haut, la sainte Vierge avait comme un voile noir transparent qu'elle baissait quand elle parlait à des hommes. Aujourd'hui, Zacharie a conduit saint Joseph dans un autre jardin séparé de la maison. Zacharie est en toutes choses plein d'ordre et de ponctualité. Ce jardin est abondant en beaux arbres et produit des fruits de toute espèce ; il est très bien tenu ; il est traversé par une allée en berceau, sous laquelle on est à l'ombre ; à l'extrémité du jardin, se trouve cachée une petite maison de plaisance dont la porte est sur le côté. Dans le haut de cette maison, sont des ouvertures fermées avec des châssis ; il y a un lit de repos en nattes, recouvert de mousses ou d'autres herbes : je vis aussi là deux figures blanches de la grandeur d'un enfant ; je ne sais pas comment elles étaient là, ni ce qu'elles représentaient ; mais je trouvais qu'elles ressemblaient à Zacharie et à Élisabeth, seulement beaucoup plus jeunes.

J'ai vu aujourd'hui, dans l'après-midi, Marie et Élisabeth occupées ensemble dans la maison. La sainte Vierge prenait part à tous les soins du ménage ; elle préparait toute sorte d'effets pour l'enfant qu'on attendait. Je les vis travailler ensemble ; elles tricotaient une grande couverture pour le lit d'Élisabeth lorsqu'elle serait accouchée. Les femmes juives se servaient de couvertures de ce genre : il y avait au milieu une espèce de poche, disposée de façon que l'accouchée put s'envelopper tout entière avec son enfant ; elle s'emmaillottait là dedans, soutenue par des coussins, et pouvait à volonté se mettre sur son séant ou rester couchée. Sur le bord de cette couverture étaient des fleurs et des sentences brodées à l'aiguille. Marie et Elisabeth préparaient aussi toutes sortes d'objets qui devaient être donnés aux pauvres à la naissance de l'enfant. Je vis sainte Anne, pendant l'absence de la sainte Famille, envoyer souvent sa servante dans la maison de Nazareth pour voir si tout y était en ordre ; je l'ai vue aussi y aller une fois elle-même.

Le 4 juillet, elle raconta ce qui suit : Zacharie est allé avec Joseph se promener dans les champs. La maison est isolée sur une colline ; c'est la plus belle maison qu'il y ait dans la contrée ; d'autres sont dispersées tout autour. Marie est un peu fatiguée ; elle est seule avec Elisabeth à la maison.

Le 5 juillet, elle dit : J'ai vu Zacharie et Joseph passer la nuit d'aujourd'hui dans le jardin, situé à quelque distance de la maison. Je les vis tantôt dormir dans la petite maison qui est là, tantôt prier en plein air ; ils revinrent au point du jour. Je vis Élisabeth et la sainte Vierge à la maison ; tous les matins et tous les soirs, elles répétaient ensemble le cantique Magnificat, dicté par le Saint Esprit à Marie après la salutation d'Élisabeth.

La salutation de l'ange fut pour Marie comme une consécration qui faisait d'elle l'Église de Dieu. Lorsqu'elle prononça ces mots : " Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ", le Verbe divin, salué par l'Église, salué par sa servante, entra en elle ; dès lors, Dieu fut dans son temple, Marie fut le temple et l'Arche d'alliance du Nouveau Testament. La salutation d'Elisabeth, le tressaillement de Jean dans le sein de sa mère, furent le premier culte rendu devant ce sanctuaire. Lorsque la sainte Vierge entonna le Magnificat, l'Église de la nouvelle alliance, du nouveau mariage, célébra, pour la première fois, l'accomplissement des promesses divines de l'ancienne alliance, de l'ancien mariage, récitant en actions de grâces un Te Deum laudamus. Qui pourrait dignement exprimer combien était touchant à voir l'hommage rendu par l'Église à son Sauveur dès avant sa naissance I

Cette nuit, pendant que je voyais prier les saintes femmes, j'ai eu plusieurs intuitions et explications relatives au Magnificat et à l'approche du Saint Sacrement dans la situation présente de la sainte Vierge. Mon état de souffrance et de nombreux dérangements sont cause que j'ai oublié presque tout ce que j'ai vu. Au passage du Magnificat : " il a fait éclater la puissance de ses bras, "j'ai vu différents tableaux figuratifs du Saint-Sacrement de l'autel dans l'Ancien Testament. Il y avait entre autres un tableau d'Abraham sacrifiant Isaac, et d'Isaïe annonçant à un méchant roi quelque chose dont celui-ci se moquait ; je l'ai oublié. J'ai vu bien des choses depuis Abraham jusqu'à Isaïe, et depuis celui-ci jusqu'à la sainte vierge Marie, et j'y ai toujours vu le Saint Sacrement s'approchant de l'Église de Jésus-Christ, qui, lui-même, reposait encore dans le sein de sa mère'.

Quand la soeur Emmerich eut dit ceci, elle récita les litanies du Saint Esprit et l'hymne Veni, sancte Spiritu., et s'endormit en souriant. Au bout de quelque temps, elle dit d'un ton très anisé : Je ne dois plus rien faire aujourd'hui, ni laisser entrer personne chez moi, car je dois revoir tout ce que j'avais oublié. Si je puis être tout à fait tranquille, je pourrai connaître et raconter le mystère de l'Arche d'alliance, le Saint sacrement de l'ancienne alliance. J'ai vu cette époque du repos, c'est une belle époque. J'ai vu près de moi l'écrivain, je dois donc apprendre beaucoup de choses ". Pendant qu'elle parlait ainsi, son visage s'animait et rougissait dans son sommeil comme je visage d'un enfant ; elle retira de dessous la couverture ses mains marquées des stigmates et dit : "il fait bien chaud là où est Marie, dans la terre promise. Ils vont tous dans le jardin où est la maisonnette, d'abord Zacharie et Joseph, puis Élisabeth et Marie ; on a tendu une toile sous l'arbre comme pour faire une tente : il y a, d'un côté, des sièges très bas avec des dossiers.

La mission d'Isaïe, oubliée par elle, est sans aucun doute sa prophétie au roi Achaz (l'III 3, 251 : Voici que la Verbe concevra, etc.

XLIII - Détails personnels à la narratrice.

Elle continua ainsi : Je dois prendre du repos et revoir ce que j'avais oublié : la douce prière à l'Esprit Saint m'est venue en aide. Ah ! c'est si doux et si agréable ! à cinq heures du soir, elle gémit et dit : Je n'ai pas observé, par suite de mes négligences, l'ordre de ne laisser personne venir près de moi. Une femme de ma connaissance a parlé devant moi de choses odieuses ; je me suis fâchée et me suis endormie là-dessus. Le bon Dieu a mieux tenu sa parole que moi la mienne ; il m'a montré de nouveau tout ce que j'avais oublié : cependant, pour ma punition, j'en ai laissé échapper la plus grande partie. Elle dit alors ce qui suit, et nous le communiquons, quoiqu'il y ait répétition de choses déjà dites, parce que nous ne pouvons pas exprimer ce qu'elle a voulu dire autrement qu'elle ne l'a fait elle-même. Voici donc ce qu'elle dit : Je vis comme d'habitude les deux saintes femmes dire le Magnificat en se tenant vis-à-vis l'une de l'autre. Au milieu de leur prière, le sacrifice d'Abraham me fut montré. Vint ensuite une série de tableaux figuratifs se rapportant à l'approche du Saint Sacrement. Il me semblait n'avoir jamais aperçu aussi clairement les mystères sacrés de l'ancienne alliance.

Le jour suivant, elle dit : Ainsi que cela m'avait été promis, j'avais vu de nouveau tout ce que j'avais oublié. J'étais toute joyeuse de pouvoir raconter tant de choses merveilleuses sur les patriarches et l'Arche d'alliance ; mai' il y a eu sans doute dans cette joie quelque chose contre l'humilité, car Dieu ne permet pas que je puisse raconter avec ordre et expliquer clairement tout cela.

Le nouveau dérangement dont elle parlait fut amené par un incident particulier, à la suite duquel se produisirent les souffrances commémoratives de la Passion du Sauveur qui se manifestaient souvent chez elle : elle en fut d'autant plus incapable de mettre de l'ordre dans ses communications. Comme pourtant, depuis ses visions sur le Magnificat répété à plusieurs reprises par les saintes femmes, elle raconta par fragments et sans suite plusieurs choses relatives à la bénédiction mystérieuse de l'Ancien Testament et à l'Arche d'alliance, on s'est efforcé de faire de tout cela, autant que possible, un certain ensemble qui sera ajouté comme appendice, ou réservé pour me place plus appropriée, afin de ne pas interrompre la vie de la sainte Vierge.

Voici ce qu'elle dit le vendredi 6 juillet : Je vis hier soir Élisabeth et la sainte Vierge se rendre au jardin éloigné de la maison de Zacharie. Elles avaient des fruits et des petits pains dans des corbeilles, et voulaient passer la nuit dans cet endroit. Quand Joseph et Zacharie y vinrent plus tard, je vis la sainte Vierge aller à leur rencontre. Zacharie avait sa petite tablette Mais il faisait trop sombre pour qu'il pût écrire, et je vis Marie, poussée intérieurement par le Saint Esprit, lui dire qu'il parlerait cette nuit, et qu'il pouvait laisser là sa tablette, parce qu'il serait bientôt en état de s'entretenir

avec Joseph et de prier avec lui. Très surprise de cela, je secouais la tête et je refusais d'admettre qu'il en fût ainsi ; mais mon ange gardien ou le guide spirituel qui est toujours près de moi, me dit, en me faisant signe de regarder d'un autre côté : " Tu ne veux pas croire cela, regarde donc ce qui se passe par ici ". Je vis alors du côté qu'il m'indiquait un tout autre tableau, d'une époque très postérieure.

Sa fête tombait le 6 juillet, jour où la soeur Emmerich communiquait ceci, et l'écrivain ne le savait pas. Quand il l'apprit en jetant par hasard les yeux sur le calendrier, il trouva là une nouvelle confirmation de cette relation entre toutes ses visions et les fêtes correspondants de l'Eglise qui avait si souvent surpris et singulièrement touché. Le prêtre saint Goar, originaire d'Aquitaine, établit au sixième siècle près de l'embouchure du Mochenbach dans le Rhin (près de la petite ville actuelle de Saint Goar). Il y vécut en anachorète et convertit à la foi chrétienne beaucoup de païens auxquelles il avait eu l'occasion de donner l'hospitalité. Il fut mandé devant l'évêque Rusticus de Trèves sur une fausse accusation de mauvaises moeurs, et ce fut alors qu'eut lieu le miracle montré à la soeur Emmerich pour lui prouver la puissance de la loi simple Rusticus accusa saint Goar de sorcellerie, mais un autre miracle qu'il lui demanda comme preuve de son innocence excita chez le prélat une telle confusion, qu'il se jeta aux pieds du saint, avouant sa faute et lui demandant pardon. Saint Goar, de retour dans son ermitage et pressé à plusieurs reprises par Sigebert, roi d'Austrasie, d'accepter le siège épiscopal de Trèves, pria Dieu de le retirer du monde. Il fut exaucé vers la fin du sixième siècle.

Je vis le saint ermite Goar' dans un endroit où on avait coupé du blé. Il parlait à des messagers d'un évêque mal disposé à son égard, et ces hommes aussi ne lui voulaient pas de bien. Quand il les eut accompagnés jusque chez l'évêque, je le vis chercher un crochet pour y suspendre son manteau. Comme il vit alors un rayon de soleil qui pénétrait par une ouverture du mur, dans la simplicité de sa foi, il attacha son manteau à ce rayon, et le manteau resta ainsi suspendu en l'air. Je fus émerveillé de ce miracle produit par la simplicité de la foi, et ne m'étonnai plus d'entendre parler Zacharie, puisque cette grâce lui arrivait par le moyen de la sainte Vierge, dans laquelle Dieu lui-même habitait. Mon guide me parla alors de ce qu'on appelle miracle ; je me souviens qu'il me dit, entre autres choses : " une confiance entière en Dieu, avec la simplicité d'un enfant, donne à tout l'être et la substance ". (Voir Hébr.IX,1) Ces paroles me donnèrent de grandes lumières intérieures sur tous les miracles, mais je ne puis m'expliquer bien clairement sur cela.

Je vis alors les quatre saints personnages passer la nuit dans le Jardin : ils s'assirent et mangèrent un peu, puis je les vis marcher deux à deux, s'entretenir eu priant, et entrer alternativement dans la petite maison pour y prendre du repos. J'appris aussi qu'après

le sabbat Joseph retournerait à Nazareth, et que Zacharie l'accompagne. rait à quelque distance ; il faisait clair de lune et le ciel était très pur.

Je vis ensuite, pendant la prière des deux saintes femmes, une partie du mystère concernant le Magnificat ; je dois tout revoir samedi, veille de l'octave de la Fête, et je pourrai alors en dire quelque chose. Je ne puis maintenant communiquer que ce qui suit : le Magnificat est un cantique d'actions de grâces pour l'accomplissement de la bénédiction mystérieuse de l'ancienne alliance.

Pendant la prière de Marie, je vis successivement tous ses ancêtres. Il y avait, dans la suite des siècles, trois fois quatorze couples d'époux qui se succédaient et dans lesquels le père était toujours le rejeton du mariage précédent ; de chacun de ces couples, je vis sortir un rayon de lumière qui se dirigeait sur Marie pendant qu'elle était en prières. Tout ce tableau grandit devant mes yeux comme un arbre avec des branches de lumière qui allaient toujours s'embellissant, et Je vis enfin à une place marquée de cet arbre lumineux la chair et le sang purs et sans tache de Marie, desquels Dieu devait former son humanité, se montrer dans une lumière de plus en plus vive. Je priai alors, pleine de joie et d'espérance, comme un enfant qui verrait croître devant lui l'arbre de Noël. Tout cela était une image de l'approche de Jésus Christ selon la chair et de son très saint sacrement ; c'était comme si j'avais vu mûrir le froment pour former le pain de vie dont je suis affamée. Cela ne peut s'exprimer. Je ne puis pas trouver de paroles pour dire comment s'est formée la chair dans laquelle le Verbe s'est fait chair ; comment pourrait s'y prendre pour cela une pauvre créature humaine qui est encore dans cette chair dont le Fils de Dieu et de Marie a dit que la chair ne sert de rien et que l'esprit seul vivifie ; lui qui a dit encore que ceux-là seuls qui se nourrissent de sa chair et de son sang auront la vie éternelle, et seront ressuscités par lui au dernier jour. Sa chair et son sang sont seuls la vraie nourriture, ceux-là seuls qui prennent cette nourriture demeurent en lui et lui en eux.

Je ne puis exprimer comment j'ai vu, depuis le commencement, l'approche successive de l'incarnation de Dieu, et, avec elle, l'approche du Saint Sacrement de l'autel se manifestant de génération en génération, puis une nouvelle série de patriarches, représentants du Dieu vivant qui réside parmi les hommes comme victime et comme nourriture, jusqu'à son second avènement au dernier jour, dans l'institution du sacerdoce, que l'Homme-Dieu, le nouvel Adam, chargé d'expier la faute du premier, a transmis à ses apôtres, et ceux-ci par l'imposition des mains aux prêtres qui leur ont succédé pour former une semblable succession non interrompue de génération de prêtres en génération de prêtres. Tout cela m'a fait connaître que la récitation de la généalogie de Notre Seigneur devant le Saint Sacrement, à la Fête-Dieu, renferme un grand et profond mystère ; j'ai aussi connu, par là, que de même que, parmi les ancêtres de Jésus-Christ, selon la chair, plusieurs ne furent pas des saints et furent

même des pécheurs sans cesser d'être des degrés de l'échelle de Jacob, par lesquels Dieu descendit jusqu'à l'humanité, de même aussi les évêques indignes restent capables de consacrer le Saint Sacrement et de conférer la prêtrise avec tous les pouvoirs qui y sont attachés. Quand on voit ces choses, on comprend bien pourquoi l'Ancien Testament est appelé dans de vieux livres allemands l'ancienne alliance ou l'ancien mariage, de même que le Nouveau Testament y est appelé la nouvelle alliance ou le nouveau mariage. La fleur suprême de l'ancien mariage fut la Vierge des vierges, la Fiancée du Saint Esprit, la très chaste Mère du Sauveur, le Vase spirituel, le Vase honorable, le Vase insigne de dévotion ', dans lequel le Verbe s'est fait chair. Avec ce mystère, commence le nouveau mariage, la nouvelle alliance. Cette alliance est virgine dans le sacerdoce et dans tous ceux qui suivent l'Agneau, et le mariage est en elle un grand sacrement, savoir, en Jésus-Christ et en sa fiancée, qui est l'Eglise. (Voir Eph.,V,32.)

Ces dénominations sont tirées en partie des litanies dans lesquelles la sainte vierge est aussi honorée sous le nom d'Arche d'Alliance.

Mais pour faire connaître, en tant que cela m'est possible, comment me fut expliquée l'approche de l'incarnation du Verbe et en même temps l'approche du Saint Sacrement de l'autel, je ne puis que répéter encore de quelle manière tout m'a été mis devant les yeux dans une série de tableaux symboliques, sans qu'il me soit possible, à cause de l'état où je me trouve, de rendre compte des détails d'une façon intelligible : je ne puis parler qu'en général. Je vis d'abord la bénédiction de la promesse que Dieu donna à nos premiers parents dans le paradis, et un rayon allant de cette bénédiction à la sainte Vierge, qui récitait le Magnificat avec sainte Elisabeth ; je vis ensuite Abraham, qui avait reçu de Dieu cette bénédiction, et un rayon allant de lui à la sainte Vierge ; puis les autres patriarches, qui avaient porté et possédé cette chose sainte, et encore le rayon allant de chacun d'eux à Marie ; la transmission de cette bénédiction jusqu'à Joachim, qui, gratifié de la plus haute bénédiction venant du Saint des saints du temple, put devenir par là le père de la très sainte vierge Marie, conçue sans péché ; enfin, c'est en celle ci que, par l'opération du Saint Esprit, le Verbe s'est fait chair ; c'est en elle, comme dans l'Arche d'alliance du Nouveau Testament, que, caché à tous les yeux, il a habité neuf mois parmi nous, jusqu'à ce qu'étant né de la vierge Marie dans la plénitude des temps, nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité.

Voici ce qu'elle raconta, le 7 juillet : J'ai vu, cette nuit, la sainte Vierge dormir dans sa petite chambre, étendue sur le côté et la tête appuyée sur le bras ; elle était enveloppée dans une bande d'étoffe blanche, depuis la tête jusqu'aux pieds Je vis, sous son coeur, briller une gloire lumineuse en forme de poire qu'entourait une petite flamme d'un

éclat indescriptible. Je vis briller dans Élisabeth une gloire moins éclatante, mais plus grande et d'une forme circulaire ; la lumière qu'elle répandait était moins vive.

Le samedi 8 juillet, elle dit ce qui suit : Dans la soirée d'hier vendredi, lorsque le sabbat commença, je vis, dans une chambre de la maison de Zacharie que je ne connaissais pas encore, allumer une lampe et célébrer le sabbat : Zacharie, Joseph et six autres hommes, qui étaient probablement des gens de l'endroit, priaient debout sous la lampe autour d'un coffre sur lequel étaient des rouleaux écrits. Ils avaient des linges qui pendaient par-dessus la tête, mais ne faisaient pas, en priant, toutes les contorsions que font les Juifs actuels, quoique souvent ils baissassent la tête et levassent les bras en l'air. Marie, Élisabeth et deux autres femmes se tenaient à part derrière une cloison grillée, d'où elles voyaient dans l'oratoire ; elles étaient toutes enveloppées jusque par-dessus la tête dans des manteaux de prière.

Après le souper du sabbat, je vis la sainte Vierge dans sa petite chambre, avec Elisabeth, récitant le Magnificat ; les mains jointes sur la poitrine et leurs voiles noirs baissés sur la figure, elles se tenaient debout contre la muraille, vis-à-vis l'une de l'autre, priant tour à tour comme des religieuses au choeur. Je récitais le Magnificat avec elles, et, pendant la seconde partie du cantique, je vis, les uns dans l'éloignement, les autres plus près, quelques-uns des ancêtres de Marie, desquels partaient comme des lignes lumineuses se dirigeant sur elle ; je voyais ces lignes ou ces rayons de lumière sortir de la bouche des ancêtres masculins et de dessous le coeur des ancêtres de l'autre sexe, et aboutir à la gloire qui était dans Marie.

Je crois qu'Abraham, lorsqu'il reçut la bénédiction qui préparait l'avènement de la sainte Vierge, habitait près de l'endroit où elle récita le Magnificat, car je vis le rayon qui partait de lui venir à elle d'un point très voisin, pendant que ceux qui partaient de personnages beaucoup plus rapprochés, quant au temps, paraissaient venir de points bien plus éloignés.

Lorsqu'elles eurent fini le Magnificat, qu'elles disaient tous les jours, matin et soir, depuis la Visitation, Elisabeth se retira, et je vis la sainte Vierge se livrer au repos.

Le dimanche soir, le sabbat étant fini, je les vis manger de nouveau. Ils prirent leur repas ensemble dans le jardin près de la maison. Ils mangèrent des feuilles vertes qu'ils trempaient dans une sauce ; il y avait aussi sur la table des assiettes avec de petits fruits, et d'autres plats, où était, je crois, du miel, qu'ils prenaient avec des espèces de spatules en corne.

Plus tard, au clair de la lune, par une belle nuit étoilée, Joseph se mit en voyage, accompagné de Zacharie. Joseph avait avec lui un petit paquet où étaient des pains et

une petite cruche, et un bâton recourbé par en haut. Ils avaient tous deux des manteaux de voyage qui recouvraient la tête. Les deux femmes les accompagnèrent à une petite distance, et s'en revinrent seules par une nuit d'une beauté remarquable.

Marie et Élisabeth rentrèrent à la maison dans la chambre de Marie. Il y avait là une lampe allumée, comme c'était toujours le cas lorsqu'elle priait et allait se coucher. Les deux femmes se tinrent vis-à-vis l'une de l'autre, et récitèrent le Magnificat.

Le mardi il juillet, elle dit ce qui suit : J'ai vu cette nuit Marie et Élisabeth. La seule chose dont je me souviens est qu'elles passèrent toute la nuit à prier, mais je n'en sais plus la raison. Le jour, je vis Marie s'occuper de différents travaux, par exemple, tresser des couvertures. Je vis Joseph et Zacharie encore en route ; ils passèrent la nuit dans un hangar. Ils avaient fait de grands détours et visité, si je ne me trompe, différentes personnes. Je crois qu'il leur fallait trois jours pour leur voyage. J'ai oublié la plupart des détails.

Le jeudi 13 juillet, elle raconta ce qui suit : Je vis hier Joseph de retour dans sa maison de Nazareth. Il ne me paraît pas avoir été à Jérusalem, mais directement chez lui. La servante d'Anne prend soin de son ménage, et va et vient d'une maison à l'autre ; à cela près, Joseph était seul. Je vis aussi Zacharie de retour dans sa maison. Je vis Marie et Élisabeth, comme toujours, réciter le Magnificat et s'occuper de différents travaux. Vers le soir, elles se promenèrent dans le jardin, où il y avait une fontaine, ce qui n'est pas commun dans le pays. Elles allaient souvent aussi, dans la soirée, quand la chaleur était passée, se promener dans les environs, car la maison de Zacharie était isolée et entourée de champs. Ordinairement elles se couchaient vers neuf heures, et se levaient toujours avant le soleil.

C'est là tout ce que la soeur Emmerich communiqua de ses visions sur la visite de la sainte Vierge à Élisabeth. Il est à remarquer qu'elle raconta cet événement à l'occasion de la fête de la Visitation, au commencement de juillet, tandis que la visite de Marie eut probablement lieu en mars, puisque l'incarnation du Christ fut annoncée à la sainte Vierge le 25 février. C'est peu de temps après que la soeur la vit partir pour se rendre chez Elisabeth, en même temps que Joseph allait à la fête de Pâques, qui tombait le 11 nisan, mois qui correspond à notre mois de mars.

XLIV - Naissance de Jean. Marie revient à Nazareth. Joseph rassuré par un ange.

Le 9 juin 1821, la soeur Emmerich) à l'occasion d'une relique de saint Parménas qui se trouvait près d'elle, raconta différentes choses touchant ce saint, et entre autres ce

qui suit : J'ai vu la sainte Vierge, après son retour de Juttah à Nazareth, passer quelques Jours chez les parents du disciple Parménas, qui, à cette époque, n'était pas encore né. Je crois avoir vu cela au moment de l'année où cela s'est passé. J'eus le sentiment qu'il en était ainsi.

D'après cela, la naissance de Jean-Baptiste aurait eu lieu à la fin de mai ou au commencement de juin. Marie resta trois mois chez Élisabeth, jusqu'à la naissance de Jean ; mais elle n'y était plus lors de la circoncision de l'enfant.

La soeur Emmerich ayant été empêchée de raconter la naissance de Jean et sa circoncision, nous donnons ici les paroles de l'Évangile.

" Le temps d'Élisabeth étant accompli, elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents apprirent que Dieu avait fait éclater sa miséricorde envers elle, et ils accoururent pour s'en réjouir avec elle. Le huitième jour, on vint circoncire l'enfant, et ils lui donnèrent le nom de son père Zacharie ; mais sa mère répondit : Il n'en sera pas ainsi ; son nom sera Jean. On lui représenta que personne n'avait ce nom dans sa parenté, et en même temps on demanda par signe à son père quel nom il voulait lui donner. Et il écrivit sur des tablettes que Jean était son nom ; et tous furent dans l'admiration. Or sa bouche fut ouverte aussitôt et sa langue déliée ; et il parlait, bénissant le Seigneur. Et une grande crainte se répandit parmi tous ceux qui habitaient dans le voisinage, et toutes ces choses se racontaient dans toutes les montagnes de la Judée. Et tous ceux qui en entendirent le récit le mirent dans leur coeur, se disant : Que croyez-vous que doive être cet enfant car la main de Dieu est avec lui. Et son père Zacharie fut rempli de l'Esprit Saint et prophétisa en ces termes : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple, et a opéré sa rédemption, et qu'il nous a élevé un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur, ainsi qu'il avait promis, dès les anciens temps, par la bouche de ses saints prophètes, qu'il nous délivrerait de nos ennemis et de ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il avait juré avec serment à Abraham notre père, afin que, délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté et la justice devant lui, tous les jours de notre vie. Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, afin de donner à son peuple la science du salut pour la rémission de leurs péchés ; par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par laquelle l'Orient nous a visités d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix. Or, l'enfant croissait et son esprit se fortifiait, et il était dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israel.

La sainte Vierge partit pour Nazareth après la naissance de Jean, et avant sa circoncision. Joseph vint à sa rencontre jusqu'à moitié chemin.

La soeur Emmerich ne dit pas par qui la sainte Vierge fut accompagnée jusque-là ; elle ne désigna pas non plus le lieu où elle se réunit à saint Joseph ; peut-être que ce fut à Dothan, où, en allant chez Élisabeth, ils s'étaient arrêtés chez un ami du père de Joseph. Vraisemblablement, elle fut accompagnée jusque-là par des parents de Zacharie ou par des amis de Nazareth, qui se trouvaient avoir le même voyage à faire. Cette dernière conjecture pourrait se justifier, jusqu'à un certain point, par le récit suivant :

Quand Joseph revint à Nazareth avec la sainte Vierge, il vit, à sa taille, qu'elle était enceinte ; il fut alors assailli par toutes sortes d'inquiétudes et de doutes, car il ne connaissait pas l'ambassade de l'ange près de Marie. Aussitôt après son mariage, il était allé à Bethléhem pour quelques affaires de famille ; Marie, pendant ce temps, s'était rendue à Nazareth avec ses parents et quelques compagnes. La salutation angélique avait eu lieu avant le retour de Joseph de Nazareth. Marie, dans sa timide humilité, avait gardé pour elle le secret de Dieu.

Joseph, plein de trouble et d'inquiétude, n'en faisait rien connaître au dehors, mais luttait en silence contre ses doutes. La sainte Vierge, qui avait prévu cela d'avance, était grave et pensive, ce qui augmentait encore l'anxiété de Joseph.

Quand ils furent arrivés à Nazareth, je vis que la sainte Vierge n'alla pas tout de suite dans sa maison avec saint Joseph, elle demeura deux jours dans une famille alliée à la sienne. C'étaient les parents du disciple Parmenas, qui alors n'était pas né, et qui fut plus tard l'un des sept diacres dans la première communauté des chrétiens à Jérusalem.

Ces gens étaient alliés à la sainte Famille : la mère était soeur du troisième époux de Marie de Cléophas, qui fut le père de Siméon, évêque de Jérusalem. Ils avaient une maison et un jardin à Nazareth. Ils étaient aussi alliés à la sainte Famille du côté d'Elisabeth. Je vis la sainte Vierge rester quelque temps chez eux avant de revenir dans la maison de Joseph ; mais l'inquiétude de celui-ci augmentait à tel point que, lorsque Marie voulut revenir auprès de lui, il forma le projet de la quitter et de s'enfuir secrètement. Pendant qu'il roulait ce dessein dans son esprit, un ange lui apparut en songe et le consola.

XLV - Préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ. Départ de la sainte Famille pour Bethléhem.

(Dimanche, 11 novembre 1821.) Depuis plusieurs jours, je vois la sainte Vierge près de sa mère, sainte Anne, dont la maison est à peu près à une lieue de Nazareth, dans la vallée de Zabulon ; sa servante est restée dans la maison de Nazareth, elle sert saint Joseph quand Marie est chez sa mère. Du reste, tant qu'Anne vécut, ils n'eurent pas de ménage entièrement séparé, mais ils recevaient toujours de celle-ci ce dont ils avaient besoin.

Je vois, depuis quinze jours, la sainte Vierge occupée de préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ : elle apprête des couvertures, des bandages et des langes. Son père Joachim ne vit plus. Il y a dans la maison une petite fille d'environ sept ans qui est souvent près de la sainte Vierge, et à laquelle celle-ci donne des leçons : je crois que c'est la fille de Marie de Cléophas ; elle s'appelle aussi Marie. Joseph n'est pas à Nazareth, mais il doit bientôt arriver. Il revient de Jérusalem, où il a conduit des victimes pour le sacrifice.

Je vis la sainte Vierge dans la maison. Elle était dans un état de grossesse fort avancée, et travaillait assise dans une chambre avec plusieurs autres femmes. Elles préparaient des effets et des couvertures pour les couches de Marie. Anne avait des propriétés assez considérables en troupeaux et en pâturages. Elle fournissait abondamment la sainte Vierge de tout ce qui lui était nécessaire suivant son état. Comme elle croyait que Marie ferait ses couches chez elle, et que tous ses parents la visiteraient à cette occasion, elle faisait toute espèce de préparatifs pour la naissance de l'enfant de la promesse. On apprêtait pour cela de belles couvertures ou de beaux tapis.

J'ai vu une couverture de ce genre, lors de la naissance de Jean, dans la maison d'Élisabeth. Il y avait des figures symboliques et des sentences tracées à l'aiguille. Au milieu était une espèce d'enveloppe dans laquelle l'accouchée se plaçait ; puis, quand les diverses parties de la couverture étaient assujetties autour d'elle avec des lacets et des boutons, elle était là comme un petit enfant dans son maillot, et pouvait facilement se mettre sur son séant, entre des coussins, pour recevoir les visites de ses amies, qui s'asseyaient auprès d'elle sur le bord du tapis.

On préparait aussi dans la maison d'Anne des objets de ce genre, outre des bandages et des langes pour l'enfant. Je vis même des fils d'or et d'argent qu'on y faufilait Ça et là. Tous ces effets et ces couvertures n'étaient pas uniquement pour l'usage de

l'accouchée ; il y avait beaucoup de chose destinées aux pauvres, auxquels on pensait toujours en de semblables circonstances. Je vis la sainte Vierge et d'autres femmes, assises par terre autour d'un grand coffre, travailler à une grande couverture qui était Dltece sur ce coffre au milieu d'elles. Elles se servaient de petits bâtons où étaient attachés des fils de diverses couleurs. Sainte Anne était très affairée ; elle allait ça et là pour prendre de la laine, la partager et donner leur tâche à ses servantes.

(Lundi, 12 novembre.) Joseph doit revenir aujourd'hui à Nazareth. Il était à Jérusalem, où il avait conduit des animaux pour le sacrifice. Il les avait laissés dans une petite auberge située à un quart de lieue en avant de Jérusalem, du côté de Bethléhem, et tenue par un vieux ménage sans enfants. C'étaient des gens pieux chez lesquels on pouvait loger en toute confiance. Joseph alla de là à Bethléhem, mais il ne visita pas les parents qu'il y avait. Il voulait seulement prendre des informations relativement à un dénombrement ou à une levée d'impôts qui exigeaient que chacun vint dans son lieu de naissance. Il ne se fit pourtant pas encore inscrire, car il avait l'intention, lorsque le temps de la purification de Marie serait accompli, d'aller avec elle de Nazareth au temple de Jérusalem, et de là à Bethléhem, où il voulait s'établir. Je ne sais pas bien quel avantage il y trouvait, mais le séjour de Nazareth ne lui plaisait pas. C'est pour cela qu'il profita de cette occasion pour aller à Bethléhem : il y prit des informations relativement à des pierres et à des bois de charpente, car il avait le projet d'y bâtir une maison. Il revint ensuite à l'auberge voisine de Jérusalem, conduisit les victimes au temple et revint chez lui.

Comme aujourd'hui, vers minuit, il traversait la plaine de Khimki, à six lieues de Nazareth, un ange lui apparut et lui enjoignit de partir avec Marie pour Bethléhem, car c'était là qu'elle devait mettre son enfant au monde. L'ange lui prescrivit aussi ce qu'il devait prendre avec lui ; il devait emporter peu d'effets, et notamment pas de couvertures brodées. Il devait aussi, outre l'âne sur lequel Marie monterait, emmener avec lui une ânesse d'un an qui n'avait pas encore eu de petits. Il devait la laisser courir en liberté et suivre toujours le chemin qu'elle prendrait.

Ce soir, Anne se rend à Nazareth avec la sainte Vierge ; elles savaient que Joseph arriverait. Elles ne paraissaient pourtant pas savoir que Marie irait à Bethléhem ; elles croyaient que Marie mettrait son enfant au monde dans sa maison de Nazareth, car je vis qu'on leur y porta plusieurs des objets qu'on avait préparés, empaquetés dans des nattes. Joseph arriva le soir à Nazareth.

(Mardi, 13 novembre). Je vis aujourd'hui la sainte Vierge avec sa mère dans la maison de Nazareth, où Joseph leur fit connaître ce qui lui avait été dit la nuit précédente. Elles revinrent ensemble dans la maison d'Anne, et je les vis faire des préparatifs pour

un prompt départ. Anne en était tout attristée. La sainte Vierge savait d'avance qu'elle devait enfanter son fils à Bethléhem, mais elle n'en avait rien dit par humilité.

Elle le savait par les prophéties sur la naissance du Messie qu'elle conservait à Nazareth. Elle avait reçu ces écrits de ses maîtresses du temple, et ces saintes femmes les lui avaient expliqués ; elle les lisait souvent et priaait pour leur accomplissement ; ses ardents désirs invoquaient toujours la venue du Messie ; elle appelait bienheureuse celle qui devait mettre au monde le saint enfant, et désirait seulement pouvoir être la dernière de ses servantes ; elle ne pensait pas, dans son humilité, que cet honneur pût lui être destiné. Comme elle savait par les testes des prophéties que le Sauveur devait naître à Bethléhem, elle se conforma avec d'autant plus de joie à la volonté divine, et se prépara à un voyage très pénible pour elle dans cette saison, car il faisait souvent un froid très vif dans les vallées, entre les chaînes de montagnes.

Je vis ce soir Joseph et la sainte Vierge, accompagnés d'Anne, de Marie de Cléophas, et de quelques serviteurs, partir de la maison d'Anne. Marie était assise sur le bât d'un âne qui portait aussi son bagage. Joseph conduisait l'âne. Il y avait un second âne sur lequel sainte Anne devait revenir.

XLVI - Voyage de la sainte Famille.

Ce matin, je vis les saints voyageurs arriver à six lieues de Nazareth, dans une plaine appelée Ghinim, où l'ange était apparu à Joseph l'avant-veille. Anne possédait un pâturage en cet endroit, et les serviteurs devaient y prendre l'ânesse d'un an que Joseph voulait emmener avec lui. Elle courait tantôt en avant des voyageurs, tantôt près d'eux. Anne et Marie de Cléophas prirent ici congé des saints voyageurs et s'en retournèrent avec les serviteurs.

Je vis la sainte Famille s'avancer plus loin par un chemin qui montait vers les montagnes de Gelboë. Ils ne passaient pas dans les villes et suivaient la jeune ânesse qui prenait toujours des chemins de traverse. C'est ainsi que je les vis dans une propriété de Lazare, à peu de distance de la ville de Ghinim', du côté de Samarie. L'intendant les reçut amicalement.

Elle dit que cette plaine de Ghinim a plusieurs lieues de long et qu'elle est de forme ovale. Une autre plaine appelée Ghimmi se trouva plus près de Nazareth, près d'un endroit placé sur une hauteur où demeuraient des bergers, et où Jésus, avant son baptême, enseigna du 7 au 9 septembre chez des bergers qui avaient des lépreux cachés parmi eux. Il guérit aussi là son hôtesse qui était hydropique et il fut injurié par les pharisiens. De l'autre côté de ce lieu, à une plus grande distance, se trouve, au sud-

ouest de Nazareth, au delà du torrent de Cison, un séjour de lépreux. Ce sont des cabanes dispersées autour d'un étang formé par un écoulement du Cison. Jésus y opéra des guérisons avant son baptême, le 30 septembre. La plaine de Ghinim, où nous voyons arriver la sainte Famille, est séparée de cette autre plaine de Ghimmi par un torrent. Les noms sont si semblables que je puis les avoir facilement confondus.

Il semble qu'il y a encore un souvenir de ce nom de Ghimea, qui est dans la même position et que les voyageurs appellent Ghinin, ghinin, Ghilin, Ghenin, Jenin, Chenan, Khilin ou Djenin. Ce lieu est au pied des monts de Gelboé, à quatre milles allemande (environ huit lieues) au nord-est de Samarie, suivant d'autres à une demi journée de Sichem, et d'après Boshard, à quatorze lieues du Jourdain.

Il les avait connus lors d'un autre voyage. Leur famille avait des relations avec celle de Lazare. Il y a là de beaux vergers et des allées. La position est si élevée, qu'on a du toit une vue très étendue. Lazare a hérité ce bien de son père. Notre Seigneur Jésus-Christ s'arrêta souvent en cet endroit pendant sa prédication, et enseigna dans les environs. L'intendant et sa femme s'entretinrent très amicalement avec la sainte Vierge, et se montrèrent étonnés qu'elle eût entrepris ce grand voyage dans la position où elle se trouvait, lorsqu'elle eût pu rester commodément établie dans la maison de sa mère.

(Nuit du jeudi 15 au vendredi 16 novembre). Je vis la sainte Famille, à quelques lieues au delà de l'endroit précédemment indiqué, se diriger dans la nuit vers une montagne le long d'une vallée très froide. Il semblait qu'il y eût de la gelée blanche. La sainte Vierge souffrait beaucoup du froid, et elle dit à Joseph : " il faut nous arrêter ; je ne puis pas aller plus loin ". A peine avait-elle dit ces paroles, que la jeune ânesse s'arrêta sous un grand térébinthe très vieux qui se trouvait près de là, et dans le voisinage duquel était une fontaine. Ils firent une balte sous cet arbre. Joseph arrangea avec des couvertures un siège pour la sainte Vierge, qu'il aida à descendre de sa monture et qui s'assit contre l'arbre ; Joseph suspendit à une branche d'arbre une lanterne qu'il portait avec lui. J'ai souvent vu les gens qui voyagent de nuit dans ce pays en faire autant.

La sainte Vierge invoqua Dieu, lui demandant de ne pas permettre que le froid lui fût nuisible. Alors, elle sentit tout à coup une si grande chaleur, qu'elle tendit les mains à saint Joseph pour qu'il y réchauffât les siennes. Ils se réconfortèrent un peu avec des petits pains et des fruits qu'ils avaient avec eux, et burent de l'eau de la fontaine voisine dans laquelle ils mirent du baume que Joseph portait dans un cruchon. Joseph consola et encouragea la sainte Vierge ; il était si bon ! il souffrait tant de ce que ce voyage était si pénible ! il lui parla du bon logis qu'il espérait lui procurer à Bethléhem. Il connaissait une maison appartenant à de très braves gens, où ils seraient commodément à très bon compte. Il lui vanta Bethléhem en général, et lui dit tout ce

qui pouvait la consoler. Cela m'inquiétait, car je savais bien que les choses se passeraient tout autrement.

A ce point de leur voyage, ils avaient passé deux petits cours d'eau ; ils avaient traversé l'un d'eux sur un pont élevé, et les deux ânes avaient passé à gué. La jeune ânesse, qui courait en liberté, avait des allures singulières. Quand la route était bien tracée, entre deux montagnes, par exemple, et qu'on pouvait se tromper, tantôt elle courait derrière les voyageurs, tantôt elle allait bien loin en avant. Quand le chemin se partageait, elle reparaisait toujours et prenait la bonne direction ; lorsqu'ils devaient s'arrêter, elle s'arrêtait elle-même, comme lors de leur halte sous le térébinthe. Je ne sais pas s'ils passèrent la nuit sous cet arbre, ou s'ils atteignirent un autre gîte.

Ce térébinthe était un vieil arbre sacré qui avait fait partie du bois de Moreh, près de Sichem. Abraham, venant de la terre de Chanaan, y avait vu apparaître le Seigneur, qui lui avait promis cette terre pour sa postérité. Il avait élevé un autel sous le térébinthe. Jacob, avant d'aller à Béthel pour y offrir un sacrifice au Seigneur, avait enfoui sous ce térébinthe les idoles de Laban et les bijoux que sa famille avait avec elle. Josué y avait érigé le tabernacle où était l'Arche d'alliance, et y ayant rassemblé le peuple, l'avait fait renoncer aux idoles. C'était aussi en ce lieu qu'Abimélech, fils de Gédéon, avait été proclamé roi par les Sichémites.

(Vendredi, 16 novembre.) Aujourd'hui, je vis la sainte Famille arriver à une grande ferme, à deux lieues plus au midi que le térébinthe. La maîtresse de la maison était absente, et le maître refusa de recevoir saint Joseph, lui disant qu'il pouvait bien aller plus loin. Quand ils eurent fait un peu de chemin au delà, ils trouvèrent la jeune ânesse dans une cabane de berger, où ils entrèrent aussi. Quelques bergers, qui étaient occupés à la vider, les accueillirent avec beaucoup de bienveillance. Ils leur donnèrent de la paille et de petits paquets de jonc et de ramée pour faire du feu. Ces bergers allèrent à la maison d'où ils avaient été repoussés, et, quand ils racontèrent à la maîtresse de cette maison combien Joseph paraissait bon et pieux, combien sa femme était belle et avait l'air sainte, elle fit des reproches à son mari pour avoir repoussé de si excellentes gens. Je vis aussi cette femme se rendre aussitôt près de la cabane où s'était arrêtée la sainte Vierge ; mais elle n'osa pas entrer par timidité, et retourna chez elle pour y prendre quelques aliments.

Le lieu où ils se trouvaient était sur le flanc septentrional d'une montagne, à peu près entre Samarie et Thébez. A l'orient de ce lieu, au delà du Jourdain, se trouve Succoth ; Ainon est un peu plus au midi, toujours au delà du fleuve ; Salem est en deçà. Il pouvait y avoir douze lieues de là à Nazareth.

Au bout de quelque temps la femme vint avec deux enfants trouver la sainte Famille,

apportant avec elle quelques provisions. Elle s'excusa poliment et se montra touchée de leur position. Quand les voyageurs eurent mangé et pris quelque repos, le mari vint aussi et demanda pardon à saint Joseph de l'avoir repoussé. Il lui conseilla de monter encore une lieue vers le sommet de la montagne, lui disant qu'il pouvait arriver à un bon gîte avant le commencement du sabbat et y rester pendant le jour du repos. Ils se mirent alors en route.

Quand ils eurent fait à peu près une lieue en montant toujours, ils arrivèrent à une hôtellerie d'assez bonne apparence, composée de plusieurs bâtiments entourés de jardins et d'arbres. 1 ; y avait aussi là des arbrisseaux qui donnent le baume, rangés en espaliers. Cependant l'hôtellerie était encore sur le côté septentrional de la montagne.

La sainte Vierge avait mis pied à terre. Joseph conduisait l'âne. Ils s'approchèrent de la maison, et Joseph pria l'hôte de les loger ; mais celui-ci s'excusa, parce que son auberge était pleine. Sa femme vint alors, et comme la sainte Vierge s'adressa à elle et lui demanda avec la plus touchante humilité de leur procurer un logement, cette femme ressentit une profonde émotion, et l'hôte aussi ne put plus résister. Il leur arrangea un abri commode dans une cabane voisine, et mit leur âne à l'écurie. L'ânesse n'était pas là ; elle courait en liberté dans les environs. Elle était toujours loin d'eux quand elle n'avait pas à monter le chemin.

Joseph apprêta sa lampe, sous laquelle il se mit en prières avec la sainte Vierge, observant le sabbat avec une piété touchante. Ils mangèrent quelque chose et se reposèrent sur des nattes étendues par terre.

(Samedi, 17 novembre.) J'ai vu aujourd'hui la sainte Famille rester en ce lieu toute la journée. Marie et Joseph priaient ensemble. Je vis la femme de l'hôte près de la sainte Vierge avec ses trois enfants ; la femme qui les avait accueillis la veille vint aussi la visiter avec ses deux enfants. Elles s'assirent auprès d'elle d'un air très amical, et furent très touchées de la modestie et de la sagesse de Marie. La sainte Vierge s'entretint avec les enfants et leur donna des instructions.

Les enfants avaient de petits rouleaux de parchemin ; Marie les fit lire et leur parla d'une façon si aimable qu'ils ne la quittaient plus des yeux. C'était touchant à voir et encore plus touchant à entendre.

Je vis saint Joseph dans l'après-midi se promener avec l'hôte dans les environs, examiner les jardins et les champs et tenir des discours édifiants. C'est ce que je vois toujours faire aux gens pieux du pays le jour du sabbat. Les saints voyageurs restèrent encore en ce lieu la nuit suivante.

(Le dimanche, 18 novembre.) Les bons hôteliers d'ici avaient pris la sainte Vierge en

affection à un degré incroyable, et ils lui témoignèrent une tendre compassion pour son état. Ils la prièrent amicalement de rester chez eux, et d'y attendre le moment de sa délivrance. Ils lui montrèrent une chambre commode qu'ils voulaient lui donner . La femme lui offrit du fond du coeur tous ses soins et toute son amitié.

Mais ils reprirent leur voyage de grand matin, et descendirent par le côté sud-est de la montagne dans une vallée. Ils s'éloignèrent alors davantage de Samarie, où semblait les conduire la direction qu'ils avaient prise jusque-là. Pendant qu'ils descendaient, ils pouvaient voir le temple qui est sur le mont Garizim. On l'aperçoit de très loin. Il y a sur le toit plusieurs figures de lions ou d'autres animaux qui brillent au soleil.

Je les vis faire aujourd'hui environ six lieues ; vers le soir, étant dans une plaine à une lieue au sud-est de Sichem, ils entrèrent dans une assez grande maison de bergers où ils furent bien accueillis. Le maître de la maison était chargé de surveiller des vergers et des champs qui dépendaient d'une ville voisine. La maison n'était pas tout à fait dans la plaine, mais sur une pente. Ici, tout était plus fertile et en meilleure condition que dans le pays parcouru précédemment ; car ici, on était tourné vers le soleil, ce qui, dans la terre promise, fait une différence considérable à ce moment de l'année D'ici jusqu'à Bethléhem il y avait beaucoup de semblables habitations de bergers, dispersées dans les vallées.

Les gens d'ici étaient de ces bergers dont plusieurs serviteurs des trois rois mages, restés en Palestine, épousèrent plus tard les filles. D'une de ces unions provenait un jeune garçon que Notre Seigneur guérit, dans cette même maison, à la prière de la sainte Vierge, le 31 juillet (7 du mois d'Ab), de sa seconde année de prédication, après son colloque avec la Samaritaine. Jésus le prit ainsi que deux autres jeunes gens pour l'accompagner dans le voyage qu'il fit en Arabie, après la mort de Lazare, et il devint plus tard disciple du Sauveur. Jésus s'arrêta souvent ici, et y enseigna Il y avait des enfants dans cette maison. Joseph les bénit avant son départ.

XLVII - Continuation du voyage jusqu'à Bethléhem.

(Le lundi, 19 novembre.) Aujourd'hui je les vis suivre un chemin plus uni. La sainte Vierge allait de temps en temps à pied. Ils trouvaient plus souvent des haltes commodes où ils se reconfortaient. Ils avaient avec eux des petits pains et une boisson à la fois rafraîchissante et fortifiante, dans de petites cruches très élégantes qui avaient deux anses et brillaient comme du bronze. C'était du baume qu'on mêlait avec l'eau. Ils cueillaient aussi des baies et des fruits qui pendaient encore aux arbres et aux buissons dans certains endroits exposés au soleil. Le siège de Marie sur l'âne avait à droite et à gauche des espèces de rebords sur lesquels les pieds s'appuyaient, de sorte

qu'ils ne pendaient pas comme chez les gens de la campagne qui vont à cheval dans notre pays. Ses mouvements étaient singulièrement posés et décents. Elle s'asseyait alternativement à droite et à gauche. La première chose que faisait Joseph quand on faisait une halte ou qu'on entraît quelque part était de chercher une place où la sainte Vierge pût s'asseoir et se reposer commodément. Il se lavait souvent les pieds ainsi que Marie ; en général, ils se lavaient souvent.

Il faisait déjà nuit lorsqu'ils arrivèrent à une maison isolée ; Joseph frappa et demanda l'hospitalité. Mais le maître du logis ne voulut pas ouvrir ; et quand Joseph lui représenta la situation de Marie, qui n'était pas en état d'aller plus loin, ajoutant qu'il ne demandait pas à être logé gratuitement, cet homme dur et grossier répondit que sa maison n'était pas une auberge, qu'il voulait qu'on le laissât tranquille et qu'on cessât de frapper, et autres choses semblables. Cet homme intraitable n'ouvrit même pas, mais fit sa grossière réponse à travers la porte fermée. Ils continuèrent donc leur chemin, et au bout de quelque temps ils entrèrent dans un hangar près duquel ils trouvèrent l'ânesse arrêtée. Joseph se procura de la lumière et prépara une couche pour la sainte Vierge, qui l'y aida. Il fit aussi entrer l'âne, pour lequel il trouva de la litière et du fourrage. Ils prièrent, mangèrent un peu et dormirent quelques heures.

De la dernière auberge jusqu'ici il pouvait y avoir six lieues de chemin. Ils étaient maintenant à environ vingt-six lieues de Nazareth et à dix de Jérusalem. Jusqu'alors ils n'avaient pas suivi la grand-route, mais avaient traversé plusieurs chemins de communication qui allaient du Jourdain à Samarie, et aboutissaient aux grandes routes qui conduisaient de Syrie en Egypte. Les chemins de traverse qu'ils suivaient étaient très étroits ; dans la montagne, ils étaient souvent si resserrés, qu'il fallait beaucoup de précautions pour y avancer sans broncher. Mais les ânes y marchaient d'un pas très assuré. Leur gîte actuel était sur un terrain uni.

(Le mardi, 20 novembre) Ils quittèrent cet endroit avant le jour. Le chemin redevint un peu montant. Je crois qu'ils touchèrent à la route qui conduisait de Gabara à Jérusalem, et qui formait en cet endroit la limite entre la Samarie et la Judée. Ils furent encore une fois grossièrement repoussés d'une maison. Comme ils étaient à plusieurs lieues au nord-est de Béthanie, il arriva que Marie étant très fatiguée éprouva le besoin de prendre quelque chose et de se reposer. Alors Joseph se détourna du chemin pour aller à une demi lieue de là dans un endroit où se trouvait un beau figuier, qui était ordinairement chargé de fruits. Cet arbre était entouré de bancs où l'on pouvait se reposer, et Joseph le connaissait depuis un de ses précédents voyages. Mais, quand ils y arrivèrent, ils n'y trouvèrent pas un seul fruit, ce qui les attrista. Je me souviens confusément que plus tard Jésus rencontra cet arbre, qui était couvert de feuilles vertes, mais qui ne portait plus de fruits. Je crois que le Seigneur le maudit dans un voyage qu'il fit après s'être enfui de Jérusalem, et qu'il se dessécha entièrement '.

La soeur était tellement malade lorsqu'elle raconta ceci, qu'elle ne put pas indiquer bien précisément dans quel lieu était ce figuier, qui n'est pas du reste le figuier maudit de l'Évangile.

Ils s'approchèrent ensuite d'une maison dont le maître commença par traiter grossièrement Joseph, qui lui demandait humblement l'hospitalité. Il regarda la sainte Vierge à la lueur de sa lanterne, et railla Joseph de ce qu'il menait avec lui une femme aussi jeune. Mais la maîtresse de la maison s'approcha ; elle eut pitié de la sainte Vierge, leur offrit amicalement une chambre dans un bâtiment attenant à la maison, et leur porta même quelques petits pains. Le mari se repentit aussi de sa grossièreté, et se montra très serviable envers les saints voyageurs.

Ils allèrent plus tard dans une troisième maison, habitée par un jeune ménage. On les y accueillit, mais sans beaucoup de courtoisie : on ne s'occupa guère d'eux. Ces gens n'étaient pas des bergers aux moeurs simples, mais, comme les riches paysans de ce pays, assez occupés d'affaires, de négoce, etc.

Jésus visita une de ces maisons, après son baptême, le 20 octobre (16 du mois de Tisri). On avait fait un oratoire de la chambre où ses parents avaient passé la nuit. Je ne sais pas bien si ce n'était pas la maison dont le maître avait d'abord raillé saint Joseph. Je me souviens confusément qu'on avait fait cet arrangement après les miracles qui signalèrent la naissance du Sauveur.

Joseph fit des haltes fréquentes à la fin du voyage ; car la sainte Vierge en était de plus en plus fatiguée. Ils suivirent le chemin que leur indiquait la jeune ânesse, et firent un détour d'une journée et demie à l'est de Jérusalem. Le père de Joseph avait possédé des pâturages dans cette contrée, et il la connaissait très bien. S'ils avaient traversé directement le désert qui est au midi derrière Béthanie, ils auraient atteint Bethléhem en six heures ; mais ce chemin était montueux et très incommode dans cette saison. Ils suivirent donc l'ânesse le long des vallées et se rapprochèrent un peu du Jourdain.

(Le mercredi, 21 novembre.) Je vis aujourd'hui les saints voyageurs entrer en plein jour dans une grande maison de bergers, qui pouvait être à trois lieues de l'en. droit où Jean baptisait dans le Jourdain, et à environ sept lieues de Bethléhem. C'est la maison où, trente ans après, Jésus passa la nuit, le 11 octobre, la veille du jour où, pour la première fois après son baptême, il passa devant Jean-Baptiste. Près de cette maison, se trouvait une grange séparée où étaient déposés les instruments de labourage et ceux dont se servaient les bergers. Il y avait dans la cour une fontaine entourée de baignoires, qui recevaient par des conduits l'eau de cette fontaine. Le maître de la maison devait

avoir des propriétés étendues ; il y avait là une exploitation considérable. Je vis aller et venir plusieurs valets qui prirent là leur repas.

Le maître de la maison accueillit les voyageurs très amicalement et se montra fort serviable. On les conduisit dans une chambre commode, et on prit soin de leur âne. Un domestique lava les pieds de Joseph à la fontaine et lui donna d'autres habits, pendant qu'on nettoyait les siens qui étaient couverts de poussière ; une servante rendit les mêmes offices à la sainte Vierge. Ils prirent leur repas dans cette maison et y dormirent.

La maîtresse de la maison était d'un caractère assez bizarre, et elle resta renfermée dans sa chambre. Elle avait regardé les voyageurs à la dérobée ; et comme elle était jeune et vaine, la beauté de la sainte Vierge lui avait déplu ; elle craignait, en outre, que Marie ne s'adressât à elle, ne voulut rester dans sa maison et y faire ses couches ; aussi eut-elle l'impolitesse de ne pas se montrer et prit-elle ses mesures pour que les voyageurs partissent le jour suivant. C'est la femme que Jésus, trente ans après, le 10 octobre, trouva dans cette maison, aveugle et courbée en deux, et qu'il guérit, après lui avoir donné quelques avis sur son inhospitalité et sa vanité. Il y avait aussi des enfants dans la maison. La sainte Famille y passa la nuit.

(Le jeudi, 22 novembre.) Aujourd'hui, vers midi, je vis la sainte Famille quitter le lieu où elle avait logé la veille.

Quelques habitants de la maison l'accompagnèrent jusqu'à une certaine distance. Après un court voyage d'environ deux lieues, elle arriva sur le soir à un lieu que traversait une grande route, bordée de chaque côté d'une longue rangée de maisons avec des cours et jardins. Joseph avait des parents qui demeuraient là. Il me semble que c'étaient les enfants du second mariage d'un beau-père ou d'une belle-mère. Leur maison avait beaucoup d'apparence. Ils traversèrent pourtant cet endroit d'un bout à l'autre ; puis, à une demi lieue de là, ils tournèrent à droite dans la direction de Jérusalem, et arrivèrent à une grande auberge, dans la cour de laquelle se trouvait une fontaine avec plusieurs conduits. Il y avait là beaucoup de gens rassemblés : on y faisait des funérailles.

L'intérieur de la maison, au centre de laquelle se trouvait le foyer avec un conduit pour la fumée, avait été transformé en une grande pièce par la suppression de cloisons mobiles qui formaient ordinairement plusieurs chambres séparées ; derrière le foyer étaient suspendues des tentures noires, et en face se trouvait quelque chose qui ressemblait à une bière recouverte en noir. Il y avait là plusieurs hommes qui priaient ; ils portaient de longues robes noires, et par-dessus des robes blanches plus courtes ; quelques-uns avaient une espèce de manipule noir à franges suspendu au bras. Dans

une autre chambre se trouvaient les femmes, entièrement enveloppées dans leurs vêtements ; elles étaient assises sur des coffres très bas et pleuraient. Les maîtres de la maison, tout occupés de la cérémonie funèbre, se contentèrent de faire signe aux voyageurs d'entrer ; mais les domestiques les accueillirent très bien et prirent soin d'eux. On leur prépara un logement à part formé avec des nattes suspendues, ce qui le faisait ressembler à une tente. Je vis plus tard les hôtes visiter la sainte Famille et s'entretenir amicalement avec elle. Ils n'avaient plus leurs vêtements blancs de dessus. Joseph et Marie, après avoir pris un peu de nourriture, prièrent ensemble et se reposèrent.

(Le vendredi, 23 novembre.) Aujourd'hui, vers midi, Joseph et Marie se mirent en route pour Bethléhem, dont ils étaient encore éloignés d'environ trois lieues. La maîtresse de la maison les engagea à rester, parce qu'il lui semblait que Marie pouvait accoucher d'un moment à l'autre. Marie répondit, après avoir baissé son voile, qu'elle avait encore trente-six heures à attendre. Je ne sais pas bien si elle ne dit pas trente-huit. Cette femme les aurait gardés volontiers, non pas pourtant dans sa maison, mais dans un autre bâtiment. Je vis, au moment du départ, Joseph parler de ses ânes avec l'hôte ; il fit l'éloge de ces animaux, et dit qu'il avait pris l'ânesse avec lui pour la mettre en gage en cas de nécessité. Comme les hôtes parlaient de la difficulté de trouver un logement à Bethléhem, Joseph dit qu'il y avait des amis et qu'il y serait certainement bien accueilli. J'étais toujours peinée de l'entendre parler avec tant d'assurance du bon accueil qu'il attendait. Il en parla encore à Marie pendant la route. On voit par là que même d'aussi sainte personnages peuvent se tromper.

XLVIII - Bethléhem.-Arrivée de le sainte Famille.

(Le vendredi, 23 novembre.) Le chemin, depuis le dernier gîte jusqu'à Bethléhem, pouvait être d'à peu près trois lieues. Ils firent un détour au nord de Bethléhem, et s'approchèrent de la ville par le côté du couchant. Ils firent une halte sous un arbre, en dehors de la route. Marie descendit de l'âne et mit ses vêtements en ordre. Alors Joseph se dirigea avec elle vers un grand édifice ; entouré d'autres bâtiments plus petits et de cours ; il était à quelques minutes en avant de Bethléhem ; il y avait aussi là des arbres, et beaucoup de gens avaient dressé des tentes alentour. C'était l'ancienne maison de la famille de David, qu'avait possédée le père de Joseph. De parents ou des connaissances de Joseph y habitaient encore, mais ils le traitèrent en étranger et ne voulurent pas le reconnaître. C'était maintenant la maison où l'on recevait les impôts pour le gouvernement romain.

Joseph, accompagné de la sainte Vierge et tenant l'âne par la bride, se rendit à cette

maison ; car tous ceux qui arrivaient devaient s'y faire connaître et y recevaient un billet sans lequel on ne laissait pas entrer à Bethléhem.

La soeur dit ensuite, mettant quelques intervalles entre ses paroles : La jeune ânesse n'est pas avec eux ; elle court autour de la ville, vers le midi ; il y a là un petit vallon. Joseph est entré dans le grand bâtiment ; Marie est dans une petite maison sur la cour, avec des femmes. Elles sont assez bienveillantes pour elle et lui donnent à manger... Ces femmes font la cuisine pour les soldats... Ce sont des soldats romains ; ils ont des courroies qui pendent autour des reins... Il fait ici un temps agréable et pas du tout froid ; le soleil se montre au-dessus de la montagne qui est entre Jérusalem et Béthanie. On a d'ici une très belle vue... Joseph est dans une grande pièce qui n'est pas au rez-de-chaussée ; on lui demande qui il est, et on consulte de grands rouleaux, dont plusieurs sont suspendus aux murs ; on les déploie, et on lit sa généalogie et aussi celle de Marie. Il ne paraissait pas savoir qu'elle aussi, par Joachim, descend en droite ligne de David... L'homme lui demande où est sa femme.

Il y a sept ans qu'on n'a taxé régulièrement les gens de ce pays ; il y a eu du désordre et de la confusion. Cet impôt est en vigueur depuis deux mois ; on le payait de temps en temps pendant les sept années précédentes, mais pas régulièrement. Il faut maintenant payer deux fois. Joseph est arrivé un peu tard pour payer l'impôt ; mais on l'a traité très poliment. Il n'a pas encore payé. On lui a demandé quels étaient ses moyens d'existence, et il a répondu qu'il n'avait pas de biens-fonds, qu'il vivait de son métier et qu'il était en outre aidé par sa belle mère.

Il y a une grande quantité d'écrivains et d'employés importants dans la maison. Dans le haut sont des Romains et plusieurs soldats ; il y a des pharisiens, des saducéens, des prêtres, des anciens, un certain nombre de scribes et de fonctionnaires, tant Juifs que Romains. Il n'y a pas de comité de ce genre à Jérusalem, mais il s'en trouve en plusieurs autres endroits du pays : par exemple, à Magdalum, près du lac de Génésareth, où des gens de la Galilée viennent payer, ainsi que des gens de Sidon, à cause de certaines affaires de commerce, à ce que je suppose : il n'y a que ceux qui n'ont pas de biens-fonds d'après lesquels on puisse les taxer, qui soient obligés de se rendre au lieu de leur naissance.

Le produit de l'impôt, d'ici à trois mois, sera divisé en trois parties dont chacune aura une destination différente. La première est au profit de l'empereur Auguste, d'Hérode et d'un autre prince qui habite dans le voisinage de l'Égypte. Il a pris part à une guerre et il possède des droits sur une portion du pays, ce qui fait qu'on doit lui payer quelque chose. La seconde part est pour la construction du temple : il semble qu'elle doive servir à éteindre une dette. La troisième part doit être pour les veuves et les pauvres qui n'ont rien reçu depuis longtemps ; mais, comme il arrive souvent de nos jours, cet

argent ne va guère à qui de droit. On donne de beaux prétextes pour lever ces impôts et presque tout reste dans les mains des gens puissants.

Quand ce qui concernait Joseph fut réglé, on fit venir aussi la sainte Vierge devant les scribes, mais ils ne lui lurent pas leurs papiers. Ils dirent à Joseph qu'il n'aurait pas été nécessaire qu'il amenât sa femme avec lui, et ils eurent l'air de le plaisanter à cause de la jeunesse de Marie, ce qui le rendit un peu confus.

XLIX - Joseph cherche inutilement un logement. Ils vont à la grotte de la crèche.

Ils entrèrent alors à Bethléem dont les maisons étaient séparées les unes des autres par d'assez longs intervalles. On entra à travers des décombres et comme par une porte détruite. Marie se tint tranquillement près de l'âne au commencement de la rue, et Joseph chercha vainement un logement dans les premières maisons, car il y avait beaucoup d'étrangers à Bethléem, et on voyait beaucoup de gens courant ça et là. Il revint vers Marie, et lui dit qu'on ne pouvait pas trouver à se loger là, et au il fallait aller plus avant dans la ville. Il conduisit l'âne par la bride, pendant que la sainte Vierge marchait à côté de lui. Quand ils furent à l'entrée d'une autre rue, Marie resta de nouveau près de l'âne, pendant que Joseph allait de maison en maison sans pouvoir en trouver une où l'on voulût le recevoir. Il revint bientôt tout attristé. Cela se répéta plusieurs fois, et souvent la sainte Vierge eut bien longtemps à attendre. Partout la place était prise, partout on le rebuta, et il finit par dire à Marie qu'il fallait aller dans une autre partie de Bethléem, où ils trouveraient sans doute ce qu'ils cherchaient. Ils revinrent alors sur leurs pas, dans la direction contraire à celle qu'ils avaient prise en venant, puis ils tournèrent au midi. Ils suivirent une rue qui ressemblait plutôt à un chemin dans la campagne, car les maisons étaient isolées et placées sur de petites élévations. La aussi. toutes les tentatives furent vaines.

Arrivés de l'autre côté de Bethléem, où les maisons étaient encore plus dispersées, ils y trouvèrent un grand espace vide situé dans un fond : c'était comme un champ désert dans la ville. Il y avait là une espèce de hangar, à peu de distance un grand arbre assez semblable à un tilleul, dont le tronc était lisse, et dont les branches s'étendaient au loin et formaient comme un toit autour de lui. Joseph conduisit la sainte Vierge à cet arbre ; il lui arrangea avec des paquets un siège commode au pied du tronc ; afin qu'elle pût se reposer pendant qu'il chercher : il fit encore un logement dans les maisons d'alentour. l'âne resta la tête tournée vers l'arbre. Marie se tint d'abord debout, appuyée contre le tronc. Sa robe de laine blanche n'avait pas de ceinture et tombait en plis autour d'elle, sa tête était couverte d'un voile blanc. Plus sieurs personnes passèrent et la regardèrent, ne sachant pas que leur Sauveur fût si près d'elles. Combien elle était

patiente, humble et résignée ! Il lui fallut attendre bien longtemps, et elle s'assit enfin sur les couvertures, les mains jointes sur la poitrine et la tête baissée. Joseph revint tout triste vers elle ; il n'avait pas pu trouver de logement. Les amis dont il avait parlé à la sainte Vierge voulaient à peine le reconnaître. Il pleurait et Marie le consolait. Il alla encore de maison en maison, mais comme, pour faire mieux accueillir ses prières, il parlait de la prochaine délivrance de sa femme, il s'attirait par là des refus plus formels.

Le lieu était solitaire ; mais à la fin quelques passants s'étaient arrêtés et regardaient de loin avec curiosité, comme on fait ordinairement quand on voit quelqu'un rester longtemps à la même place à la chute du jour. Je crois que quelques-uns adressèrent la parole à Marie et lui demandèrent qui elle était. Enfin Joseph revint : il était tellement troublé qu'il osait à peine s'approcher d'elle. Il lui dit que tout était inutile, mais qu'il connaissait en avant de la ville un endroit où les bergers s'établissaient souvent quand ils venaient à Bethléhem avec leurs troupeaux, et qu'ils trouveraient là au moins un abri. Il connaissait ce lieu depuis sa jeunesse : quant ses frères le tourmentaient, il s'y retirait souvent pour y prier à l'abri de leurs persécutions. Il disait que si les bergers y venaient, il s'arrangerait aisément avec eux, et que du reste ils s'y tenaient rarement à cette époque de l'année. Quand elle y serait tranquillement établie, ajoutait-il, il ferait de nouvelles recherches

Ils sortirent alors par le côté oriental de Bethléhem, suivant un sentier désert qui tournait à gauche. C'était un chemin semblable à celui que l'on suivrait en marchant le long des- murs écroulés, des fossés et des fortifications en ruine d'une petite ville. Le chemin montait d'abord un peu, puis il descendait la pente d'un monticule, et il les conduisit, à quelques minutes à l'est de Bethléhem, devant le lieu qu'ils cherchaient, près d'une colline ou d'un vieux rempart en avant duquel se trouvaient quelques arbres. C'étaient des arbres verts (des térébinthes ou des cèdres), et d'autres arbres qui avaient des petites feuilles comme celles du buis.

Nous voulons maintenant, autant que possible, décrire les alentours de la colline et la disposition intérieure de la grotte de la Crèche, d'après les indications données à plusieurs reprises par la soeur Emmerich, afin de n'avoir pas à interrompre plus tard la narration.

L. - Description de la grotte de la Crèche et de ses alentours.

A l'extrémité méridionale de la colline autour de laquelle tournait le chemin qui conduisait dans la vallée des bergers, se trouvait, indépendamment de plusieurs autres grottes ou caves creusées dans le roc, la grotte où Joseph chercha un abri pour la

sainte Vierge. L'entrée, tournée au couchant, conduisait par un passage étroit à une espèce de chambre, arrondie d'un côté, triangulaire de l'autre, située dans la partie orientale de la colline. La grotte était creusée dans le roc par la nature ; seulement du côté du midi où passait le chemin qui conduisait à la vallée des bergers, on avait fait quelques réparations au moyen d'une maçonnerie grossière.

De ce côté ; qui regardait le midi, il y avait une autre entrée. Mais elle était ordinairement bouchée, et Joseph la rouvrit pour son usage. En sortant par là, on trouvait à main gauche une ouverture plus large qui conduisait à un caveau étroit, incommode, placé à une plus grande profondeur et allant jusque sous la grotte de la Crèche. L'entrée ordinaire de la grotte de la Crèche regardait le couchant. On pouvait voir de là les toits de quelques maisons de Bethléhem. Si en sortant par là on tournait à droite, on arrivait à l'entrée d'une grotte plus profonde et plus obscure, dans laquelle la sainte Vierge se cacha une fois.

Il y avait devant l'entrée du couchant un toit de jonc, appuyé sur des pieux, qui se prolongeait aussi au midi jusqu'au-dessus de l'entrée qui était de ce côté, en sorte qu'on pouvait être à l'ombre devant la grotte. A sa partie méridionale, la grotte avait dans le haut trois jours grillés par où venaient l'air et la lumière ; une ouverture semblable se trouvait dans la voûte du rocher. Elle était recouverte de gazon et formait l'extrémité de la hauteur sur laquelle Bethléhem était située.

L'intérieur de la grotte, suivant les descriptions données par la soeur à plusieurs reprises, était à peu près disposé comme il suit : du côté du couchant, on entrait par une porte de branches entrelacées dans un corridor de moyenne largeur, aboutissant à une chambre de forme irrégulière, moitié ronde, moitié triangulaire, laquelle s'étendait surtout du côté du midi, en sorte que le plan de la grotte entière pouvait être comparé à une tête reposant sur son cou.

Quand on passait, du corridor qui était moins élevé, dans la grotte creusée par la nature, on descendait sur un sol plus bas ; cependant le sol se relevait tout autour de la grotte, qui était entourée comme d'un banc de pierre de largeur variable. Les parois de la grotte, sans être tout à fait polies, étaient cependant assez unies et assez propres et avaient pour moi quelque chose d'agréable à voir. Au nord du corridor se trouvait l'entrée d'une grotte latérale plus petite. En passant devant cette entrée on arrivait à l'endroit où Joseph allumait le feu ; puis la paroi tournait au nord-est dans l'autre grotte plus spacieuse et plus élevée. Ce fut là que plus tard fut mis l'âne de Joseph. Derrière cette place était un recoin assez grand pour recevoir l'âne et où il y avait du fourrage.

C'était dans la partie orientale de cette grotte, en face de l'entrée, que se trouvait la

sainte Vierge lorsque la lumière du monde sortit d'elle. Dans la partie qui s'étendait au midi se trouvait la crèche où l'on adora l'Enfant Jésus. La crèche n'était autre chose qu'une auge creusée dans la pierre qui servait pour faire boire les bestiaux. Au-dessus était une mangeoire évasée, formée d'un treillis en bois et élevée sur quatre pieds, de façon que les animaux pouvaient prendre commodément l'herbe ou le foin qu'on y avait placés, et n'avaient qu'à baisser la tête pour boire dans l'auge de pierre qui était au-dessous.

C'était en face de la crèche, au levant de cette partie de la grotte, qu'était assise la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus quand les trois rois mages offrirent leurs présents. Si en partant de la crèche on tournait à l'ouest dans le corridor qui précédait la grotte, on passait devant l'entrée méridionale déjà mentionnée, et on arrivait à un endroit dont saint Joseph fit plus tard sa chambre en le séparant du reste avec des cloisons en clayonnage. Il y avait de ce côté un enfoncement où il déposait toute sorte de choses.

En dehors de la partie méridionale de la grotte passait le chemin qui menait à la vallée des bergers. Il y avait ça et là sur des collines de petites maisons, et dans la plaine quelques hangars avec des toits de roseaux portés sur des pieux. Au-devant de la grotte, la colline s'abaissait dans une vallée sans issue, fermée au nord et large d'environ un demi quart de lieue.

Il y avait là des buissons, des arbres et des jardins. En traversant une belle prairie où coulait une source, et en passant sous des arbres rangs régulièrement, on arrivait au côté oriental de cette vallée, où se trouvait, dans une colline faisant saillie, la grotte du tombeau de Maraha, nourrice d'Abraham. Cette grotte est appelée aussi grotte au Lait ; la sainte Vierge y séjourna avec l'Enfant-Jésus en diverses occasions. Au-dessous était un grand arbre dans lequel on avait pratiqué des sièges. On voyait mieux Bethléhem de cet endroit que de l'entrée de la grotte de la Crèche.

J'ai appris beaucoup de choses qui se sont passées anciennement dans la grotte de la Crèche. Je me souviens seulement que Seth, l'enfant de la promesse, y fut conçu et mis au monde par Eve, après une pénitence de sept ans.

C'est là qu'un ange lui dit que Dieu lui avait donné ce rejeton à la place d'Abel. Seth fut caché et nourri dans cette grotte et dans celle de Maraha, car ses frères en voulaient à sa vie, comme les enfants de Jacob à celle de Joseph. A une époque très reculée où les hommes habitaient dans des grottes, je les ai vus souvent faire des excavations dans la pierre pour qu'eux et leurs enfants pussent y dormir commodément sur des peaux de bêtes ou sur des lits de gazon. L'excavation pratiquée dans le rocher, sous la crèche, peut donc avoir servi de couche à Seth ou à des habitants postérieurs de la grotte. Je n'en ai pourtant pas la certitude.

Je me souviens aussi d'avoir vu, dans mes contemplations sur les années de la prédication de Jésus, que, le 6 octobre, le Seigneur, après son baptême, célébra le sabbat dans la grotte de la Crèche, dont les bergers avaient fait un oratoire.

LI - La grotte du tombeau de Maraha, nourrice d'Abraham.

Abraham avait une nourrice, appelée Maraha, qu'il honorait particulièrement et qui atteignit un âge très avancé ; elle le suivait partout dans ses voyages, montée sur un chameau. Elle vécut longtemps près de lui à Succoth. Plus tard dans ses derniers jours, elle le suivit aussi dans la vallée des bergers, où il avait dressé ses tentes dans les environs de cette grotte. Ayant dépassé sa centième année. et voyant sa dernière heure approcher, elle demanda à Abraham d'être enterrée dans cette grotte, sur laquelle elle fit des prédictions et à laquelle elle donna le nom de grotte du Lait ou grotte de la Nourrice.

Il arriva là quelque chose de miraculeux que j'ai oublié, et une source sortit de terre. La grotte était alors un corridor étroit et élevé, creusé dans une matière blanche qui n'était pas très dure. D'un côté était une couche de cette matière qui ne montait pas jusqu'à la voûte. En montant par dessus cette couche, on pouvait arriver à l'entrée d'autres grottes placées plus haut.

La grotte fut agrandie plus tard, parce qu'Abraham y pratiqua dans la partie latérale une excavation pour le tombeau de Maraha. Sur un gros bloc de pierre reposait comme une auge également en pierre supportée par des pieux courts et épais. Je fus étonnée de ne plus rien y voir au temps de Jésus.

Cette grotte du tombeau de la nourrice avait un rapport prophétique avec la mère du Sauveur nourrissant son fils pendant la persécution : car, dans l'histoire de la jeunesse d'Abraham, il se trouva aussi une persécution figurative, et sa nourrice lui sauva la vie en le cachant dans une grotte.

Il est à remarquer que Plin, I. v, c. 18, dit que Schytropolis (non qu'on donne aussi à Succoth) s'appelait anciennement Nysa, parce que Bacchus y avait enterré sa nourrice nommée Nysa.

Je me souviens en gros de ce qui suit : Le roi qui régnait dans la patrie d'Abraham eut un songe où on lui fit une prédiction sur un enfant qui allait naître et qui devait être dangereux pour lui. Il prit des mesures en conséquence. La grossesse de la mère d'Abraham fut tenue secrète, et elle se cacha dans une grotte pour le mettre au monde.

Maraha, sa nourrice, l'allaita en secret. Elle vécut comme une pauvre esclave, travaillant dans une solitude près d'une grotte dans laquelle elle nourrissait l'enfant. Ses parents le reprirent plus tard près d'eux ; et, comme il était beaucoup plus grand que son âge ne le comportait, on le fit passer pour un enfant né antérieurement à la prédiction faite au roi. Étant encore enfant, il courut pourtant des dangers à cause de certaines manifestations merveilleuses, et la nourrice le cacha de nouveau. Je la vis l'emporter secrètement sous son large manteau. On fit mourir alors plusieurs enfants de sa taille.

Cette grotte, depuis l'époque d'Abraham, était un lieu de dévotion, surtout pour les mères et les nourrices, et il y avait là quelque chose de prophétique ; car on vénérât dans la nourrice d'Abraham la figure de la sainte Vierge, de même qu'Elie l'avait vue dans la nuée qui apportait la pluie, et lui avait érigé un oratoire sur le Carmel. Maraha avait coopéré, en quelque sorte, à l'avènement du Messie, puisqu'elle avait nourri de son lait l'aïeul de la sainte Vierge. Je ne puis pas bien m'exprimer, mais c'était comme un puits profond allant jusqu'à la source de la vie universelle, et on y puisa toujours jusqu'à ce que Marie y montât comme une eau limpide. Ainsi s'exprima la soeur dans un sommeil extatique.

L'arbre qui était au-dessus de cette grotte étendait au loin son ombre comme un immense tilleul ; il était large par en bas et se terminait en pointe. C'était un térébinthe. Abraham se trouva avec Melchisédech sous cet arbre ; je ne sais pas bien à quelle occasion. Ce vieil arbre avait quelque chose de sacré pour les bergers et les gens d'alentour. On aimait à se reposer sous son ombre et à y prier. Je ne sais plus bien l'histoire de cet arbre, peut-être que c'était Abraham qui l'avait planté. Il y avait à côté une fontaine où les bergers allaient prendre de l'eau à certains moments ; ils lui attribuaient des vertus particulières. Des deux côtés de l'arbre se trouvaient des cabanes ouvertes où l'on pouvait dormir. Tout cela était entouré d'une haie. Sainte Hélène bâtit là une église ; on y a aussi dit la messe.

LII - La sainte Famille entre dans la Grotte de la Crèche.

(Le vendredi, 23 novembre.) il était déjà tard quand ils arrivèrent devant l'entrée de la grotte. La jeune ânesse, qui, depuis qu'ils étaient entrés dans la maison paternelle de Joseph, avait couru de côté et d'autre autour de la ville, vint alors à leur rencontre et se mit à sauter joyeusement auprès d'eux. Alors la sainte Vierge dit à Joseph : " voyez, c'est certainement la volonté de Dieu que nous entrions ici ". Joseph mit l'âne sous l'espèce de toit qui était en avant de l'entrée de la grotte ; il prépara un siège pour la sainte Vierge, et elle s'y assit pendant qu'il se procurait de la lumière et entra dans la grotte. L'entrée était un peu obstruée par des bottes de paille et des nattes posées

contre les parois. Il y avait aussi dans la grotte même divers objets qui l'encombraient, Joseph la débarrassa de manière à préparer à la sainte Vierge une place commode du côté oriental de la grotte. Il attacha une lampe allumée à la paroi, et fit entrer Marie, qui se plaça sur le lit de repos qu'il lui avait préparé avec des couvertures et quelques paquets. Il s'excusa humblement de n'avoir pu lui procurer qu'un si mauvais gîte ; mais Marie, intérieurement, était contente et joyeuse.

Quand elle se fut installée, Joseph sortit avec une outre de cuir qu'il portait avec lui, et alla derrière la colline, dans la prairie où coulait un petit ruisseau ; il remplit l'outre d'eau et la rapporta dans la grotte. Il alla ensuite dans la ville, où il se procura de petits plats et du charbon. Le sabbat était proche, et, à cause des nombreux étrangers auxquels manquaient les choses les plus indispensables, on avait dressé au coin des rues des tables sur lesquelles étaient les aliments dont ils pouvaient avoir besoin. Je crois qu'il y avait là des gens qui n'étaient pas Juifs.

Joseph revint, portant des charbons allumés dans une espèce de botte grillée, il les plaça à l'entrée de la grotte, et alluma du feu avec un petit fagot de morceaux de bois sec ; il apprêta ensuite un repas, qui se composait de petits pains et de quelques fruits cuits. Quand ils eurent mangé et prié, Joseph prépara une couche pour la sainte Vierge. Il étendit sur une litière de jonc une couverture semblable à celles que j'avais vues dans la maison de sainte Anne, et plaça une autre couverture roulée pour appuyer la tête. Après avoir fait entrer l'âne et l'avoir attaché dans un endroit où il ne pouvait pas gêner, il boucha les ouvertures de la voûte par où l'air venait, et disposa la place où lui-même devait reposer dans l'entrée de la grotte.

Quand le sabbat commença, il se tint avec la sainte Vierge sous la lampe, et récita avec elle les prières du sabbat ; il quitta ensuite la grotte et s'en alla à la ville. Marie s'enveloppa pour se livrer au repos. Pendant l'absence de Joseph, je vis la sainte Vierge prier à genoux. Elle s'agenouilla sur sa couche ; puis elle s'étendit sur la couverture, couchée sur le côté. Sa tête reposait sur son bras, qui était posé sur l'oreiller. Joseph revint tard. Il pria encore, et se plaça humblement sur sa couche à l'entrée de la grotte.

(Le samedi, 24 novembre.) Ce jour-là la soeur était très malade et ne put dire que peu de choses ; elle communiqua pourtant ce qui suit :

La sainte Vierge passa le sabbat dans la grotte de la Crèche, priant et méditant avec une grande ferveur. Joseph sortit plusieurs fois ; il alla probablement à la synagogue de Bethléhem. Je les vis manger des aliments préparés les jours précédents et prier ensemble. Dans l'après-midi, temps où les Juifs font ordinairement leur promenade le jour du sabbat, Joseph conduisit la sainte Vierge à la grotte du tombeau de Maraha,

nourrice d'Abraham. Elle resta quelque temps dans cette grotte, qui était plus spacieuse que celle de la crèche, et où Joseph lui arrangea un siège ; elle se tint aussi sous l'arbre qui était auprès, toujours priant et méditant jusqu'après la clôture du sabbat. Joseph alors la ramena. Marie avait dit à son époux que la naissance de l'enfant aurait lieu ce jour même, à minuit ; car c'était à cette heure que se terminaient les neuf mois écoulés depuis que l'ange du Seigneur l'avait saluée. Elle l'avait prié de faire en sorte qu'ils pussent honorer de leur mieux, à son entrée dans le monde, l'enfant promis par Dieu et conçu surnaturellement. Elle lui demanda aussi de prier avec elle pour les gens au coeur dur qui n'avaient pas voulu lui donner l'hospitalité. Joseph offrit à la sainte Vierge de faire venir pour l'assister deux pieuses femmes de Bethléhem qu'il connaissait. Elle ne le voulut pas, et lui dit qu'elle n'avait besoin du secours de personne.

Joseph alla à Bethléhem avant la fin du sabbat, et aussitôt que le soleil fut couché, il acheta quelques objets nécessaires, une écuelle, une petite table basse, des fruits et des raisins secs, qu'il rapporta à la grotte de la Crèche ; il alla de là à la grotte de Maraha, et ramena la sainte Vierge à celle de la crèche, où elle s'assit sur la couverture. Joseph prépara encore des aliments. Ils mangèrent et prièrent ensemble. Il établit alors une séparation entre la place qu'il avait choisie pour y dormir et le reste de la grotte, à l'aide de quelques perches auxquelles il suspendit des nattes qu'il avait trouvées là ; il donna à manger à l'âne qui était à gauche de l'entrée, attaché à la paroi de la grotte ; il remplit ensuite la mangeoire de la crèche de roseaux et d'herbe ou de mousse, et il étendit par-dessus une couverture.

Comme alors la sainte Vierge lui dit que son terme approchait et l'engagea à se mettre en prières dans sa chambre, il suspendit à la voûte plusieurs lampes allumées, et sortit de la grotte parce qu'il avait entendu du bruit devant l'entrée. Il trouva là la jeune ânesse qui, jusqu'alors, avait erré en liberté dans la vallée des bergers ; elle paraissait toute joyeuse, et jouait et bondissait autour de lui. Il l'attacha sous l'auvent qui était devant la grotte et lui donna du fourrage.

Quand il revint dans la grotte, et qu'avant d'entrer dans son réduit, il jeta les yeux sur la sainte Vierge, il la vit qui priait à genoux sur sa couche ; elle lui tournait le dos et regardait du côté de l'orient. Elle lui parut comme entourée de flammes, et toute la grotte semblait éclairée d'une lumière surnaturelle. Il regarda comme Moïse lorsqu'il vit le buisson ardent ; puis, saisi d'un saint effroi, il entra dans sa cellule et s'y prosterna la face contre terre.

LIII - Naissance du Christ.

Je vis la lumière qui environnait la sainte Vierge devenir de plus en plus éclatante ; la lueur de la lampe allumée par Joseph n'était plus visible. Marie, sa large robe sans ceinture étalée autour d'elle, était à genoux sur sa couche, le visage tourné vers l'orient.

Quand vint l'heure de minuit, elle fut ravie en extase. Je la vis élevée de terre à une certaine hauteur. Elle avait les mains croisées sur la poitrine. La splendeur allait croissant autour d'elle ; tout semblait ressentir une émotion joyeuse, même les êtres inanimés. Le roc qui formait le sol et les parvis de la grotte étaient comme vivants dans la lumière. Mais bientôt je ne vis plus la voûte ; une voie lumineuse, dont l'éclat augmentait sans cesse, allait de Marie jusqu'au plus haut des cieux. Il y avait là un mouvement merveilleux de gloires célestes, qui, s'approchant de plus en plus, se montrèrent distinctement sous la forme de chœurs angéliques. La sainte Vierge, élevée de terre dans son extase, pria et abaissa ses regards sur son Dieu dont elle était devenue la mère, et qui, faible enfant nouveau-né, était couché sur la terre devant elle.

Je vis notre Sauveur comme un petit enfant lumineux, dont l'éclat éclipsait toute la splendeur environnante, couché sur le tapis devant les genoux de la sainte Vierge. Il me semblait qu'il était tout petit et grandissait sous mes yeux ; mais tout cela n'était que le rayonnement d'une lumière tellement éblouissante que je ne puis dire comment j'ai pu la voir.

La sainte Vierge resta encore quelque temps dans son extase. Puis, je la vis mettre un linge sur l'enfant, mais elle ne le toucha pas et ne le prit pas encore dans ses bras. Après un certain intervalle, je vis l'Enfant-Jésus se mouvoir et je l'entendis pleurer ; ce fut alors que Marie sembla reprendre l'usage de ses sens. Elle prit l'enfant, l'enveloppa dans le linge dont elle l'avait recouvert et le tint dans ses bras contre sa poitrine. Elle s'assit ensuite, s'enveloppa tout entière avec l'enfant dans son voile, et je crois qu'elle l'allaita. Je vis alors autour d'elle des anges, sous forme humaine, se prosterner devant le nouveau-né et l'adorer.

Il s'était bien écoulé une heure depuis la naissance de l'enfant, lorsque Marie appela saint Joseph, qui pria encore la face contre terre. s'étant approché, il se prosterna plein de joie, d'humilité et de ferveur. Ce ne fut que lorsque Marie l'eut engagé à presser contre son cœur le don sacré du Très-Haut, qu'il se leva, reçut l'Enfant-Jésus dans ses bras et remercia Dieu avec des larmes de joie.

Alors la sainte Vierge emmaillota l'Enfant-Jésus. Marie n'avait que quatre langes avec elle. Je vis ensuite Marie et Joseph s'asseoir par terre l'un près de l'autre. Ils ne disaient rien et semblaient tous deux absorbés dans la contemplation. Devant Marie, emmailloté ainsi qu'un enfant ordinaire, était couché Jésus nouveau né, beau et brillant comme un éclair. "Ah! me disais-je, ce lieu contient le salut du monde entier, et personne ne s'en doute."

Ils placèrent ensuite l'enfant dans la crèche. Ils l'avaient remplie de roseaux et de jolies plantes sur lesquels était étendue une couverture ; elle était au-dessus de l'auge creusée dans le roc, à droite de l'entrée de la grotte, qui s'élargissait là dans la direction du midi. Quand ils eurent mis l'enfant dans la crèche, tous deux se tiennent à côté de lui versant des larmes de joie et chantant des cantiques de louange. Joseph arrangea alors le lit de repos et le siège de la sainte Vierge à côté de la crèche. Je la vis avant et après la naissance de Jésus habillée d'un vêtement blanc qui l'enveloppait tout entière. Je la vis là pendant les premiers jours, assise, agenouillée, debout ou même couchée sur le côté et dormant, mais jamais malade ni fatiguée.

LIV - Gloria in excelsis. La naissance du Christ annoncée aux bergers.

Je vis en beaucoup de lieux, jusque dans les pays les plus éloignés, une joie inaccoutumée et un mouvement extraordinaire pendant cette nuit. Je vis les coeurs de beaucoup d'hommes de bien animes d'un désir joyeux, et ceux des méchants pleins d'angoisse et de trouble. Je vis beaucoup d'animaux faire éclater leur allégresse par leurs mouvements, des fleurs relever la tête, des plantes et des arbres reprendre comme une nouvelle vie, et répandre au loin des parfums. Je vis aussi des sources jaillir de terre. Ainsi, au moment où le Sauveur naquit, une source abondante jaillit dans la grotte qui était dans la colline au nord de la grotte de la Crèche. Joseph la vit le lendemain et lui prépara un écoulement. Au-dessus de Bethléem, le ciel était d'un rouge sombre, tandis que sur la grotte de la Crèche, sur la vallée voisine de la grotte de Maraha et sur la vallée des bergers, on voyait une vapeur brillante.

Dans la vallée des bergers, à une lieue et demie environ de la grotte de 'a Crèche, s'élevait une colline où commençaient des vignes, qui s'étendaient de là jusqu'à Gaza. Contre cette colline étaient les cabanes de trois bergers, qui étaient les chefs des familles de pasteurs demeurant alentour. A une distance double de la grotte de la crèche se trouvait ce qu'on appelait la tour des bergers. C'était un grand échafaudage pyramidal en charpente, ayant pour base des quartiers de rocher, placé au milieu d'arbres verdoyants, et s'élevant sur une colline isolée au milieu de la plaine. Il était entouré d'escaliers, de galeries avec des espèces de tourelles couvertes, et tout était

comme tapissé de nattes. Il avait quelque ressemblance avec ces tours de bois au haut desquelles on observait les astres dans le pays des trois rois mages, et cela faisait de loin l'effet d'un grand vaisseau avec beaucoup de mats et de voiles. De cette tour, on avait une vue étendue sur tout le pays d'alentour. On voyait Jérusalem et même la montagne de la Tentation dans le désert de Jéricho. Les bergers avaient là des veilleurs pour surveiller la marche des troupeaux et les avertir, en sonnant du cor, dans le cas d'une invasion de voleurs ou de gens de guerre qu'on pouvait voir de là à une grande distance.

Les familles des bergers habitaient alentour dans un rayon de plus de deux lieues ; elles occupaient des métairies isolées, entourées de jardins et de champs ; près de la tour était le lieu où ils se rassemblaient ; c'était là que se tenaient les gardiens chargés de veiller sur le mobilier commun. Le long de la colline où la tour s'élevait étaient des cabanes, et à part de celles-ci un grand hangar à plusieurs compartiments, où les femmes des gardiens demeuraient et préparaient les aliments. Je vis cette nuit les troupeaux près de la tour ; une partie était en plein air ; une autre partie était sous un hangar, près de la colline des trois bergers.

Quand Jésus naquit, je vis les trois bergers, frappés de l'aspect inaccoutumé de cette nuit merveilleuse, se tenir devant leurs cabanes ; ils regardaient autour d'eux et considéraient avec étonnement une lumière extraordinaire au-dessus de la grotte de la Crèche. Je vis aussi s'agiter des bergers qui étaient près de la tour ; je les vis monter sur l'échafaudage et regarder du côté de la grotte de la Crèche. Comme les trois bergers avaient les yeux tournés vers le ciel, je vis une nuée lumineuse s'abaisser vers eux. Pendant qu'elle s'approchait, j'y remarquai un mouvement, j'y vis se dessiner des formes et des figures, et j'en. tendis des chants harmonieux, d'une expression joyeuse, et qui devenaient de plus en plus distincts. Les bergers furent d'abord effrayés, mais un ange parut devant eux, et Leur dit : "Ne craignez rien ; car je viens vous annoncer une grande joie pour tout le peuple d'Israel. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Pendant que l'ange annonçait ceci, la splendeur devint de plus en plus grande autour de lui, et je vis cinq ou sept grandes figures d'anges, belles et lumineuses. Ils tenaient dans leurs mains comme une longue banderole où était écrit quelque chose en lettres hautes comme la main, et je les entendis louer Dieu et chanter : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ".

Les bergers de la tour eurent la même apparition, mais un peu plus tard. Les anges apparurent aussi à un troisième groupe de bergers, près d'une fontaine située à trois lieues de Bethléhem, à l'est de la tour des bergers.

La mention d'une banderole dans les mains des anges pourrait faire supposer que la soeur s'est souvenue d'avoir vu pareille chose dans quelque tableau, et que ce souvenir s'est confondu avec son intuition intérieure. Mais on pourrait demander qui a peint le premier de ces banderoles dans les mains des anges, qui, en général, a eu la première idée de placer des banderoles où des paroles sont écrites dans la bouche ou dans les mains des personnages qui sont représentés parlants ? Nous ne voyons pas là une invention des peintres, mais une tradition qui leur est venue de l'antiquité, et cela par des tableaux où des hommes contemplatifs avaient représenté ce qui leur était apparu à eux-mêmes dans leurs visions. Il est donc possible que les bergers aient vu une semblable banderole dans les mains des anges.

Je ne vis pas les bergers aller immédiatement à la grotte de la Crèche, dont ils étaient éloignés, les uns d'une lieue et demie, les autres du double ; mais je les vis se consulter pour savoir ce qu'ils porteraient au nouveau-né, et préparer leurs présents avec toute la promptitude possible. Ils n'arrivèrent à la crèche qu'à l'aurore.

LV - La naissance du Christ annoncée en divers lieux.

Au moment de la naissance de Jésus, mon âme fit d'innombrables voyages dans toutes les directions pour voir divers événements miraculeux qui annonçaient la naissance de notre Sauveur ; mais, comme j'étais malade et fatiguée, il me sembla souvent que les tableaux venaient à moi. J'ai vu un grand nombre de choses arrivées à cette occasion ; mais les souffrances et les dérangements m'en ont fait oublier la plupart : je ne me souviens guère que de ce qui suit.

Je vis cette nuit, dans le temple, Noémi, la maîtresse de la sainte Vierge, ainsi que la prophétesse Anne et le vieux Siméon, à Nazareth sainte Anne, à Juttah sainte Élisabeth, avoir des visions et des révélations sur la naissance du Sauveur. Je vis le petit Jean-Baptiste, près de sa mère, manifester une joie extraordinaire. Tous virent et reconnurent Marie dans ces visions, mais ils ne savaient pas où le miracle avait eu lieu, Elisabeth même l'ignorait ; sainte Anne seule savait que Bethléhem était le lieu du salut.

Je vis cette nuit, dans le temple, un événement merveilleux. Tous les rouleaux d'écriture des saducéens furent plusieurs fois jetés hors des armoires qui les contenaient, et dispersés çà et là. On en fut très effrayé : les saducéens l'attribuèrent à la sorcellerie, et donnèrent beaucoup d'argent pour que la chose restât secrète. (Elle raconta ici quelque chose d'assez peu clair sur les fils d'Hérode qui étaient saducéens,

et qu'il avait placés dans le temple, parce qu'il était en lutte avec les pharisiens, et cherchait à prendre de l'influence dans le temple.)

J'ai vu bien des choses se passer à Rome pendant cette nuit ; mais d'autres tableaux m'en ont fait oublier une grande partie, et il est possible que je fasse quelque confusion. Voici à peu près ce dont je me souviens. Je vis, lorsque Jésus naquit, un quartier de Rome situé au delà du fleuve, et où habitaient beaucoup de Juifs (ici, elle décrit un peu confusément un lieu qui ressemblait à une colline entourée d'eau et qui formait une sorte de presqu'île) ; il y jaillit comme une source d'huile, et tout le monde en fut fort émerveillé.

Une statue magnifique de Jupiter tomba en morceaux dans un temple dont toute la voûte s'écroula. Les païens, effrayés, tirent des sacrifices et demandèrent à une autre idole, celle de Vénus, à ce que je crois, ce que cela voulait dire. Le démon fut forcé de répondre par la bouche de cette statue : " Cela est arrivé parce qu'une vierge a conçu un fils sans cesser d'être vierge, et qu'elle vient de le mettre au monde ". Cette idole parla aussi de la source d'huile qui avait jailli. Dans l'endroit où elle est sortie de terre, s'élève aujourd'hui une église consacrée à la Mère de Dieu'.

Je vis les prêtres des idoles consternés faire des enquêtes à ce sujet. Soixante-dix ans auparavant, lorsqu'on revêtit cette idole d'ornements magnifiques, couverts d'or et de pierreries, et qu'on lui offrit des sacrifices solennels, il y avait à Rome une bonne et pieuse femme : le ne sais plus bien si elle n'était pas Juive. Son nom était comme Serena ou Cyrena ; elle avait une certaine aisance ; elle eut des visions à la suite desquelles elle prophétisa ; elle dit publiquement aux païens qu'ils ne devaient pas rendre de si grands honneurs à l'idole de Jupiter, ni faire de si grands frais pour elle, parce qu'elle devait un jour se briser au milieu d'eux.

Sainte Marie au delà du Tibre porte aussi le nom de Sancta Maria in Fonte Olei, par suite d'une tradition conforme à cette vision de la soeur Emmerich. (Note du trad.)

Les prêtres la firent venir et sur demandèrent quand cela arriverait ; et, comme elle ne pouvait pas alors fixer l'époque, on l'emprisonna et on la persécuta jusqu'à ce qu'enfin Dieu lui fit connaître que l'idole se briserait quand une vierge pure mettrait un fils au monde. Lorsqu'elle fit cette réponse, on se moqua d'elle et on la relâcha comme étant folle. Mais lorsque le temple, en s'écroulant, mit réellement l'idole en pièces, ils reconnurent qu'elle avait dit la vérité, et s'étonnèrent seulement de ce qui avait- été dit pour fixer l'époque où la chose arriverait, parce que naturellement ils ne savaient pas que la sainte Vierge eût mis le Christ au monde.

Je vis aussi que les magistrats de la ville de Rome prirent des informations sur cet

événement et sur l'apparition de la source d'huile. L'un d'eux s'appelait Lentulus ; il fut l'aïeul de Moïse, prêtre et martyr, et de ce Lentulus qui devint plus tard l'ami de saint Pierre à Rome.

Je vis aussi quelque chose touchant l'empereur Auguste, mais je ne m'en souviens plus bien. Je vis l'empereur avec d'autres personnes sur une colline de Rome, à l'un des côtés de laquelle était le temple qui s'était écroulé. Des degrés conduisaient au haut de cette colline, et il s'y trouvait une porte dorée. On traitait là beaucoup d'affaires. Quand l'empereur descendit, il vit à droite, au-dessus de la colline, une apparition dans le ciel : c'était une vierge sur un arc-en-ciel, avec un enfant suspendu en l'air et qui semblait sortir d'elle'. Je crois qu'il fut le seul à voir cela. Il fit consulter, sur la signification de cette apparition, un oracle qui était devenu muet, et qui pourtant parla d'un enfant nouveau-né auquel ils devaient tous céder la place. L'empereur fit alors ériger un autel à l'endroit de la colline au-dessus duquel il avait vu l'apparition ; et, après avoir offert des sacrifices :, il le dédia au premier-né de Dieu. J'ai oublié une grande partie de tout cela.

Ce fut vraisemblablement la même apparition que virent les rois mages à l'heure de la naissance de Jésus, et qui est décrite plus loin.

Je vis aussi en Egypte un événement qui annonçait la naissance du Christ. Bien au delà de Matarée, d'Héliopolis et de Memphis, une grande idole, qui rendait ordinairement des oracles de toute espèce, devint muette. Alors le roi fit faire des sacrifices dans tout le pays afin que l'idole pût dire pourquoi elle se taisait. L'idole fut forcée par Dieu à répondre qu'elle se taisait et devait disparaître, parce que le Fils de la Vierge était né, et qu'un temple lui serait élevé en cet endroit. Le roi voulut là-dessus lui élever, en effet, un temple près de celui de l'idole. Je ne me souviens plus bien de tout ce qui arriva ; je sais seulement que l'idole fut retirée, et qu'on dédia là un temple à la Vierge annoncée et à son enfant ; on l'y honora à la manière païenne.

Je vis à l'heure de la naissance de Jésus une apparition merveilleuse qu'eurent les rois mages. Ils étaient adorateurs des astres, et avaient sur une montagne une tour en forme de pyramide, où l'un d'eux se tenait toujours avec plusieurs prêtres pour observer les étoiles. Ils écrivaient leurs observations et se les communiquaient mutuellement. Pendant cette nuit, je crois avoir vu deux des rois mages sur cette tour. Le troisième, qui demeurait à l'orient de la mer Caspienne, n'était pas avec eux. C'était une constellation déterminée qu'ils observaient toujours ; ils y voyaient de temps en temps des changements avec des apparitions dans le ciel. Cette nuit, je vis l'image dont ils eurent connaissance. Ce ne fut pas dans une étoile qu'ils la virent, mais dans une figure composée de plusieurs étoiles parmi lesquelles il semblait s'opérer un mouvement.

Ils virent un bel arc-en-ciel au-dessus du croissant de la lune. Sur cet arc-en-ciel était assise une vierge. Son genou gauche était légèrement relevé ; sa jambe droite était plus allongée, et le pied reposait sur le croissant. Du côté gauche de la Vierge, au dessus de l'arc-en-ciel, parut un cep de vigne, et du côté droit un bouquet d'épis de blé. Je vis devant la Vierge paraître ou monter la figure d'un calice, semblable à celui qui servit pour la sainte cène. Je vis sortir de ce calice un enfant, et au-dessus de l'enfant un disque lumineux, pareil à un ostensor vide, duquel partaient des rayons semblables à des épis. Cela me fit penser au saint sacrement. Du côté droit de l'enfant sortit une branche à l'extrémité de laquelle se montra, comme une fleur, une église octogone qui avait une grande porte dorée et deux petites portes latérales. La Vierge, avec sa main droite, fit entrer le calice, l'enfant et l'hostie dans l'église, dont je vis l'intérieur, et qui alors me parut très grande. Je vis dans le fond une manifestation de la sainte Trinité ; puis l'église se transforma en une cité brillante, semblable aux représentations de la Jérusalem céleste.

Je vis dans ce tableau beaucoup de choses se succéder et naître, pour ainsi dire, les unes des autres pendant que je regardais dans l'intérieur de l'église dont j'ai parlé ; mais je ne me souviens plus dans quel ordre. Je ne me rappelle pas non plus de quelle manière les rois mages furent instruits que l'enfant était né en Judée. Le troisième roi, qui demeurait à une grande distance, vit l'apparition à la même heure que les autres. Les rois éprouvèrent une joie inexprimable. Ils rassemblèrent leurs trésors et leurs présents et se mirent en route. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'ils se rencontrèrent. Dès les derniers jours qui précédèrent la naissance du Christ, je les vis sur leur grand observatoire, où ils eurent différentes visions.

Combien a été grande la miséricorde de Dieu envers les païens ! Savez-vous d'où cette prophétie était venue aux rois mages ? Je vous en dirai seulement quelque chose, car tout ne m'est pas présent en ce moment. Cinq cents ans avant la naissance du Messie (Elie vivait environ huit cents ans avant Jésus-Christ), les ancêtres des trois rois étaient riches et puissants : ils l'étaient plus que leurs descendants, car leurs possessions étaient plus étendues et leur héritage était moins divisé. Alors aussi ils vivaient sous la tente, excepté l'ancêtre établi à l'orient de la mer Caspienne, dont je vois maintenant la ville. Elle a des substructions en pierre au haut desquelles sont dressés des pavillons, car elle est près de la mer qui déborde souvent. Il y a des montagnes très élevées : je vois deux mers, l'une à ma droite et l'autre à ma gauche.

Ces chefs de race étaient dès lors adorateurs des étoiles ; mais il y avait en outre dans ce pays un culte abominable. On sacrifiait des vieillards et des hommes mal conformés on immolait aussi des enfants. Ce qu'il y avait de plus horrible, c'est que ces enfants, habillés de blanc, étaient mis dans des chaudières et qu'on les faisait

bouillir tout vivants ; mais tout cela finit par être aboli. C'était à ces aveugles païens que Dieu, si longtemps d'avance, avait annoncé la naissance du Sauveur.

Ces princes avaient trois filles, versées dans la connaissance des astres : toutes trois reçurent en même temps l'esprit de prophétie, et connurent par une vision qu'une étoile sortirait de Jacob et qu'une vierge enfanterait le Sauveur. Elles avaient de longs manteaux, parcouraient le pays, prêchaient la réforme des moeurs, et annonçaient que les envoyés du Rédempteur viendraient un jour apporter à ces peuples le culte du vrai Dieu. Elles faisaient beaucoup d'autres prédictions, même relatives à notre époque et à des époques plus éloignées. Là-dessus, les pères de ces trois vierges élevèrent un temple à la future mère de Dieu, vers le midi de la mer, à l'endroit où leurs pays se touchaient, et ils y offrirent des sacrifices. La prédiction des trois vierges parlait spécialement d'une constellation et de divers changements qu'on y verrait. Alors on commença à observer cette constellation du haut d'une colline, près du temple de la future mère de Dieu, et d'après les observations qu'on faisait, on changeait continuellement quelque chose dans les temples, dans le culte et dans les ornements. Le pavillon du temple était tantôt bleu, tantôt rouge, tantôt jaune ou de quelque autre couleur. Ce qui me parut remarquable, c'est qu'ils transportèrent leur jour de fête hebdomadaire au samedi. C'était auparavant le vendredi : je sais encore comment ils appelaient ce jour. Ici elle balbutia quelque chose comme Tanna ou Tanneda, mais sans prononcer bien distinctement'.

Ici il y eut dans son discours une interruption soudaine d'une nature si particulière que nous la raconterons comme propre à caractériser son état. Ce fut le 27 novembre 1821, un peu avant six heures du soir, qu'elle dit ce qui précède, étant endormie. Il ne faut pas oublier que depuis plusieurs années elle avait les pieds paralysés ; que, loin de pouvoir marcher, elle ne pouvait qu'à grand peine se mettre sur son séant, et qu'elle était alors, comme toujours, étendue sur son lit : la porte de sa chambre était ouverte sur une pièce antérieure où son confesseur était assis, disant son bréviaire à la lueur d'une lampe. Elle avait dit ce qui précède avec une telle vérité d'expression, qu'il était impossible de croire que toutes ces choses ne se passassent pas devant ses yeux. Mais à peine eut-elle balbutié le mot Tanneda, que tout d'un coup la paralytique endormie sauta de son lit avec la rapidité de l'éclair, se précipita dans la pièce antérieure, et remua vivement les pieds et les mains du côté de la fenêtre comme une personne qui lutte et se détend ; puis elle dit à son confesseur : "Ah ! le coquin ! il était bien grand, mais je l'ai chassé à coups de pied." Après ces mots, elle tomba comme en défaillance et resta par terre en travers de la fenêtre, dans une posture grave et modeste. Le prêtre, quoique aussi étonné que l'écrivain de cet incident extraordinaire, ne lui dit autre chose que ceci : " Au nom de l'obéissance, soeur Emmerich, retournez à votre couche. Aussitôt elle se releva, rentra dans sa chambre et s'étendit de nouveau sur son lit. L'écrivain lui ayant alors demandé ce que c'était que cette singulière aventure, elle

raconta ce qui suit, étant bien éveillée et en pleine connaissance. Quoique fatiguée, elle parla avec l'humeur joyeuse d'une personne qui vient de remporter une victoire : "Oui, c'était bien singulier : comme j'étais si loin, si loin dans le pays des rois mages, au haut de la chaîne de montagnes qui est entre les deux mers, et comme je regardais dans leurs villes formées de tentes de même qu'on regarde de la fenêtre dans la basse cour, je me sentis tout à coup rappelée à la maison par mon ange gardien. Je me retournai, et je suis ici, à Dulmen, devant notre maisonnette, passer une pauvre vieille femme de ma connaissance, retenant d'une boutique. Elle était exaspérée, pleine de malice ; elle grondait et jurait horriblement. Je vis alors son ange gardien s'éloigner, et une grande et sombre figure de démon se mettre en travers sur son chemin pour la faire tomber afin qu'elle se rompit le cou et mourut ainsi en état de péché. Quand je vis cela, je laissai les trois rois, priai ardemment le bon Dieu de secourir la pauvre femme, et me retrouvai dans ma chambre. Je vis alors que le diable furieux se précipitait vers la fenêtre et voulait entrer dans la chambre. Dans ses griffes un gros paquet de lacets et de cordes entortillées ; car il voulait, pour se venger, ourdir avec tout cela des intrigues et susciter ici toute sorte de troubles. Alors je me suis précipitée et lui ai donné un coup de pied qui l'a fait tomber en arrière : Je crois qu'il s'en souviendra. Je me suis mise en travers devant la fenêtre pour l'empêcher d'entrer ". C'est là assurément quelque chose de très étrange : pendant qu'elle regarde du haut du Caucase et raconte des choses arrivées cinq siècles avant Jésus-Christ comme d'elles se passaient sous ses yeux, elle voit en même temps le danger que court devant sa porte une pauvre vieille de son pays et s'empresse de voler à son secours. Il était effrayant de la voir se précipiter comme un squelette animé et se mettre en défense avec tant de vivacité, elle qui depuis le 8 septembre pouvait à peine faire deux pas sur des béquilles sans tomber en défaillance.

La soeur Vit dans la nuit de la Nativité beaucoup de choses touchant la détermination précise du temps de la naissance du Christ ; mais son état de maladie et les visites qu'on lui fit le jour suivant, qui était la fête de sa patronne, Sainte Catherine' lui en firent beaucoup oublier. Cependant, peu de temps après, se trouvant en état d'extase, elle communiqua quelques fragments de ses visions, où il est à remarquer qu'elle voyait toujours les nombres écrits en chiffres romains, et qu'elle avait souvent de la peine à les lire ; mais elle les expliquait en répétant le nom des lettres dans l'ordre où elle les voyait ou en les traçant avec ses doigts. Cette fois pourtant elle dit les chiffres.

Vous pouvez le lire, dit-elle ; voyez, C'est marqué là. Jésus Christ est né avant que l'an 3907 du monde fût accompli ; on a oublié postérieurement les quatre années, moins quelque chose, écoulées depuis sa naissance jusqu'à la fin de l'an 4000 ; puis ensuite on a fait commencer notre nouvelle ère quatre ans plus tard.

Un des consuls de nome s'appelait alors Lentulus ; il fut l'ancêtre de Saint Moïse, prêtre et martyr, dont j'ai ici une relique, et qui vivait du temps de saint Cyprien. C'est aussi de lui que descendait ce Lentulus qui devint l'ami de saint Pierre, à Rome. Hérode a régné quarante ans. Pendant sept ans, il ne fut pas indépendant, mais il opprima déjà le pays et exerça beaucoup de cruautés. Il mourut, si je ne me trompe ; dans la sixième année de la vie de Jésus. Je crois que sa mort fut tenue secrète pendant un certain temps '. Il fut sanguinaire jusque dans sa mort, et dans ses derniers jours il fit encore bien du mal. Je le vis se traîner dans une grande chambre toute matelassée ; il avait une lance près de lui et voulait en frapper les gens qui l'approchaient. Jésus naquit à peu près la trente-quatrième année de son règne.

Deux ans avant l'entrée de Marie au temple, Hérode y fit faire des constructions. Ce n'était pas un nouveau temple qu'on faisait, c'étaient des changements et des embellissements. La faite en Égypte eut lieu quand Jésus avait neuf mois, et le massacre des innocents quand il était dans sa deuxième année. Elle mentionna encore plusieurs circonstances et plusieurs traits de la vie d'Hérode, qui prouvaient combien elle voyait tout dans le détail ; mais il ne fut pas possible de mettre en ordre ce qu'elle avait raconté à bâtons rompus.

La naissance de Jésus-Christ eut lieu dans une année où les Juifs comptaient treize mois. C'était un arrangement analogue à celui de nos années bissextiles. Je crois aussi que les Juifs avaient deux fois dans l'année des mois de vingt et un de vingt-deux jours ; j'ai entendu quelque chose à ce sujet à propos des jours de fête, mais je n'en ai qu'un souvenir confus. J'ai vu aussi que, plusieurs fois, on fit des changements dans le calendrier : ce fut au sortir d'une captivité, quand on travailla au temple. J'ai vu l'homme qui changea le calendrier, et j'ai su son nom.

Ou peut-être ce fut le mort du second Hérode, touchant lequel elle dit quelque chose de semblable et qu'elle paraissait confondre quelquefois avec celui-ci.

LVI - Adoration des bergers.

(Le dimanche, 25 novembre). Aux premières lueurs du crépuscule, les trois chefs des bergers vinrent de la colline à la grotte de la Crèche avec les présents qu'ils avaient préparés. C'étaient de petits animaux qui ressemblaient assez à des chevreuils. Si c'étaient des chevreux, ils différaient de ceux de notre pays : ils avaient de longs cous, de beaux yeux fort brillants ; ils étaient très gracieux et très légers à la course. Les bergers les conduisaient avec eux attachés à des cordes menues. Ils portaient aussi

sur leurs épaules des oiseaux qu'ils avaient tués, et sous le bras d'autres oiseaux vivants de plus grande taille.

Ils frappèrent timidement à la porte de la grotte de la Crèche, et Joseph vint à leur rencontre. Ils lui répétèrent ce que les anges leur avaient annoncé, et lui dirent qu'ils venaient rendre leurs hommages à l'enfant de la promesse et lui présenter leurs pauvres offrandes. Joseph accepta leurs présents avec une humble gratitude, et il les conduisit à la sainte Vierge, qui était assise près de la crèche et tenait l'Enfant-Jésus sur ses genoux. Les trois bergers s'agenouillèrent humblement, et restèrent longtemps en silence, absorbés dans un sentiment de joie indicible ; ils chantèrent ensuite le cantique qu'ils avaient entendu chanter aux anges, et un psaume que j'ai oublié. Quand ils voulurent se retirer, la sainte Vierge leur donna le petit Jésus, qu'ils tinrent tour à tour dans leurs bras ; puis ils le lui rendirent en pleurant, et quittèrent la grotte.

(Le dimanche, 25 novembre, dans la soirée.) La soeur avait été toute cette journée dans de grandes souffrances physiques et morales. Le soir, à peine endormie, elle se trouva transportée dans la terre promise. Comme, indépendamment de ses contemplations sur la Nativité, elle avait, en outre, une série de visions sur la première année de la prédication de Jésus, et, précisément à cette époque, sur son jeûne de quarante jours, elle s'écria avec un étonnement naïf : " Combien cela est touchant ! Je vois, d'un côté, Jésus, âgé de trente ans, jeûnant et tenté par le diable dans la caverne du désert, et de l'autre côté, je le vois, enfant nouveau-né, adoré par les bergers dans la grotte de la Crèche ". Après ces paroles, elle se leva de sa couche avec une rapidité surprenante, courut à la porte ouverte de sa chambre, et, comme ivre de joie, elle appela les amis qui se trouvaient dans la pièce antérieure, leur disant : " Venez, venez vite adorer l'enfant, il est près de moi ". Elle revint à son lit avec la même vitesse et commença, le visage rayonnant d'enthousiasme et de ferveur, à chanter, d'une voix claire et singulièrement expressive, le Magnificat, le Gloria in excelsis, et quelques cantiques inconnus, d'un style simple, d'un sens profond, et en partie rimés. Elle chanta le second dessus d'un de ces airs. Il avait en elle une émotion de joie qui était singulièrement touchante. Voici ce qu'elle raconta dans la matinée suivante :

"Hier soir, plusieurs bergers, avec leurs femmes et même leurs enfants, sont venus de la tour des bergers, qui est à quatre lieues de la crèche. Ils portaient des oiseaux, des oeufs, du miel, des écheveaux de fil de différentes couleurs, des petits paquets qui ressemblaient à de la soie brute, et des bouquets d'une plante ressemblant au jonc et qui a de grandes feuilles. Cette plante avait des épis pleins de gros grains. Quand ils eurent remis leurs présents à Joseph, ils s'approchèrent humblement de la crèche, près de laquelle la sainte Vierge était assise. Ils saluèrent la mère et l'enfant, et, s'étant agenouillés, ils chantèrent de très beaux psaumes, le Gloria in excelsis, et quelques cantiques très courts. Je chantai avec eux. Ils chantèrent à plusieurs parties, et je fis

une fois le second dessus. Je me souviens à peu près des paroles suivantes : " O petit enfant, vermeil comme la rose, tu parais, semblable à un messager de paix " ! Quand ils prirent congé, ils se courbèrent au-dessus de la crèche, comme s'ils embrassaient le petit Jésus.

(Le lundi, 26 novembre.) J'ai vu aujourd'hui les trois bergers aider tour à tour saint Joseph à tout disposer plus commodément dans la grotte de la Crèche et dans les grottes latérales. Je vis aussi, près de la sainte Vierge, plusieurs femmes pieuses qui lui rendaient divers services. C'étaient des Esséniennes, qui demeuraient à peu de distance de la grotte de la Crèche, dans une gorge située au levant de la colline. Elles habitaient, les unes près des autres, des espèces de chambres creusées dans le roc à une assez grande hauteur. Elles avaient de petits jardins près de leurs demeures, et instruisaient des enfants de leur secte. C'était saint Joseph qui les avait fait venir. Il connaissait cette association depuis sa jeunesse ; car, lorsqu'il fuyait ses frères dans la grotte de la Crèche, il avait plus d'une fois visité ces pieuses femmes. Elles venaient tour à tour près de la sainte Vierge, apportaient de petites provisions et s'occupaient des soins du ménage pour la sainte Famille.

(Le mardi, 27 novembre.) Je vis aujourd'hui une scène très touchante dans la grotte de la Crèche. Joseph et Marie se tenaient près de la crèche et regardaient l'Enfant-Jésus avec un profond attendrissement. Tout à coup l'âne se jeta sur ses genoux et courba sa tête jusqu'à terre. Marie et Joseph versèrent des larmes.

Le soir, il vint un message de la part de sainte Anne. Un homme âgé vint de Nazareth avec une veuve, parente d'Anne et qui la servait. Ils apportaient différents petits objets pour Marie. Ils furent extraordinairement touchés à la vue de l'enfant. Le vieux serviteur versa des larmes de joie. Il se remit bientôt en route pour porter des nouvelles à sainte Anne. La servante resta près de la sainte Vierge.

(Le mercredi, 28 novembre.) Je vis aujourd'hui la Sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus et la servante quitter la grotte de la Crèche pendant quelques heures'.

A ceci se rapporte ce qu'elle dit le 29-30 décembre 1820 : Je vis aujourd'hui Marie avec l'Enfant-Jésus dans une autre grotte que je n'avais pas remarquée auparavant. Elle s'ouvrait dans l'entrée à gauche, près de l'endroit où Joseph faisait le feu. On descendait un peu sur un étroit passage assez incommode. La lumière y pénétrait par des trous faits dans la voûte. Marie était assise près de l'Enfant-Jésus qui était devant elle sur une couverture. Elle s'était retirée là pour se dérober à certaines visites - . Je vis plusieurs personnes près de la crèche, Joseph leur parla.

Je la vis se cacher dans la grotte latérale où avait jailli une source après la naissance

de Jésus-Christ. Elle resta environ quatre heures dans cette grotte, où plus tard elle passa deux jours. Joseph, dès le point du jour, l'avait arrangée pour qu'elle pût s'y tenir sans trop d'inconfort.

Ils allèrent là par suite d'un avertissement intérieur, car quelques personnes vinrent aujourd'hui de Bethléhem à la grotte de la Crèche. Je crois que c'étaient des émissaires d'Hérode. Par suite des propos des bergers, le bruit s'était répandu que quelque chose de miraculeux avait eu lieu en cet endroit, lors de la naissance d'un enfant. Je vis les hommes échanger quelques paroles avec saint Joseph, qu'ils trouvèrent devant la grotte avec les bergers, et le quitter en ricanant lorsqu'ils eurent vu sa pauvreté et sa simplicité. La sainte Vierge, après être restée environ quatre heures dans la grotte latérale, revint à la crèche avec l'Enfant-Jésus.

La grotte de la Crèche jouit d'une aimable tranquillité. Il n'y vient personne de Bethléhem : les bergers seuls sont en rapport avec elle. Du reste, on ne s'inquiète guère, à Bethléhem, de ce qui s'y passe, car il y a beaucoup de mouvement et d'agitation dans la ville, à cause du grand nombre d'étrangers qui s'y trouvent. On vend et on tue beaucoup d'animaux, parce que plusieurs arrivants payent leur impôt en bétail ; il y a aussi beaucoup de païens qui sont employés comme domestiques.

Ce soir, la soeur étant endormie dit tout à coup : " Hérode a fait mourir un homme pieux qui avait un emploi important au temple. Il l'a fait inviter amicalement à venir le trouver à Jéricho et l'a fait assassiner en route. Cet homme s'opposait aux empiétements d'Hérode dans le temple. On accuse Hérode de ce meurtre, mais cela ne fait qu'augmenter son influence dans le temple ". Elle dit ensuite qu'Hérode avait fait donner à deux de ses bâtards deux emplois considérables dans le temple, qu'ils étaient saducéens, et que tout ce qui s'y passait lui était révélé par eux.

(Le jeudi, 29 novembre) Le matin, l'hôte de la dernière auberge où la sainte Famille avait passé la nuit, a envoyé à la grotte de la Crèche un serviteur avec des présents. Lui-même est venu dans la journée pour rendre ses hommages à l'enfant. L'apparition de l'ange aux bergers à l'heure de la naissance de Jésus est cause que tous les braves gens des vallées ont entendu parler du merveilleux enfant de la promesse ; ils viennent maintenant pour honorer l'enfant.

(Le vendredi, 30 novembre.) Aujourd'hui plusieurs bergers et d'autres braves gens vinrent à la grotte de la Crèche et honorèrent l'Enfant-Jésus avec beaucoup d'émotion. Ils étaient en habits de fête et allaient à Bethléhem- pour le sabbat. Parmi ces gens, je vis la femme qui, le 20 novembre, avait réparé la grossièreté de son mari envers la sainte Famille en lui offrant l'hospitalité Elle aurait pu aller pour le sabbat à Jérusalem qui était près de chez elle ; mais elle fit un détour jusqu'à Bethléhem, pour voir le saint

enfant et ses parents. Elle se sentit tout heureuse de leur avoir donné cette marque d'affection.

Je vis aussi, dans l'après-midi, un parent de saint Joseph près de la demeure duquel la sainte Famille avait passé la nuit le 22 novembre, venir à la crèche et saluer l'enfant. C'était le père de Jonadab, qui, lors du crucifiement, porta à Jésus un drap pour se couvrir. Il avait su que Joseph avait passé près de chez lui et avait entendu parler des miracles qui avaient signalé la naissance de l'enfant ; et comme il allait à Bethléhem pour le sabbat, il était venu à la crèche porter des présents. Il salua Marie et rendit hommage à l'Enfant-Jésus. Joseph le reçut très amicalement, mais il ne voulut rien recevoir de lui ; seulement il lui emprunta de l'argent et lui remit en gage la jeune Anesse', à condition de Pouvoir la reprendre quand il le rembourserait. Joseph avait besoin de cet argent à cause des présents à faire et du repas à donner lors de la cérémonie de la circoncision de l'enfant.

Comme je méditais sur cette jeune ânesse, mise en gage pour fournir aux frais de la circoncision, et que je pensais que dimanche prochain, jour où aura lieu cette cérémonie, on lirait l'Évangile du dimanche des Rameaux (en allemand et en latin dimanche des Palmes), qui raconte l'entrée à Jérusalem de Jésus, monté sur un âne, je vis le tableau suivant, mais je ne sais plus où je le vis, et je ne puis plus bien m'en expliquer le sens. Je vis sous un palmier deux écriteaux tenu' par des anges. Sur l'un je vis représentés divers instruments de martyre, et au milieu une colonne sur laquelle était un mortier avec deux anses ; sur l'autre écriteau On trouvaient des lettres ; je crois que c'étaient des chiffres indiquant des années et des époques de l'histoire de l'Église. Au-dessus du palmier était agenouillée une vierge qui semblait sortir de sa tige et dont la robe flottait autour d'elle. Elle tenait dans ses mains, Au-dessous de la poitrine, un vase de la forme du calice de la sainte cène, duquel sortait une figure d'enfant lumineux. Je vis ensuite le Père éternel sous la forme où il m'est montré ordinairement, s'approcher du palmier sur des nuées, en détacher une grosse branche qui avait la figure d'une croix et la placer sur l'enfant. Je vis aussitôt l'enfant comme attaché à cette croix de palmier, et la Vierge présenter à Dieu le Père cette branche avec l'enfant crucifié, tandis qu'elle tenait de l'autre main le calice vide, qui m'apparut aussi comme étant son cœur. Comme je voulais lire les lettres qui étaient sur l'écriteau au-dessous du palmier, je fus réveillée par une visite. Je ne sais pas si je vis ce tableau dans la grotte de la Crèche, ou si ce fut ailleurs. On peut comparer cette description avec celle de la figure que les rois mages virent dans les étoiles à l'heure de la naissance de Jésus, et aussi avec les apparitions qui ont été racontées à l'occasion de la présentation de Marie au temple.

Quand tout ce monde fut parti pour la synagogue de Bethléhem, Joseph prépara dans la grotte la lampe du sabbat, qui avait sept mèches, l'alluma, et plaça au-dessous une

petite table sur laquelle étaient les rouleaux qui contenaient les prières. Ce fut sous cette lampe qu'il célébra le sabbat avec la sainte Vierge et la servante de sainte Anne. Deux bergers se tenaient un peu en arrière de la grotte. Des Esséniennes étaient aussi là.

Aujourd'hui, avant le sabbat, les Esséniennes et la servante préparèrent des aliments. J'ai vu qu'elles faisaient rôtir des oiseaux à une broche placée au-dessus du feu. Elles les roulaient aussi dans une espèce de farine faite avec des grains qui viennent en épis sur une plante semblable au roseau ; on la trouve à l'état sauvage dans les endroits humides et marécageux du pays. On la cultive dans plusieurs lieux ; elle vient souvent sans culture près de Bethléhem et d'Hébron ; je ne la vis pas près de Nazareth. Les pâtres de la tour des bergers en avaient apporté à Joseph. Je vis ces femmes Jaire aussi avec les grains une espèce de crème blanche assez épaisse et pétrir des gâteaux avec la farine. La sainte Famille ne garda pour son usage qu'une très petite quantité des nombreuses provisions que les bergers avaient apportées ; le reste fut donné en présents, et surtout distribué aux pauvres.

(Le samedi, 1er décembre.) Je vis aujourd'hui, dans l'après-midi, plusieurs personnes venir à la grotte de la Crèche, et le soir, après la clôture du sabbat, je vis les Esséniennes et la servante de Marie apprêter un repas dans une cabane de feuillage devant l'entrée de la grotte. Joseph l'avait dressée avec l'aide des bergers. Il avait aussi vidé la chambre située dans l'entrée de la grotte, y avait étendu des couvertures par terre, et avait tout arrangé comme pour une fête, autant que le comportait sa pauvreté. Il avait ainsi disposé les choses avant l'ouverture du sabbat ; car le lendemain était le huitième jour depuis la naissance du Christ, lequel devait être circoncis ce jour-là, conformément au précepte divin.

Joseph était allé vers le soir à Bethléhem, et il en avait ramené trois prêtres, un homme âgé et une femme qui paraissait une sorte de garde ou d'assistante, employée ordinairement dans cette cérémonie. Elle apportait un siège dont on se servait en pareille circonstance, et une pierre plate, fort épaisse et de forme octogone, où se trouvaient les objets nécessaires. Tout cela fut placé sur des nattes, à l'endroit où la cérémonie devait se faire, c'est-à-dire dans l'entrée de la grotte, entre le réduit de saint Joseph et le foyer : le siège était un coffre avec des espèces de tiroirs, qui, mis à la suite les uns des autres, formaient comme un lit de repos avec un appui d'un côté : on y était plutôt étendu qu'assis. La pierre octogone avait plus de deux pieds de diamètre, au milieu était une cavité également octogone, recouverte d'une plaque de métal, et où se trouvaient, dans des compartiments séparés, trois boîtes et un couteau de pierre. Cette pierre fut placée à côté du siège, sur un petit escabeau à trois pieds, qui jusqu'alors était toujours resté sous une couverture à la place où était né le Sauveur

Quand on eut fait ces arrangements, les prêtres saluèrent la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus ; ils s'entretinrent amicalement avec Marie, et ils prirent dans leurs bras l'enfant, dont la vue les toucha. Ensuite le repas eut lieu dans la cabane de feuillage ; une quantité de pauvres gens, qui avaient suivi les prêtres, comme il arrivait toujours dans de semblables occasions, entourèrent la table, et, pendant le repas, reçurent des présents de Joseph et des prêtres, en sorte que tout fut bientôt distribué. Je vis le soleil se coucher ; son disque paraissait plus grand qu'il ne paraît dans notre pays. Je le vis s'abaisser à l'horizon ; ses rayons pénétraient jusque dans la grotte par la porte ouverte.

LVII. - Circoncision du Christ. Le nom de Jésus.

(Le dimanche, 2 décembre.) La soeur ne dit pas si les prêtres, après Le repas, retournèrent à la ville et revinrent le lendemain matin, ou s'ils passèrent la nuit près de la grotte ou dans le voisinage ; mais voici ce qu'elle raconta :

Des lampes étaient allumées dans la grotte, et je vis que pendant la nuit on pria beaucoup et qu'on chanta des cantiques La circoncision eut lieu au point du jour. La sainte Vierge était attristée et inquiète. Elle avait apprêté elle-même les linges destinés à recevoir le sang et à bander la plaie ; elle les tenait devant elle dans un pli de son manteau. La pierre octogone fut recouverte par les prêtres d'un drap rouge et d'un autre drap blanc par dessus, avec des prières et des cérémonies ; puis l'un des prêtres s'appuya plutôt qu'il ne s'assit sur le siège, et la sainte Vierge, qui se tenait voilée au fond de la grotte, avec l'Enfant-Jésus sur les bras, le donna à la servante avec les linges. Saint Joseph le reçut des mains de la servante, et le donna à la garde qui était venue avec les prêtres. Celle-ci plaça l'enfant recouvert d'un voile sur la couverture de la pierre octogone.

On fit encore des prières ; puis cette femme ôta à l'enfant ses langes et le remit sur les genoux du prêtre qui était assis. Saint Joseph se pencha par-dessus les épaules du prêtre et tint l'enfant par le haut du corps. Deux prêtres s'agenouillèrent à droite et à gauche, tenant chacun un de ses petits pieds : celui qui devait accomplir la cérémonie s'agenouilla devant lui. On découvrit la pierre octogone et on enleva la plaque de métal pour avoir sous la main les trois boîtes où il y avait des eaux vulnéraires et de l'onguent. Le manche et la lame du couteau étaient de pierre. Le manche, brun et poli, avait une rainure où l'on faisait entrer la lame : celle-ci, qui était de couleur jaunâtre, ne me parut pas très affilée. L'incision se fit avec la pointe recourbée du couteau. Le prêtre fit aussi usage de l'ongle tranchant de son doigt. Il exprima le sang de la blessure, et y mit du vulnéraire et d'autres ingrédients de même nature qu'il prit dans

les boîtes. La garde prit alors l'enfant, et, après avoir bandé la plaie, elle lui remit ses langes. Cette fois, on emmaillota, aussi ses bras qui étaient libres auparavant, et on roula autour de sa tête le voile dont on l'avait couverte. Il fut placé de nouveau sur la pierre octogone, et on fit encore des prières.

L'ange avait dit à Joseph que l'enfant devait s'appeler Jésus ; mais le prêtre d'abord n'agréa pas ce nom, et il se mit en prières à cette occasion. Je vis alors un ange lui apparaître et lui montrer le nom de Jésus sur un écriteau pareil à celui qui surmonta la croix sur le Calvaire. Je ne sais pas si en effet cet ange fut vu par lui ou par un autre prêtre ; mais je le vis tout ému écrire ce nom sur un parchemin, comme poussé par une impulsion d'en haut. L'Enfant-Jésus pleura beaucoup après la cérémonie de la circoncision. Je vis saint Joseph le reprendre et le mettre dans les bras de la sainte Vierge qui était restée au fond de la grotte avec deux femmes. Elle le prit en pleurant, se retira dans le coin où était la crèche, s'assit' couverte de son voile, et apaisa l'enfant en lui donnant le sein. Saint Joseph lui remit aussi les linges teints de sang. On pria de nouveau et on chanta des cantiques. La lampe brûlait encore ; il faisait alors tout à fait jour. Bientôt la sainte Vierge vint avec l'enfant et le posa sur la pierre octogone. Les prêtres tournèrent vers elle leurs mains croisées sur la tête de l'enfant, et elle se retira avec lui.

Les prêtres, avant de se retirer, mangèrent quelque chose avec Joseph et deux bergers dans la cabane de feuillage. J'ai su que tous ceux qui avaient assisté à la sainte cérémonie étaient des gens de bien, et que les prêtres plus tard embrassèrent la doctrine du Sauveur. Toute la matinée on fit encore des distributions aux pauvres qui venaient à la porte. Pendant la cérémonie, l'âne était resté attaché dans un lieu séparé.

Encore aujourd'hui beaucoup de mendiants fort sales portant des paquets et venant de la vallée des bergers, passèrent devant la grotte de la Crèche. Ils semblaient aller à Jérusalem pour une fête. Ils demandèrent l'aumône très insolemment et proférèrent des malédictions et des injures près de la crèche, parce qu'ils ne trouvaient pas que Joseph leur eût donné assez. Je ne sais pas qui étaient ces gens, ils me déplaisaient beaucoup.

Dans la nuit suivante, je vis l'enfant souvent privé de sommeil par la douleur qu'il ressentit : il pleurait beaucoup. Marie et Joseph le prirent tour à tour sur leurs bras et le portèrent autour de la grotte en essayant de le calmer.

LVIII - Elisabeth vient à la Crèche.

Le lundi, 3 décembre) Ce soir je vis Élisabeth se rendre de Juttah à la grotte de la

Crèche, montée sur un âne que conduisait un vieux domestique. Joseph la reçut très amicalement ; Marie et elle s'embrassèrent avec des sentiments de joie indicible. Elle pressa l'Enfant-Jésus sur son coeur en versant des larmes. On lui prépara une couche près de la place où Jésus était né. Devant cette place il y avait un tréteau élevé, comme une espèce de tréteau de scieur, sur lequel était un petit coffre où l'on mettait souvent l'Enfant-Jésus. Ce devrait être une chose habituelle pour les enfants, car, déjà chez sainte Anne, j'avais vu Marie, dans sa petite enfance, reposer sur un tréteau semblable.

(Le mardi, 4 décembre.) Hier soir et aujourd'hui, dans la journée, je vis Marie et Élisabeth assises à côté l'une de l'autre et s'entretenant affectueusement. J'étais près d'elles et j'écoutais toutes leurs paroles avec un vif sentiment de joie. La sainte Vierge raconta à sa cousine tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors, et quand elle parla de ce qu'elle avait souffert en cherchant un logement à Bethléhem, Élisabeth pleura de tout son coeur. Elle lui raconta aussi beaucoup de choses touchant la naissance de Jésus, et je m'en rappelle encore quelque chose. Elle dit qu'au moment de l'annonciation elle avait été ravie en esprit pendant dix minutes, et qu'elle avait eu le sentiment que son coeur devenait double, et qu'un bien inexprimable entraînait en elle et la remplissait tout entière. Au moment de la nativité, elle avait eu aussi un ravissement avec le sentiment que les anges la portaient en l'air agenouillée, et il lui avait semblé que son coeur était divisé en deux et qu'une moitié se séparait de l'autre. Elle avait perdu dix minutes l'usage de ses sens ; puis, ressentant un vide intérieur et un désir immense d'un bien infini qu'elle avait eu jusque là au dedans d'elle et qui n'y était plus, elle avait vu devant elle une lumière éclatante dans laquelle son enfant avait semblé croître sous ses yeux. Elle l'avait alors vu remuer et entendu pleurer ; puis, revenant à elle, elle l'avait pris sur la couverture et pressé contre son sein, car au commencement il lui avait semblé qu'elle rêvait, et elle n'avait pas osé toucher l'enfant environné de lumière. Elle dit aussi qu'elle n'avait pas eu la conscience du moment où l'enfant s'était séparé d'elle. Élisabeth lui dit : " Vous avez eu dans votre enfantement des grâces que n'ont pas les autres femmes ; celui de Jean aussi a été plein de douceur, mais les choses se sont passées autrement ". Voilà ce que je me rappelle de leurs discours.

Vers le soir, Marie se cacha encore avec l'Enfant-Jésus et Elisabeth dans la grotte latérale voisine de la grotte de la Crèche. Je crois qu'elles y restèrent toute la nuit. Marie s'y décida, parce que des gens de distinction de Bethléhem venaient en foule à la crèche par curiosité. Elle ne voulut pas se montrer à eux.

Je vis aujourd'hui la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus sortir de la grotte de la Crèche et aller dans une autre grotte placée à droite. L'entrée en était très étroite : quatorze marches en pente conduisaient d'abord dans un petit caveau, puis dans une chambre

souterraine, plus grande que la grotte de la Crèche. Joseph la sépara en deux au moyen d'une couverture suspendue en l'air. La partie voisine de l'entrée était semi-circulaire, l'autre partie était carrée. La lumière ne venait pas par en haut, mais par des ouvertures latérales qui traversaient une grande épaisseur de rocher. J'ai vu, les jours précédents, un homme âgé enlever de cette grotte des fagots, des bottes de paille et des paquets de roseaux, comme ceux dont Joseph se servait pour faire du feu. Ce fut un berger qui leur rendit ce service. Cette grotte était plus claire et plus spacieuse que celle de la Crèche. L'âne n'y était pas. J'y vis l'Enfant-Jésus couché dans une auge creusée dans le roc. Pendant les jours précédents, j'ai vu souvent Marie montrer à quelques visiteurs son enfant, couvert d'un voile et tout nu, à l'exception d'un linge autour du corps. D'autres fois, je le vis de nouveau entièrement emmaillotté. Je vis la garde qui avait assisté à la circoncision visiter souvent l'enfant. Marie lui donnait presque tout ce qu'apportaient les visiteurs, afin qu'elle le distribuât aux pauvres de Bethléhem.

LIX - Voyage des trois Rois Mages à Bethléhem.

(Communiqué le 21 novembre)

(Le 25 novembre.) J'ai déjà raconté comment je vis la naissance de Jésus-Christ annoncée aux trois rois la nuit même de Noël. Je vis Mensor et Sair ; ils étaient dans le pays du premier et regardaient les astres. Tous leurs préparatifs de voyage étaient faits. Ils regardaient l'étoile de Jacob du haut d'une tour en forme de pyramide, cette étoile avait une queue. Elle se dilata, pour ainsi dire, à leurs yeux, et ils virent une vierge brillante devant laquelle planait un enfant lumineux. Du côté droit de l'enfant sortit une branche, et à l'extrémité de celle-ci parut, comme une fleur, une petite tour à plusieurs entrées, qui finit par devenir une ville. Aussitôt après cette apparition, tous deux se mirent en route. Théokéno, le troisième, demeurait plus à l'orient, à deux journées de voyage. Il vit la même chose à la même heure, et partit aussitôt en toute hâte pour se réunir à ses deux amis, qu'il rejoignit en effet.

(Le 26 novembre.) Je m'endormis avec un grand désir de me trouver dans la grotte de la Crèche, près de la mère de Dieu, afin qu'elle me donnât l'Enfant-Jésus, pour le tenir quelque temps dans mes bras et le serrer sur mon coeur, et j'y allai en effet. Il faisait nuit. Joseph dormait, appuyé sur son bras droit, derrière son réduit, près de l'entrée. Marie était éveillée ; elle était assise à sa place accoutumée près de la crèche, et tenait sur son sein le petit Jésus recouvert d'un voile. Je m'agenouillai et j'adorai avec un grand désir de voir l'enfant. Ah ! elle le savait bien ; elle sait tout et elle accueille tout ce qu'on lui demande avec une bonté si touchante, quand on prie avec une foi sincère. Mais elle était silencieuse, recueillie ; elle adorait respectueusement celui dont elle

était la mère, et elle ne me donna pas l'enfant, parce qu'elle l'allaitait, à ce que je crois. A sa place, j'aurais fait comme elle.

Mon désir allait toujours croissant et se confondait avec celui de toutes les âmes qui soupiraient pour l'Enfant-Jésus. Mais cette ardente aspiration vers le Sauveur n'était nulle part si pure, si naive et si sincère que dans le coeur des bons rois mages de l'Orient, qui l'avaient attendu pendant des siècles dans la personne de leurs ancêtres, croyant, espérant et aimant. Aussi mon désir se tourna vers eux. Quand j'eus fini d'adorer, je me glissais respectueusement hors de la grotte de la Crèche, et je fus conduite par une longue route jusqu'au cortège des trois rois.

Sur cette route, j'ai vu bien des pays, des habitations et des gens, leurs costumes, leurs moeurs et leurs usages, et aussi quelque chose de leur culte ; mais j'ai presque tout oublié. Je raconterai comme je le pourrai ce qui m'est resté présent à la mémoire.

Je fus conduite à l'orient dans une contrée où je n'avais jamais été. Elle était presque partout stérile et sablonneuse. Près de quelques collines habitaient, dans des cabanes de branchage, de petites réunions d'hommes. C'étaient comme des familles isolées, de cinq à huit personnes. Le toit, fait avec des branches, s'appuyait à la colline, où les demeures étaient creusées. Cette contrée ne produisait presque rien ; il n'y venait que des buissons, et ça et là un petit arbre avec quelques boutons dont on tirait une laine blanche. Je vis, en outre, quelques arbres plus grands sous lesquels ils plaçaient leurs idoles. Ces hommes étaient encore très sauvages ; ils me parurent se nourrir le plus souvent de chair crue, spécialement d'oiseaux, et vivre en partie de brigandage.

Ils étaient de couleur cuivrée et avaient des cheveux roussâtres comme le poil du renard. Ils étaient petits, trapus, plutôt gras que maigres, du reste adroits, lestes et actifs. Je ne vis pas chez eux d'animaux domestiques, ni de troupeaux. Ces gens faisaient des espèces de couvertures avec une laine blanche qu'ils recueillaient sur de petits arbres. Ils filaient avec cette laine de longues cordes de l'épaisseur du doigt, qu'ils tressaient ensuite pour en faire de larges bandes d'étoffe. Quand ils en avaient préparé un certain nombre, ils mettaient sur leur tête de grands rouleaux de ces couvertures, et allaient en troupe les vendre à une ville.

Je vis aussi en divers lieux, sous de grands arbres leurs idoles, qui avaient des têtes de taureau, avec des cornes et une grande bouche. Il y avait dans le corps des trous ronds, et en bas une ouverture plus large où l'on faisait du feu pour brûler les offrandes placées dans les autres ouvertures plus petites. Autour de chacun de ces arbres sous lesquels étaient les idoles, se trouvaient, sur de petites colonnes de pierre, d'autres figures d'animaux. Il y avait des oiseaux, des dragons, et une figure qui avait trois têtes de chien et une queue de serpent roulée sur elle-même.

Au commencement de mon voyage j'eus le sentiment qu'il y avait à ma droite un grand amas d'eau dont je m'éloignais de plus en plus. Au delà de la contrée dont je viens de parler le chemin allait toujours en montant, et je traversais une crête de montagne de sable blanc, où gisaient en grande quantité de petites pierres noires brisées, semblables à des fragments de pots et d'écuelles. De l'autre côté, je descendis dans une contrée couverte d'arbres, qui semblaient rangés dans un ordre régulier. Quelques-uns de ces arbres avaient des troncs écailleux et des feuilles d'une grandeur extraordinaire. Il y en avait, aussi de forme pyramidale avec de grandes et belles fleurs. Ces derniers avaient des feuilles d'un vert jaunâtre, et des branches avec des boutons. Je vis aussi des arbres avec des feuilles très lisses en forme de coeur.

J'arrivai ensuite dans un pays de pâturages qui s'étendaient à perte de vue entre des hauteurs. Tout y fourmillait de troupeaux innombrables. La vigne croissait autour des collines, et elle y était cultivée. Il y avait des rangées de ceps sur des terrasses, avec de petites haies de branchages pour les protéger. Les possesseurs de ces troupeaux habitaient sous des tentes dont l'entrée était fermée par des claies légères. Ces tentes étaient faites avec l'étoffe de laine blanche que fabriquaient les peuplades sauvages chez lesquelles j'avais passé. Il y avait au centre une grande tente entourée d'une quantité d'autres plus petites. Les troupeaux, séparés suivant leurs espèces, erraient dans ces grands pâturages, qui étaient entrecoupés par places de masses de buissons, formant comme des taillis. Je distinguai là des troupeaux d'espèces fort différentes. Je vis des montons dont la laine pendait en longues tresses et qui avaient de longues queues laineuses ; puis des animaux très agiles, avec des cornes comme celles des boucs ; ils étaient grands comme des veaux ; d'autres étaient de la taille des chevaux qui courent ici en liberté dans les prairies. Je vis aussi des troupes de chameaux et d'animaux de même espèce avec deux bosses. Dans un endroit, je vis dans une enceinte fermée quelques éléphants blancs et tachetés : ils étaient apprivoisés et servaient pour les usages domestiques.

Cette vision fut interrompue trois fois, parce que mon attention fut appelée d'un autre côté, et j'y revins toujours à différentes reprises. Ces troupeaux et ces pâturages me parurent appartenir à un des rois mages alors en voyage ; je crois que c'était à Mensor et à sa famille. Ils étaient confiés aux soins de bergers subalternes, qui portaient des jaquettes tombant jusqu'aux genoux, à peu près de la forme des habits de nos paysans, si ce n'est qu'elles étaient plus étroites. Je crois que le chef étant parti pour un long voyage, tous ses troupeaux furent in . . . (bas de page absent)

en temps des gens en manteaux longs venir prendre connaissance de tout. Ils se rendaient dans la grande tente centrale, et alors on faisait passer les troupeaux entre celle-ci et les petites tentes ; on les comptait et on les examinait. Ceux qui en faisaient

le compte avaient à la main des espèces de tablettes, de je ne sais quelle matière, sur lesquelles ils écrivaient quelque chose. Je me disais alors à moi-même : Puissent nos évêques examiner avec la même diligence leurs troupeaux confiés aux pasteurs du second ordre !

Quand, après la dernière interruption, je revins à cette contrée de pâturages, il était nuit. Un profond silence régnait partout. La plupart des bergers dormaient sous les petites tentes ; quelques-uns seulement veillaient et erraient ça et là autour des troupeaux, lesquels étaient endormis et parqués, suivant leur espèce, dans de grandes enceintes séparées. Pour moi, je regardais avec attendrissement ces troupeaux dormant en paix, en pensant qu'ils appartenaient à des hommes qui, cessant de contempler les immenses pâturages azurés du ciel, semés d'innombrables étoiles, étaient partis à l'appel de leur Créateur tout-puissant, reconnaissant en lui leur pasteur, comme des troupeaux fidèles, pour suivre sa voix avec plus d'obéissance que les brebis de cette terre ne suivent celle de leurs pasteurs mortels. Et comme je voyais les bergers qui veillaient regarder plus souvent les étoiles du ciel que les troupeaux confiés à leur garde, je me disais à moi-même : ils ont bien raison de tourner des yeux étonnés et reconnaissants vers le ciel où, depuis des siècles, leurs ancêtres, persévérant dans l'attente et la prière, n'ont cessé d'attacher leurs regards. Le bon pasteur qui cherche sa brebis égarée, ne se repose pas qu'il ne l'ait trouvée et rapportée ; ainsi vient de faire le Père qui est dans les cieux, le vrai pasteur de ces innombrables troupeaux d'étoiles répandues dans l'immensité. L'homme auquel il avait soumis la terre ayant péché, et la terre ayant été maudite par lui en punition de ce crime, il était allé chercher l'homme tombé et la terre, . . .

(renvoi incohérent entre deux pages)

. . . on séjour, comme une brebis perdue : il a envoyé du haut du ciel son Fils unique pour se faire homme, ramener cette brebis perdue, prendre sur lui tous ses péchés en qualité d'agneau de Dieu et satisfaire en mourant à la justice divine. Et cet avènement du Rédempteur promis venait d'avoir lieu. Les rois de ce pays, conduits par une étoile, étaient partis la nuit précédente pour aller rendre hommage au Sauveur nouvellement né. C'est pourquoi ceux qui veillaient sur les troupeaux regardaient avec émotion les pâturages célestes et priaient ; car le Pasteur des pasteurs venait d'en descendre, et c'était aux bergers qu'il avait d'abord annoncé sa venue.

Pendant que je méditais ainsi en regardant l'immense plaine, le silence de la nuit fut interrompu par le bruit des pas d'une cavalcade qui arrivait en toute hâte : c'était une troupe d'hommes montés sur des chameaux. Le cortège, passant le long des troupeaux qui reposaient, se dirigea rapidement vers la tente principale du camp des bergers. Quelques chameaux endormis se réveillaient ça et là et tournaient leurs longs cous vers le cortège. On entendait bêler des agneaux troublés dans leur sommeil ; quelques-uns des arrivants sautaient à bas de leurs montures et réveillaient les bergers dormant

dans les tentes. Les plus voisins des veilleurs accostaient le cortège. Bientôt tout fut sur pied et en mouvement autour des voyageurs ; on s'entretint en regardant le ciel et en se montrant les étoiles. Ils parlaient d'un astre ou d'une apparition dans le ciel qui avait cessé de se montrer, car moi-même je ne la vis pas.

C'était le cortège de Théokéno, le troisième des rois mages, celui qui demeurait le plus loin. Il avait vu dans sa patrie le même signe dans le ciel, qu'avaient vu d'autres, et il s'était aussitôt mis en route. Il demandait maintenant combien Mensor et Sair devaient avoir d'avance sur lui, et si l'on pouvait encore voir l'étoile qu'ils avaient prise pour guide. Quand il eut reçu les informations nécessaires, le cortège continua son voyage sans s'arrêter plus longtemps. Cet endroit était celui où les trois rois, qui demeuraient fort loin les uns des autres, avaient coutume de se réunir pour observer les astres, et la tour, en forme de pyramide, au haut de laquelle ils faisaient leurs observations, était dans le voisinage. Théokéno était celui des trois qui demeurait le plus loin. Il habitait au delà du pays dans lequel Abraham avait d'abord vécu, et à l'entour duquel tous les trois étaient établis.

Dans les intervalles entre les visions que j'eus à trois reprises pendant la journée sur ce qui se passait dans la grande plaine des troupeaux, différentes choses me furent montrées touchant les pays où Abraham avait vécu : j'en ai oublié la plus grande partie. Je vis une fois, à une grande distance, la hauteur sur laquelle Abraham voulait sacrifier Isaac. Une autre fois, je vis très distinctement, quoique ce fût fort loin d'ici, l'aventure d'Agar et d'Ismael dans le désert. La première demeure d'Abraham était située à une grande élévation, et les pays des trois rois, qui se trouvaient alentour, étaient plus bas. Je raconterai ici ce que je vis d'Agar et d'Ismael. A l'un des côtés de la montagne d'Abraham, plus près du fond de la vallée, je vis Agar avec son fils errer au milieu des buissons. Elle semblait comme hors d'elle-même. L'enfant était encore fort jeune : il avait une longue robe. Elle-même était enveloppée dans un long manteau qui recouvrait la tête, et sous lequel elle portait un vêtement court avec un corsage étroit. Elle plaça l'enfant sous un arbre, près d'une colline, et lui fit des marques sur le front, au haut du bras droit, sur la poitrine et au haut du bras gauche. Je ne vis pas la marque sur le front, mais les autres, qui étaient faites sur les habits, restèrent visibles et semblaient tracées avec une couleur rouge. Elles avaient la forme d'une croix, mais non pas d'une croix ordinaire. Cela ressemblait à une croix de Malte, ayant au milieu un cercle duquel partaient les quatre triangles formant la croix. Dans les quatre triangles, elle écrivit des signes ou des lettres en forme de crochets dont je ne comprenais pas la signification. Dans le cercle qui était au centre, je la vis tracer deux ou trois lettres. Elle traça tout cela très vite, avec une couleur rouge, qu'elle semblait avoir dans la main. Peut-être était-ce du sang. Elle s'éloigna ensuite, leva les yeux au ciel et ne regarda plus du côté de son fils. Elle alla à peu près à une portée de fusil et s'assit sous un arbre. Alors elle entendit une voix venant du ciel, se leva et alla

plus loin ; puis elle entendit de nouveau la voix, et vit une source sous le feuillage. Elle remplit son outre de cuir, retourna près de son fils, auquel elle donna à boire, et elle le conduisit près de la source, où elle lui mit un autre vêtement par-dessus celui où elle avait fait les marques dont j'ai parlé.

Voilà tout ce que je me rappelle de cette vision. Je crois qu'antérieurement j'avais vu deux fois Agar dans le désert, une fois avant la naissance de son fils, et l'autre fois comme celle-ci avec le jeune Ismael.

(Dans la nuit du 27 au 28 novembre.) Quand la soeur Emmerich communiqua, en 1821, ces visions sur le voyage des trois rois, elle avait déjà raconté toute la période de la prédication de Jésus. Elle avait vu entre autres choses le Sauveur se retirer au delà du Jourdain, après la résurrection de Lazare, et, pendant une absence de seize semaines, faire une visite aux rois mages, qui, à leur retour de Bethléhem, s'étaient établis ensemble dans un pays plus voisin que le leur de la terre promise. Mensor et Théokéno vivaient encore ; mais, lors du voyage de Jésus, Sair, le roi basané, était mort. Il a paru nécessaire d'instruire le lecteur de ces événements, postérieurs de trente-trois ans, mais racontés précédemment, afin de rendre intelligibles certaines choses qui y font allusion dans le récit qui suit.

Dans la nuit du 27 au 28 novembre, je vis à l'aube du jour le cortège de Théokéno rejoindre celui de Mensor et de Sair dans une ville en ruine. Il y avait là de longues rangées de hautes colonnes isolées. Les portes étaient surmontées de tours carrées à moitié écroulées. Il s'y trouvait de grandes et belles statues ; elles n'étaient pas raides comme celles de l'Egypte, mais elles avaient de belles attitudes qui leur donnaient l'air vivant. Le pays était sablonneux, et il y avait beaucoup de rochers. Dans les ruines de cette ville abandonnée étaient établis des gens qui avaient l'air de bandits ; ils n'étaient vêtus que de peaux de bêtes jetées sur le corps, et ils étaient armés d'épieux. Ils avaient la peau basanée ; ils étaient petits et trapus, mais singulièrement agiles. Il me semblait avoir été déjà dans cet endroit, peut-être lors de ces voyages que je fis en songe à la montagne des prophètes et aux bords du Gange. Les trois cortèges se trouvant réunis, ils quittèrent cette ville de grand matin pour continuer leur voyage en toute bête, et beaucoup de pauvres habitants de ce lieu se joignirent à eux, attirés par la libéralité des trois rois. Ils allèrent à une demi-journée plus loin, et firent là une halte. Après la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'apôtre saint Jean envoya deux disciples, Saturnin ' et Jonadab, le demi frère de saint Pierre, annoncer l'Évangile dans cette ville ruinée.

Je vis les trois rois ensemble. Le dernier arrivé, Théokéno, avait le teint tirant sur le jaune ; je le reconnus pour celui qui, trente-deux ans plus tard, était malade dans sa tente, lorsque Jésus visita les rois mages dans leur établissement voisin de la terre

promise. Chacun des trois rois avait avec lui quatre proches parents ou amis intimes, de sorte qu'il y avait en tout dans le cortège quinze personnes de haut rang, accompagnées d'une foule de conducteurs de chameaux et de serviteurs. Parmi plusieurs jeunes gens de ce cortège, qui étaient à peu près nus jusqu'à la ceinture, et qui pouvaient sauter et courir avec une agilité extraordinaire, je reconnus Éléazar, qui, plus tard, devint martyr, et dont j'ai une relique.

Elle vit les trois rois passer par cette ville le jour de la fête de saint Saturnin, duquel elle possédait une relique : c'est ce qui lui fit remarquer les relations du saint avec cet endroit. Plus tard, l'écrivain lut dans la légende de saint Saturnin qu'il avait prêché l'Evangile en Asie, jusque dans la Médie.

Dans l'après-midi, comme son confesseur lui demandait encore le nom des trois rois, elle répondit : Mensor le brun, baptisé par saint Thomas après la mort du Sauveur, reçut au baptême le nom de Léandre. Théokéno, le jaune, qui était malade lors du passage de Jésus en Arabie, fut baptisé par le même saint Thomas sous le nom de Léon. Le plus basané, qui était déjà mort lors de la visite du Sauveur, s'appelait Séir ou Sair. Son confesseur lui demanda : " Comment donc celui-ci fut-il baptisé " ? Elle ne se déconcerta pas, et dit en souriant : " il était déjà mort, et avait eu le baptême de désir ". Le confesseur lui dit alors : " Je n'ai jamais entendu ces noms : comment s'accordent-ils avec ceux de Gaspard, Melchior et Balthazar " ? Elle répondit : " On les a ainsi nommés parce que cela se rapporte à leur caractère, car ces mots signifient : 1, il va avec amour ; 2, il erre tout autour, il va en caressant, il s'approche doucement ; 3, il saisit promptement avec sa volonté, il unit promptement sa volonté à la volonté de Dieu ". Elle dit cela d'un air très gracieux et indiqua la signification de ces noms par une espèce de pantomime en remuant sa main sur la couverture de son lit. C'est aux orientalistes à dire jusqu'à quel point ces trois noms peuvent être interprétés de cette manière.

(Le 28 novembre.) Une demi journée au delà de la ville en ruine où se trouvaient tant de colonnes et de figures de pierre, je crus rencontrer pour la première fois le cortège réuni des trois rois mages. C'était dans un pays assez fertile. On voyait ça et là des habitations de bergers construites en pierres blanches et noires Le cortège arriva dans la plaine à un puits, dans le voisinage duquel se trouvaient plusieurs hangars spacieux. Il y en avait trois au milieu et plusieurs autres alentour. C'était comme des lieux de repos pour les voyageurs.

Le cortège entier était divisé en trois groupes : dans chacun d'eux se trouvaient cinq personnages de distinction, et parmi ceux-ci le chef et le roi, qui, comme un père de famille, ordonnait tout, réglait tout et faisait les parts. Chacun de ces trois groupes se composait d'hommes dont je visage était de couleur différente. La tribu de Mensor

avait le teint d'un brun agréable, celle de Saïr était d'un brun plus foncé ; celle de Théokéno avait un teint éclatant tirant sur le jaune. Je ne vis personne d'un noir brillant, à l'exception de quelques esclaves.

Les principaux personnages étaient assis sur leurs bêtes de somme, entre des paquets recouverts de tapis. Ils avaient des bâtons à la main. Ils étaient suivis d'autres bêtes grandes à peu près comme des chevaux, sur lesquelles étaient des serviteurs et des esclaves au milieu du bagage. Quand ils furent arrivés, ils descendirent, déchargèrent entièrement les animaux et les firent boire au puits. Celui-ci était entouré d'un petit terrassement sur lequel était un mur avec trois entrées ouvertes. Dans cette enceinte se trouvait le réservoir d'eau, qui était placé un peu plus bas. L'eau sortait par trois conduits fermés avec des chevilles. Le réservoir était fermé par une espèce de couvercle ; il fut ouvert par un homme de la ville en ruine qui s'était joint au cortège. Ils avaient des outres de cuir séparées en quatre compartiments, où quatre chameaux pouvaient boire à la fois quand elles étaient remplies d'eau. Ils étaient si soigneux en ce qui concernait l'eau, qu'ils n'en laissaient pas perdre une goutte ; les bêtes furent ensuite installées dans des enceintes découvertes qui se trouvaient près du puits, et où chacune avait sa place à part. Elles avaient là devant elles des auges de pierre où on leur fit manger d'un fourrage qu'elles portaient avec elles. C'étaient des grains gros à peu près comme des glands (peut-être des fèves). Dans le bagage se trouvaient aussi de grandes cages suspendues aux flancs des bêtes de somme, et où se trouvaient de, oiseaux de diverses espèces, gros à peu près comme des pigeons ou des poulets, ils en mangeaient pendant le voyage. Ils avaient dans des boîtes de cuir des pains d'égale grandeur, semblables à des tablettes pressées les unes contre les autres. Ils portaient avec eux des vases précieux d'un métal Jaune, couverts d'ornements et de pierres fines, lesquels avaient à peu près la forme de ne. vases sacrés, tels que calices, patènes, etc. Ils s'en servaient pour boire et pour présenter les aliments. Le. bords de ces vases étaient le plus souvent ornés de pierres rouges.

Les tribus n'étaient pas tout à fait habillées de la même manière. Théokéno et sa famille, aussi bien que Mensor, portaient sur la tête une sorte de calotte élevée, autour de laquelle était roulée une bande d'étoffe blanche ; leurs tuniques descendaient jusqu'aux jarrets : elles étaient très simples et avaient à peine quelques ornements sur la poitrine ; ils avaient des manteaux légers, amples et très longs, qui traînaient par derrière. Saïr, le basané, et sa famille, portaient des bonnets avec une coiffe ronde, brodée de diverses couleurs, et un petit bourrelet blanc ; ils avaient des manteaux plus courts, et là-dessous des tuniques boutonnées descendant jusqu'aux genoux, chamarrées de lacets, de boutons reluisants et d'autres ornements ; sur l'un des côtés de leur poitrine, se trouvait une plaque brillante de la forme d'une étoile. Tous avaient les pieds nus, posant sur des semelles assujetties avec des cordons qui entouraient le bas des jambes. Les principaux d'entre eux avaient à la ceinture des sabres courts ou

de grands coutelas ; ils y portaient aussi des bourses et de petites boîtes. Il y avait là des hommes de cinquante ans, de quarante, de trente et de vingt ; les uns avaient une longue barbe, les autres la portaient plus courte. Les serviteurs et les chameliers étaient vêtus beaucoup plus simplement ; plusieurs n'avaient sur eux qu'une pièce d'étoffe ou une vieille couverture.

Quand les bêtes furent désaltérées et parquées, et quand eux-mêmes eurent bu, ils firent du feu au milieu du hangar sous lequel ils s'étaient établis : ils se servirent pour cela de morceaux de bois d'environ deux pieds et demi de long, que les pauvres gens du pays avaient apportés en fagots, lesquels paraissaient préparés d'avance pour l'usage des voyageurs ; ils en firent une espèce de bûcher de forme triangulaire, laissant sur le côté une ouverture pour donner de l'air : c'était très habilement arrangé. Je ne sais pas bien comment ils se procurèrent du feu : je vis qu'on mit un morceau de bois dans un autre où l'on avait fait un creux, et qu'on le fit tourner quelque temps ; après quoi on le retira allumé. Ils firent ainsi leur feu, et je les vis tuer quelques oiseaux et les faire rôtir.

Les trois rois et les plus âgés firent chacun pour sa tribu ce que fait un père de famille dans sa maison ; ils firent les parts et présentèrent à chacun la sienne : ils placèrent les oiseaux découpés sur de petites patènes ou assiettes, et les firent passer à la ronde ; ils remplirent aussi les coupes et donnèrent à boire à chacun. Les serviteurs subalternes, parmi lesquels étaient des nègres, étaient assis par terre sur une couverture ; ils attendaient patiemment leur tour et recevaient aussi leur part. Je pense que c'étaient des esclaves.

Combien sont touchantes la bonté et la simplicité naïve de ces excellents rois ! ils donnent de tout ce qu'ils ont aux gens qui sont venus avec eux ; ils leur portent même les vases d'or à la bouche, et les font boire comme des enfants.

J'ai appris aujourd'hui beaucoup de choses sur les saints rois, notamment les noms de leurs pays et de leurs villes, mais j'ai presque tout oublié. Je dirai ce que j'ai retenu. Mensor, le brun, était Chaldéen ; sa ville avait un nom comme Acaiaia ; elle était entourée d'un fleuve et comme sur une île. Il résidait habituellement dans la plaine, près de ses troupeaux. Sair, le basané, était déjà auprès de lui tout prêt à partir, la nuit de la Nativité. Je me souviens que son pays avait un nom qui ressemblait à Partherme. (C'est peut-être le nom de Parthiène ou de Parthomaspe défiguré.) un peu au-dessus de ce pays se trouvait un lac. Lui et sa tribu étaient de couleur très foncée) mais avec les lèvres rouges. Les autres gens qu'étaient avec eux étaient blancs Il n'y avait qu'une ville, à peu près grande comme Munster.

L'écrivain trouva, en 1839, par conséquent dix-huit ans après cette mention d'Acaiaia,

l'indication suivante dans le Dictionnaire des écoles industrielles de Franke : "Achaiacula, forteresse sur les îles de l'Euphrate en Mésopotamie." (Ammian., 2 i-2.) Nous désirons qu'on puisse établir une relation entre ces noms.

Théokéno, le blanc, venait de Médie, pays situé plus haut, entre deux mers ; il habitait sa ville, dont j'ai oublié le nom. Elle était composée de tentes dressées sur des fondements en pierres. Je pense que Théokéno, qui était le plus riche des trois, et celui qui avait renoncé à plus de choses, aurait pu se rendre à Bethléhem par une voie plus directe, et qu'il avait fait un détour pour se réunir aux autres. Il me semble presque qu'il avait dû passer près de Babylone pour les rejoindre.

Saïr demeurait à trois journées de voyage de l'habitation de Mensor, en évaluant chaque journée à douze lieues. Théokéno était à cinq de ces journées de voyage. Mensor et Sair se trouvaient réunis chez le premier, lorsqu'ils virent l'étoile qui annonçait la naissance de Jésus. Ils s'étaient mis en route le jour suivant. Théokéno vit chez lui la même apparition ; il partit en toute hâte pour rejoindre les deux autres et les rencontra dans la ville en ruine.

L'étoile qui les conduisait était comme un globe rond, et la lumière en sortait comme d'une bouche. (Cette expression peut s'être présentée à elle, parce qu'elle voyait souvent de la lumière sortir de la bouche du Seigneur et de celle des saints.) Il me semblait toujours que ce globe était comme suspendu à un fil lumineux et dirigé par une main. Pendant la journée je voyais au-devant d'eux un corps brillant dont la clarté surpassait celle du jour. Quand je considère la longueur du voyage, je suis étonnée de la vitesse avec laquelle ils le firent ; mais les animaux qu'ils montaient avaient un pas si léger et si égal, que leur marche me paraissait ordonnée, rapide et uniforme comme le vol d'une bande d'oiseaux de passage. Les pays des trois rois formaient ensemble comme un triangle.

Le cortège étant resté jusqu'au soir dans l'endroit où je l'avais vu s'arrêter, les gens qui s'y étaient joints aidèrent à recharger les bêtes de somme, et emportèrent chez eux différentes choses qui avaient été laissées là par les voyageurs. La nuit tombait lorsque ceux-ci se mirent en route. L'étoile était visible ; elle jetait une lueur rougeâtre comme la lune lorsqu'il fait grand vent. Ils marchèrent quelque temps près de leurs montures, la tête découverte, et ils firent des prières. Le chemin ici était tel qu'on ne pouvait pas aller vite. Plus tard, quand il devint uni, ils remontèrent sur leurs bêtes, qui avaient une allure très rapide. Quelquefois ils allaient lentement, et alors ils entonnaient tous ensemble, à travers la nuit, des chants singulièrement expressifs et touchants.

(Du 29 novembre au 2 décembre.) Dans la nuit du 29 au 30 novembre, je me trouvai

de nouveau près du cortège des trois rois. Ils s'avancent toujours dans la nuit, suivant l'étoile qui, en ce moment, semble toucher la terre de sa longue queue lumineuse. Ils la regardent avec une joie tranquille, descendent de leurs montures et s'entretiennent ensemble. Quelquefois ils chantent alternativement de courtes sentences sur un air lent et expressif, dont les notes sont tantôt très hautes, tantôt très basses. Il y a quelque chose d'extrêmement touchant dans ces mélodies qui interrompent le silence de la nuit, et j'ai le sentiment de tout ce qu'ils chantent. Le cortège s'avance dans une belle ordonnance : c'est d'abord un grand chameau portant de chaque côté des coffres sur lesquels sont étendus de larges tapis ; en haut est assis un des chefs, avec son épieu à la main et un sac auprès de lui. Puis viennent des animaux plus petits, comme des chevaux ou des ânes de haute taille, et sur eux, entre les bagages, les hommes qui dépendent de ce chef. Puis, vient un autre chef sur un chameau, etc. Ces animaux marchent légèrement, quoique à grand pas, et ils posent le pied avec précaution. Leur corps ne remue pas ; leurs pieds seuls sont en mouvement. Les hommes sont aussi calmes que s'ils n'avaient à s'occuper de rien. Tout cela est si tranquille et si doux ! c'est comme un songe paisible.

Je ne puis m'empêcher de faire une réflexion frappante sur ce que je vois. Ces bonnes gens ne connaissent pas encore le Seigneur, et ils vont à lui avec tant d'ordre, de paix et de bonne grâce ! tandis que nous, qu'il a délivrés et comblés de ses bienfaits, nous sommes si désordonnés et si irrévérencieux dans nos processions.

Le vendredi, 30 novembre, je vis le cortège s'arrêter dans une plaine près d'un puits. Un homme, sorti d'une cabane comme il y en avait plusieurs dans le voisinage, leur ouvrit ce puits. Ils abreuvèrent leurs bêtes, et firent une courte halte sans les décharger.

Le samedi, 1er décembre, je vis le cortège, qui avait suivi hier un chemin montant sur un plateau élevé. A leur droite étaient des montagnes, et il me sembla qu'à l'endroit où le chemin descendait, ils s'approchèrent d'une contrée où se trouvaient fréquemment des habitations, des arbres et des fontaines. Il me sembla que c'était le pays de ces gens que j'avais vus l'année dernière et récemment encore filer et tisser du coton. Ils adoraient des images de taureaux. Ils offrirent libéralement des aliments à la troupe nombreuse qui suivait le cortège ; mais ils ne se servaient plus des plats dans lesquels ceux-ci avaient mangé, ce dont je fus surprise.

Le dimanche, 2 décembre, Je vis les saints rois dans le voisinage d'une ville dont le nom me paraît ressembler à Causour, et qui se compose de tentes dressées sur des fondations en pierres. Ils s'arrêtèrent là chez un autre roi auquel cette ville appartenait, et dont la demeure était à quelque distance. Depuis leur jonction dans la ville en ruine jusqu'ici, ils avaient fait cinquante-trois ou soixante-trois heures de route. Ils

racontèrent au roi de Causour tout ce qu'ils avaient vu dans les étoiles. Il fut très étonné, regarda l'étoile qui les conduisait, et y vit un petit enfant avec une croix. Il les pria de lui raconter à leur retour ce qu'ils auraient vu, parce qu'il voulait aussi élever des autels à l'enfant et lui offrir des sacrifices. Je suis curieuse de savoir s'il tiendra sa parole lorsqu'ils reviendront. Je les ai entendus lui raconter l'origine de leurs observations sur les astres, et je me souviens de ce qui suit :

Les ancêtres des trois rois étaient de la race de Job, qui anciennement avait habité près du Caucase, et qui avait eu des possessions dans d'autres pays très éloignés. Environ quinze cents ans avant Jésus-Christ, ils ne formaient encore qu'une seule tribu. Le prophète Balaam était de leur pays ; un de ses disciples y avait fait connaître sa prophétie : " une étoile naîtra de Jacob ", et avait donné des instructions à ce sujet. Sa doctrine s'y était fort répandue : on avait élevé une grande tour sur une montagne, et plusieurs savants astronomes y résidaient alternativement. J'ai vu cette tour, qui était elle-même comme une montagne, large par en bas et se terminant en pointe. Tout ce qu'ils observaient dans le ciel était noté et passait de bouche en bouche. A plusieurs reprises, ces observations furent interrompues par suite de divers événements. Plus tard, ils en vinrent à des abominations impies, au point de sacrifier des enfants. Ils croyaient pourtant que l'enfant promis devait venir bientôt. Environ cinq siècles avant la naissance de Jésus-Christ, les observations avaient cessé. Ils s'étaient alors divisés en trois branches, formées par trois frères qui vivaient séparés avec leurs familles. Ces frères avaient trois filles auxquelles Dieu avait accordé le don de prophétie. Elles parcouraient le pays, vêtues de longs manteaux, et faisaient des prédictions relativement à l'étoile et à l'enfant qui devait sortir de Jacob. On se remit alors à observer les astres, et l'attente de l'enfant redevint très vive dans les trois tribus. Les trois rois descendaient de ces trois frères par quinze générations qui s'étaient succédé en ligne directe depuis environ cinq cents ans. Mais, par suite du mélange avec d'autres races, la couleur de leur peau avait changé, et ils différaient les uns des autres à cet égard.

Depuis cinq siècles, les ancêtres des trois rois n'avaient jamais cessé de se réunir de temps en temps pour observer ensemble les astres. Tous les événements remarquables et relatifs à l'avènement futur du Messie leur étaient indiqués par des signes merveilleux qu'ils voyaient dans le ciel. J'en vis plusieurs pendant leur récit, mais je ne puis les rapporter clairement. Depuis la conception de la sainte Vierge, par conséquent depuis quinze ans, ces signes marquaient plus distinctement que la venue de l'Enfant était proche. Enfin ils avaient vu aussi bien des choses qui se rapportaient à la Passion de Notre Seigneur. Ils pouvaient calculer au juste l'époque où sortirait de Jacob l'étoile prophétisée par Balaam, car ils avaient vu l'échelle de Jacob, et, d'après le nombre des échelons et la succession des tableaux qui s'y montraient, ils pouvaient calculer l'approche du Sauveur, comme sur un calendrier ; car l'extrémité de l'échelle

aboutissait à cette étoile, ou bien l'étoile était la dernière image qui y apparût. A l'époque de la conception de Marie, ils avaient vu la Vierge avec un sceptre et une balance, sur les plateaux de laquelle étaient des épis de blé et des raisins. Un peu plus tard ils virent la Vierge avec l'enfant. Bethléhem leur apparut comme un beau palais, une maison où étaient rassemblées et distribuées d'abondantes bénédictions. Ils y virent aussi la Jérusalem céleste, et entre ces deux demeures, une route sombre, pleine d'épines, de combats et de sang.

Ils prirent tout cela à la lettre. Ils croyaient que le roi attendu était né au milieu d'une grande pompe, et que tous les peuples lui rendaient hommage. C'est pourquoi ils allaient, eux aussi, l'honorer et lui porter leurs présents. Ils prenaient la Jérusalem céleste pour son royaume sur la terre, et c'était là qu'ils croyaient aller. Quant à la route semée de difficultés, ils pensaient qu'elle représentait leur voyage, ou bien une guerre qui menaçait le nouveau roi. Ils ne savaient pas que c'était le symbole de la voie douloureuse de sa Passion. Au-dessous, sur l'échelle de Jacob, ils virent (et je vis aussi) une tour artistement construite, assez semblable aux tours que je vois ; sur la montagne des prophètes, et où la Vierge se réfugia une fois pendant un orage. Je ne sais plus ce que cela signifiait. (Peut-être la fuite en Egypte.) il y avait une longue série de tableaux sur cette échelle de Jacob, entre autres beaucoup de symboles figuratifs de la sainte Vierge, dont quelques-uns se trouvent dans les litanies, en outre la fontaine scellée, le jardin fermé, et aussi des figures de rois dont les uns tenaient un sceptre et les autres des branches d'arbre.

Ils virent ces tableaux se montrer dans les étoiles ; ils les virent continuellement pendant les trois dernières nuits. Alors le principal d'entre eux envoya des messagers aux autres ; et quand ils virent les rois présenter des offrandes à l'enfant nouveau-né, ils se mirent en route avec leurs présents, ne voulant pas être les derniers à lui rendre hommage. Toutes les tribus des adorateurs des astres avaient vu l'étoile, mais celles-ci seules la suivirent. L'étoile qui les conduisait n'était pas une comète, mais un météore brillant que portait un ange.

Ce furent ces visions qui les firent partir dans l'attente de grandes choses, et ils furent ensuite très surpris de ne rien trouver de tout cela. Ils furent très étonnés de la réception d'Hérode et de l'ignorance où tout le monde était. Quand ils arrivèrent à Bethléhem, et qu'au lieu du palais magnifique qu'ils avaient vu dans l'étoile, ils virent une pauvre grotte, ils furent assaillis de bien des doutes. Mais ils restèrent fermes dans leur foi, et, à la vue de l'Enfant-Jésus, ils reconnurent que ce qu'ils avaient vu dans les astres était accompli.

Leurs observations des étoiles étaient accompagnées de jeûnes, de prières, de cérémonies, de toute sorte d'abstinences et de purifications. Ce culte des astres

exercéait des influences pernicieuses sur des gens qui étaient en rapport avec le mauvais esprit. Ces gens, lors de leurs visions, étaient saisis de convulsions violentes ; c'était à leur suite qu'avaient lieu d'abominables sacrifices d'enfants. D'autres, comme par exemple les saints rois, virent tout cela clairement, tranquillement, avec une douce émotion, et ils en devinrent meilleurs et plus pieux.

(Du lundi 3 au mercredi 5 décembre.) Lorsque les trois rois quittèrent Causour, je vis se joindre à eux une troupe considérable de voyageurs de distinction qui suivaient la même route. Les 3 et 4 décembre, je vis la caravane traverser une grande plaine. Le b, ils firent une halte près d'un puits. Ils firent boire et manger leurs bêtes de somme sans les décharger, et préparèrent quelques aliments pour eux-mêmes.

Pendant ces derniers jours, la soeur Emmerich, tout en dormant, chanta plusieurs fois des paroles rimées sur des airs étranges, mais très touchants. Comme on l'interrogeait à ce sujet. elle répondit : Je chante avec ces bons rois ; ils chantent si agréablement des paroles comme celles-ci, par exemple :

Nous voulons franchir les montagnes,
et nous agenouiller devant le nouveau roi.

Ils improvisent et chantent ces vers alternativement ; l'un d'eux commence, et tous les autres répètent le vers qu'il a chanté ; alors un autre ajoute un autre vers, et ils continuent ainsi, tout en chevauchant, à chanter leurs douces et touchantes mélodies.

Dans le centre de l'étoile, ou plutôt du globe lumineux qui leur montrait le chemin, je vis apparaître un enfant avec une croix. Ce globe lumineux, lorsqu'ils eurent vu l'apparition de la Vierge dans les étoiles, s'était montré au-dessus de cette image et s'était tout d'un coup mis en mouvement.

LX - Bethléhem. La sainte Vierge a le pressentiment de rapproche des trois Rois.

La contemplation passe alternativement de la grotte de la Crèche, à Bethléhem, à la caravane des trois rois.

(Mercredi, 5 décembre.) Marie avait eu une vision sur l'approche des trois rois pendant leur halte près du roi de Causour. Elle vit aussi que celui-ci voulait élever un autel à l'enfant. Elle raconta cela à saint Joseph et à Élisabeth, et dit qu'il fallait vider la grotte de la Crèche et tout préparer pour la réception des trois rois à leur arrivée.

Les gens à cause desquels Marie s'était retirée hier dans l'autre grotte étaient des visiteurs curieux : il en vint un plus grand nombre dans les derniers jours. Aujourd'hui Élisabeth revint à Juttah, en compagnie d'un serviteur.

(Du 6 au 8 décembre.) il y eut plus de tranquillité dans la grotte de la Crèche pendant ces deux jours. La sainte Famille resta seule la plupart du temps. La servante de Marie, femme d'environ trente ans, très sérieuse et très humble, était seule présente. C'était une veuve sans enfants, parente d'Anne, qui lui avait donné asile chez elle. Son défunt mari avait été très dur envers elle parce qu'elle allait souvent chez les Esséniens ; car elle était très pieuse et attendait le salut d'Israel. Il s'irritait à cause de cela, comme de méchants hommes de nos jours qui trouvent que leurs femmes vont trop souvent à l'église ; il l'avait quittée et était mort quelque temps après.

Les vagabonds qui avaient mendié et proféré des injures et des malédictions près de la grotte de la Crèche ne revinrent plus dans ces derniers jours. C'étaient des mendiants qui allaient à Jérusalem pour la fête de la dédicace du temple, instituée par les Machabées.

Joseph célébra le sabbat sous la lampe, dans la grotte de la Crèche, avec Marie et la servante. Le samedi soir commença la fête de la dédicace du temple. On est tranquille aujourd'hui ; les nombreux visiteurs étaient des voyageurs qui allaient à la fête. Anne envoie plusieurs fois des messagers pour apporter des présents et avoir des nouvelles. Les femmes juives ne nourrissent pas longtemps leurs enfants sans leur donner d'autre aliment que leur lait : aussi l'Enfant-Jésus prit-il, après les premiers jours, une bouillie faite de la moelle d'une espèce de roseau : cette bouillie est douce, légère et nourrissante.

(Du 9 au 10 décembre.) Joseph allume le soir et le matin ses petites lampes pour célébrer la fête de la Dédicace. Depuis le commencement de la fête à Jérusalem, on est fort tranquille ici.

(Le lundi 10.) Il vint aujourd'hui un serviteur de la part de sainte Anne. Il portait à la sainte Vierge, outre divers autres objets, tout ce qu'il fallait pour travailler à une ceinture, ainsi qu'une charmante corbeille pleine de fruits et recouverte de roses qui étaient placées sur les fruits et qui étaient restées très fraîches. Cette corbeille était mince et haute. Les roses n'étaient pas de la couleur des nôtres, mais pâles et presque couleur de chair ; il y en avait aussi de jaunes et de blanches ; il s'y trouvait des boutons. Marie parut y prendre plaisir et plaça la corbeille près d'elle.

(Caravane des trois rois.) J'ai vu plusieurs fois les trois rois en marche ; le chemin

était montueux. Ils franchirent ces montagnes dont j'ai parlé, et où se trouvent semées des pierres minces semblables à des fragments de poterie. J'aimerais à en avoir : elles sont belles et polies. Il y a aussi là d'autres montagnes où se trouvent beaucoup de pierres transparentes semblables à des oeufs d'oiseau, ainsi que beaucoup de sable blanc. Je les vis dans la contrée où ils s'établirent plus tard, et où Jésus les visita pendant sa troisième année de prédication.

(Mardi, 1 décembre ; jeudi, 13 décembre.) il me semble que Joseph aurait envie de rester à Bethléhem et de s'y fixer après la purification de Marie ; je crois qu'il a pris quelques renseignements dans cette intention. Il y a trois jours, il vint à la grotte de la Crèche des gens aisés de Bethléhem ; maintenant ils prendraient volontiers la sainte Famille chez eux. Marie se cacha dans la grotte latérale, et Joseph déclina leurs offres. Sainte Anne visitera bientôt la sainte Vierge. Je l'ai vue dernièrement très affairée : elle faisait des parts de ses troupeaux pour les pauvres et pour le temple. La sainte Famille distribuait également tout ce qu'elle avait. La fête de la Dédicace était encore célébrée matin et soir. Il doit s'y être joint une autre fête le 13. Je vis à Jérusalem faire des changements dans les cérémonies de la fête. Je vis un prêtre avec un rouleau près de saint Joseph dans la grotte : ils prièrent ensemble près d'une petite table qui avait une couverture rouge et blanche. Il semblait que ce prêtre voulût voir si Joseph célébrait la fête ou qu'il lui annonçât une nouvelle fête. (Il lui sembla voir un jour de fête ; cependant elle croyait que celle de la nouvelle lune (néoménie) devait avoir commencé : elle ne savait pas bien ce qui en était.) Dans les derniers jours la grotte fut tranquille et sans visiteurs.

LXI - Bethléhem. Visite à la Crèche. Caravane des Rois. Ils arrivent dans la terre promise.

(Du 14 au 18 décembre.) La fête de la Dédicace finit avec le sabbat. Joseph n'alluma plus les petites lampes. Le dimanche 16 et le lundi 17, beaucoup de gens des environs vinrent encore à la crèche ; les mendiants effrontés se montrèrent aussi à l'entrée. C'était parce qu'on revenait alors de la fête.

Le 17, il vint deux messagers de sainte Anne avec des provisions de bouche et divers effets. Mais Marie est bien plus prompte que moi à donner. Tout cela fut bientôt distribué. Je vis Joseph commencer à faire divers arrangements dans la grotte de la Crèche, dans les grottes latérales et aussi dans celle du tombeau de Maraha. Ils attendaient bientôt la visite de sainte Anne et aussi celle des trois rois, d'après la vision qu'avait eue Marie.

(Le lundi, 17 décembre.) Je vis aujourd'hui la caravane des trois rois arriver le soir

dans une petite ville où les habitations étaient dispersées çà et là ; plusieurs des maisons étaient entourées de grandes haies, il me sembla que c'était le premier endroit de la Judée. Ils étaient là dans la direction de Bethléhem ; cependant ils prirent à droite, probablement parce qu'il n'y avait pas de route directe. Quand ils arrivèrent dans ce lieu, leur chant sembla plus animé et plus expressif ; ils étaient tout joyeux, parce que l'étoile avait ici un éclat extraordinaire : c'était comme un clair de lune, en sorte que les ombres se dessinaient très distinctement. Cependant les habitants de ce lieu paraissaient ou ne pas voir l'étoile, ou ne point s'en occuper particulièrement. Ces gens étaient, du reste, bons et obligeants. Quelques-uns des voyageurs étaient descendus de leurs montures, et les habitants les aidèrent à les abreuver. Je pensai alors au temps d'Abraham, où tous les hommes étaient si bienveillants et si serviables. Beaucoup de gens du pays accompagnaient le cortège à son passage dans la ville, portant à la main des branches d'arbre. Je ne voyais pas l'étoile toujours également brillante ; quelquefois elle s'obscurcissait. Il semblait qu'elle jetât plus de clarté dans les lieux où habitaient des gens de bien. Quand les voyageurs la voyaient plus éclatante, ils étaient très émus, et croyaient que c'était peut-être en cet endroit qu'ils allaient trouver le Messie.

(Le mardi, 18 décembre.)Ce matin, ils contournèrent, sans s'y arrêter, une ville sombre et couverte d'un brouillard. Peu après, ils traversèrent un cours d'eau qui se jette dans la mer Morte (peut-être l'Arnon). Plusieurs des gens qui s'étaient adjoints à eux restèrent dans les deux derniers endroits. J'ai su que l'une de ces villes avait servi de refuge à quelqu'un lors d'un débat qui avait eu lieu avant que Salomon ne montât sur le trône. Ils traversèrent le torrent ce matin, et trouvèrent ensuite une bonne route.

(Le mercredi 19.) Ce soir, je vis le cortège des trois rois, qui pouvait être d'environ deux cents personnes, parce que leur libéralité avait porté beaucoup de menu peuple à se joindre à eux, s'approcher, par le côté oriental, d'une ville à l'occident de laquelle Jésus passa, sans y entrer, le 31 juillet de sa seconde année de prédication. Le nom de cette ville ressemblait à Manathea, Methanea, Medana ou Madian. Il s'y trouvait des Juifs et des païens ; les habitants étaient méchants.

Saint Jérôme mentionne une ville appelée Methane, près de l'Arnon. De là les Methanites dont il est parlé dans le premier livre des Paralipomènes (XI, 48).

Quoiqu'une grand route la traversât, les trois rois ne voulurent pas y entrer. Ils passèrent devant le côté oriental pour gagner une enceinte murée où se trouvaient des hangars et des écuries. Les rois y dressèrent leurs tentes, firent boire et manger leurs bêtes, et mangèrent eux-mêmes.

Je vis les rois s'arrêter ici le jeudi 20 et le vendredi 21 ; mais ils furent très attristés,

parce qu'ici, comme dans la ville précédente, personne ne savait rien du roi nouvellement né. Cependant je les entendis raconter très amicalement aux habitants beaucoup de choses touchant la cause de leur départ, la longueur de la route et toutes les circonstances de leur voyage. Voici ce que je m'en rappelle encore :

Le roi nouveau-né leur avait été annoncé depuis très longtemps. Je pense que ce fut peu de temps après Job, et avant qu'Abraham n'allât en Égypte ; car une troupe, d'environ trois mille hommes de la Médie, venus du pays de Job (il y en avait aussi d'autres venus de pays différents), avaient fait une expédition en Égypte, et étaient venus jusque dans la contrée d'Eliopolis. Je ne sais pas bien pourquoi ils étaient allés si loin, mais c'était une expédition militaire ; je crois qu'ils étaient venus au secours de quelqu'un. Cependant leur expédition était blâmable, elle était dirigée contre quelque chose de saint ; je ne sais plus si c'était contre de saints hommes ou contre un mystère religieux qui concernait l'accomplissement de la promesse divine.

Dans les environs d'Héliopolis, plusieurs de leurs chefs eurent une révélation par suite de l'apparition d'un ange qui les empêcha d'aller plus loin. Il leur annonça un Sauveur qui devait naître d'une vierge et être honoré par leurs descendants. Je ne sais plus comment les choses se passèrent ; mais ils durent s'arrêter, revenir chez eux et observer les astres. Je les vis établir en Égypte des fêtes de réjouissance ; ils élevèrent des arcs de triomphe et des autels, les ornèrent de fleurs, puis ils revinrent dans leur patrie. C'étaient des gens de la Médie, adorateurs des étoiles ; ils étaient fort grands, presque comme des géants ; ils avaient une taille avantageuse et un beau teint brun tirant sur le jaune. Ils allaient avec leurs troupeaux d'un lieu à un autre, et dominaient partout à cause de leur force supérieure. J'ai oublié le nom d'un prophète principal qui était parmi eux. Ils connaissaient beaucoup de prédictions et observaient certains signes que leur donnaient les animaux. Souvent les animaux se mettaient en travers de leur route et se laissaient tuer plutôt que de se retirer. C'était pour eux un signe, et ils se détournaient des chemins où cela arrivait.

Ces Mèdes, revenant de l'Égypte, avaient les premiers, suivant le récit des saints rois, rapporté la prophétie, et l'on commença dès lors à observer les étoiles. Ces observations tombèrent en désuétude ; mais elles furent renouvelées par les soins d'un disciple de Balaam, et mille ans après celui-ci, les trois prophétesses, filles des ancêtres des trois rois, les firent reprendre. Cinquante ans plus tard, c'est-à-dire à l'époque où l'on était parvenu, l'étoile avait apparu et ils la suivaient pour adorer le nouveau roi.

Ils racontaient tout cela à leurs auditeurs avec beaucoup de simplicité et de sincérité, et ils furent affligés de voir que ceux-ci ne semblaient pas croire à ce qui, depuis deux mille ans, avait été l'objet de l'attente de leurs ancêtres

L'étoile fut obscurcie le soir par des vapeurs ; mais dans la nuit elle se montra grande et brillante entre les nuages qui couraient, et elle parut très près de la terre. Alors ils se levèrent en toute hâte, éveillèrent les habitants du pays et la leur montrèrent. Ces gens regardèrent le ciel tout étonnés et avec quelque émotion ; mais plusieurs s'irritèrent contre les saints rois, et la plupart ne cherchèrent qu'à tirer profit de leur libéralité.

Je les entendis dire combien de chemin ils avaient parcouru depuis leur lieu de réunion jusqu'ici. Ils comptaient par journées de voyage à pied, qu'ils évaluaient à douze lieues. Avec leurs montures, qui étaient des dromadaires et qui allaient plus vite que des chevaux, ils faisaient trente-six lieues par jour, en comptant la nuit et les haltes. Ainsi le plus éloigné des trois rois pouvait faire en deux jours les cinq fois douze lieues qui le séparaient du lieu où ils s'étaient réunis, et les moins éloignés faire en un jour et une nuit leurs trois fois douze lieues. De cet endroit où ils s'étaient réunis jusqu'ici ils avaient fait 672 lieues, et pour cela, à compter de la naissance de Jésus-Christ, ils avaient employé environ vingt-cinq jours et autant de nuits, les jours de repos compris.

Le soir du vendredi 21 décembre, comme le sabbat commençait pour les Juifs habitant ici, lesquels s'étaient rendus à la synagogue d'un petit endroit voisin en passant l'eau sur un pont qui se trouvait à l'ouest, les saints rois se préparèrent à partir. Je vis plusieurs fois ces Juifs regarder l'étoile qui guidait les rois et témoigner à cette occasion un grand étonnement ; mais ils n'en étaient pas plus respectueux. Ces hommes effrontés et importuns se pressaient comme des essaims de guêpes autour des trois rois pour leur faire des demandes, et ceux-ci, pleins de patience, leur distribuaient sans cesse de petites pièces jaunes triangulaires qui étaient très minces, et aussi des grains de métal d'une couleur plus foncée. Ils devaient être bien riches.

Ils firent ensuite, conduits par les habitants, le tour des murs de la ville, dans laquelle je vis des temples avec des idoles ; puis ils traversèrent le torrent sur un pont et passèrent par le village juif. Ils avaient encore vingt-quatre lieues à faire pour arriver à Jérusalem.

LXII - Bethléhem.-Arrivée de sainte Anne.-Libéralité de la sainte Famille.

Le soir du 19 décembre, je vis sainte Anne, avec Marie d'Héli, une servante, un domestique et deux ânes, passer la nuit à peu de distance de Béthanie : elle se rendait à Bethléhem. Joseph avait à peu près fini ses arrangements dans la grotte de la Crèche et dans les grottes latérales, pour loger ses hôtes de Nazareth, et pour recevoir les trois rois, dont Marie avait récemment annoncé l'arrivée lorsqu'ils étaient à Causour.

Joseph et Marie étaient allés dans l'autre grotte avec l'Enfant-Jésus. La grotte de la Crèche était entièrement débarrassée. L'âne seul y avait été laissé.

Joseph, autant que je puis m'en souvenir, avait depuis quelque temps payé le second impôt. De nouveaux curieux étaient venus de Bethléhem pour voir l'enfant. Il s'était laissé prendre tranquillement par quelques-uns et s'était détourné de quelques autres en pleurant.

Je vis la sainte Vierge tranquille dans son nouveau logement, qui était arrangé commodément. Sa couche était contre la paroi. L'Enfant-Jésus était près d'elle dans une longue corbeille faite d'écorce, qui reposait sur des fourches. La couche de Marie, ainsi que le berceau de l'Enfant-Jésus qui était à côté, étaient séparés du reste par une cloison en clayonnage. Le jour, quand elle ne voulait pas être seule, elle était assise en avant de cette cloison, ayant l'enfant auprès d'elle. Joseph reposait dans une partie éloignée de la grotte, qui était aussi séparée du reste. Je vis Joseph porter des aliments à Marie dans un plat, ainsi qu'une petite cruche et de l'eau.

(Le jeudi, 20 décembre.) Ce soir commençait un jour de jeûne. Tous les aliments étaient préparés pour le jour suivant : le feu était couvert et les ouvertures voilées. Sainte Anne était arrivée avec la soeur aînée de la sainte Vierge et une servante. Ces visiteurs devaient passer la nuit dans la grotte de la Crèche ; c'était pour cela que la sainte Famille s'était retirée dans la grotte latérale. J'ai vu aujourd'hui Marie mettre l'enfant dans les bras de sa mère : celle-ci était profondément touchée. Anne avait apporté des couvertures, des linges et des provisions de bouche. Elle dormit à l'endroit où Elisabeth avait reposé, et Marie lui raconta avec beaucoup d'émotion tout ce qui s'était passé. Anne pleura avec la sainte Vierge, et tout ce récit fut interrompu par les caresses de l'Enfant-Jésus.

(Le vendredi, 21 décembre.) Je vis aujourd'hui la sainte Vierge revenir dans la grotte de la Crèche et le petit Jésus couché de nouveau dans la crèche. Quand Joseph et Marie sont seuls près de l'enfant, je les vois souvent l'adorer. Je vis aussi aujourd'hui sainte Anne se tenir près de la crèche avec la sainte Vierge dans une attitude respectueuse, et contempler l'Enfant-Jésus avec un grand sentiment de dévotion et de ferveur. Je ne sais pas bien si les personnes qui accompagnaient sainte Anne avaient passé la nuit dans l'autre grotte, ou si elles étaient allées ailleurs. Je suis portée à croire qu'elles étaient ailleurs. Je vis aujourd'hui qu'Anne avait apporté différents objets pour la mère et pour l'enfant. Marie a déjà reçu bien des choses depuis qu'elle est ici ; mais tout, autour d'elle, présente l'image de la pauvreté, parce qu'elle donne tout ce dont elle peut se passer à la rigueur. Je l'entendis dire à Anne que les rois de l'Orient viendraient bientôt et que leur visite ferait un grand effet. Je crois que, pendant le

séjour des rois, Sainte Anne ira à trois lieues d'ici, chez sa soeur, et qu'elle reviendra plus tard.

(Le samedi, 9 décembre.) Ce soir, après la clôture du Sabbat, je vis sainte Anne, avec sa compagne, quitter la sainte Vierge pour un certain temps. Elle s'en alla à trois lieues de là, dans la tribu de Benjamin, chez une soeur qui y était mariée. Je ne sais plus le nom de l'endroit, qui consiste seulement en quelques maisons dans une plaine. Il est à une demi lieue du dernier logement de la sainte Famille dans son voyage à Bethléhem.

LXIII - Voyage des trois Rois. Leur arrivée à Jérusalem. Hérode consulte les docteurs de la loi.

(Le samedi, 22 décembre.) Le cortège des trois rois partit la nuit de Mathanea, et suivit un chemin frayé. Ils ne traversèrent plus aucune ville, mais passèrent le long de tous les petits endroits dans lesquels Jésus, à la fin du mois de juillet de sa troisième année de prédication, enseigna, guérit et bénit les enfants : de ce nombre était Bethabara, où ils arrivèrent le matin de bonne heure pour le passage du Jourdain. Comme c'était le jour du sabbat, ils ne rencontrèrent que peu de gens sur le chemin.

Ce matin, à sept heures, je vis la caravane passer le Jourdain. Ordinairement on traversait le fleuve à l'aide d'un appareil en poutres ; mais pour de grands convois' avec de lourds bagages, on jetait une espèce de pont. Les bateliers qui habitaient sur les bords avaient coutume de faire ce travail moyennant une rétribution ; mais, comme c'était le jour du sabbat et qu'ils ne pouvaient pas travailler, les voyageurs s'occupèrent eux-mêmes de leur passage, et ils furent aidés par quelques païens, valets des bateliers. Le Jourdain n'était pas très large en cet endroit, et il était plein de bancs de sable. On plaça des planches sur les poutres à l'aide desquelles on passait ordinairement, et on y fit passer les chameaux. Il fallut assez de temps pour que tout le monde pût atteindre la rive occidentale.

Le soir, à cinq heures et demie, elle dit : ils ont laissé Jéricho à leur droite ; ils sont dans la direction de Bethléhem, mais ils se détournent à droite dans cette de Jérusalem. Il y a bien une centaine d'hommes avec eux. Je vois dans le lointain une petite ville qui m'est connue ; elle est près d'un petit cours d'eau qui, à partir de Jérusalem, coule de l'ouest à l'est. Ils doivent certainement passer par cette petite ville. Pendant un certain temps, ils ont le petit cours d'eau à leur gauche. Tantôt on voit Jérusalem, tantôt elle disparaît, selon que la route monte ou descend. Elle dit plus tard : ils n'ont pas passé par la petite ville, ils se sont détournés à droite vers Jérusalem.

Le samedi soir, 22 décembre, après la clôture du sabbat, je vis le cortège des trois rois arriver devant Jérusalem. Je vis la ville avec ses hautes tours qui s'élevaient vers le ciel. L'étoile qui les conduisait avait presque disparu, elle jetait seulement encore une faible lueur derrière la ville. A mesure que les voyageurs s'étaient approchés de Jérusalem, ils avaient perdu de leur confiance, car l'étoile ne se montra plus à eux si brillante, à beaucoup près, et en Judée ils la voyaient bien moins souvent. Ils avaient cru aussi trouver partout des fêtes et des réjouissances à cause de la naissance de ce Sauveur pour lequel ils étaient venus de si loin. Mais, comme ils ne rencontraient que la plus entière indifférence à ce sujet, ils s'attristaient, se troublaient et craignaient de s'être complètement trompés.

Le cortège, qui pouvait être de deux cents personnes, avait à peu près un quart de lieue de long. Déjà, à Causour, un certain nombre de gens de distinction s'étaient adjoints à eux. D'autres avaient fait de même plus tard. Les trois rois étaient assis sur trois dromadaires. Trois autres dromadaires étaient chargés de bagages. Chaque roi avait près de lui quatre hommes de sa tribu. La plupart des autres personnes du cortège montaient des animaux très légers à la course, qui avaient de très jolies têtes. Je ne sais pas si c'étaient des chevaux ou des ânes ; ils ne ressemblaient pas à nos chevaux. Ceux de ces animaux dont se servaient les gens de distinction, avaient de beaux harnais et de belles brides : ils étaient ornés de chaînes et d'étoiles d'or. Quelques gens de la suite des rois allèrent à la ville et revinrent avec des gardiens et des soldats. Leur arrivée, avec un si nombreux cortège, dans un moment où il n'y avait pas de fête, et sans qu'ils vinssent pour faire le commerce, était, sur cette route surtout, une chose tout à fait inaccoutumée. Aux questions qu'on leur adressa, ils répondirent pourquoi ils venaient ; ils parlèrent de l'étoile et de l'enfant nouveau-né. Personne n'y pouvait rien comprendre. Ils furent très troublés de cela, et pensaient qu'ils s'étaient trompés, puisqu'ils ne trouvaient pas un homme qui parût savoir quelque chose touchant le Sauveur du monde ; car tous ces gens les regardaient avec surprise, et ne pouvaient s'imaginer ce qu'ils voulaient.

Quand les gardiens de la porte virent avec quelle bonté ils distribuaient d'abondantes aumônes aux mendiants qui s'approchaient d'eux, et les entendirent dire qu'ils cherchaient un logement, et qu'ils payeraient tout généreusement ; quand ils ajoutèrent qu'ils voulaient parler au roi Hérode, quelques-uns d'entre eux rentrèrent dans la ville, et il s'ensuivit des allées et des venues, des messages et des explications. Pendant ce temps, les trois rois s'entretenaient avec des gens de toute espèce qui s'étaient rassemblés autour d'eux. Quelques-uns de ces hommes avaient entendu parler d'un enfant né à Bethléhem, mais ils ne pensaient pas qu'il y eut là rien d'important, parce que les parents étaient pauvres et des gens du commun ; d'autres se moquaient d'eux. Ils comprirent, d'après ce qu'on leur disait, qu'Hérode ne savait rien touchant

cet enfant nouveau-né, et comme, d'ailleurs, ils ne comptaient guère sur Hérode, ils furent de plus en plus découragés ; car ils étaient embarrassés de l'attitude qu'ils auraient devant Hérode et de ce qu'ils lui diraient. Leur tristesse pourtant ne leur fit pas perdre leur calme, et ils se mirent à prier. Alors le courage leur revint, et ils se dirent les uns aux autres : Celui qui nous a conduits si vite par le moyen de l'étoile, saura bien nous ramener heureusement chez nous.

Quand enfin les surveillants furent revenus, on conduisit le cortège le long des murs de la ville, et on les fit entrer par une porte située dans le voisinage du Calvaire. A peu de distance du marché aux poissons, ils furent conduits dans une cour ronde, entourée d'écuries et de logements, et à l'entrée de laquelle se tenaient des gardes. Les bêtes de somme furent mises dans les écuries ; eux-mêmes se retirèrent sous des hangars, dans le voisinage d'une fontaine placée au milieu de la cour. Cette cour touchait par un côté à une hauteur ; des autres côtés, elle était dégagée, et il y avait des arbres devant. Des employés vinrent alors, deux par deux, avec des lanternes, et visitèrent les bagages des rois. Je pense que c'étaient des douaniers.

Le palais d'Hérode était situé plus haut, à peu de distance de cet édifice, et je vis le chemin éclairé par des lanternes et des falots placés sur des perches. Il envoya un de ses valets, chargé d'amener secrètement le roi Théokéno dans son palais. Il était près de dix heures du soir. Théokéno fut reçu dans une salle d'en bas par un courtisan d'Hérode et interrogé sur les motifs de son voyage. Il raconta tout avec une grande simplicité, et pria cet homme de demander à Hérode où était le roi nouveau-né des Juifs, dont ils avaient vu et suivi l'étoile.

Lorsque le courtisan eut fait son rapport à Hérode, celui-ci fut d'abord très troublé, mais il se remit et fit répondre qu'il voulait faire prendre des informations à ce sujet. Il fit engager les trois rois à se reposer en attendant ; car, disait-il, il voulait s'entretenir avec eux le lendemain et leur faire connaître ce qu'il aurait appris.

Lorsque Théokéno revint près de ses compagnons de voyage, il ne put leur porter aucune nouvelle qui les consolât. On n'avait rien disposé pour les faire reposer, et ils tirent refaire bien des paquets qui avaient été défaits. Je ne les vis pas dormir pendant cette nuit, mais quelques-uns d'entre eux errèrent dans la ville, regardant le ciel comme pour y chercher leur étoile. Dans Jérusalem même tout était silencieux, mais devant la cour on s'agitait et on prenait des informations. Les rois supposaient qu'Hérode devait tout savoir, mais qu'il se cachait d'eux.

Il y avait une fête chez Hérode au moment où Théokéno était dans le palais ; les salles étaient éclairées : on voyait là toutes sortes de gens et des femmes parées indécemment. Les questions de Théokéno touchant un roi nouveau-né troublèrent

beaucoup Hérode, et il fit aussitôt convoquer chez lui les princes des prêtres et les scribes. Je les vis, avant minuit, venir près de lui avec des rouleaux d'écriture. Ils avaient leurs costumes de prêtres, des plaques sur la poitrine et des ceintures sur lesquelles étaient brodées des lettres. J'en vis environ une vingtaine autour de lui. Il leur demanda où le Messie devait naître ; je les vis alors déployer leurs rouleaux et répondre en désignant un passage avec le doigt : " il doit naître à Bethléhem de Juda, disaient-ils, car il est écrit dans le prophète Michée : " Et toi, Bethléhem, tu n'es pas la plus petite parmi les princes de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple dans Israel ". Je vis alors Hérode se promener avec quelques-uns d'entre eux sur le toit en terrasse du palais et chercher inutilement des yeux l'étoile dont avait parlé Théokéno. Il était extraordinairement inquiet ; mais les prêtres et les docteurs lui firent de longs discours pour le tranquilliser, disant qu'il ne fallait pas attacher d'importance aux propos des rois mages ; que ces gens, amis du merveilleux, se faisaient toujours de singulières imaginations avec leurs étoiles ; que si quelque chose de pareil avait eu lieu, on le saurait dans le temple et dans la ville sainte, qu'Hérode et eux-mêmes ne pourraient l'ignorer.

LXIV - Les Rois devant Hérode. Conduite de celui-ci et ses motifs.

(Le dimanche, 23 décembre.) Aujourd'hui, de très grand matin, Hérode fit conduire secrètement les trois rois dans son palais. Ils furent reçus sous une arcade et conduits dans une salle où je vis des branches vertes et des bouquets dans des vases, et où on avait préparé quelques rafraîchissements. Au bout de quelque temps, Hérode vint ; ils s'inclinèrent devant lui et l'interrogèrent sur le roi des Juifs nouvellement né. Hérode cacha du mieux qu'il put son agitation et feignit une grande joie. Il y avait encore quelques scribes avec lui. Il leur fit des questions sur ce qu'ils avaient vu, et Mensor lui décrivit la dernière apparition qu'ils avaient vue dans le ciel avant leur départ : c'était, lui dit-il, une vierge, et devant elle un enfant, du côté droit duquel était sortie une branche lumineuse ; puis, au-dessus de celle-ci, s'était montrée une tour à plusieurs portes. Cette tour était devenue une grande ville, au-dessus de laquelle l'enfant avait paru avec une couronne, un glaive et un sceptre comme un roi ; après quoi ils s'étaient vus eux-mêmes, ainsi que tous les rois du monde, prosternés devant l'enfant et l'adorant ; car il avait un empire auquel tous les autres empires devaient se soumettre, etc. Hérode leur dit qu'il existait une prophétie disant quelque chose de semblable à propos de Bethléhem Ephrata ; il les engagea à y aller sans bruit, et quand ils auraient trouvé l'enfant, à revenir le lui dire, afin que lui aussi pût aller l'adorer. Les rois, qui n'avaient pas touché aux mets qu'on avait apprêtés pour eux, s'en retournèrent à leur logis. Il était encore de grand matin, car je vis des lanternes allumées devant le palais. Hérode conféra avec eux très secrètement pour éviter qu'on en parlât. Comme

il commençait à faire jour, ils se préparèrent à partir. Les gens qui avaient accompagné le cortège jusqu'à Jérusalem s'étaient dès la veille dispersés dans la ville.

Hérode était en ce moment plein de mécontentement et d'irritation. Lors de la naissance de Jésus-Christ, il se trouvait dans un château qu'il avait près de Jéricho, et il s'était rendu coupable d'un lâche assassinat. Il avait placé dans la haute administration du temple des gens de son parti qui espionnaient à son profit ce qui se passait là, et lui dénonçaient ceux qui s'opposaient à ses desseins. Le principal de ses adversaires était un haut fonctionnaire du temple, homme juste et pieux. Hérode, sous les dehors de l'amitié, le fit inviter à venir le trouver à Jéricho, puis il le fit attaquer et assassiner dans le désert, mettant ce meurtre sur le compte des brigands. Quelques jours après, il alla à Jérusalem pour prendre part à la célébration de la fête de la dédicace du temple, qui avait lieu le 25 du mois de Casleu, et il s'y engagea dans une affaire très désagréable. Voulant faire plaisir aux Juifs à sa manière, il avait fait faire en or une figure d'agneau, ou plutôt de chevreau, car elle avait des cornes, afin que cette image fût placée sur la porte qui conduisait de la cour des femmes à la cour des immolations. Il voulut faire cela de sa propre autorité, et que pourtant on lui en sût gré. Les prêtres s'y étant opposés, il les menaça de leur faire payer une amende ; ils déclarèrent qu'ils la payeraient, mais qu'ils n'admettraient pas l'image en question, parce que cela était contraire aux prescriptions de la loi. Hérode furieux voulut faire placer l'image secrètement ; mais, quand on l'eut apportée, un Israélite zélé la saisit et la jeta par terre, en sorte qu'elle se brisa en deux morceaux. Il y eut du tumulte à cette occasion, et Hérode fit mettre cet homme en prison. Cette affaire l'avait fort irrité, et il se repentait d'être venu à la fête. Mais ses courtisans tâchaient de le distraire et de l'amuser.

Il était dans cette disposition d'esprit lorsque des bruits se répandirent sur la naissance du Christ. Depuis longtemps, en Judée, plusieurs hommes pieux vivaient dans l'attente de la venue du Messie, qu'ils regardaient comme prochaine. Ce qui s'était passé lors de la naissance de Jésus avait été divulgué par les bergers. Cependant beaucoup de gens considérables regardaient tout cela comme des fables et de vains discours. Hérode en avait aussi entendu parler, et il avait fait prendre très secrètement des informations à Bethléhem ; ses émissaires étaient venus à la crèche trois jours après la naissance de Jésus, et, après s'être entretenus avec saint Joseph, ils déclarèrent, en hommes orgueilleux qu'ils étaient, que c'était une chose sans conséquence ; qu'il n'y avait là qu'une pauvre famille dans une misérable grotte, et que tout cela ne méritait pas qu'on s'en occupât. Leur orgueil même les avait empêchés, dès le commencement, d'interroger sérieusement saint Joseph, d'autant plus qu'ils avaient reçu l'ordre d'éviter ce qui pourrait attirer l'attention. Mais tout d'un coup Hérode vit arriver les trois rois avec leur immense suite, ce qui le jeta dans une grande inquiétude ; car ils venaient de bien loin, et c'était là quelque chose de plus que de simples bruits. Comme ils

parlaient avec tant d'assurance du roi nouveau-né, il teignit aussi de vouloir lui rendre hommage, et ils se réjouirent de le voir ainsi disposé. L'aveuglement orgueilleux des scribes ne parvint pas à le tranquilliser, et l'intérêt qu'il avait à tenir cet incident aussi secret que possible détermina sa conduite. Il ne fit d'abord aucune objection aux explications des trois rois ; il ne mit pas non plus aussitôt la main sur Jésus, pour ne pas donner crédit à leurs dires en présence d'un peuple très difficile à manier. Il résolut d'obtenir des informations plus exactes par le moyen même des trois rois, et de prendre ensuite des mesures en conséquence. Mais, comme les rois, avertis par Dieu, ne revinrent pas vers lui, il fit représenter leur fuite comme la conséquence d'une illusion ou d'un mensonge de leur part. On fit répandre partout qu'ils n'avaient pas osé reparaître, parce qu'ils étaient honteux de l'erreur grossière où ils étaient tombés et où ils avaient voulu entraîner les autres ; " car, sans cela, disait-on, quelles raisons auraient-ils pu avoir pour s'enfuir clandestinement, après avoir été reçus d'une façon si amicale ? "

C'est ainsi qu'il essaya plus tard d'assoupir toute l'affaire. Il fit seulement dire à Bethléhem qu'on ne devait pas se mettre en rapport avec cette famille dont il avait été parlé, ni accueillir des bruits et des inventions propres à égarer les esprits. Comme la sainte Famille retourna à Nazareth quinze jours plus tard, on cessa bientôt de parler d'événements sur lesquels la multitude n'avait eu que des renseignements assez vagues, et les gens pieux qui espéraient gardèrent le silence.

Quand tout parut à peu près oublié, Hérode pensa à se défaire de Jésus, mais il apprit que la famille avait quitté Nazareth avec l'enfant. Il le fit longtemps rechercher ; mais, tout espoir de le trouver s'étant évanoui, son inquiétude en devint plus grande, et il eut recours à la mesure désespérée du massacre des enfants. Il prit, du reste, à cette occasion les plus grandes précautions, et envoya d'avance des troupes partout où l'on pouvait craindre quelque émeute. Je crois que le massacre eut lieu en sept endroits.

LXV - Les Saints Rois vont de Jérusalem à Bethléhem. Ils adorent l'Enfant et lui offrent leurs présents.

Je vis le cortège des trois rois arriver à une porte située au midi. Une troupe d'hommes les suivit jusqu'à un ruisseau qui est en avant de la ville, et s'en retourna ensuite. Quand ils eurent franchi le ruisseau, ils firent une petite halte et cherchèrent l'étoile des yeux. L'ayant aperçue, ils jetèrent un cri de joie et continuèrent leur marche en chantant. L'étoile ne les conduisit pas en ligne directe, mais par un chemin qui se détournait un peu à l'ouest.

Ils passèrent devant une petite ville que Je connais bien, derrière laquelle je les vis

s'arrêter et prier vers midi, dans un site agréable voisin d'un hameau. En cet endroit, une source jaillit de terre devant eux, ce qui les remplit de joie. Ils descendirent et creusèrent pour cette source un bassin qu'ils entourèrent de sable, de pierres et de gazon. Ils campèrent là plusieurs heures, firent boire et manger leurs bêtes, et prirent eux-mêmes un peu de nourriture ; car à Jérusalem ils n'avaient pu prendre aucun repos par suite de leurs diverses préoccupations. Plus tard, j'ai vu Notre Seigneur s'arrêter plusieurs fois près de cette source avec ses disciples. L'étoile, qui brillait la nuit comme un globe de feu, ressemblait maintenant à la lune vue dans le jour ; elle ne paraissait pas parfaitement ronde, mais comme découpée ; je la vis souvent cachée par des nuages.

Sur la route directe de Bethléhem à Jérusalem il y avait un grand mouvement de voyageurs avec des bagages et des ânes ; c'étaient probablement des gens qui revenaient de Bethléhem après avoir payé l'impôt, ou qui allaient à Jérusalem pour le marché ou pour visiter le temple. Le chemin que suivaient les rois était solitaire, et Dieu les conduisait sans doute par là pour qu'ils pussent arriver à Bethléhem le soir et sans faire trop d'effet. Je les vis se remettre en marche quand le soleil était déjà très bas. Ils allaient dans le même ordre qu'en venant ; Mensor, le plus jeune, allait en avant ; puis venait Sair, le basané, et enfin Théokéno, le blanc et le plus âgé.

(Le dimanche, 23 décembre). Je vis aujourd'hui, par le crépuscule du soir, le cortège des saints rois arriver devant Bethléhem, près de ce même édifice où Joseph et Marie s'étaient fait inscrire : c'était l'ancienne maison de la famille de David. Il n'en reste plus que quelques débris de murs ; elle avait appartenu aux parents de saint Joseph. C'était un grand bâtiment entouré d'autres plus petits, avec une cour fermée, devant laquelle était une place plantée d'arbres et où se trouvait une fontaine. Je vis sur cette place des soldats romains, parce que la maison était comme le bureau des collecteurs de l'impôt. Quand le cortège arriva, un certain nombre de curieux se rassembla autour de lui. L'étoile ayant disparu, les rois avaient quelque inquiétude. Des hommes s'approchèrent d'eux et les interrogèrent. Ils descendirent de leurs montures, et des employés vinrent de la maison à leur rencontre avec des branches à la main, et leur offrirent quelques rafraîchissements. C'était l'usage de souhaiter ainsi la bienvenue à des étrangers de cette espèce. Je me dis à moi-même : On est bien plus poli avec eux qu'avec le pauvre saint Joseph, parce qu'ils ont distribué de petites pièces d'or. On leur parla de la vallée des bergers comme d'un bon endroit pour y dresser leurs tentes. Ils restèrent assez longtemps dans l'indécision. Je ne les entendis pas faire des questions sur le roi des Juifs nouvellement né : ils savaient que Bethléhem était l'endroit dédaigné par la prophétie ; mais, par suite des discours d'Hérode, ils craignaient d'attirer l'attention. Bientôt ils virent briller du ciel, sur un côté de Bethléhem, un météore semblable à la lune à son lever ; alors ils remontèrent sur leurs bêtes ; puis, longeant un fossé et des murs en ruine, ils firent le tour de Bethléhem par le midi et se

dirigèrent à l'orient, vers la grotte de la Crèche, qu'ils abordèrent par le côté de la plaine où les anges étaient apparus aux bergers.

Quand ils furent arrivés près du tombeau de Maraha dans la vallée qui est derrière la grotte de la Crèche. Ils descendirent de leurs montures. Leurs gens défirent beaucoup de paquets, dressèrent une grande tente qu'ils portaient avec eux, et firent d'autres arrangements, avec l'aide de quelques bergers qui leur indiquèrent les places les plus convenables. Le campement était arrangé en partie, quand les rois virent l'étoile se montrer, claire et brillante, sur la colline de la Crèche et y diriger perpendiculairement ses rayons. Elle parut grandir beaucoup et répandit une masse de lumière extraordinaire. Je les vis d'abord regarder d'un air très étonné. Il faisait sombre ; ils ne voyaient pas de maison, mais seulement la forme d'une colline semblable à un rempart. Tout d'un coup, ils furent saisis d'une grande joie, car ils virent dans la lumière la figure resplendissante d'un enfant. Tous se découvrirent la tête pour témoigner leur respect ; puis les trois rois allèrent vers la colline et trouvèrent la porte de la grotte. Mensor l'ouvrit ; il vit la grotte pleine d'une lumière céleste, et au fond la Vierge tenant l'enfant et assise, telle que ses compagnons et lui l'avaient vue dans leurs visions.

Il retourna aussitôt sur ses pas et dit aux autres ce qu'il venait de voir. Alors Joseph sortit de la grotte, accompagné d'un vieux berger, pour aller à leur rencontre. Ils lui dirent en toute simplicité comment ils étaient venus pour adorer le roi nouveau-né des Juifs, dont ils avaient vu l'étoile, et pour lui offrir leurs présents. Joseph les accueillit amicalement, et le vieux berger les accompagna près de leur suite et les aida dans leurs arrangements, ainsi que quelques autres bergers qui se trouvaient là.

Eux-mêmes se préparèrent comme pour une cérémonie solennelle. Je les vis mettre de grands manteaux blancs qui avaient une longue queue ; ces manteaux avaient un reflet brillant comme s'ils eussent été de soie brute ; ils étaient très beaux et flottaient légèrement autour d'eux : c'était leur costume ordinaire pour les cérémonies religieuses. Ils portaient à la ceinture des bourses et des boîtes d'or suspendues à des chaînes. Tout cela était recouvert par leurs larges manteaux. Chacun des rois était suivi par quatre personnes de sa famille ; il y avait en outre quelques serviteurs de Mensor qui portaient une petite table, un tapis à franges et d'autres menus objets. Quand ils eurent suivi saint Joseph sous l'auvent qui était devant la grotte, ils recouvrirent la table avec le tapis, et chacun des trois rois y plaça quelques-unes des boîtes d'or et des vases qu'ils détachèrent de leur ceinture : c'étaient les présents qu'ils offraient en commun. Mensor et tous les autres ôtèrent leurs sandales, et Joseph ouvrit la porte de la grotte. Deux jeunes gens de la suite de Mensor marchaient devant lui ; ils étendirent une pièce d'étoffe sur le sol de la grotte, puis ils se retirèrent en arrière ; deux autres le suivirent avec la table, où étaient les présents. Arrivé devant la sainte

Vierge, il les prit, et, mettant un genou en terre, il les déposa respectueusement à ses pieds. Derrière Mensor étaient les quatre hommes de sa famille qui s'inclinaient humblement. Sair et Théokéno, avec leurs compagnons, se tenaient en arrière dans l'entrée. Quand ils s'avancèrent, ils étaient comme ivres de joie et d'émotion et inondés de la lumière qui remplissait la grotte ; et pourtant il n'y avait là d'autre lumière que la Lumière du monde. Marie, appuyée sur un bras, était plutôt couchée qu'assise sur un tapis, à la gauche de l'Enfant-Jésus, lequel était étendu, à la place où il était né, dans une auge recouverte d'un tapis et placée sur une estrade ; mais au moment où ils entrèrent, la sainte Vierge se mit sur son séant, se voila et prit dans ses bras l'Enfant-Jésus enveloppé dans son large voile. Mensor s'agenouilla, et, mettant les présents devant lui, il prononça de touchantes paroles par lesquelles il lui faisait hommage, en croisant ses mains devant sa poitrine et en inclinant sa tête découverte. Pendant ce temps, Marie avait mis à nu le haut du corps de l'enfant, qui regardait d'un air aimable du milieu du voile dont il était enveloppé ; sa mère soutenait sa petite tête de l'un de ses bras et l'entourait de l'autre. Il avait ses petites mains jointes devant sa poitrine, et souvent il les étendait gracieusement autour de lui.

Oh ! combien se trouvaient heureux de l'adorer ces chers hommes de l'Orient ! Quand je voyais cela, je me disais à moi-même : " Leurs coeurs sont purs et sans souillure, pleins de tendresse et d'innocence comme des coeurs d'enfants pieux. Il n'y a rien de violent en eux, et pourtant ils sont pleins de feu et d'amour. Je suis morte, je ne suis plus qu'un esprit ; autrement je ne pourrais pas voir cela, car cela n'existe pas maintenant, et cependant existe maintenant ; mais cela n'existe pas dans le temps ; en Dieu il n'y a pas de temps ; en Dieu tout est présent ; je suis morte, je ne suis plus qu'un esprit ". Pendant que j'avais ces pensées si étranges, j'entendis une voix qui me disait : " Que t'importe cela ? regarde et loue le Seigneur, qui est éternel et dans lequel tout est éternel ".

Je vis alors Mensor tirer d'une bourse, qui était ; suspendue à sa ceinture, une poignée de petites barres compactes, pesantes, de la longueur du doigt, effilées à l'extrémité et brillantes comme de l'or : c'était son présent, qu'il plaça humblement sur les genoux de la sainte Vierge, à côté de l'Enfant-Jésus. Elle prit l'or avec un remerciement gracieux et le couvrit d'un coin de son manteau. Mensor donna ces petites barres d'or vierge parce qu'il était plein de sincérité et de charité, et qu'il cherchait la vérité avec une ardeur constante et inébranlable.

Mensor se retira en arrière avec ses quatre suivants, et Sair, le roi basané, s'avança avec les siens et s'agenouilla avec une profonde humilité ; il offrit son présent avec des paroles touchantes : c'était un vase d'or à mettre de l'encens, plein de petits grains résineux, de couleur verdâtre ; il le plaça sur la table devant l'Enfant-Jésus. Il donna l'encens, parce que c'était un homme qui se conformait respectueusement et du fond

du coeur à la volonté de Dieu et la suivait avec amour. Il resta longtemps agenouillé avec une grande ferveur avant de se retirer.

Après lui vint Théokéno, le plus vieux des trois ; il était très avancé en âge ; ses membres étaient raides, et il ne pouvait pas se mettre à genoux ; mais il se tint debout, profondément incliné, et plaça sur la table un vase d'or avec une belle plante verte. C'était un bel arbuste à tige droite, avec de petits bouquets frisés surmontés de jolies fleurs blanches : c'était la myrrhe. Il offrit la myrrhe, parce qu'elle est le symbole de la mortification et de la victoire sur les passions ; car cet excellent homme avait soutenu des luttes persévérantes contre l'idolâtrie, la polygamie et les habitudes violentes de ses compatriotes. Dans son émotion, il resta si longtemps devant l'Enfant-Jésus avec ses quatre suivants, que je pris pitié des autres serviteurs restés hors de la grotte, parce qu'ils avaient tant attendu pour voir l'Enfant-Jésus.

Les paroles des rois et de tous leurs compagnons étaient pleines de simplicité et fort touchantes. En se prosternant et en lui offrant leurs présents, ils s'exprimaient à peu près en ces termes : Nous avons vu son étoile ; nous savons qu'il est le Roi de tous les rois ; nous venons l'adorer et lui offrir notre hommage et nos présents, et ainsi de suite. Ils étaient comme en extase, et, dans leurs prières naïves et affectueuses, ils recommandaient à l'Enfant-Jésus eux-mêmes, leurs familles, leur pays, leurs biens et tout ce qui avait du prix pour eux sur la terre. Ils offraient au roi nouveau-né leurs coeurs, leurs âmes, leurs pensées et leurs actions. Ils le priaient de les éclairer, de leur donner la vertu, le bonheur, la paix et l'amour. Ils se montraient enflammés d'amour et répandaient des larmes de joie, qui tombaient sur leurs joues et leurs barbes. Ils étaient dans le bonheur ; ils croyaient être arrivés eux-mêmes dans cette étoile vers laquelle depuis des milliers d'années, leurs ancêtres avaient dirigé leurs regards et leurs soupirs avec un désir si constant. Toute la joie de la promesse accomplie après tant de siècles était en eux.

La mère de Dieu accepta tout avec d'humbles actions de grâces ; d'abord, elle ne dit rien, mais un simple mouvement sous son voile exprimait sa pieuse émotion. Le petit corps de l'enfant se montrait brillant entre les plis : de son manteau. A la fin, elle adressa à chacun quelques paroles humbles et gracieuses et retira un peu son voile en arrière. Oh ! j'ai pris là une nouvelle leçon ; je me disais à moi-même : Avec quelle douce et aimable gratitude elle reçoit chaque présent ! Elle qui n'a besoin de rien, qui possède Jésus, qui accueille avec humilité tous les dons de la charité. Moi aussi, à l'avenir, je recevrai humblement et avec reconnaissance tous les dons charitables. Que de bonté dans Marie et dans Joseph. Ils ne gardaient presque rien pour eux, et distribuaient tout aux pauvres.

Lorsque les rois eurent quitté la grotte avec leurs suivants et furent retournés à leur

tente, leurs serviteurs entrèrent à leur tour. Ils avaient dressé la tente, déchargé les bêtes de somme, mis tout en ordre, et ils attendaient devant la porte, patiemment et humblement. Ils étaient plus de trente, et il y avait aussi avec eux une troupe d'enfants qui avaient seulement un linge autour des reins et un petit manteau. Les serviteurs entraient cinq par cinq, et un des principaux personnages auxquels ils appartenaient les conduisait. Ils s'agenouillaient autour de l'Enfant et l'honoraient en silence. Enfin, les enfants entrèrent tous ensemble, se mirent à genoux et adorèrent Jésus avec une joie innocente et naive. Les serviteurs ne restèrent pas longtemps dans la grotte de la Crèche, car les rois rentrèrent avec solennité. Ils avaient mis d'autres manteaux longs et flottants ; ils portaient à la main des encensoirs, et ils encensèrent très respectueusement l'enfant, la sainte Vierge, Joseph et toute la grotte ; puis ils se retirèrent après s'être inclinés profondément. C'était une manière d'adorer chez ce peuple.

Pendant tout ce temps, Marie et Joseph étaient pénétrés de la plus douce joie où je les eusse jamais vus ; des larmes d'attendrissement coulaient souvent sur Leurs joues. Les honneurs solennellement rendus à l'Enfant-Jésus, qu'ils étaient obligés de loger si pauvrement, et dont la dignité suprême restait cachée dans leurs coeurs, les consolait infiniment ; ils voyaient que la Providence toute-puissante de Dieu, malgré l'aveuglement des hommes, avait préparé pour l'Enfant de la promesse et lui avait envoyé des contrées les plus lointaines ce qu'eux-mêmes ne pouvaient lui donner, l'adoration due à sa dignité rendue par les puissants de la terre avec une sainte magnificence. Ils adoraient Jésus avec les saints rois ; les hommages qui lui étaient adressés les rendaient heureux.

Les tentes étaient dressées dans la vallée située derrière la grotte de la Crèche jusqu'à la grotte du tombeau de Maraha ; les bêtes étaient rangées en ordre et attachées à des pieux séparés par des cordes. Près de la grande tente qui était voisine de la colline de la Crèche, se trouvait un espace recouvert de nattes, où était déposée une partie des bagages ; cependant, la plus grande partie fut portée dans la grotte du tombeau de Maraha. Quand tous eurent quitté la crèche, les étoiles s'étaient levées. Ils se rassemblèrent en cercle près du vieux térébinthe, qui s'élevait au-dessus de la grotte de Maraha, et entonnèrent des chants solennels en présence des étoiles. Je ne puis dire combien étaient touchants ces chants qui retentissaient dans la vallée silencieuse. Pendant tant de siècles leurs ancêtres avaient regardé les astres, prié, chanté ; maintenant, tous leurs désirs étaient exaucés ; ils chantaient comme enivrés de joie et de reconnaissance.

Pendant ce temps, Joseph, avec l'aide de deux vieux bergers, avait apprêté un petit repas dans la tente des trois rois. Ils apportèrent du pain, des fruits, des rayons de miel, quelques herbes et des flacons de baume, qu'ils rangèrent sur une table basse

recouverte d'un tapis. Joseph s'était procuré tout cela dès le matin pour recevoir les rois, dont la sainte Vierge lui avait annoncé d'avance l'arrivée. Quand ceux-ci revinrent à leur tente, je vis saint Joseph les accueillir très amicalement, et les prier, comme étant ses hôtes, d'accepter le petit repas qu'il leur offrait. Il se plaça à côté d'eux autour de la table, et ils mangèrent. Il ne montrait point de timidité ; il était si content qu'il versait des larmes de joie.

Quand je vis cela, je pensai à feu mon père, le pauvre paysan, qui, lors de ma vêtue dans le couvent, fut obligé de se mettre à table avec beaucoup de gens de distinction. Dans sa simplicité et son humilité, il avait eu d'abord grand peur ; puis, plus tard, son contentement fut tel, qu'il en pleura de joie. Il tenait, sans le vouloir, la première place à la fête. Après ce petit repas, Joseph les quitta. Quelques-uns des plus considérables de la caravane allèrent à une auberge de Bethléhem ; les autres se placèrent sur leurs couches, qui étaient rangées en cercle dans la grande tente, et se livrèrent au repos. Joseph, revenu à la grotte, mit tous les présents à droite de la crèche, dans un recoin devant lequel il avait mis une cloison, en sorte qu'on ne pouvait pas voir ce qui s'y trouvait. La servante d'Anne qui, après le départ de celle-ci, était restée auprès de la sainte Vierge, s'était tenue dans une grotte latérale pendant toute la cérémonie ; elle ne reparut que lorsque tous eurent quitté la crèche. Elle était grave et intelligente. Je ne vis ni la sainte Famille, ni même cette servante regarder les présents des rois avec une complaisance mondaine ; tout fut accepté avec d'humbles remerciements et presque aussitôt distribué charitablement.

Ce soir, à Bethléem, je vis un peu d'agitation lors de l'arrivée du cortège à la maison où l'on payait l'impôt, et, plus tard, bien des allées et des venues dans la ville. Les gens qui avaient suivi le cortège jusqu'à la vallée des bergers, n'avaient pas tardé à revenir. Plus tard, pendant que les trois rois, pleins de joie et de ferveur, adoraient et déposaient leurs présents dans la grotte de la Crèche, je vis roder dans les environs, à une certaine distance, quelques Juifs qui espionnaient et chuchotaient ensemble ; plus tard, je les vis aller et venir dans Bethléhem, et faire divers rapports. Je ne pus m'empêcher de pleurer amèrement sur ces malheureux. Je souffre beaucoup de voir ces méchantes gens, qui alors, et maintenant encore, quand le Sauveur s'approche des hommes, se tiennent là murmurant et observant) puis, poussés par leur malice, répandent des mensonges. Oh ! combien ces malheureux me semblaient à plaindre ! ils ont le salut si près d'eux, et ils le repoussent, tandis que ces bons rois, guidés par leur foi sincère dans la promesse, Sont allés si loin et ont trouvé le salut. Oh ! combien je pleure sur ces hommes endurcis et aveugles !

A Jérusalem, je vis aujourd'hui, pendant le jour, Hérode lire encore des rouleaux avec plusieurs scribes, et parler de ce qu'avaient dit les trois rois. Plus tard, tout fut calme, comme si l'on eût voulu assoupir cette affaire.

LXVI - Les Rois visitent encore la sainte Famille.

- Hérode leur tend des embûches.

- Un Ange les avertit. Ils prennent congé et s'en vont.

(Le lundi, 91 décembre.) Aujourd'hui je vis de grand matin les rois et quelques personnes de leur suite visiter successivement la sainte Famille. Je les vis aussi, pendant la journée, près de leur campement et de leurs bêtes de somme, occupés de diverses distributions. Ils étaient dans la joie et le bonheur, et faisaient beaucoup de présents. J'ai vu qu'alors on en agissait toujours ainsi lors des événements heureux. Les bergers, qui avaient rendu des services à la suite des rois, reçurent des présents considérables. Je vis aussi faire des gratifications à beaucoup de pauvres ; ainsi l'on mettait des couvertures sur les épaules de quelques pauvres vieilles femmes toutes courbées qui s'étaient glissées là. Il y avait plusieurs personnes de la suite des trois rois qui se plaisaient dans la vallée près des bergers, et qui voulaient rester là et se réunir à ces bergers. Ils firent connaître leur désir aux rois, et reçurent la permission de rester avec de riches présents. On leur donna des couvertures, des effets, de l'or en grains, et les Anes qu'ils avaient montés. Comme je vis aussi les rois distribuer beaucoup de pain, je me demandai d'abord d'où ils l'avaient tiré. Je me rappelai ensuite les avoir vus plusieurs fois, aux endroits où ils campaient, préparer, au moyen de leur provision de farine, dans des formes de fer qu'ils portaient avec eux, de petits pains plats semblables à du biscuit, qu'ils mettaient sur leurs bêtes de somme, entassés dans de légères boîtes de cuir. Il vint aussi aujourd'hui beaucoup de gens de Bethléhem, qui se pressaient autour d'eux pour avoir des présents, et qui se faisaient donner quelque chose sous divers prétextes.

Le soir, ils allèrent à la crèche pour prendre congé. Mensor s'y rendit seul d'abord. Marie lui mit l'Enfant-Jésus dans les bras : il pleurait et était rayonnant de joie. Après lui vinrent les deux autres, qui prirent congé en versant des larmes. Ils apportèrent encore beaucoup de présents, des pièces de diverses étoffes, dont quelques-unes semblaient être de soie sans teinture, dont quelques autres étaient rouges ou à fleurs ; il y avait aussi de très belles couvertures. Ils voulurent en outre laisser leur grands manteaux d'un jaune pâle, qui semblaient faits d'une laine extrêmement fine ; ils étaient très légers, le moindre souffle d'air les agitait. Ils portaient aussi plusieurs coupes placées les unes sur les autres, des boîtes pleines de grains, et dans une corbeille des pots où étaient de beaux bouquets d'une herbe verte avec de jolies fleurs blanches. Ces pots étaient placés les uns au-dessus des autres dans la corbeille. C'était de la myrrhe. Ils donnèrent aussi à Joseph de longues cages avec des oiseaux qu'ils avaient en grand nombre sur leurs dromadaires pour les manger.

Tous versèrent des larmes abondantes quand ils quittèrent Marie et l'enfant. Je vis la sainte Vierge debout près d'eux lorsqu'ils prirent congé. Elle portait sur son bras l'Enfant-Jésus enveloppé dans son voile, et elle fit quelques pas pour reconduire les rois vers la porte de la grotte ; là elle s'arrêta en silence, et, pour donner un souvenir à ces excellents hommes, elle détacha de sa tête le grand voile d'étoffe jaune transparente qui l'enveloppait ainsi que l'Enfant-Jésus ; et elle le donna à Mensor. Ils reçurent ce don en s'inclinant profondément, et une joie respectueuse fit battre leurs coeurs quand ils virent devant eux la sainte Vierge sans voile, tenant le petit Jésus. quelles douces larmes ils versèrent en quittant la grotte ! Le voile fut pour eux dès lors la plus sainte relique qu'ils possédassent.

La sainte Vierge, en recevant les présents, ne semblait pas attacher de prix aux choses qu'on lui offrait ; et pourtant, dans sa touchante humilité, elle montrait une véritable reconnaissance pour celui qui donnait. Pendant cette merveilleuse visite, je n'ai vu chez elle aucun sentiment de retour complaisant sur elle-même. Seulement, au commencement, par amour pour l'Enfant-Jésus et par compassion pour saint Joseph, elle se hissa aller en toute simplicité à l'espérance que dorénavant ils trouveraient peut-être de la sympathie à Bethléhem, et ne seraient plus traités d'une manière aussi méprisante qu'à leur arrivée ; car la tristesse et la confusion de saint Joseph l'avaient beaucoup affligé.

Quand les rois prirent congé, la lampe était déjà allumée dans la grotte : il faisait sombre, et ils se rendirent aussitôt avec leurs suivants sous le grand térébinthe qui surmontait le tombeau de Maraha, pour y faire, comme la veille au soir, les cérémonies de leur culte. Une lampe était allumée sous l'arbre. Lorsque les étoiles se montrèrent, ils prièrent et entonnèrent des chants mélodieux. Les voix des enfants faisaient un effet très agréable dans le chœur. Ils se rendirent ensuite dans leur tente, où Joseph leur avait encore préparé un petit repas, après lequel quelques-uns s'en retournèrent à leur auberge à Bethléhem, tandis que les autres se livrèrent au repos dans la tente.

Vers minuit, j'eus tout à coup une vision. Je vis les rois reposant dans leur tente sur des couvertures étendues par terre, et j'aperçus auprès d'eux un jeune homme resplendissant : c'était un ange qui les éveillait et leur disait de partir en toute hâte, et de ne pas revenir par Jérusalem, mais par le désert, en contournant la mer Morte. Ils se jetèrent promptement à bas de leur couche, et leur suite fut bientôt sur pied. L'un d'eux alla à la crèche éveiller saint Joseph, qui courut à Bethléhem pour avertir ceux qui s'y étaient logés ; mais il les rencontra avant d'y arriver, car ils avaient eu la même apparition. La tente fut pliée, les bagages furent chargés, et tout fut enlevé avec une rapidité étonnante. Pendant que les rois faisaient encore de touchants adieux à saint

Joseph devant la grotte de la Crèche, leur suite partait en détachements séparés pour prendre les devants, et se dirigeait vers le midi pour longer la mer Morte en traversant le désert d'Engaddi.

Les rois firent des instances pour que la sainte Famille partît avec eux, parce qu'un danger la menaçait certainement ; ils demandèrent ensuite que Marie se cachât avec le petit Jésus pour n'être pas inquiétée à cause d'eux ; ils pleurèrent comme des enfants, embrassèrent saint Joseph et lui adressèrent des paroles touchantes ; puis ils montèrent leurs dromadaires légèrement chargés, et s'éloignèrent à travers le désert. Je vis l'ange dans la plaine près d'eux, il leur montrait la direction du chemin. Bientôt ils disparurent. Ils suivirent des routes séparées à un quart de lieue les uns des autres, se dirigeant pendant une lieue vers l'orient, et ensuite vers le midi, dans le désert. Ils passèrent par la contrée que traversa Jésus en revenant d'Égypte dans sa troisième année de prédication.

LXVIII - Mesures prises par les autorités de Bethléhem contre les Rois.

- L'accès à la grotte de la Crèche interdit.

- Zacharie visite la sainte Famille

(Le mardi 25 décembre.) L'ange avait averti les rois à propos, car les autorités de Bethléhem avaient le projet de les faire arrêter aujourd'hui, de les emprisonner dans de profonds caveaux qui étaient sous la synagogue, et de les accuser auprès d'Hérode comme perturbateurs du repos public.

Je ne sais pas s'il y avait eu un ordre secret d'Hérode à cet effet ; je crois plutôt que c'était un mouvement de zèle spontané. Ce matin, lorsqu'on apprit leur départ à Bethléhem, ils étaient déjà près d'Engaddi, et la vallée où ils avaient campé était calme et solitaire comme avant leur séjour, dont il ne restait plus d'autres traces que le gazon foulé et quelques pieux qui avaient servi pour les tentes. Dans le fait, pourtant, l'apparition de la caravane avait produit beaucoup d'effet dans Bethléhem. Bien des gens se repentaient de n'avoir pas donné l'hospitalité à saint Joseph ; d'autres parlaient des rois comme d'aventuriers conduits par d'étranges imaginations ; d'autres enfin trouvaient des rapports entre leur arrivée et les bruits de l'apparition qu'avaient eue les bergers. Tous ces propos portèrent les magistrats de l'endroit, peut-être sur une invitation d'Hérode, à prendre certaines mesures. Je vis au centre de Bethléhem tous les habitants convoqués sur une place où se trouvait un puits entouré d'arbres, devant une grande maison à laquelle on montait par des degrés. Du haut de ces degrés on lut un avertissement ou une proclamation dirigée contre les discours superstitieux, et interdisant les visites à la demeure des gens qui avaient donné lieu à tous ces propos.

Quand la foule ainsi rassemblée se fut retirée, je vis saint Joseph mandé dans cette même maison et interrogé par de vieux Juifs. Je le vis revenir à la crèche et se rendre encore une fois au tribunal. La seconde fois, il prit avec lui un peu de l'or qu'avaient apporté les rois, et il le leur donna ; après quoi ils le laissèrent s'en aller tranquillement. Tout cet interrogatoire me parut aboutir à une escroquerie. Je vis aussi que les autorités firent barrer par un tronc d'arbre mis en travers un chemin qui conduisait aux environs de la crèche sans passer par la porte de la ville, mais qui, en partant de la place où Marie s'était arrêtée sous un grand arbre, franchissait une colline ou un rempart. Ils placèrent une sentinelle près de l'arbre dans une cabane, et firent tendre sur le chemin des fils qui aboutissaient à une sonnette dans la cabane, afin qu'on pût arrêter ceux qui voudraient prendre ce chemin. Dans l'après-midi, je vis une troupe de seize soldats d'Hérode près de Joseph, avec lequel ils s'entretenaient. Ils avaient probablement été envoyés à cause des trois rois, qu'on avait accusés de troubler la paix publique ; mais, comme le silence et le repos régnaient partout fit qu'ils ne trouvèrent dans la grotte que la pauvre famille, comme d'ailleurs ils avaient l'ordre de ne rien faire qui pût attirer l'attention, ils s'en retournèrent tranquillement et rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Joseph avait porté les présents des trois rois et ce qu'ils avaient laissé en outre après eux, dans la grotte de Maraha et dans d'autres grottes cachées de la colline de la Crèche, qu'il connaissait depuis sa jeunesse pour s'y être souvent dérobé aux persécutions de ses frères. Ces caveaux solitaires existaient dès le temps du patriarche Jacob. A une époque où il n'existait que des cabanes à la place de Bethléhem, il y avait dressé une fois ses tentes sur la colline de la Crèche.

Ce soir, je vis Zacharie d'Hébron visiter pour la première fois la sainte Famille. Marie était encore dans la Grotte. Il versa des larmes de joie, prit l'enfant dans ses bras, et répéta, en y changeant quelque chose, le cantique de louanges qu'il avait chanté lors de la circoncision de Jean-Baptiste.

(Le mercredi, 26 décembre.) Aujourd'hui Zacharie s'en retourna chez lui, et sainte Anne revint près de la sainte Famille avec sa fille aînée. La fille aînée d'Anne était plus grande que sa mère et paraissait presque plus âgée.

Une grande joie règne maintenant dans la sainte Famille. Anne est tout heureuse. Marie place souvent l'Enfant-Jésus dans ses bras, et le laisse soigner par elle. Je ne l'ai vue faire cela pour aucune autre personne. Je vis, ce qui lue toucha beaucoup, que les cheveux de l'enfant, qui étaient blonds et bouclés, avaient à leur extrémité de beaux rayons de lumière. Je crois qu'ils lui frisent les cheveux, car je vois qu'on frotte sa petite tête lorsqu'on le lave, ce qu'on fait en mettant sur lui un petit manteau. Je vois toujours dans la sainte Famille une pieuse et touchante vénération pour l'Enfant-Jésus ; mais tout s'y passe simplement et naturellement, comme chez les saints élus de Dieu.

L'enfant a une affection, une tendresse pour sa mère que je n'ai jamais vue chez des enfants si jeunes.

Marie raconta à sa mère tout ce qui s'était passé lors de la visite des trois rois, et Anne fut extraordinairement touchée que le Seigneur eût appelé ces hommes de si loin pour leur faire connaître l'enfant de la promesse. Elle vit les présents des rois, qui étaient cachés dans une excavation pratiquée dans la paroi : elle aida à en distribuer une grande partie, et à ranger le reste en bon ordre.

Tout était tranquille dans les environs : les chemins menant à la grotte, qui ne passaient pas par la porte de la ville, étaient barrés par ordre des autorités. Joseph n'allait plus faire ses emplettes à Bethléhem ; les bergers lui apportaient ce dont il avait besoin. La parente chez laquelle Anne est allée, dans la tribu de Benjamin', est Mara. La fille de Rhode, soeur d'Élisabeth.

Dans sa narration la soeur confondit souvent cette Mara avec une soeur cadette ou nièce d'Anne, qu'elle appelait Énoué. Souvent des proches parents lui apparaissaient comme des frères ou des soeurs.

Elle était pauvre, et eut dans la suite plusieurs fils qui furent disciples de Jésus. Un d'eux s'appelait Nathanael' : c'était le fiancé des noces de Cana. Cette Mara était présente lors de la mort de la sainte Vierge à Éphèse.

Anne était maintenant seule avec Marie dans la grotte latérale. Je les vis travailler ensemble à une couverture grossière. La grotte de la Crèche était entièrement vide. L'âne de Joseph était caché derrière des claies. Encore aujourd'hui des agents d'Hérode vinrent de Bethléhem, et prirent des informations dans plusieurs maisons relativement à un enfant nouveau-né. Ils accablèrent spécialement de questions une Juive de distinction qui, peu de temps auparavant, avait mis au monde un enfant mâle. Ils ne vinrent pas à la grotte de la Crèche ; comme précédemment ils n'y avaient trouvé qu'une pauvre famille, ils ne supposèrent pas qu'il pût en être question.

Deux hommes âgés (c'étaient, je crois, des bergers qui avaient adoré l'Enfant-Jésus) vinrent trouver Joseph, et l'avertirent de ces perquisitions. Je vis alors la sainte Famille et sainte Anne se réfugier avec l'enfant dans la grotte du tombeau de Maraha. Dans la grotte de la Crèche il n'y avait plus rien qui décelât un lieu habité : elle paraissait entièrement abandonnée.

Ce n'est pas le Nathanael que Jésus vit sous le figuier. Nathanael, le fils de Mara, était l'un des enfants que sainte Anne réunit pour fêter Jésus, âgé de douze ans, lorsqu'il revint après avoir enseigné dans le temple pour la première fois. Jésus, à cette fête,

parla en parabole d'un mariage où l'eau devait être changée en vin, et d'un autre mariage où le vin serait changé en sang. Il disait aussi, comme en plaisantant, Au jeune Nathanael, qu'il serait un jour présent à ses noces. La fiancée de Cana était de Bethléhem et de la famille de saint Joseph. Après le miracle de Cana, les deux époux firent vœu de continence. Nathanael se joignit aussitôt aux disciples de Jésus, et il reçut au baptême le nom d'Amator. Il devint plus tard évêque. Il fut à Edesse et aussi en Crète, près de Carpus ; il alla ensuite en Arménie. Y ayant fait de nombreuses conversions, il fut arrêté et envoyé sur les bords de la mer Noire. Rendu à la liberté, il alla dans le pays de Mensor. Il y opéra sur une femme un miracle dont j'ai oublié les détails, baptisa un grand nombre de personnes, et fut mis à mort dans la ville d'Acaiakuh, située sur une île de l'Euphrate.

Je les vis pendant la nuit suivre la vallée avec une lumière couverte. Anne portait l'Enfant-Jésus dans ses bras, Marie et Joseph marchaient à côté d'elle ; les bergers les conduisaient, portant les couvertures et tout ce qui était nécessaire pour les saintes femmes et l'enfant.

J'eus à cette occasion une vision, et je ne sais pas si la sainte Famille l'eut aussi. Je vis autour de l'Enfant-Jésus une gloire formée de sept figures d'anges placées les unes au-dessus des autres ; plusieurs autres figures paraissaient dans cette gloire. Je vis aussi près de sainte Anne, de saint Joseph et de Marie, des formes lumineuses qui semblaient les conduire par le bras. Quand ils furent entrés dans le vestibule, ils fermèrent la porte et allèrent jusque dans la grotte du Tombeau, où ils disposèrent tout pour prendre leur repos.

LXVIII - La sainte Famille dans la grotte de Maraha.

- Joseph sépare l'Enfant Jésus de Marie pendant quelques heures.
- Marie, dans son inquiétude, exprime du lait de son sein.
- Origine d'un miracle qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

La soeur Emmerich raconta à diverses reprises les deux incidents qui suivent comme ayant eu lieu lorsque la sainte Vierge était cachée dans la grotte de Maraha. Ayant toujours été distraite par la souffrance ou par des visites, elle ne les raconta pas le jour même où elle les vit, mais par forme de supplément, comme quelque chose qu'elle avait oublié ; nous les mettons donc ensemble, laissant au lecteur le soin de les placer dans un autre ordre selon qu'il le jugera convenable.

La sainte Vierge raconta à sa mère tout ce qui s'était passé lors de la visite des saints rois, et elles parlèrent aussi de la manière dont elle avait été laissée dans la grotte du tombeau de Maraha.

Je vis deux bergers venir trouver la sainte Vierge, et l'avertir qu'il venait des gens chargés par les autorités de s'enquérir de son enfant. Marie ressentit une vive inquiétude, et je vis bientôt après saint Joseph entrer, retirer l'Enfant-Jésus de ses bras, l'envelopper dans un manteau et l'emporter. Je ne me souviens plus où il alla avec lui.

Je vis alors la sainte Vierge livrée à ses inquiétudes maternelles, rester seule dans la grotte sans l'Enfant-Jésus pendant l'espace d'une demi journée. Quand vint l'heure où on devait l'appeler pour allaiter l'enfant, elle fit ce qu'ont coutume de faire des mères soigneuses lorsqu'elles ont été agitées violemment par quelque frayeur ou quelque vive émotion. Avant de donner à boire à l'enfant, elle exprima de son sein le lait que ses angoisses avaient pu altérer, dans une petite cavité de la couche de pierre blanche qui se trouvait dans la grotte. Elle parla de la précaution qu'elle avait prise à un des bergers, homme pieux et grave, qui était venu la trouver (probablement pour la conduire auprès de l'enfant) ; cet homme, profondément convaincu de la sainteté de la mère du Rédempteur, recueillit plus tard avec soin le lait virginal qui était resté dans la petite cavité de la pierre, et le porta avec une simplicité pleine de foi à sa femme, qui avait alors un nourrisson qu'elle ne pouvait pas satisfaire ni calmer. Cette bonne femme prit cet aliment sacré avec une respectueuse confiance, et sa foi fut récompensée, car son lait devint aussitôt très abondant. Depuis cet événement la pierre blanche de cette grotte reçut une vertu semblable, et j'ai vu que, de nos jours encore, même des infidèles mahométans en font usage comme d'un remède, dans ce cas et dans plusieurs autres'.

*La tradition de ce miracle est rapportée avec diverses variantes dans beaucoup de descriptions anciennes et modernes de la Palestine. Suivant la tradition la plus ordinaire, la sainte Famille, passant près de Bethléhem lors de la fuite en Egypte, se serait cachée dans cette grotte, et quelques gouttes de lait tombées du sein de la mère de Dieu auraient donné cette vertu à la pierre de la grotte. C'est la soeur Emmerich qui a dit la première que cette grotte avait servi de tombeau à la nourrice d'Abraham ; quelle s'appelait dès lors la grotte de la nourrice ; et aussi que les inquiétudes maternelles de Marie avaient été la cause de cette vertu communiquée à la pierre de la grotte en question. Le savant franciscain Fr. Quaresmius, commissaire apostolique dans la Terre Sainte au dix-neuvième siècle, dit entre autres choses, à propos de cette grotte, dans son *Historica Terra' Sanctae elucidatio*, Antwerpiae, 1632, t. II, p. 678 : "à peu de distance de la grotte de la Nativité et de l'église de la sainte Vierge, à Bethléhem (suivant d'autres indications elle en est éloignée de deux cents pas), se trouve un souterrain dans lequel sont creusées trois grottes ; dans celle qui est au milieu, le saint sacrifice de la messe a été souvent célébré en mémoire du miracle qui s'y est opéré : on l'appelle communément la grotte de la Vierge ou l'église de Saint Nicolas une bulle du pape Grégoire XI (mort en 1378) mentionne cette chapelle de*

Saint Nicolas à Bethléhem, et permet aux franciscains d'y bâtir une maison avec clocher et cimetière. "On lit encore dans un ancien manuscrit sur les lieux saints : "Item, l'église de Saint Nicolas, où est la grotte dans laquelle, suivant la tradition, la sainte Vierge s'est cachée avec l'Enfant-Jésus ". Quaresmius, après avoir rapporté la tradition vulgaire sur cette grotte, ajoute que la terre de cette grotte est naturellement rouge ; mais qu'étant réduite en poussière, lavée et séchée au soleil, elle devient blanche comme la neige, et que, mêlée avec de l'eau, elle ressemble parfaitement à du lait. La terre ainsi préparée s'appelle lait de la sainte Vierge. On en fait une potion très salutaire pour les femmes qui ne peuvent pas nourrir, et on l'emploie aussi avec succès contre d'autres maladies. Même les femmes turques et arabes en retirent une telle quantité de terre pour l'employer ainsi, que ce qui était autrefois une seule grotte en forme trois aujourd'hui. Les reliques qui, dans plusieurs Lieux de pèlerinage, portent le nom de lac bestoe Virginia, et donnent lien à beaucoup de moqueries, ne sont le plus souvent que de la terre de cette grotte de Bethléhem, dont parle la soeur Emmerich.

Quaresmius, à ce propos, mentionne un miracle rapporté par Baronius, lequel dit, dans ses Annales (an 158), que depuis que saint Paul a rejeté la vipère qui l'avait mordu à la main dans l'île de Malte (Act. XXIX), il n'y a plus dans cette île ni serpents ni animaux venimeux, et même que la terre de Malte est devenue un contrepoison ; puis il ajoute ces paroles : " Si une telle vertu a été donnée à cette terre à cause de saint Paul, pourquoi refuserions-nous de croire que Dieu, pour honorer la Vierge mère, a communiqué une vertu semblable et encore plus grande d cette grotte, sanctifiée par la présence de Jésus et de Marie " ! Castro, dans la vie de Marie, Grotonus, dans la vie de saint Joseph, rapportent la même tradition d'après un vieil écrit arménien.

Depuis ce temps, cette terre passée à l'eau et pressée dans de petits moules a été répandue dans la chrétienté comme un objet de dévotion ; c'est d'elle que se composent les reliques appelées lait de la très sainte Vierge.

LXIX - Préparatifs pour le départ de la sainte Famille.

- Départ de sainte Anne. Détails personnels à la soeur.
- Elle reconnaît des reliques venant des trois Rois.

(Du 28 au 30 décembre.) Je vis dans les derniers jours et aujourd'hui saint Joseph prendre divers arrangements qui annonçaient le prochain départ de la sainte Famille. Chaque jour il amoindrissait son mobilier. Il donna aux bergers les cloisons mobiles, les claies et les autres objets à l'aide desquels il avait rendu la grotte habitable, et tout cela fut emporté par eux.

Aujourd'hui, dans l'après-midi, un assez grand nombre de gens qui allaient à Bethléhem pour le sabbat, vinrent à la grotte de la Crèche ; mais, la trouvant abandonnée, ils passèrent outre. Sainte Anne doit retourner à Nazareth après le sabbat ; on met tout en ordre et on fait des paquets. Elle prend avec elle et charge sur deux ânes plusieurs choses données par les trois rois, spécialement des tapis, des couvertures et des pièces d'étoffe. Ce soir, la sainte Famille célébra le sabbat dans la grotte de Maraha ; on continua à le célébrer le samedi 29 décembre. La tranquillité régnait dans les environs. Après la clôture du sabbat, on prépara tout pour le départ de sainte Anne.

Cette nuit, je vis, pour la seconde fois, la sainte Vierge sortir, au milieu des ténèbres, de la grotte de Maraha, et porter l'Enfant-Jésus dans cette de la Crèche. Elle le posa sur un tapis à l'endroit où il était né et pria à genoux près de lui. Je vis alors toute la grotte remplie d'une lumière céleste, comme à l'heure de la naissance du Sauveur. Je pense que la sainte Mère de Dieu doit aussi avoir vu cela.

Le dimanche 30 décembre, de très grand matin, je vis sainte Anne faire de tendres adieux à la sainte Famille et sus trois bergers, et partir pour Nazareth avec ses gens.

Ils emportaient sur leurs bêtes de somme tout ce qui restait des présents des trois rois, et je fus très surprise de les voir prendre un petit paquet qui m'appartenait. J'eus le sentiment qu'il était parmi les leurs, et je ne pus comprendre comment il pouvait se faire que sainte Anne emportât ainsi ce qui était à moi.

Cette impression qu'eut la soeur Emmerich s'explique par ce qui va être raconté. Bientôt après ce mouvement de surprise qu'elle eut lorsqu'il lui sembla voir sainte Anne emporter de Bethléhem quelque chose qui lui appartenait, elle communiqua ce qui suit à l'écrivain :

" Sainte Anne, dit elle, a emporté en partant beaucoup de choses données par les trois rois, et spécialement des étoffes ; une grande partie de tout cela a servi dans la primitive Église, et il en est resté quelque chose jusqu'à nos jours. Il y a parmi mes reliques un petit morceau de la couverture de la petite table où étaient les présents des trois rois. et un autre morceau venant d'un de leurs manteaux.

A l'occasion de ce mot : mes reliques, nous avons quelques détails à donner au lecteur. A toutes les époques, il y a eu dans l'Église catholique des personnes qui, en vertu d'un don particulier, éprouvaient une rière et agréable impression à la vue ou nu contact des ossements des saints et de tous les objets consacrés et sanctifiés. Vraisemblablement ce don ne s'est jamais manifesté à un aussi haut degré ni aussi

constamment que chez la soeur Anne-Catherine Emmerich. Non seulement le très saint Sacrement mais encore tout ce qui avait été consacré et béni par l'Église, particulièrement les ossements des saints et tout ce que l'Eglise désigne par le nom de reliques, était distingué par elle de toutes les autres substances semblables quant à Leur nature. Ces objets sacrés lui apparaissaient brillants de lumière, et d'une lumière différemment colorée suivant leur espèce. Lorsque c'étaient des ossements de saints on des etoffe9 qui leur avaient appartenu, elle pouvait faire connaître les noms des sainte et souvent raconter leur histoire dans le plus grand détail. C'est ce dont les personnes qui l'approchaient le plus souvent purent se convaincre si pleinement par une foule d'expériences journalières, qu'un de ses amis lui donna le nom de saeromètre. Celui qui écrit ceci rapportent dans l'histoire détaillée de sa vie un grand nombre de ces expériences. Nous ne savons pas si les autorités ecclésiastiques du pays où a vécu la soeur Emmerich se sont fait faire un rapport étendu avec tous les témoignages à l'appui sur ce phénomène si intéressant en ce qui touche la vie spirituelle, mais nous sommes convaincus que ce don était ce qu'il y avait en elle de plus remarquable et de plus digne d'attention. Pour éprouver cette connaissance qu'elle avait des reliques et des autres objets consacrés, plusieurs de ses amis, et notamment l'écrivain, étaient mis à la porté. de la bonne soeur une grande quantité d'objets de ce genre Cela leu avait été facile, car, malheureusement, par suite de la destruction de tant d'églises et de couvents à notre époque, et aussi par suite de la diminution ou même de l'extinction complète du sens de la loi en ce qui touche les choses saintes et les objets transmis par la tradition comme sacrés et vénérables, de véritables trésors, eu l'honneur desquels de grandes églises avaient peut-être été bâties, étaient négligés ou profanés de la manière la plus affligeante. Plusieurs étaient tombés dans les mains de particuliers et jusque dans les boutiques des fripiers. Elle-même indiqua ce qu'étaient devenus beaucoup de ces ossements sacres, et on les lui procura. Elle reçut ainsi, grâce à la bonté du respectable Overberg, qui était son directeur extraordinaire, deux châsses importantes, pleines de reliques des temps primitifs, qui avaient été trouvées dans une vieille église supprimée.

Comme une partie de ces reliques se trouvait dans une petite armoire près du lit de la malade, tandis qu'une autre partie était dans la demeure de l'écrivain, celui-ci demanda : " Cette relique est-elle ici " ? Non, répondit-elle, là-bas, dans la maison. " est-ce chez moi " ? dit l'écrivain.-Non, répliqua-t-elle, chez cet homme, chez le pèlerin ". (Elle avait coutume de désigner ainsi l'écrivain). c Elle se trouve dans un petit paquet ; la petite pièce du manteau est d'une couleur effacée. Mais on ne me croira pas, et pourtant cela est vrai ; je le vois devant vos yeux. Il y a un proche parent de l'écrivain, celui qui m'a fait une visite ; celui-là a un coeur semblable à celui du roi basané Séir. Il est si doux, si docile et si sincère c'est un vrai coeur chrétien. Ah ! si cet homme était dans l'Eglise : il posséderait le ciel sur la terre !

L'écrivain ayant pris parmi les reliques déposées chez lui ce qu'on pouvait appeler un petit paquet, et le lui ayant apporté, elle l'ouvrit aussitôt et reconnut un petit reste d'étoffe de laine jaune et un autre morceau de soie rougeâtre, comme provenant des trois rois, mais sans donner à cet égard d'explications plus précises. Elle dit ensuite : " Je dois avoir moi-même un petit morceau d'étoffe venant des trois rois mages. Ils avaient plusieurs manteaux ; un, qui était épais et d'une étoffe serrée pour le mauvais temps ; un autre, de couleur jaune, et un autre rouge, de belle laine fine. Ces manteaux flottaient au vent quand ils marchaient. Dans les cérémonies, ils portaient des manteaux de soie sans teinture ; les bords étaient brodés d'or, et il y avait une longue queue que portaient des suivants. Je pense qu'il y a près de moi quelque pièces d'un de ces manteaux, et que c'est pour cela que j'ai vu près des trois rois, antérieurement et encore cette nuit, des scènes relatives à la production et au tissage de la soie.

Dans une contrée située à l'orient, entre le pays de Théokéno et celui de Séir, se trouvaient des arbres de.. les branches étaient couvertes de vers ; on avait creusé autour de chaque arbre un petit fossé pour que les vers ne pussent pas s'en aller. Je vis souvent placer des feuilles sous ces arbres ; de petites boîtes étaient suspendues aux arbres, et comme on y prenait des objets ronds, plus longs que le doigt, je croyais d'abord que c'étaient des oeufs d'oiseau d'une espèce rare ; mais je vis bientôt que c'étaient des coques filées par les vers, lorsque ces gens les dévidèrent et en tirèrent des fils très déliés. Ils en assujettissaient une grande quantité devant leur poitrine, et filaient avec un beau fit qu'ils roulaient sur quelque chose qu'ils tenaient à la main. Je les vis aussi tisser entra des arbres ; leur métier à tisser était très simple : la pièce d'étoffe était à peu près large comme mon drap de lit. Quelques jours après, elle dit : Mon médecin m'a souvent interrogée à propos d'un petit morceau d'étoffe de soie d'un tissu singulier. J'en ai vu dernièrement un pareil auprès de moi, et ne sais plus ce qu'il est devenu. En recueillant mes souvenirs, j'ai reconnu que c'était à cette occasion que j'avais vu ce tableau du tissage de la soie : c'était plus à l'orient que le pays des trois rois, dans un pays où alla saint Thomas. Je me suis trompée en le racontant : il faut que le pèlerin efface cela. Ce morceau d'étoffe n'appartient pas aux trois rois ; il m'a été donné par quelqu'un qui voulait faire une expérience, sans s'inquiéter de ce qui m'occupait alors intérieurement : il résulte de là des contusions, et tout devient obscur.

J'ai vu de nouveau les reliques, et je sais où elles sont. Il y a plusieurs années, j'ai donné à ma belle-soeur qui habite Flamske, avant ses dernières couches, un petit paquet fermé par une couture. Elle m'avait priée de lui donner une relique pour la fortifier ; je lui donnai ce petit paquet, que j'avais vu lumineux. et comme ayant été autrefois en contact avec la Mère de Dieu. Je ne me souviens pas bien si je vis alors clairement tout ce qu'il contenait ; mais il procura à cette pieuse femme beaucoup de consolation. Cette nuit, je l'ai revu, elle le possède encore, il est solidement cousu. Il y

a un petit morceau de tapis d'un rouge sombre, deux petites pièces d'un tissu léger comme du crêpe, de la couleur de la soie brute, quelque chose de vert qui ressemble à du coton, un petit morceau de bois et deux petits fragments de pierre blanche. J'ai fait dire à ma belle-soeur de me le rapporter.

Au bout de quelques jours, sa belle-soeur vint en effet la voir et apporta le petit paquet en question, qui était à peu près de la grosseur d'une noix. L'écrivain l'ouvrit chez lui avec soin, sépara les uns des autres les morceaux d'étoffe roulés ensemble, et les serra entre les pages d'un livre pour les aplatir. Il y avait un morceau d'étoffe de laine fort épaisse d'environ deux pouces carrés, de couleur rouge tirant sur le brun ; des morceaux longs et larges de deux doigts d'un tissu léger, semblable à de la mousseline, et dont la couleur était celle de la soie brute, puis un petit éclat de bois et deux petits fragments de pierre. Ayant plié les petits morceaux d'étoffe dans des feuilles de papier à lettre, il les lui mit sous les yeux dans la soirée. Elle ne savait pas ce que c'était et dit d'abord : " Qu'ai je à faire de ces lettres " ? Puis, tenant dans sa main les papiers sans les ouvrir, elle ajouta aussitôt : "Il faut conserver cela avec soin et n'en pas perdre un brin. L'étoffe épaisse, qui maintenant paraît brune, était autrefois d'un rouge foncé. C'était une couverture, à peu près aussi grande que ma chambre ; les suivants des trois rois l'étendirent dans la grotte de la Crèche, et Marie s'y assit avec l'Enfant-Jésus pendant qu'ils présentaient l'encens. Elle l'a conservée ensuite dans la grotte et la prit sur son âne lorsqu'elle alla à Jérusalem présenter l'enfant au temple. Le tissu léger vient d'une espèce de manteau court, composé de trois bandes d'étoffe séparées et attachées à un collet, qu'ils portaient sur leurs épaules comme une étole pour les cérémonies. Le petit éclat de bois et les deux petites pierres ont été rapportés de la Terre Sainte à une époque plus récente.

Elle était alors occupée de la suite de ses visions relatives à la dernière année de la prédication de Jésus. Le 27 janvier qui précéda sa Passion, elle le vit, allant à Béthanie, s'arrêter, avec dix-sept disciples, dans une auberge de Bethléhem. Il les instruisit sur leur vocation, et célébra le sabbat avec eux. La lampe resta allumée toute la journée. " Il y a, dit-elle, un de ces disciples qui est nouvellement venu avec lui de Sichar. Je l'ai vu très distinctement : il doit y avoir parmi mes reliques un petit fragment de ses os. Son nom ressemble à Silan ou à Vilan ; ces deux lettres s'y trouvent ". Plus tard, elle dit Silvain. Au bout de quelque temps elle ajouta : " J'ai vu de nouveau les petits morceaux d'étoffe venant des trois rois. Il doit y avoir encore là un petit paquet, où se trouvent entre autres choses un peu du manteau du roi Mensor, un morceau d'une couverture de sole rouge qui fut placée anciennement près du Saint Sépulcre, et un petit fragment de l'étole blanche et rouge d'un saint ". Après avoir fait une pause, elle dit encore : " Je vois maintenant où est ce petit paquet ; je l'ai donné, il y a deux ans et demi, à une femme d'ici pour le porter sur elle ; elle l'a encore. Je la prierai de me le rendre. Je le lui donnai pour la consoler quand on me mit en prison, à

cause du grand intérêt qu'elle me portait. Je ne savais pas alors au juste ce qu'il y avait ; je voyais seulement qu'il brillait, que c'était une relique, et qu'il avait été en contact avec la mère de Dieu. Maintenant que j'ai vu avec tant de détail tout ce qui concerne les trois rois, j'ai reconnu tout ce qui, dans mon voisinage, avait quelque rapport à eux, et notamment ces reliques d'étoffe ".

Au bout de quelques jours, quand elle eut de nouveau ce petit paquet, elle le donna à ouvrir à l'écrivain, parce qu'elle était malade. Il ouvrit dans l'autre pièce ce petit paquet, fermé depuis longtemps par une forte couture, et il y trouva les objets suivants enveloppés ensemble :

- 1 - un petit morceau de tissu de laine très fine, sans teinture, qui, lorsqu'on voulait le déployer, s'effilait en parcelles très minces ;
- 2 - Deux petits morceaux d'étoffe de coton, couleur nankin d'un tissu peu serré mais pourtant assez solide de la longueur d'un doigt ;
- 3 - Un pouce carré d'étoffe de soie cramoisie ;
- 4 - un quart de pouce carré d'étoffe de soie jaune et blanche ;
- 5 - Un petit échantillon de soie verte et rouge ;
- 6 - Au milieu de tout cela, un petit papier plié où était une petite pierre blanche de la grosseur d'un pois.

L'écrivain sépara tous ces objets et les enveloppa dans autant de morceaux de papier, excepté le n° 6 qu'il laissa dans le vieux papier. Quand il s'approcha de la malade, elle ne semblait pas être dans l'état de clairvoyance ; elle était éveillée, toussait et se plaignait de vives douleurs ; pourtant elle dit bientôt : " Qu'est-ce que ces lettres que vous avez là ? cela est tout brillant. Nous avons là des trésors qui ont plus de valeur qu'un royaume ". Elle prit alors les différents papiers sans les ouvrir et sans regarder ce qu'ils contenaient. Après les avoir tenus successivement dans sa main, elle se fut pendant quelques instants, comme regardant intérieurement ; puis, en les rendant, elle dit ce qui suit sur leur contenu, sans faire la plus légère erreur, car l'écrivain s'en assura aussitôt en ouvrant ces papiers, qui étaient tous pliés de la même manière :

N. 1. Ceci vient d'une robe de Mensor ; c'est de la laine très fine. Elle n'avait pas de manches, mais seulement des ouvertures pour passer les bras. Une bande d'étoffe, semblable à une manche, pendait depuis les épaules jusqu'aux coudes. Elle décrivit alors très exactement la forme, la matière et la couleur de la relique.

N. 2. Ceci provient d'un manteau que les trois rois avaient laissé après eux. Elle décrivit ensuite la relique.

N. 3. Ceci est un petit morceau d'une couverture de soie rouge qui était étendue sur le sol près du Saint Sépulcre, quand les chrétiens possédaient encore Jérusalem. Lorsque

les Turcs prirent la ville, elle était comme neuve. Les chevaliers la partagèrent entre eux, et chacun en emporta un morceau comme souvenir.

N. 4. Ceci vient de l'étole d'un très saint prêtre, nommé Alexis. C'était, je crois, un capucin. Il priaient continuellement au Saint Sépulcre. Les Turcs lui firent subir beaucoup de mauvais traitements. Ils firent entrer des chevaux dans l'église, et placèrent une vieille femme turque entre lui et le Saint Sépulcre, à l'endroit où il priaient. Mais il ne se laissa pas troubler par tout cela. Ils finirent par le murer là, et la femme lui donnait de l'eau et du pain par une ouverture. Je sais cela par beaucoup de choses qui m'ont été montrées récemment, lorsque j'ai vu le petit paquet, sans bien savoir où il se trouvait.

N. 5. Ceci n'est pas une relique, c'est cependant un objet digne de respect. Cela provient des sièges où les princes et les chevaliers s'asseyait dans l'église du Saint Sépulcre

N. 6. C'est une petite pierre de la chapelle qui est au-dessus du Saint Sépulcre, et il y a aussi un petit fragment d'ossement du disciple Silvain de Sichar.

L'écrivain lui ayant dit qu'il n'y avait pas de fragment d'ossements, elle répondit : " Regardez et cherchez ". Il alla dans la première pièce pour y voir plus clair, ouvrit avec précaution le papier plié, et trouva dans un pli un très petit morceau d'ossement, de forme irrégulière, de l'épaisseur de l'ongle et de la grandeur d'un demi kreutzer. Elle l'avait exactement décrit, et il le reconnut aussitôt. Tout cela se passa le soir dans sa chambre, qui n'était pas éclairée ; il n'y avait de la lumière que dans la première pièce.

LXX - Purification de la sainte Vierge.

Comme on approchait du jour où la sainte Vierge devait présenter son premier-né au temple et le racheter suivant les prescriptions de la loi, tout fut préparé pour que la sainte Famille pût d'abord aller au temple, puis retourner à Nazareth. Déjà, le dimanche 30 décembre au soir, les bergers avaient pris tout ce qu'avaient laissé après eux les serviteurs de sainte Anne. La grotte de la Crèche, la grotte latérale et celle du tombeau de Maraha étaient entièrement débarrassées, et même nettoyées. Saint Joseph les laissa parfaitement propres.

Dans la nuit du dimanche au lundi 31 décembre, je vis Joseph et Marie visiter encore une fois avec l'enfant la grotte de la Crèche, et prendre congé de ce saint lieu. Ils étendirent d'abord le tapis des trois rois à la place où Jésus était né, y posèrent l'enfant et prièrent ; puis, ils le placèrent à l'endroit où avait eu lieu la circoncision, et s'y agenouillèrent aussi pour prier.

Le lundi 31 décembre, au point du jour, je vis la sainte Vierge se placer sur l'âne, que les vieux bergers avaient amené tout harnaché devant la grotte. Joseph tint l'enfant jusqu'à ce qu'elle se fût installée commodément et le lui donna. Elle était assise sur un siège : ses pieds, un peu relevés, reposaient sur une planchette. Elle tenait sur son sein l'enfant, enveloppe dans son grand voile, et le regardait avec bonheur. Ils n'avaient près d'eux, sur l'âne, que deux couvertures et deux petits paquets, entre lesquels Marie était assise. Les bergers leur firent de touchants adieux et les conduisirent jusqu'au chemin. Ils ne prirent pas la route par laquelle ils étaient venus, mais passèrent entre la grotte de la Crèche et celle du tombeau de Maraha, en longeant Bethléhem au levant. Personne ne les aperçut.

(30 janvier.) Aujourd'hui, je les vis suivre lentement la route, assez courte du reste, qui va de Bethléhem à Jérusalem. Ils y mirent beaucoup de temps et s'arrêtèrent souvent. A midi, je les vis se reposer sur des bancs qui entouraient un puits recouvert d'un toit. Je vis deux femmes venir près de la sainte Vierge et lui apporter deux petites cruches avec du baume et des petits pains.

L'offrande de la sainte Vierge pour le temple était dans une corbeille suspendue aux flancs de l'âne. Cette corbeille avait trois compartiments, dont deux étaient recouverts et contenaient des fruits. Le troisième formait une cage à jour où l'on voyait deux colombes.

Je les vis vers le soir, à environ un quart de lieue en avant de Jérusalem, entrer dans une petite maison, tenue par un vieux ménage qui les reçut très affectueusement. C'étaient des Esséniens, parents de Jeanne Chusa. Le mari s'occupait de jardinage, taillait les haies et était chargé de quelque chose relativement au chemin.

(1er février.) Je vis aujourd'hui la sainte Famille passer toute la journée chez ses vieux hôtes. La sainte Vierge fut presque tout le temps dans une chambre, seule avec l'enfant, qui était posé sur un tapis. Elle était toujours en prière et paraissait se préparer pour la cérémonie qui allait avoir lieu. J'eus à cette occasion des avertissements intérieurs sur la manière dont on doit se préparer à la sainte communion. Je vis apparaître dans la chambre plusieurs anges qui adorèrent l'Enfant-Jésus. Je ne sais pas si la sainte Vierge les vit ; mais je suis portée à le croire, car je la vis très émue. Les bons hôtes montrèrent toute espèce de prévenances envers la sainte vierge. Ils devaient avoir un pressentiment de la sainteté de l'Enfant-Jésus.

Le soir, vers sept heures, j'eus une vision relative au vieux Siméon. C'était un homme maigre, très âgé, avec une barbe courte. Il était prêtre, avait une femme et trois fils, dont le plus jeune pouvait avoir vingt ans. Je vis Siméon, qui habitait tout contre le

temple, se rendre, par un passage étroit et obscur, dans une petite cellule voûtée qui était pratiquée dans les gros murs du temple. Je n'y vis rien qu'une ouverture par laquelle on pouvait voir dans l'intérieur du temple. J'y vis le vieux Siméon agenouillé et ravi en extase pendant sa prière. Un ange lui apparut et l'avertit de remarquer le lendemain matin l'enfant qui serait présenté le premier, parce que cet enfant était le Messie, après lequel il avait si longtemps soupiré. Il ajouta qu'il mourrait peu de temps après l'avoir vu. C'était un merveilleux spectacle ; la cellule était brillante de clarté, et le saint vieillard était rayonnant de joie. Je le vis ensuite revenir dans sa demeure et raconter, tout joyeux, à sa femme, ce qui lui avait été annoncé. Quand sa femme fut allée se reposer, je le vis de nouveau se mettre en prière.

Je n'ai jamais vu les pieux Israélites ni leurs prêtres faire, pendant leur prière, ces contorsions exagérées que font les Juifs d'à présent ; mais je les vis quelquefois se donner la discipline. Je vis aussi la prophétesse Anne prier dans sa cellule du temple, et avoir une vision touchant la présentation de l'Enfant-Jésus.

(2 février.) Ce matin, avant le jour, je vis la sainte Famille, accompagnée de ses hôtes, quitter son auberge avec les corbeilles où étaient les offrandes, et se rendre au temple de Jérusalem. Ils entrèrent d'abord dans une cour entourée de mur attenante au temple. Pendant que saint Joseph et son hôte plaçaient l'âne sous un hangar, la sainte Vierge fut accueillie très amicalement par une femme âgée, qui la conduisit plus loin par un passage couvert. Elles avaient une lanterne, car il faisait encore sombre. Dès leur entrée dans ce passage, le vieux Siméon vint au-devant de Marie. Il lui adressa quelques paroles qui exprimaient sa joie, prit l'enfant qu'il serra contre son coeur, et revint en hâte au temple par un autre chemin. Ce que l'ange lui avait dit la veille lui avait inspiré un si vif désir de voir l'enfant après lequel il avait si longtemps soupiré, qu'il était venu là attendre l'arrivée des femmes. Il portait de longs vêtements comme les prêtres hors de leurs fonctions. Je l'ai vu souvent dans le temple, et toujours en qualité de prêtre, mais qui n'occupait pas un rang élevé dans la hiérarchie. Il se distinguait seulement par sa grande piété, sa simplicité et ses lumières.

La sainte Vierge fut conduite par la femme qui lui servait de guide jusqu'au vestibule du temple où la présentation devait avoir lieu : elle y fut reçue par Anne et par Noémi, son ancienne maîtresse, lesquelles habitaient l'une et l'autre de ce côté du temple. Siméon, qui était venu de nouveau à la rencontre de la sainte Vierge, la conduisit au lieu où se faisait le rachat des premiers-nés : Anne, à laquelle saint Joseph donna la corbeille où était l'offrande, la suivit avec Noémi. Les colombes étaient dans le dessous de la corbeille ; la partie supérieure était remplie de fruits. Saint Joseph se rendit par une autre porte au lieu où se tenaient les hommes.

On savait dans le temple que plusieurs femmes devaient venir pour la présentation de

leurs premiers-nés, et tout était préparé. Le lieu où la cérémonie eut lieu était aussi grand que l'église principale de Dulmen. Contre les murs étaient des lampes allumées qui formaient toujours une pyramide. La flamme sortait à l'extrémité d'un conduit recourbé par un bec d'or qui brillait presque autant qu'elle. A ce bec était attaché par un ressort une espèce de petit éteignoir qui, relevé en haut, éteignait la lumière sans qu'elle répandit d'odeur, et qu'on retirait par en bas lors. qu'on voulait allumer.

Devant une espèce d'autel, au coin duquel se trouvaient comme des cornes, plusieurs prêtres avaient apporté un coffret quadrangulaire un peu allongé, qui formait le support d'une table assez large sur laquelle était posée une grande plaque. Ils mirent par-dessus une couverture rouge, puis une autre couverture blanche transparente, qui pendait tout autour jusqu'à terre. Aux quatre coins de cette table furent placées des lampes allumées à plusieurs branches ; au milieu, autour d'un long berceau, deux plats ovales et deux petites corbeilles.

Ils avaient tiré tous ces objets des compartiments du coffre, où ils avaient pris aussi des habits sacerdotaux, qu'on avait placés sur un autel fixe. La table, dressée pour les offrandes, était entourée d'un grillage. Des deux côtés de cette pièce du temple il y avait des rangées de sièges, dont l'une était plus élevée que l'autre ; il s'y trouvait des prêtres qui priaient. Siméon s'approcha alors de la sainte Vierge, qui tenait dans ses bras l'Enfant-Jésus enveloppé dans une étoffe bleu de ciel et la conduisit par la grille à la table des offrandes, où elle plaça l'enfant dans le berceau. A partir de ce moment, je vis le temple rempli d'une lumière dont rien ne peut rendre l'éclat. Je vis que Dieu y était, et au-dessus de l'enfant, je vis les cieux ouverts jusqu'au trône de la très sainte Trinité. Siméon reconduisit ensuite la sainte Vierge au lieu où se tenaient les femmes derrière un grillage. Marie portait un vêtement couleur bleu de ciel et un voile blanc ; elle était enveloppée dans un long manteau d'une couleur tirant sur le jaune.

Siméon alla ensuite à l'autel fixe, sur lequel étaient placés les vêtements sacerdotaux. Lui et trois autres prêtres s'habillèrent pour la cérémonie. Ils avaient au bras une espèce de petit bouclier, et sur la tête une sorte de mitre. L'un d'eux se tenait derrière la table des offrandes, l'autre devant ; deux autres étaient aux petits côtés, et ils récitaient des prières sur l'enfant.

La prophétesse Anne vint alors près de Marie, lui présenta la corbeille des offrandes, qui renfermait dans deux compartiments, placés l'un au-dessous de l'autre, des fruits et des colombes, et la conduisit au grillage qui était devant la table des offrandes ; elle resta là debout. Siméon, qui se tenait devant la table, ouvrit la grille, conduisit Marie devant la table, et y plaça son offrande. Dans un des plats ovales on plaça des fruits, dans l'autre des pièces de monnaie : les colombes restèrent dans la corbeille.

Siméon resta avec Marie devant l'autel des offrandes le prêtre, placé derrière l'autel, prit l'Enfant-Jésus, l'éleva en l'air en le présentant vers différents côtés du temple et pria longtemps. Il donna ensuite l'enfant à Siméon qui le remit sur les bras de Marie, et lut des prières dans un rouleau placé près de lui sur un pupitre.

Siméon reconduisit alors la sainte Vierge devant la balustrade, d'où elle fut ramenée par Anne, qui l'attendait là, à la place où se tenaient les femmes ; il y en avait là une vingtaine, venues pour présenter au temple leurs premiers-nés. Joseph et d'autres hommes se tenaient plus loin, à l'endroit qui leur était assigné. Alors les prêtres, qui étaient devant l'autel, commencèrent un service avec des encensements et des prières ; ceux qui se trouvaient sur les sièges y prirent part en faisant quelques gestes, mais non exagérés comme ceux des Juifs d'aujourd'hui. Quand cette cérémonie fut finie, Siméon vint à l'endroit où se trouvait Marie, reçut d'elle l'Enfant-Jésus, qu'il prit dans ses bras, et, plein d'un joyeux enthousiasme, parla de lui longtemps, et en termes très expressifs. Il remercia Dieu d'avoir accompli sa pro. messe, et dit, entre autres choses : "C'est maintenant Seigneur, que vous renvoyez votre serviteur en paix selon votre parole ; car mes yeux ont vu votre salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples la lumière qui doit éclairer les nations et glorifier votre peuple d'Israël ".

Jusqu'en 1823, dans le troisième récit de la prédication de Jésus, elle parla d'un séjour qu'il fit à Hébron, environ dix jours après la mort de saint Jean-Baptiste, elle vit Jésus, le vendredi 29 Thébet (17 janvier), faire une instruction sur la lecture du sabbat, qui était tirée de l'Exode (X-XIII), et qui traitait des ténèbres d'Egypte et du rachat des premiers nés. Elle vit à cette occasion toute la cérémonie de la présentation de Jésus dans le temple et raconta ce qui suit : "La sainte vierge présenta l'Enfant-Jésus au temple le quarante et unième jour après sa naissance. Elle resta à cause d'une fête trois jours dans l'auberge située devant la porte de Bethléhem. Outre l'offrande ordinaire des colombes, elle offrit cinq petites plaques d'or de forme triangulaire provenant de présents des trois rois, et donna plusieurs pièces de belle étoffe pour les ornements du temple. Joseph, avant de quitter Bethléhem, vendit à son cousin la jeune ânesse qu'il lui avait remise en gage le 30 novembre, Je crois toujours que l'ânesse sur laquelle Jésus entra à Jérusalem le dimanche des rameaux provenait de cette bête.

Joseph s'était rapproché après la présentation ; ainsi que Marie, il écouta avec respect les paroles inspirées de Siméon, qui les bénit tous deux, et dit à Marie : " Voici que celui-ci est placé pour la chute et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et comme un signe de contradiction ; un glaive traversera ton âme, afin que ce qu'il y a dans beaucoup de coeurs soit révélé ".

Quand le discours de Siméon fut fini, la prophétesse Anne fut aussi inspirée, parla longtemps de l'Enfant-Jésus, et appela sa mère bienheureuse.

Je vis les assistants écouter tout cela avec émotion, mais pourtant sans qu'il en résultât aucun trouble ; les prêtres même semblèrent en entendre quelque chose. Il semblait que cette manière enthousiaste de prier à haute voix ne fût pas tout à fait une chose inaccoutumée, que des choses semblables arrivassent souvent, et que tout dût se passer ainsi. Tous donnèrent à l'enfant et à sa mère de grandes marques de respect. Marie brillait comme une rose céleste.

La sainte Famille avait présenté, en apparence, la plus pauvre des offrandes ; mais Joseph donna secrètement au vieux Siméon et à la prophétesse Anne beaucoup de petites pièces jaunes triangulaires, lesquelles devaient profiter spécialement aux pauvres vierges élevées dans le temple, et hors d'état de payer les frais de leur entretien.

Je vis ensuite la sainte Vierge, tenant l'enfant dans ses bras, reconduite par Anne et Noémi à la cour où elles l'avaient prise et où elles se firent réciproquement leurs adieux. Joseph y était déjà avec les deux hôtes ; il avait amené l'âne sur lequel Marie monta avec l'enfant, et ils partirent aussitôt du temple, traversant Jérusalem en allant dans la direction de Nazareth.

Je n'ai pas vu la présentation des autres premiers-nés amenés aujourd'hui ; mais j'ai le sentiment que tous reçurent des grâces particulières, et que beaucoup d'entre eux furent du nombre des saints innocents égorgés par ordre d'Hérode.

La cérémonie de la Présentation dut être terminée ce matin, vers neuf heures ; car c'est alors que je vis partir la sainte Famille. Ils allèrent ce jour-là jusqu'à Béthoron, et passèrent la nuit dans la maison qui avait été le dernier gîte de la sainte Vierge, treize ans avant, lorsqu'elle fut conduite au temple. La maison me parut habitée par un maître d'école. Des gens, envoyés par sainte Anne, les attendaient là pour les prendre avec eux. Ils revinrent à Nazareth par un chemin beaucoup plus direct que celui qu'ils avaient pris en allant à Bethléhem, lorsqu'ils évitaient les bourgs et n'entraient que dans les maisons isolées.

Joseph avait laissé chez son parent la jeune ânesse qui lui avait montré le chemin dans le voyage à Bethléhem ; car il pensait toujours revenir à Bethléhem, et à se construire une demeure dans la vallée des bergers. Il avait parlé de ce projet aux bergers, et il leur avait dit qu'il voulait seulement que Marie passât un certain temps chez sa mère

pour se remettre des fatigues de son mauvais gîte. Il avait, à cause de cela, laissé beaucoup de choses chez les bergers.

Joseph avait avec lui une singulière espèce de monnaie qu'il avait reçue des trois rois. Il avait à sa robe une espèce de poche intérieure où il portait une quantité de feuilles de métal jaunes, minces, brillantes et repliées les unes sur les autres. Elles étaient carrées, avec les coins arrondis ; il y avait quelque chose de gravé. Les pièces d'argent que reçut Judas pour prix de sa trahison étaient plus épaisses et en forme de langue.

Pendant ces jours-là, je vis les trois saints rois réunis au delà d'une rivière. Ils firent une halte d'un jour et célébrèrent une fête. Il y avait là une grande maison entourée de plusieurs autres petites. Au commencement, ils voyageaient très vite ; mais, à dater de leur halte actuelle, ils allèrent beaucoup plus lentement qu'ils n'étaient venus. Je vis toujours en avant de leur cortège un jeune homme resplendissant qui leur parlait quelquefois.

LXXI - Mort de Siméon.

(3 janvier.) Siméon avait une femme et trois fils, dont l'aîné pouvait avoir quarante ans et le plus jeune vingt ans. Tous trois étaient employés au temple. Plus tard, ils furent constamment les amis secrets de Jésus et des siens. Ils devinrent disciples du Seigneur, soit avant sa mort, soit après son ascension. Lors de la dernière cène, l'un d'eux prépara l'agneau pascal pour Jésus et les apôtres. Je ne sais pourtant pas si tous ceux-là n'étaient pas peut-être des petits fils de Siméon. Lors de la première persécution qui eut lieu après l'Ascension, ils rendirent de grands services aux amis du Sauveur. Siméon était parent de Séraphia, qui reçut le nom de Véronique, et aussi de Zacharie par le père de celle-ci.

Je vis que Siméon, étant revenu chez lui après avoir prophétisé à la présentation de Jésus, tomba aussitôt malade ; il n'en témoigna pas moins une grande joie dans les discours qu'il tint à sa femme et à ses fils. Je vis cette nuit que c'était aujourd'hui qu'il devait mourir. De tout ce que je vis à ce sujet, je ne me rappelle que ce qui suit : Siméon, sur son lit de mort, adressa à sa femme et à ses enfants des exhortations touchantes ; il leur parla du salut qui était venu pour Israël et de tout ce que l'ange lui avait annoncé, en termes très forts et avec une joie touchante. Je le vis ensuite mourir paisiblement. Sa famille le pleura en silence. Il y avait autour de lui beaucoup de prêtres et de Juifs qui priaient.

Je vis ensuite qu'ils portèrent son corps dans une autre pièce. Il fut placé là sur une planche percée de plusieurs ouvertures, et ils le lavèrent avec des éponges sous une

couverture, en sorte qu'ils ne le virent pas à nu. L'eau coulait par les ouvertures de la planche dans un bassin de cuivre placé au-dessous. Ils placèrent ensuite sur lui de grandes feuilles vertes, l'entourèrent de beaux bouquets d'herbes, et l'ensevelirent dans un grand drap, où il fut enveloppé à l'aide d'une longue bandelette, comme un enfant au maillot. Son corps était raide et si inflexible, que je croyais presque qu'il était attaché sur la planche.

Le soir il fut mis au tombeau. Six hommes le portèrent, avec des lumières, sur une planche qui avait à peu près la forme du corps, avec un rebord peu élevé des quatre côtés. Sur cette planche reposait le corps enveloppé, sans être recouvert par-dessus. Les porteurs et le cortège allaient plus vite qu'on ne va dans nos enterrements. Le tombeau était sur une colline peu éloignée du temple. Le caveau où il fut déposé avait à l'extérieur la forme d'un monticule, où se trouvait adaptée, à l'extérieur, une porte oblique, maçonnée à l'intérieur d'une façon particulière. C'était l'espèce de travail, quoique plus grossier, que je vis faire à saint Benoît dans son premier monastère '.

Dans une vision de la vie de saint Benoît (le 10 février 1820), elle vit, entre autres choses, que le saint, dans sa jeunesse, apprit de son maître à faire avec des pierres de diverses couleurs, sur le sable du jardin, toute espèce d'ornements et d'arabesques à la façon des mosaïques antiques. Plus tard, elle le vit, étant anachorète, exécuter à la voûte de sa cellule ou de sa grotte une mosaïque grossière représentant une vision du jugement dernier. Elle vit plus tard des disciples de saint Benoît l'imiter dans ce genre de travail et le perfectionner. Dans une vision où elle exposa toute l'histoire de l'ordre, exprimée jusque dans ses plus petits détails par le caractère et les habitudes du fondateur, elle dit : "Lorsque chez les Bénédictins l'esprit fut moins vivant que l'écorce, je vis leurs églises et leurs monastères trop ornés et trop embellis, et en voyant toutes les images et tous les ornements qui couvraient la voûte des églises, je me disais : Cela vient de ce travail que faisait Benoît dans sa cellule : cette semence est ainsi montée en herbe. Si toute cette surcharge vient à tomber, elle brisera bien des choses.

Les parois, comme dans la cellule de la sainte Vierge au temple, étaient ornées de fleurs et d'étoiles, formées de pierres de différentes couleurs. Le petit caveau où ils placèrent Siméon n'offrait que juste assez d'espace pour qu'on pût circuler autour du corps. Il y avait encore certains usages particuliers lors des enterrements : on mettait près des morts des pièces de monnaie, des petites pierres, et aussi, je crois, des aliments. Je ne m'en souviens plus très bien.

LXXII - Arrivée de la sainte Famille chez Sainte Anne

Je vis le soir la sainte Famille arrivée dans la maison d'Anne, à une demi lieue de Nazareth, vers la vallée de Zabulon. Il y eut une petite fête de famille du genre de celle qui avait eu lieu lors du départ de Marie pour le temple. La fille aînée d'Anne, Marie d'Héli, était présente. L'âne était déchargé. Ils voulaient rester là un certain temps. Tous accueillirent l'Enfant-Jésus avec une grande joie ; mais cette joie était paisible et tout intérieure. Je n'ai jamais rien vu de très passionné chez tous ces personnages. Il y avait aussi là de vieux prêtres. On fit un petit festin. Les femmes mangèrent, comme toujours, séparées des hommes.

Je vis encore la sainte Famille chez Anne. Il y avait quelques femmes : la fille aînée d'Anne, Marie Héli, avec sa fille, Marie de Cléophas, puis une femme du pays d'Elisabeth, et la servante qui s'était trouvée près de Marie à Bethléhem. Cette servante, après avoir perdu son mari qui ne s'était pas bien conduit envers elle, n'avait pas voulu se remarier et elle était venue à Juttah, chez Elisabeth, où Marie l'avait connue lors de sa visite à sa cousine ; de là, cette veuve était venue chez Anne. Je vis aujourd'hui Joseph faire plusieurs paquets chez Anne et aller avec la servante à Nazareth, précédant des ânes, qui étaient au nombre de deux ou de trois.

Je ne me souviens plus en détail de tout ce que j'ai vu aujourd'hui dans la maison de sainte Anne ; mais je dois y avoir eu de vives impressions, car j'y avais une ardeur pour la prière dont je ne comprends peut-être plus bien la cause. Avant d'aller chez Anne, je me trouvais en esprit près d'un couple de jeunes mariés qui nourrissent leur vieille mère ; tous deux sont maintenant atteints d'une maladie mortelle, et s'ils n'en guérissent pas, leur mère sera sans ressource. Je connais cette pauvre famille, mais je n'en ai pas entendu parler depuis longtemps. Dans les cas désespérés, j'invoque toujours la sainte mère de Marie ; et aujourd'hui, comme j'étais chez elle en vision, je vis dans son jardin, malgré la saison, beaucoup de poires, de prunes et d'autres fruits pendants aux arbres, quoiqu'ils n'eussent plus de feuilles ; je voulus les cueillir en m'en allant, et je portai les poires aux époux malades, qui ont été guéris par là. Il me fallut ensuite en donner à beaucoup de pauvres âmes, connues et inconnues, qui en furent soulagées. Vraisemblablement ces fruits signifient des grâces obtenues par l'intercession de sainte Anne. Je crains que ces fruits n'indiquent pour moi beaucoup de douleurs et de souffrances ; j'éprouve toujours cela lors de semblables visions où je cueille des fruits dans les jardins des saints, car il faut toujours payer cela cher. Je ne sais pas bien pourquoi je cueillis ces fruits dans le jardin de sainte Anne ; peut-être ces personnes et ces âmes sont-elles sous la protection particulière de sainte Anne, en sorte que les fruits de la grâce doivent provenir pour elles de son jardin ; ou peut-être

cela eut-il lieu parce qu'elle est particulièrement secourable dans les circonstances désespérées, ainsi que je l'ai toujours reconnu.

Comme on demandait à la soeur comment elle voyait le climat de la Palestine dans cette saison, elle répondit : J'oublie toujours de le dire, parce que tout cela me paraît si naturel, qu'il me semble que tout le monde doit le savoir. Je vois souvent de la pluie et du brouillard, quelquefois aussi un peu de neige, mais qui fond tout de suite. Je vois souvent des arbres sans feuilles où pendent encore des fruits. Je vois plusieurs récoltes dans l'année ; je vois déjà faire la moisson dans la saison qui correspond à notre printemps. Dans l'hiver, je vois les gens qui sont sur les chemins, tout enveloppés ; ils ont leurs manteaux sur la tête.

(Le 6.) Aujourd'hui, dans l'après midi, je vis la sainte Vierge, accompagnée de sa mère qui portait l'Enfant-Jésus, se rendre dans la maison de Joseph, à Nazareth. Le chemin est très agréable : il a environ une demi lieue de long, et passe entre des collines et des jardins.

Anne envoie des aliments à Joseph et à Marie dans leur maison de Nazareth. Combien tout est touchant dans la sainte Famille ! Marie est comme une mère et en même temps comme la servante la plus soumise du saint enfant ; elle est aussi comme la servante de saint Joseph. Joseph est vis-à-vis d'elle comme l'ami le plus dévoué et comme le serviteur le plus humble. Combien je suis touchée de voir la sainte Vierge remuer et retourner le petit Jésus comme un enfant qui ne peut s'aider lui-même ! Quand on songe que c'est le Dieu de miséricorde qui a créé le monde, et qui, par amour, se laisse ainsi mouvoir en tous sens, combien on est douloureusement affecté de la dureté, de la froideur et de l'égoïsme des hommes !

LXXIII - Purification de Marie. Fête de la Chandeleur.

La fête de la Chandeleur me fut montrée dans un grand tableau difficile à expliquer ; je raconterai comme Je le puis ce que j'ai vu passer devant mes yeux. Je vis une fête dans cette église diaphane, planant au-dessus de, la terre, qui me représente l'Église catholique en général, quand j'ai à contempler, non telle église en particulier ; mais l'Église en tant qu'Église. Je la vis pleine de chœurs d'anges qui entouraient la très sainte Trinité. Comme je devais voir la seconde personne de la très sainte Trinité dans l'Enfant-Jésus présenté et racheté au temple, lequel était pourtant présent aussi dans la très sainte Trinité, ce fut comme dernièrement, lorsque je crus que l'Enfant-Jésus était près de moi et me consolait pendant que je voyais en même temps une image de la très sainte Trinité. Je vis donc près de moi l'apparition du Verbe incarné, l'Enfant-Jésus uni à la très sainte Trinité par une voie lumineuse. Je ne puis pas dire qu'il ne fût

pas là parce qu'il était près de moi ; je ne puis pas dire non plu. qu'il ne fût pas près de moi parce qu'il était là, et cependant, au moment où je sentis vivement la présence de l'Enfant-Jésus près de moi, je vis la figure sous laquelle m'était montrée la sainte Trinité autrement que lorsqu'elle m'est présentée seulement comme l'image de la Divinité.

Je vis paraître un autel au milieu de l'église. Ce n'était pas comme un autel de nos jours dans nos églises actuelles, mais un autel en général. Sur cet autel, je vis un petit arbre avec de grandes feuilles pendantes, de l'espèce de l'arbre de la science du bien et du mal dans le Paradis. Je vis ensuite la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus sur les bras sortir pour ainsi dire de terre devant l'autel, et l'arbre qui était sur l'autel se pencher devant elle et se flétrir ; puis, je vis un ange revêtu d'habits sacerdotaux, n'ayant qu'un anneau autour de la tête, s'approcher de Marie. Elle lui donna l'enfant qu'il posa sur l'autel, et dans le même instant, je vis l'enfant passer dans l'image de la sainte Trinité, qui m'apparut cette fois dans sa forme ordinaire.

Je vis l'ange donner à la Mère de Dieu un petit globe brillant sur lequel était une figure semblable à un enfant emmailloté, et, Marie l'ayant reçu, plana au-dessus de l'autel. De tous les côtés, je vis venir à elle des bras portant des flambeaux, et elle présenta tous ces flambeaux à l'enfant qui était sur le globe, dans lequel ils entrèrent aussitôt. Je vis tous ces flambeaux former au-dessus de Marie et de l'enfant une lumière et une splendeur qui illuminaient tout. Marie avait un ample manteau étalé sur toute la terre. Puis tout cela devint comme la célébration d'une fête.

Je crois que le dessèchement de l'arbre de la science lors de l'apparition de Marie et l'absorption de l'enfant offert sur l'autel dans la sainte Trinité devaient être une image de la réconciliation des hommes avec Dieu. C'est pourquoi je vis toutes les lumières dispersées présentées à la Mère de Dieu, et remises par celle-ci à l'Enfant-Jésus, lequel était la lumière qui éclaire tous les hommes, dans lequel seul toutes les lumières dispersées redeviennent une seule lumière qui illumine le monde entier, représenté par ce globe comme par le globe impérial. Les lumières présentées indiquaient la bénédiction des cierges à la fête d'aujourd'hui.

LXXIV - La fuite en Egypte. Introduction.

Le samedi, 10 février 1821, la malade était agitée par des préoccupations touchant un logement à trouver. s'étant endormie là-dessus, elle se réveilla bientôt toute consolée. Elle raconta qu'un ami, mort depuis peu (un bon vieux prêtre), était venu auprès d'elle et l'avait consolée. " Oh ! disait-elle, combien ce digne homme a d'esprit maintenant ! à présent, il sait parler. Il m'a dit : Ne t'inquiète pas de trouver un logement ; occupe-

toi seulement de nettoyer et de parer ton intérieur où tu reçois le Seigneur Jésus quand il te visite. Lorsque saint Joseph vint à Bethléhem, il ne cherchait pas un logement pour lui, mais pour Jésus, et il arrangea très proprement la grotte de la Crèche " .

Elle communiqua encore plusieurs réflexions profondes du même genre que lui avait adressées cet ami, et qui toutes indiquaient un homme auquel son caractère était sien connu. Elle raconta qu'il lui avait dit : " Lorsque l'ange enjoignit à saint Joseph de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Marie, il ne se préoccupa point de trouver un logement, mais il obéit simplement et se mit en route " .

Comme l'année précédente, vers la même époque, elle avait vu quelque chose de la fuite en Egypte, l'écrivain supposa qu'il en avait été de même cette fois, et il lui adressa cette question : " Saint Joseph est-il donc parti aujourd'hui pour l'Egypte " ? à quoi elle répondit très nettement. " Non ; le jour où il partit tombe maintenant le 29 février " .

Malheureusement, l'occasion ne se présenta pas de savoir cela exactement, parce qu'elle était alors fort malade. Elle dit une fois : " L'enfant pouvait bien avoir un an. Je le vis, hors d'une halte, pendant le voyage, jouer au tour d'un baumier. Ses parents le faisaient quelquefois marcher pendant un peu de temps " . Une autre fois, elle crut voir que Jésus avait neuf mois. C'est au lecteur à déterminer, d'après d'autres circonstances mentionnées dans le récit, et spécialement d'après ce qui est dit de l'âge du petit Jean-Baptiste, quel devait être l'âge de Jésus, qui paraîtrait d'après cela avoir été en effet de neuf mois.

LXXV - Nazareth. Demeure et occupation de la sainte Famille.

(Le dimanche, 25 février). Je vis la sainte Vierge tricoter ou faire au crochet de petites robes. Elle avait un rouleau de laine assujetti à la hanche droite, et dans les mains deux petits bâtons, en os, si je ne me trompe, avec de petits crochets à l'extrémité. L'un d'eux pouvait être long d'une demi aune, l'autre était plus court. Elle travaillait ainsi debout ou assise près de l'Enfant-Jésus, qui était couché dans une petite corbeille.

Je vis saint Joseph tresser différents objets, comme des cloisons et des espèces de planchers pour les chambres. avec de longues bandes d'écorces jaunes, brunes et vertes. Il avait une provision d'objets de ce genre, placés les uns sur les autres, dans un hangar près de la maison. J'étais touchée de compassion en pensant qu'il ne prévoyait pas qu'il faudrait bientôt s'enfuir en Egypte. Sainte Anne venait presque tous les jours de sa maison. située à peu près à une lieue de là.

LXXVI - Jérusalem.-Préparatifs d'Hérode pour le massacre des enfants

(Le dimanche, 25 février.) J'eus la vue de ce qui se passait à Jérusalem. Je vis Hérode faire convoquer beaucoup de gens. C'était comme lorsque chez nous on recrute des soldats. Ces hommes furent conduits dans une grande cour, et reçurent des habits et des armes. Ils portaient au bras comme une demi lune (une espèce de bouclier). Ils avaient des épieux et des sabres courts et larges, semblables à des coutelas. Ils portaient des casques sur la tête, et plusieurs avaient des bandelettes autour des jambes. Cela devait être fait en vue du massacre des enfants. Hérode était très agité.

(Le lundi, 26 février.) Je vis Hérode toujours dans une grande agitation. Il était comme lorsque les rois l'interrogèrent sur le roi nouvellement né des Juifs. Je le vis se consulter avec quelques vieux scribes. Ils apportèrent de longs rouleaux de parchemin fixés sur des bâtons, et y lurent quelque chose. Je vis aussi que les soldats qu'on avait habillés de neuf la veille furent envoyés en divers endroits dans les environs de Jérusalem, et aussi à Bethléhem. Je crois que ce fut pour occuper les lieux d'où plus tard les mères devaient porter leurs enfants à Jérusalem, sans savoir qu'ils y seraient égorgés. On voulait empêcher que le bruit de cette cruauté ne produisit des soulèvements.

(Le mardi, 27 février.) Je vis aujourd'hui les soldats d'Hérode, qui avaient quitté Jérusalem la veille, arriver dans trois endroits. Ils allèrent à Hébron, à Bethléhem, et dans un troisième endroit qui se trouvait entre les deux autres, dans la direction de la mer Morte. J'en ai oublié le nom. Les habitants, qui ne savaient pas pourquoi ces soldats venaient chez eux, étaient quelque peu agités. Mais Hérode était rusé ; il ne laissait rien connaître de ses desseins et recherchait secrètement Jésus. Les soldats restèrent longtemps dans ces endroits pour ne pas laisser échapper l'enfant né à Bethléhem. Il fit égorger tous les enfants au-dessous de deux ans.

LXXVII - Détails personnels à la narratrice. Effets de sa prière à l'anniversaire du massacre des Innocents.

(Le mardi, 27 février). Ce soir, après le coucher du soleil, la malade s'endormit, et dit au bout de quelques minutes, sans y être provoquée extérieurement : " Dieu soit mille fois béni ! je suis venue bien à propos. Oh ! qu'il est heureux que j'aie été là ! le pauvre enfant est sauvé. J'ai tant prié, qu'il a bien fallu qu'elle le bénît et l'embrassât. Après cela, elle ne pouvait plus le jeter dans le marais ".

à cette explosion soudaine, l'écrivain lui demanda qui c'était, et elle répondit : " C'est

une fille séduite ; elle voulait noyer son enfant nouveau-né. Ce n'est pas très loin d'ici. J'ai tant prié Dieu de ne laisser mourir sans baptême aucun enfant innocent ! J'ai fait cette prière, parce que l'anniversaire du massacre des Innocents approche. J'ai supplié le bon Dieu par le sang de ses premiers martyrs. Oh ! il faut profiter des occasions et cueillir sur la terre les roses qui fleurissent dans le jardin de l'Église du ciel. Dieu m'a exaucée et j'ai pu secourir la mère et l'enfant ". Voilà ce qu'elle dit immédiatement après la vision, ou pour mieux dire après son action en esprit. Le lendemain matin, elle dit :

" J'ai été promptement conduite par mon guide à M.... Je vis une fille devenue mère. Je crois que c'est en avant de M.... L'endroit me paraît être à gauche de T..., sur la route qui mène à K... Son enfant était venu au monde derrière un buisson, et elle s'approcha avec lui d'un marais profond sur lequel il y a beaucoup de verdure. Elle voulait jeter l'enfant dans l'eau ; elle le portait dans son tablier. Je vis près d'elle une grande figure sombre dont sortait pourtant une sorte de lumière sinistre. Je pense que c'était le malin esprit. Je m'avançai près d'elle et priai de tout mon coeur. Je vis s'éloigner la figure sombre. Alors elle prit son enfant, le bénit et l'embrassa. Quand elle eut fait cela, elle n'eut plus le courage de le noyer. Elle s'assit et pleura amèrement. Elle ne savait plus que faire. Je la consolais et lui donnai la pensée d'aller trouver son confesseur et de lui demander son aide. Elle ne me vit pas, mais son ange gardien le lui dit. Je crois qu'elle n'a pas ses parents dans cet endroit. Elle paraît être de la classe moyenne.

LXXVIII - Nazareth.-Vie domestique de le sainte Famille.

(Le mardi, 27 février.) Je vis aujourd'hui sainte Anne avec sa servante aller de sa demeure à Nazareth. La servante avait un paquet pendu au côté ; elle portait une corbeille sur la tête et une autre à la main : c'étaient des corbeilles rondes, dont l'une était à jour. Il y avait dedans des oiseaux. Elles portaient des aliments à Marie, car celle-ci n'avait pas de ménage et recevait tout de chez sainte Anne.

(Le mercredi, 28 février.) Je vis aujourd'hui, vers le soir, sainte Anne et sa fille aînée chez la sainte Vierge. Marie Héli avait avec elle un petit garçon fort robuste de quatre ou cinq ans : c'était son petit-fils, le fils aîné de sa fille, Marie de Cléophas. Joseph était allé à la maison de sainte Anne. Je me disais : " Les femmes sont toujours les mêmes ", quand je les voyais assises ensemble, causant familièrement, jouant avec l'Enfant-Jésus, l'embrassant et le mettant dans les bras du petit garçon. Tout cela se passait comme de nos jours.

Marie Héli demeurait dans un petit endroit, à environ trois lieues de Nazareth, du côté

du levant. Sa maison était presque aussi bien arrangée que celle de sainte Anne. Elle avait une cour entourée de murs, avec un puits à pompe. Quand on mettait le pied sur un certain endroit, l'eau jaillissait en haut et tombait dans un bassin de pierre. Son mari s'appelait Cléophas. Sa fille, Marie de Cléophas, mariée à Alphée, demeurait à l'autre bout du village.

Le soir, je vis les femmes prier. Elles se tenaient devant une petite table placée contre le mur, et sur laquelle était une couverture rouge et blanche. La lampe était allumée pendant la prière. Marie était devant Anne et sa soeur près d'elle. Elles croisaient les mains sur la poitrine, les joignaient et les étendaient. Marie lut dans un rouleau placé devant elle. Elles récitaient leurs prières sur un ton et un rythme qui me rappelèrent la psalmodie du choeur au couvent.

LXXIX - Un ange avertit Joseph de s'enfuir. Préparatifs et commencement du voyage.

(Nuit du jeudi 1er mars au vendredi 2 mars.) ils sont partis ; je les ai vus se mettre en marche. Hier, Joseph était revenu de bonne heure de la maison de sainte Anne. Celle-ci et sa fille aînée étaient encore à Nazareth. A peine étaient-elles allées se reposer, que l'ange avertit Joseph. Marie et l'Enfant-Jésus avaient leur chambre à coucher à droite du foyer, sainte Anne à gauche, la fille aînée de celle-ci entre la chambre de sa mère et celle de saint Joseph. Ces différentes pièces étaient séparées par des cloisons en branches d'arbre tressées ; elles étaient aussi couvertes par en haut avec un clayonnage de même espèce ; la couche de Marie était en outre séparée du reste de la chambre par un rideau ou une portière. L'Enfant-Jésus couchait à ses pieds sur un tapis. Quand elle se levait, elle pouvait le prendre.

Je vis Joseph dormir dans sa chambre ; il était couché sur le côté, la tête appuyée sur son bras. Je vis un jeune homme resplendissant s'approcher de sa couche et lui parler. Joseph se releva, mais il était accablé de sommeil et il se recoucha. Le jeune homme le prit alors par la main, et Joseph se réveilla tout à fait et se leva. Le jeune homme disparut. Joseph alla allumer sa lampe à celle qui était devant le foyer, au milieu de la maison ; il frappa à la porte de la sainte Vierge, et demanda si elle pouvait le recevoir. Je le vis entrer et parler à Marie, qui n'ouvrit pas le rideau placé devant elle ; puis il alla dans l'écurie où était son âne, et entra dans une chambre où étaient divers effets. Il arrangea tout pour le départ.

Quand Joseph eut quitté la sainte Vierge, elle se leva et s'habilla pour le voyage ; elle alla ensuite trouver sa mère et lui fit connaître l'ordre donné par Dieu. Alors sainte Anne se leva aussi, ainsi que Marie Héli et son fils. Ils laissèrent l'Enfant-Jésus

reposer encore. La volonté de Dieu était au-dessus de tout pour ces saintes personnes. Quelque affliction qu'elles eussent dans le coeur, elles disposèrent tout pour le voyage avant de se livrer à la tristesse des adieux. Marie ne prit pas à beaucoup près tout ce qu'elle avait apporté de Bethléhem. Elles firent un paquet de médiocre grosseur avec ce que Joseph avait préparé, et y joignirent quelques couvertures. Tout se fit avec calme et très promptement, comme lorsqu'on vient d'être réveillé pour partir secrètement.

Marie prit alors l'enfant, et sa hâte fut si grande que je ne la vis pas le changer de langes. Le moment des adieux était venu, et je ne puis dire à quel point était touchante l'affliction de sainte Anne et celle de sa fille aînée. Elles pressèrent en pleurant l'Enfant-Jésus sur leur sein ; le petit garçon l'embrassa aussi. Sainte Anne embrassa à plusieurs reprises la sainte Vierge, pleurant amèrement comme si elle ne devait plus la revoir. Marie Héli se Jeta par terre et versa des larmes abondantes.

Il n'était pas encore minuit lorsqu'ils quittèrent la maison. Anne et Marie Héli accompagnèrent la sainte Vierge pendant quelque temps ; Joseph venait derrière avec l'âne. On allait dans la direction de la maison de saints Anne, seulement on la laissait un peu à droite. Marie portait devant elle l'Enfant-Jésus, emmailloté à l'aide d'une bande d'étoffe qui était assujettie sur ses épaules. Elle avait un long manteau qui enveloppait l'enfant et elle, avec un grand voile carré, qui ne couvrait que le derrière de la tête et tombait des deux côtés du visage. Elles avaient fait un peu de chemin lorsque saint Joseph les rejoignit avec l'âne, sur lequel étaient attachées une outre pleine d'eau et une corbeille où se trouvaient plusieurs objets, des petits pains, des oiseaux vivants et une petite cruche. Le petit bagage des voyageurs et quelques couvertures étaient empaquetés autour du siège placé en travers, qui avait une planchette pour les pieds. Elles s'embrassèrent encore en pleurant, et sainte Anne bénit la sainte Vierge ; celle-ci monta sur l'âne que Joseph conduisait, et se mit en route.

En parlant de la douleur de sainte Anne et de Marie Héli, la soeur pleurait de tout son coeur, et disait qu'elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes pendant la nuit où elle avait vu cette scène.

LXXX - La sainte femme. quittent la maison de Joseph.-La sainte famille arrive à Nazara avant le sabbat.

(Le vendredi, 2 mars.) Je vis de grand matin Marie Héli aller avec le petit garçon à la maison de sainte Anne, et envoyer son beau-père avec un serviteur à Nazareth, après quoi elle retourna chez elle. Je vis sainte Anne ranger tout dans la maison de Joseph et empaqueter beaucoup de choses. Le matin, il vint deux hommes de la maison de

sainte Anne : l'un d'eux ne portait sur lui qu'une peau de mouton ; il avait des sandales grossières assujetties avec des courroies autour des jambes ; l'autre avait un vêtement plus long. Ils aidèrent à tout mettre en ordre dans la maison de Joseph, à emballer tout ce qui pouvait être retiré et à le porter dans la maison de sainte Anne.

Je vis la sainte Famille dans la nuit de son départ traverser plusieurs endroits et se reposer le matin sous un hangar. Vers le soir, comme ils ne pouvaient pas aller plus loin, je les vis entrer dans un petit endroit appelé Nazara, chez des gens qui vivaient séparés et qu'on traitait avec un certain mépris. Ce n'étaient pas proprement des Juifs ; il y avait quelque chose de païen dans leur religion ; ils allaient adorer au temple du mont Garizim, près de Samarie, ce qui les obligeait à faire quelques lieues par un chemin difficile et montueux. Ils étaient assujettis à de lourdes corvées et devaient travailler comme des esclaves au temple de Jérusalem, et faire d'autres travaux publics.

Ces gens accueillirent la sainte Famille très amicalement ; elle resta là tout le jour suivant. Lors du retour d'Égypte, la sainte Famille visita de nouveau ces braves gens ; et aussi, plus tard, lorsque Jésus alla au temple dans sa douzième année, et lorsqu'il revint à Nazareth ; toute cette famille se fit baptiser par saint Jean, et se réunit aux disciples de Jésus. Nazara n'est pas très loin d'une autre ville située sur une hauteur, dont je ne puis plus bien dire le nom ; car j'ai vu et entendu nommer bien des villes différentes dans les environs, notamment Legio et Massaloth, entre lesquelles, si je ne me trompe, se trouve Nazara. Je suis portée à croire que la ville dont la situation me frappa s'appelle Legio, mais elle a encore un autre nom.

Lors du premier récit de la fuite en Égypte, elle avait oublié de mentionner le séjour de la sainte Famille en cet endroit. Elle en parla une autre année à l'occasion du voyage de Marie enfant au temple. Quinze ans après la mort de la sœur Emmerich, lorsque l'écrivain mit en ordre ce qui concernait la fuite en Égypte, il se demanda pourquoi la sainte Famille s'était arrêtée là un jour entier : il s'aperçut pour la première fois que le sabbat commençait le soir du 2 mars 1821, et que la sainte Fille dut célébrer là le sabbat en secret, ce dont la sœur ne dit rien alors. Cette coïncidence témoigne en faveur de la précision de ses visions, du moins lorsqu'elle le raconte nettement, ce qui certainement n'a pas toujours lieu.

LXXXI - Le térébinthe d'Abraham. La sainte Famille se repose au bord d'une fontaine, près d'un baumier.

(Le dimanche, 4 mars.) Hier, samedi, après la clôture du sabbat, la sainte Famille quitta Nazara pendant la nuit ; je la vis, tout le dimanche et la nuit suivante jusqu'au lundi, rester cachée près de ce grand vieux térébinthe, sous lequel elle s'était arrêtée en allant à Bethléhem, lorsque la sainte Vierge avait tant souffert du froid. C'était le térébinthe d'Abraham, près du bois de Moreh, à peu de distance de Sichem, de Thenat, de Siloh et d'Arumah. Les projets d'Hérode étaient connus dans ce pays, et la sainte Famille n'y était pas en sûreté. C'était près de cet arbre que Jacob avait enfoui les idoles de Laban. Josué rassembla le peuple près de ce térébinthe, sous lequel il avait dressé le tabernacle où était l'Arche d'alliance, et l'y fit renoncer aux idoles. Ce fut aussi là qu'Abimelech, le fils de Gédéon, fut salué roi par les Sichémites.

(Le dimanche, 4 mars.) Ce matin, de bonne heure, je vis la sainte Famille dans une contrée fertile, se reposer près d'une petite source, à côté d'un buisson de baume. L'Enfant-Jésus avait les pieds nus ; il était sur les genoux de la sainte Vierge. Ces arbrisseaux de baume étaient couverts de baies rouges ; il y avait à quelques branches des incisions d'où sortait un liquide qui était recueilli dans de petits vases. J'étais étonnée qu'on ne les volât pas. Saint Joseph remplit de cette liqueur les petites cruches qu'il avait avec lui. La sainte Famille mangea des petits pains et des baies cueillies sur des arbrisseaux voisins. L'âne buvait et paissait dans le voisinage. Je vis à leur gauche, dans le lointain, les hauteurs sur lesquelles était Jérusalem. C'était un tableau très touchant.

LXXXII - Juttah. Elisabeth s'enfuit dans le désert avec le petit Jean-Baptiste.

(Le mardi, 6 mars.) Zacharie et Elisabeth avaient appris aussi le danger qui les menaçait. Je crois que la sainte Famille leur avait envoyé un messenger sûr. Je vis Elisabeth porter le petit Jean à un lieu très retiré dans le désert, à deux lieues d'Hébron. Zacharie les accompagna jusqu'à un endroit où ils traversèrent un petit cours d'eau sur une poutre. Alors Zacharie se sépara d'eux et se dirigea vers Nazareth par le chemin que Marie avait suivi lors de sa visite à Elisabeth. Je les vis en voyage aujourd'hui. Probablement il voulait prendre des informations plus précises auprès de sainte Anne. Plusieurs amis de la sainte Famille à Nazareth sont très attristés de son départ. Le petit Jean n'avait sur lui qu'une peau d'agneau. Quoiqu'il eut à peine dix-huit mois, il pouvait déjà courir et sauter. Il portait dès lors à la main un petit bâton blanc avec lequel il jouait à la manière des enfants. Il ne faut pas se représenter par le

mot désert une immense étendue de pays sablonneuse et stérile, mais plutôt une solitude avec beaucoup de rochers, de ravins et de grottes, où croissent çà et là divers arbrisseaux produisant des baies et des fruits sauvages.

Élisabeth porta le petit Jean dans une caverne où Madeleine séjourna quelque temps après la mort de Jésus. Je ne me souviens pas bien combien de temps Élisabeth s'y tint cachée cette fois avec son enfant, si jeune encore ; elle y resta probablement jusqu'au moment où la persécution d'Hérode -, parut plus à craindre. Elle revint alors avec son fils à Juttah ; je l'ai vue s'enfuir encore dans le désert avec le petit Jean, lorsqu'Hérode convoqua les mères qui avaient des enfants de moins de deux ans, ce qui eut lieu près d'un an plus tard.

La narratrice avait raconté jusqu'ici, jour par jour, les scènes de la fuite en Egypte ; il y eut alors une interruption causée par la maladie ; et lorsqu'elle reprit, plusieurs jours après, le fit de son récit, elle dit : " Je ne puis plus désigner exactement les jours ; mais je raconterai les diverses scènes de la fuite en Egypte à peu près dans l'ordre où je me souviens de les avoir vues ".

LXXXIII - Halte de la sainte Famille dans une grotte. Marie montre à l'Enfant-Jésus le petit Jean dans le lointain.

Après que la sainte Famille eut franchi quelques hauteurs dépendant de la montagne des Oliviers, je la vis aller au delà de Bethléhem, dans la direction Hébron. A deux lieues environ du bois de Mambré, je la vis entrer dans une grotte spacieuse, placée dans une gorge sauvage, au-dessus de laquelle se trouvait un endroit dont le nom ressemble à Héphraïm. Je crois que c'était la sixième station de leur voyage. Je les vis arriver là accablés de fatigue et de tristesse. Marie était très triste et pleurait. Ils souffraient toute espèce de privations, car ils prenaient des chemins détournés, évitant toutes les villes et les auberges publiques. Ils se reposèrent ici tout un jour. Il y eut plusieurs grâces miraculeuses pour leur soulagement. Une source jaillit dans la grotte, à la prière de la sainte Vierge. Une chèvre sauvage vint à eux et se laissa traire ; un ange leur apparut aussi et les consola.

Un prophète avait souvent prié dans cette grotte. Samuel, à ce que je crois, s'y arrêta quelquefois. David gardait près de là les troupeaux de son père. Il y pria et y reçut des ordres apportés par un ange, par exemple, l'ordre de se présenter au combat contre Goliath'.

Elle oublia de mentionner cette halte de la sainte Famille dans son récit général de la fuite en Égypte ; mais elle raconta ceci dans ses communications journalières sur la

prédication de Jésus-Christ lorsqu'elle vit le Sauveur, après son baptême, dans les environs de Bethléhem, visiter avec quelques disciples tous les endroits où sa mère s'était arrêtée avec lui. Elle vit Jésus après son baptême par saint Jean qu'elle raconta le 28 septembre 1821, s'arrêter dans cette grotte avec les disciples du 8 au 9 octobre, et l'entendit parler des grâces accordées dans ce lieu, et en général des fatigues de la fuite en Égypte. Il bénit cette grotte, et donna à entendre qu'un jour on bâtirait là une église.

Le 18 octobre, elle ajouta : Cette grotte fut appelée plus tard le Séjour de Marie, et visitée par les pèlerins sans qu'on sut bien son histoire. De pauvres gens en firent postérieurement leur habitation. 2 Elle décrit avec détails la situation de ce lieu, et, longtemps après l'écrivain trouva, à son grand étonnement, dans le voyage à Jérusalem du franciscain Antoine Gonzalès (Anvers, 1679, 1ère partie, p. 556) qu'à deux petites lieues d'Hébron, dans la direction de Bethléhem, il avait été dans un village appelé Village de Marie, où elle s'était arrêtée lors de la fuite en Égypte. Il était sur une hauteur, ajoutait-il, et il y avait encore une église avec trois arcades et trois portes. Marie sur l'âne avec l'Enfant-Jésus, et saint Joseph, qui les conduisait, étaient représentés sur le mur. Au bas de la montagne sur laquelle étaient le village et l'église, il y avait une belle source appelée Source de Marie. Tout cela s'accorde avec la description de la localité donnée par la soeur. Anieux, dans le second volume de ses Mémoires (Leipsig. 1783), dit aussi : " Entre Hébron et Bethléhem, nous passâmes par le, Village de la sainte Vierge, qu'on dit s'être reposée là lors de la fuite en Égypte ".

En quittant cette grotte, ils firent sept lieues au midi, laissant toujours la mer Morte à leur gauche, et deux lieues au delà d'Hébron, ils entrèrent dans le désert où se trouvait alors le petit Jean-Baptiste. Ils passèrent à une portée de trait de la grotte où il était. Je vis la sainte Famille, fatiguée et languissante, s'avancer dans un désert de sable. L'outre qui contenait l'eau et les petites cruches de baume étaient vides. La sainte Vierge était triste, elle avait soif, Jésus aussi. Ils se détournèrent un peu de la route, vers un enfoncement où il y avait des buissons et un peu de gazon desséché. La sainte Vierge descendit de l'âne et s'assit par terre. Elle avait Son enfant devant elle ; elle était triste et pria. Pendant que la sainte Vierge demandait de l'eau, comme Agar dans le désert, mes yeux furent attirés par un incident singulièrement touchant. La grotte dans laquelle Élisabeth avait caché le petit saint Jean était tout près de là, au milieu de rochers élevés, et je vis le petit Jean errer à peu de distance parmi les broussailles et les pierres. Il semblait plein, d'un désir inquiet, comme s'il eût attendu quelque chose. Je ne vis pas alors Élisabeth. La vue de ce petit enfant, courant d'un pas assuré dans le désert, faisait une vive et touchante impression. De même qu'il avait tressailli dans le sein de sa mère comme pour aller à la rencontre de son Seigneur, il était excité cette fois par le voisinage de son rédempteur souffrant de la soif. Il avait une peau d'agneau jetée sur les épaules et attachée autour des reins ; il

tenait à la main son petit bâton, au haut duquel flottait une banderole d'écorce. Il sentait que Jésus passait, qu'il avait soif ; il se jeta à genoux et cria vers Dieu les bras étendus. Puis il se leva vivement, courut, poussé par l'esprit, jusqu'à une haute paroi du rocher, et frappa le sol avec son bâton. Il en sortit aussitôt une source abondante. Jean courut en hâte à l'endroit où elle descendait. Il s'arrêta là et vit dans le lointain la sainte Famille qui passait.

La sainte Vierge éleva l'Enfant-Jésus en l'air, et le tourna de ce côté en disant : " Voilà Jean dans le désert ! " Je vis Jean tressaillir de joie près de l'eau qui se précipitait. Il fit un signe en agitant la banderole de son bâton, puis il s'enfuit dans la solitude.

Elle entendit le Seigneur raconter lui-même ce touchant incident, lorsqu'elle le vit, le 26 du mois de thebet, 14 janvier de la troisième année de sa prédication, dans la maison paternelle de saint Jean-Baptiste, près de Juttah, en compagnie de la sainte Vierge, de Pierre, de Jean et de trois disciples du Précurseur. Il leur adressa quelques paroles de consolation sur le meurtre de Jean-Baptiste, qui avait eu lieu à Machérunte, le 20 de Thébet (8 janvier), lors de la fête anniversaire de la naissance d'Hérode. On avait étendu devant eux un tapis que Marie et Élisabeth avaient fait après la Visitation, et sur lequel diverses sentences significatives avaient été brodées à l'aiguille. Jésus parla beaucoup de saint Jean, et dit que le Précurseur l'avait vu deux fois des veux du corps : une fois lors de la fuite en Egypte, et l'autre fois lors de son baptême.

Le ruisseau, au bout de quelque temps, arriva au chemin que suivaient les voyageurs. Je les vis passer outre et s'arrêter près de quelques buissons, à une place commode, où il y avait du gazon desséché. La sainte Vierge mit pied à terre avec l'enfant. Tous étaient pénétrés d'une joyeuse émotion. Marie s'assit sur l'herbe. Joseph creusa, à quelque distance, un petit bassin que l'eau vint remplir. Quand elle s'y montra tout à fait limpide, ils en burent tous. Marie baigna l'enfant ; ils se lavèrent les mains, les pieds et le visage. Joseph amena l'âne, qui se désaltéra, et il remplit son outre. Ils étaient pleins de joie et de reconnaissance. Le gazon desséché s'imbiba et se redressa. Le soleil se montra brillant ; tous étaient ranimés et silencieux. Ils firent là une halte de deux ou trois heures.

LXXXIV - Dernière halte sur le territoire d'Hérode. Détails personnels à la narratrice.

La dernière halte de la sainte Famille dans les états d'Hérode fut à peu de distance d'une ville, sur la frontière du désert, à deux lieues environ de la mer Morte. La ville s'appelait comme Anam, Anem ou Anim. (Elle hésita entre ces noms) ils entrèrent

dans une maison isolée ; c'était une auberge à l'usage des gens qui voyageaient dans le désert. Il y avait là des cabanes et des hangars contre une hauteur : on trouvait alentour quelques fruits sauvages. Les habitants me parurent être des chameliers ; ils avaient plusieurs chameaux qui erraient dans des pâturages entourés de haies. C'étaient des gens de moeurs assez farouches, et qui s'étaient livrés au brigandage. Cependant ils reçurent bien la sainte Famille et lui donnèrent l'hospitalité. Dans la ville voisine, il y avait aussi beaucoup de gens à la vie désordonnée, qui s'étaient établis là après la guerre. Il se trouvait entre autres dans l'auberge un homme d'environ vingt ans, qui s'appelait Ruben '.

Elle fit mention de cette auberge pour la première fois dans le récit des années de la prédication de Jésus lorsque le Seigneur, après son baptême, le 8 octobre, se rendit en ce lieu, venant de la vallée des bergers, convertit ce Ruben, et guérit plusieurs malades pendant que les disciples l'attendaient dans la grotte voisine d'Héphaïm. Il enseigna aux endroits où la sainte famille s'était reposée, et parla aux habitants de la grâce qui leur était actuellement accordée comme d'une récompense de leur hospitalité antérieure. En allant de ce lieu à la grotte voisine d'Héphaïm, il passa près d'Hébron. Saint Jérôme et Eusèbe parlent d'un lieu appelé Anim ou Anem, situé à neuf milles au midi d'Hébron, dans le district de Daroma.

(Le jeudi, 8 mars.) Je vis la sainte Famille, par une nuit étoilée, traverser un désert sablonneux, couvert de broussailles peu élevées. Il me semblait que je voyageais avec eux dans la solitude. Il y avait plus d'un danger, à cause d'une quantité de serpents qui étaient cachés dans les broussailles, où ils se tenaient roulés en cercle sous le feuillage. Ils s'approchaient en sifflant et dressaient leurs têtes contre la sainte Famille, qui passait tranquillement tout entourée de lumière. Je vis encore des animaux malfaisants d'une autre espèce. Ils avaient un long corps noirâtre, avec des pieds très courts et des espèces d'ailes sans plumes, ressemblant à de grandes nageoires. Ils passaient rapidement comme s'ils eussent volé : il y avait dans la forme de leur tête quelque chose qui tenait du poisson. (C'étaient peut-être des lézards volants.) Je vis la sainte Famille arriver comme au bord d'un chemin creux ou d'une profonde excavation dans le sol. Ils voulaient se reposer là derrière des buissons.

J'eus peur alors pour eux. Cet endroit était effrayant, et je voulus en toute hâte leur faire comme un rempart avec des branches entrelacées ; mais il vint à moi une bête horrible, semblable à un ours, et je tus dans une affreuse anxiété. Alors, un vieux prêtre de mes amis, mort depuis peu, m'apparut tout à coup sous la forme d'un beau jeune homme ; il saisit la bête féroce par la nuque et la jeta bien loin. Je lui demandai comment il était venu là, car il devait certainement se trouver bien mieux là Ou il était, et il me répondit : " Je voulais seulement te secourir, et je ne resterai pas longtemps ". Il me dit en outre que je le reverrais '.

'Toute cette scène est une parabole on action faisant partie d'un songe. Elle veut exercer la charité envers les voyageurs ; elle ne peut cas y réussir par suite d'une faute, d'un acte d'impatience ou de colère : l'ours se précipite sur elle et l'en empêche. Alors un ami décédé, auquel elle a fait du bien spirituel et temporel, vient près d'elle, repousse l'ours, le délivre par son intercession de la tentation de colère à laquelle elle est exposée, etc.

LXXXV - Lieu inhospitalier. Montagnes. Séjour chez des voleurs. Guérison de l'enfant lépreux du brigand.

La sainte Famille fit deux lieues vers l'orient en suivant la grand route ordinaire. Le nom du dernier endroit où ils arrivèrent, entre la Judée et le désert, était quelque chose comme Mara. Cela me fit penser au lieu d'où sainte Anne était originaire ; mais ce n'était point lui. Les gens d'ici étaient sauvages et inhospitaliers, et la sainte Famille ne reçut d'eux aucune aide. Ils entrèrent ensuite dans un grand désert de sable. Il n'y avait plus de chemin ni rien qui leur indiquât la direction à prendre, et ils ne savaient comment faire. Après avoir un peu marché, ils gravirent devant eux une sombre chaîne de montagnes. Ils étaient très attristés ; ils se mirent à genoux et appelèrent Dieu à leur secours. Plusieurs grands animaux sauvages se rassemblèrent autour d'eux ; il semblait d'abord qu'il y eût du danger ; mais ces animaux n'étaient pas méchants. Au contraire, ils les regardèrent d'un air amical, comme me regardait le vieux chien de mon confesseur lorsqu'il venait à moi. Je connus que ces bêtes étaient envoyées pour leur montrer le chemin. Elles regardaient du côté de la montagne, couraient en avant, puis revenaient, comme fait un chien qui veut conduire quelqu'un. Je vis enfin la sainte Famille suivre ces animaux et arriver à travers les montagnes (de Seir ?) à une contrée triste et sauvage.

Il faisait sombre ; ils cheminèrent le long d'un bois. Hors du chemin, devant le bois, je vis une méchante cabane. A peu de distance on avait suspendu à un arbre une lanterne qu'on pouvait voir de très loin, et qui était destinée à attirer les voyageurs. Le chemin était très difficile et coupé ça et là par des fossés. Il y avait aussi des fossés autour de la cabane, et sur les parties du chemin où l'on pouvait passer, étaient tendus des fils cachés, qui correspondaient à des sonnettes placées dans la cabane. Les voleurs qui y habitaient étaient ainsi avertis de la présence des voyageurs et venaient les dépouiller. Cette cabane de voleurs n'était pas toujours à la même place, elle était mobile, et ses habitants la transportaient ailleurs, suivant les circonstances.

Quand la sainte Famille s'approcha de la lanterne, je la vis entourée du chef des voleurs et de cinq de ses compagnons. Ils avaient d'abord de mauvaises intentions ;

mais je vis partir de l'Enfant-Jésus un rayon de lumière, qui toucha comme un trait le coeur du chef, lequel ordonna à ses gens de ne pas faire de mal aux saints voyageurs. La sainte Vierge vit aussi ce rayon arriver au coeur du brigand, comme elle le raconta à la prophétesse Anne après son retour.

Ce détail est mentionné ici parce que nous rapportons cet événement, ainsi que beaucoup d'autres choses relatives à la fuite en Egypte, d'après les conversations du vieil Essénien Eliud, qui accompagna Jésus lorsqu'il alla de Nazareth au lieu où saint Jean baptisait. Il raconta que la prophétesse Anne lui avait dit avoir appris cette circonstance de la bouche de la sainte Vierge.

Le voleur conduisit alors la sainte Famille dans sa cabane, où se trouvaient sa femme et ses deux enfants. La nuit était venue. L'homme raconta à sa femme le mouvement extraordinaire qui s'était produit en lui à la vue de l'enfant. Elle accueillit la sainte Famille avec quelque timidité, quoique non sans bienveillance. Les saints voyageurs s'assirent à terre dans un coin et se mirent à manger quelque chose des provisions qu'ils avaient avec eux. Leurs hôtes furent d'abord réservés et craintifs, ce qui pourtant ne paraissait pas être dans leurs habitudes. Peu à peu ils se rapprochèrent. Il vint d'autres hommes qui, pendant ce temps, avaient mis sous un abri l'âne de Joseph. Ces gens s'enhardirent, se placèrent autour de la sainte Famille et s'entretenaient avec elle. La femme offrit à Marie des petits pains avec du miel et des fruits. Elle lui porta aussi à boire. Le feu était allumé dans une excavation pratiquée dans un coin de la hutte. La femme disposa une place séparée pour la sainte Vierge, et lui apporta, sur sa demande, une auge pleine d'eau pour baigner l'Enfant-Jésus. Elle lava aussi ses langes et les fit sécher devant le feu.

Marie baigna l'Enfant-Jésus sous un drap. Le voleur était si ému qu'il dit à sa femme : " Cet enfant juif n'est pas un enfant ordinaire ; c'est un saint enfant. Prie la mère de nous laisser baigner notre petit garçon lépreux dans l'eau où elle l'a lavé ; cela le guérira peut-être ". Quand la femme s'approcha de Marie, celle-ci lui dit ? avant qu'elle n'eut parlé, de laver son enfant lépreux dans cette eau. La femme apporta dans ses bras un petit garçon d'environ trois ans. Il était rongé de la lèpre, et son visage n'était qu'une croûte. L'eau dans laquelle Jésus avait été baigné paraissait plus claire qu'auparavant. Quand l'enfant y eut été mis, les croûtes de la lèpre se détachèrent et tombèrent à terre. Il était parfaitement guéri.

La mère était transportée de joie. Elle voulait embrasser Marie et l'Enfant-Jésus ; mais Marie lui fit signe de n'en rien faire. Elle ne se laissa pas toucher par elle, non plus que le petit Jésus. Elle lui dit de creuser une citerne dans le roc et d'y verser cette eau, qui donnerait à la citerne la même vertu. Elle s'entretint encore avec elle, et je crois que la femme promit de quitter ce lieu à la première occasion.

Ces gens étaient tout joyeux de la guérison de leur enfant. Plusieurs de leurs compagnons étant venus pendant la nuit, on leur montra l'enfant guéri, et on leur raconta ce qui s'était passé. Ces nouveaux venus, parmi lesquels étaient quelques jeunes garçons, entourèrent la sainte Famille et la regardèrent avec étonnement. Il était d'autant plus remarquable de voir ces brigands se montrer si respectueux envers la sainte Famille, que je les vis, pendant cette même nuit où ils recevaient de si saints hôtes, arrêter plusieurs autres voyageurs attirés par la lumière placée dans leur voisinage, et les conduire dans une grande caverne placée plus bas dans le bois. Cette caverne, dont l'entrée était cachée par des broussailles, paraissait être leur magasin. J'y vis plusieurs enfants volés, âgés de sept à huit ans, et une vieille femme chargée de garder tout ce qui s'y trouvait. J'y vis des vêtements, des tapis, de la viande, des chameaux, des montons, des animaux plus grands, et toute espèce de butin. C'était un endroit spacieux ; tout s'y trouvait en abondance.

Je vis Marie prendre un peu de sommeil pendant cette nuit ; la plupart du temps elle resta assise sur sa couche. Ils partirent de grand matin, munis de provisions qu'on leur avait données. Ces gens les accompagnèrent quelque temps et les menèrent jusqu'au bon chemin, en les faisant passer près de plusieurs fosses.

Ces voleurs prirent congé de la sainte Famille avec une grande émotion, et le chef dit aux voyageurs, d'une façon très expressive : " Souvenez-vous de nous en quelque lieu que vous alliez. A ces paroles, je vis tout d'un coup une scène de crucifiement, et je vis le bon larron dire à Jésus : " Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ". Je reconnus que c'était l'enfant guéri de la lèpre. La femme du brigand renonça au bout d'un certain temps à la vie qu'elle menait ; elle s'établit dans un endroit où la sainte Famille s'était reposée postérieurement ; une source y avait jailli, et un jardin de baumiers y était venu ; plusieurs honnêtes familles s'établirent dans cet endroit.

LXXXVI - Le désert. Première ville égyptienne. Habitants malveillants. Longueur du voyage.

Je vis la sainte Famille entrer dans un désert. Comme ils avaient perdu leur chemin, je vis s'approcher d'eux des reptiles de diverses espèces, entre autres des lézards rampants avec des ailes de chauve-souris, et aussi des serpents ; ils ne cherchaient pourtant pas à leur faire du mal, et paraissaient seulement vouloir montrer le chemin. Plus tard encore, comme ils ne savaient plus quelle direction prendre, je vis qu'elle leur fut indiquée par un gracieux miracle. Des deux côtés du chemin sortit de terre la plante appelée rose de Jéricho, avec ses branches, à feuilles frisées, portant au milieu

de petites fleurs. Ils s'avancèrent pleins de joie, et virent à perte de vue s'élever des plantes semblables ; il en fut ainsi tout le long du désert. Il fut révélé à la sainte Vierge qu'à une époque postérieure des gens du pays viendraient cueillir ces fleurs et les vendre aux voyageurs étrangers pour avoir du pain. Je vis qu'en effet cela eut lieu dans la suite. Le nom de cet endroit était comme Gas ou Gose '. Je les vis ensuite arriver à un lieu qui s'appelait, si je ne me trompe, Lepe ou Lape. Il y avait de l'eau en cet endroit ; il s'y trouvait des fossés, des canaux et des digues élevées. Ils traversèrent un cours d'eau à l'aide d'un radeau formé de poutres, sur lequel se trouvaient des espèces de grandes cuves dans lesquelles on plaçait les ânes. Deux hommes laids, basanés, à moitié nus, avec des nez épatés et de grosses lèvres, les passèrent. Ils arrivèrent ensuite près des maisons isolées du bourg ; les habitants étaient si grossiers et si hautains qu'ils passaient outre sans entrer en pourparler avec eux. C'était, je crois, la première ville païenne (égyptienne ?). Ils avaient voyagé dix jours sur le territoire de la Judée et dix jours dans le désert.

C'était peut-être le lieu mentionné dans le livre de Josué, X, 41 ; XI, 16 ; XV, 51. Elle veut probablement parler de Peluse ; car souvent elle changeait les lettres de place, disant, par exemple, Lep au lieu de Pel.

Je vis ensuite la sainte Famille dans un pays de plaine appartenant au territoire égyptien ; il y avait ça et là de vastes prairies où erraient des troupeaux. Je vis aussi des arbres auxquels des idoles semblables à des enfants au maillot étaient attachées par deux bandelettes ; elles étaient couvertes de figures ou de caractères. Je vis aussi ça et là des hommes gros et trapus habillés à la façon de ces fileurs de coton que j'avais vus près de la frontière du pays des trois rois ; je vis ces gens aller devant les idoles et leur rendre hommage. La sainte Famille entra dans un hangar où était du bétail qui sortit pour lui faire place. Ils manquaient entièrement d'aliments ; ils n'avaient ni pain ni eau. Personne ne leur donna rien. Marie pouvait à peine allaiter son enfant. Ils eurent alors à endurer toutes les souffrances humaines. Enfin quelques bergers vinrent faire boire leur troupeau à un puits fermé ; sur l'instance prière de saint Joseph, ils leur donnèrent un peu d'eau.

Je vis ensuite la sainte Famille dépourvue de tout secours et toute languissante traverser un bois à la sortie duquel était un dattier très élancé, portant à son sommet des fruits qui formaient comme une grappe. Marie vint près de cet arbre, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras ; elle fit une prière, et éleva l'enfant en l'air ; alors l'arbre courba sa tête vers eux comme s'il se fût agenouillé, et ils cueillirent tous ses fruits. L'arbre resta dans cette position.

Je vis toute espèce de gens du lieu précédent suivre la sainte Famille, et Marie donner des fruits de l'arbre à plusieurs enfants nus qui couraient après elle. A un quart de

lieue environ de ce premier arbre, je les vis arriver près d'un grand sycomore d'une grosseur extraordinaire. Il était creux, et ils s'y cachèrent pour éviter les gens qui les suivaient et qu'ils avaient alors perdus de vue ceux-ci passèrent outre. La sainte Famille passa là

LXXXVII - Plaine de sable. Source qui jaillit à la prière de Marie. Origine du jardin de baume.

Le jour suivant ils continuèrent leur route à travers des sables déserts. Ils n'avaient pas d'eau, et ils s'assirent tout épuisés près d'un monticule de sable. La sainte Vierge implora Dieu, et je vis une source abondante jaillir à côté d'elle et arroser le terrain d'alentour. Joseph fit un petit bassin pour cette source, et creusa une rigole pour l'écoulement de l'eau. Ils se reposèrent là ; Marie lava l'Enfant-Jésus ; Joseph fit boire l'âne, et remplit son outre d'eau. Je vis de vilaines bêtes, comme d'énormes lézards, et aussi des tortues s'approcher pour se rafraîchir. Elles ne tirent pas de mal à la sainte Famille, mais la regardèrent d'un air amical. L'eau qui coulait de la source faisait un assez grand circuit, et se perdait de nouveau dans la terre à peu de distance.

La portion de terrain qu'elle arrosait fut merveilleusement bénie ; elle fut bientôt couverte de verdure, et le précieux arbre qui produit le baume y vint en grande quantité ; la sainte Famille, à son retour d'Egypte, put déjà y prendre du baume. Ce lieu devint plus tard célèbre comme jardin de baume. Diverses personnes s'y établirent : je crois que la mère de l'enfant du voleur qui avait été guéri de la lèpre fut de ce nombre. J'ai vu plus tard des scènes qui se passèrent dans cet endroit. Une belle clôture formée de baumiers entourait le jardin, où se trouvaient plusieurs autres arbres fruitiers. A une époque postérieure on creusa là un autre puits large et profond, d'où on tirait, à l'aide d'une roue mise en mouvement par des boeufs, une grande quantité d'eau qu'on mêlait avec celle de la source de Marie, pour arroser tout le jardin : sans ce mélange, l'eau du nouveau puits aurait été nuisible. Il me fut montré aussi que les boeufs qui mettaient la roue en mouvement ne travaillaient pas depuis le samedi à midi jusqu'au lundi matin.

LXXXVIII - Héliopolis ou On. Une idole tombe en avant de la ville. Tumulte qui en résulte.

Quand ils se furent restaurés en ce lieu, ils se rendirent une grande ville, bien bâtie, mais en partie ruinée. C'était Héliopolis, qui s'appelle aussi On. C'était là que, au temps des enfants de Jacob, habitait le prêtre égyptien Putiphar, chez lequel demeurait Asnath, la fille qu'avait eue Dinah après son enlèvement par les Sichémistes, et que le patriarche Joseph épousa.

C'était aussi là que demeurait Denys l'Aréopagite à l'époque de la mort de Jésus. La ville avait été dévastée et dépeuplée par la guerre, et des gens de toute espèce étaient venus ensuite s'établir dans ses édifices en ruine.

Ils passèrent, sur un pont très élevé et très long, une large rivière (le Nil), qui me parut avoir plusieurs bras. Ils vinrent sur une place située devant la porte de la ville et qui était entourée d'une espèce de promenade. Là se trouvait, sur un tronçon de colonne, plus large d'en bas que d'en haut, une grande idole à tête de boeuf, qui tenait dans ses bras quelque chose de semblable à un enfant au maillot. Elle était entourée de pierres formant comme des bancs ou des tables sur lesquelles les gens qui venaient de la ville, en grand nombre, vers cette idole, déposaient leurs offrandes. Non loin de là se trouvait un très grand arbre sous lequel la sainte Famille s'assit pour se reposer.

Ils étaient là depuis quelques instants à peine, lorsque la terre trembla, et que l'idole chancela et tomba. Il s'ensuivit beaucoup de tumulte et de cris parmi le peuple ; beaucoup de gens qui travaillaient à un canal dans le voisinage accoururent. Un brave homme, qui était, je crois, un ouvrier du canal, et qui déjà avait accompagné sainte Famille sur le chemin par où elle était venue là, les conduisit en toute hâte vers la ville. Ils étaient déjà hors de la place où était l'idole, lorsque le peuple les remarqua, et, leur attribuant la chute de la statue, se précipita vers eux en furie, les injuriant et les menaçant, mais cela ne fut pas long ; car bientôt la terre trembla, le grand arbre s'abattit, laissant à nu ses racines, et le sol qui entourait le piédestal de l'idole devint un borbier d'eau noire et fangeuse dans lequel la statue s'enfonça jusqu'aux cornes. Quelques-uns des plus méchants parmi cette foule furieuse tombèrent aussi dans cette mare d'eau noirâtre. La sainte Famille gagna tranquillement la ville, où elle s'établit dans un édifice massif adossé à un grand temple d'idoles, et où se trouvaient plusieurs places vides.

LXXXIX - Héliopolis. Habitation de la sainte Famille. Travaux de saint Joseph et de la sainte Vierge.

La soeur Emmerich communiqua encore les fragments suivants sur la vie ultérieure de la sainte Famille dans la ville d'Héliopolis ou d'On.

Je franchis une fois la mer pour aller en Egypte, et je trouvai encore la sainte Famille établie dans la grande ville ruinée. Elle s'étend le long d'un grand fleuve à plusieurs bras. On la voit de loin à cause de sa position élevée. Il y a des parties voûtées sous lesquelles coule le fleuve. On en traverse les bras sur des poutres placées dans l'eau pour ce but. Je vis là avec surprise de grands restes d'édifices, des tours à demi

détruites, et des temples presque entiers. Je vis des colonnes, semblables à des tours, sur lesquelles on pouvait monter par l'extérieur. Je vis aussi d'autres colonnes très élevées, pointues par en haut et couvertes d'images étranges, ainsi que beaucoup de grandes figures semblables à des chiens accroupis avec des têtes humaines.

La sainte Famille habitait les salles d'un grand bâtiment supporté d'un côté par de grosses colonnes peu élevées, les unes carrées, les autres rondes. Beaucoup de gens s'étaient arrangé des habitations sous ces colonnes. En haut, au-dessus de cet édifice, régnait un chemin par lequel on allait et venait. En face était un grand temple d'idoles avec deux cours.

Devant un endroit fermé d'un côté par un mur, s'ouvrant de l'autre sous une rangée de gros piliers peu élevés, Joseph avait disposé une légère construction en bois, divisée par des cloisons en plusieurs compartiments : c'était là qu'ils habitaient. Je les y vis tous ensemble. Je remarquai, pour la première fois, que, derrière une de ces cloisons, ils avaient un petit autel où ils priaient : c'était une petite table avec une couverture rouge, et une autre couverture blanche et transparente par-dessus ; une lampe la surmontait. Je vis plus tard saint Joseph tout à fait installé ; il travaillait souvent au dehors. Il faisait de longs bâtons avec des pommeaux ronds à l'extrémité, de petits escabeaux à trois pieds et des corbeilles. Il fabriquait aussi des cloisons légères en branches entrelacées. Les gens du pays y ajoutaient un certain enduit, et s'en servaient pour disposer des cabanes à compartiments contre les murs et même dans ces murs, qui étaient d'une épaisseur extraordinaire. Il faisait aussi, avec des planches longues et minces, de petites tours légères, à six ou huit pans, se terminant en pointe, et surmontées d'un bouton. Il y avait une ouverture, en sorte qu'une personne pouvait s'y asseoir comme dans une guérite. Des degrés étaient pratiqués à l'extérieur pour monter jusqu'en haut. Je vis de petites tours semblables devant les temples des idoles, et aussi sur des toits plats. On s'asseyait dedans. C'étaient peut-être des espèces de corps de garde ou des abris contre le soleil.

Je vis la sainte Vierge tresser des tapis. Je la vis aussi s'occuper d'un autre travail pour lequel elle se servait d'un bâton à l'extrémité duquel était un pommeau ; je ne sais pas si elle filait ou faisait quelque autre ouvrage. Je vis souvent des gens la visiter, ainsi que l'Enfant-Jésus, qui était près d'elle par terre dans une espèce de petit berceau. Je vis plusieurs fois ce berceau placé sur une espèce de tréteau comme ceux des scieurs. Je vis l'enfant gracieusement couché dans ce berceau ; je l'y vis une fois sur son séant. Marie était assise à côté et tricotait. Il y avait une petite corbeille près d'elle. Trois femmes se trouvaient là.

Les hommes qui habitaient cette ville en ruine étaient vêtus comme ces fileurs de coton que je vis lorsque j'allai à la rencontre des trois rois ; seulement ils portaient des

espèces de tabliers ou plutôt des robes courtes autour du corps. Il y avait là peu de Juifs. Je les voyais roder avec précaution, comme s'ils n'avaient pas eu la permission d'habiter dans cet endroit.

Au nord d'Héliopolis, entre cette ville et le Nil, qui se divisait en plusieurs bras, se trouvait le pays de Gessen. Il y avait là un lieu où demeuraient entre deux canaux un assez grand nombre de Juifs, fort dégénérés en ce qui touchait la pratique de leur religion. Plusieurs d'entre eux avaient fait connaissance avec la sainte Famille ; Marie faisait pour eux des ouvrages de femme, au moyen desquels elle se procurait du pain et d'autres aliments. Les Juifs de la terre de Gessen avaient un temple qu'ils mettaient en parallèle avec celui de Salomon, mais il était fort différent.

Je vis la sainte Famille à Héliopolis. Ils habitaient encore près du temple d'idoles, dans l'édifice dont j'ai parlé Joseph avait construit, assez près de là, un oratoire où les Juifs qui habitaient cet endroit se réunissaient avec eux. Auparavant, ils n'avaient pas de lieu pour prier en commun. Cet oratoire était surmonté d'une coupole légère qu'on pouvait ouvrir, et alors on se trouvait comme en plein air. Au milieu se trouvait une table ou un autel sur lequel étaient posés des rouleaux écrits. Le prêtre ou le docteur était un homme très avancé en âge. Les femmes étaient d'un côté, les hommes de l'autre.

Je vis la sainte Vierge La première fois qu'elle vint dans cet oratoire avec l'Enfant-Jésus. Elle était assise par terre, appuyée sur un bras. Elle avait devant elle l'enfant, vêtu d'une robe bleu de ciel, et elle joignait ses petites mains sur sa poitrine. Joseph se tenait derrière elle, comme il faisait toujours, quoique les autres, hommes et femmes, fussent assis ou debout, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

L'Enfant-Jésus me fut aussi montré quand il était plus grand et qu'il recevait souvent la visite d'autres enfants. Il pouvait déjà parler et courir ; il était habituellement près de saint Joseph, et allait souvent avec lui lorsqu'il travaillait au dehors. Il avait une petite robe, semblable à une petite chemise tricotée ou faite d'un seul morceau.

Comme ils habitaient dans le voisinage d'un temple, quelques-unes des idoles qui s'y trouvaient étaient tombées en morceaux ; beaucoup de gens se souvenant de la chute de l'idole qui avait eu lieu devant la porte lors de leur entrée, attribuèrent cela à la colère des dieux contre eux, et ils eurent beaucoup de persécutions à souffrir à cause de cela.

XC - Sur le massacre des Innocents par Hérode.

Jésus étant à peu près au milieu de sa seconde année, un ange apparut à la sainte Vierge, à Héliopolis, et lui apprit le massacre des enfants par Hérode. Joseph et elle en furent très affligés, et l'Enfant-Jésus pleura toute la journée. Voici ce que je vis à cette occasion.

Les trois rois n'étant pas revenus à Jérusalem, les craintes d'Hérode, qui avait alors diverses affaires de famille à régler, se calmèrent un peu ; mais elles se réveillèrent de nouveau lorsqu'après le retour de la sainte Famille à Nazareth, mille bruits arrivèrent jusqu'à lui touchant les prédictions faites par Siméon et par Anne lors de la présentation de Jésus au temple. Il envoya des soldats, sous divers prétextes, en différents lieux des environs de Jérusalem, à Gilgal, à Bethléhem, et jusqu'à Hébron, et il fit faire un dénombrement des enfants. Les soldats occupèrent ces endroits pendant neuf mois. Hérode, pendant ce temps, était à Rome, et ce ne fut qu'après son retour que les enfants furent égorgés. Jean avait alors deux ans, et il avait été caché chez ses parents pendant quelque temps, avant qu'Hérode ait donné l'ordre aux mères de présenter devant les autorités leurs enfants. Agés de deux ans et au-dessous. Élisabeth, avertie par un ange, s'enfuit de nouveau dans le désert avec le petit saint Jean. Jésus avait alors près d'un an et demi et pouvait déjà courir.

Les enfants furent égorgés en sept endroits différents. On promit aux mères des gratifications à cause de leur fécondité. Elles portèrent leurs enfants, qu'elles avaient revêtus de leurs plus beaux habits dans les maisons où se tenaient les autorités. Les hommes furent renvoyés et les mères séparées de leurs enfants. Ceux-ci furent égorgés par des soldats dans des cours fermées, jetés en terre et enterrés dans des fosses.

La soeur Emmerich raconta sa vision sur le massacre des Innocents, le 8 mars 1821, par conséquent, vers le moment de l'année où eut lieu la fuite en Egypte, en sorte qu'on : peut admettre que cet événement eut lieu un an après.

Elle raconta ceci étant gravement malade : elle mentionna divers événements arrivés dans la famille d'Hérode et divers voyages, mais d'une manière très peu intelligible. Elle ne mentionna clairement que le séjour d'Hérode à Rome. L'écrivain lisant quinze ans après l'histoire d'Hérode le Grand dans l'historien Josèphe, n'y trouva rien qui indiquait un voyage d'Hérode à cette époque, et il ne sait pas d'où peut venir cette erreur. Peut-être voulait-elle dire : Antipater, fils d'Hérode, avait été à Rome. et ce ne fut qu'après son retour qu'eut lieu le massacre des enfants.

Aujourd'hui, vers midi, dit-elle, je vis les mères avec leurs enfants de deux ans et au-dessous, venir à Jérusalem d'Hébron, de Bethléhem et d'un autre endroit où Hérode avait envoyé des soldats et fait donner des ordres en conséquence par ses fonctionnaires. Elles se rendirent à la ville en différentes troupes. Plusieurs avaient deux enfants avec elles, et étaient montées sur des ânes. On les conduisit toutes dans un grand bâtiment, et on renvoya les hommes qui les accompagnaient. Elles entrèrent gaiement, car elles croyaient recevoir des gratifications pour leur fécondité.

L'édifice était un peu isolé ; il n'était pas loin de celui qui fut plus tard la demeure de Pilate. Il était entouré de murs, de manière qu'on ne pouvait pas facilement savoir au dehors ce qui se passait dans l'intérieur. Ce devait être un tribunal, car je vis dans la cour des piliers et des blocs de pierres où pendaient des chaînes ; il y avait aussi des arbres qu'on courbait et qu'on liait ensemble pour y attacher des hommes. puis on les laissait se redresser rapidement pour écarteler ces malheureux. C'était un édifice massif et sombre. La cour était presque aussi grande que le cimetière, qui est à un des côtés de l'église principale de Dulmen. Une porte, qui s'ouvrait entre deux murs, conduisait à cette cour, qui était entourée de bâtiments de trois côtés. Ceux de droite et de gauche avaient un étage ; celui du centre ressemblait à une vieille synagogue abandonnée. Ces bâtiments avaient tous des portes sur la cour.

On conduisit les mères, à travers la cour, aux deux bâtiments latéraux ! et on les y enferma. Elles me firent l'effet d'être dans une espèce d'hôpital ou d'auberge. Quand elles se virent privées de leur liberté. elles eurent peur et commencèrent à pleurer et à se lamenter. Elles restèrent ainsi toute la nuit.

Le jour suivant, 9 mars, elle raconta ce qui suit : J'ai vu aujourd'hui, après midi, un tableau effrayant. Je vis dans la maison de Justice le massacre des Innocents. Le grand édifice de derrière qui fermait la cour était élevé de deux étages. L'étage inférieur consistait en une grande salle nue, semblable à une prison ou à un grand corps de garde ; au-dessus, était une pièce dont les fenêtres avaient vue sur la cour. Je vis là plusieurs personnages rassemblés comme en tribunal ; il y avait devant eux des rouleaux posés sur une table. Je crois qu'Hérode était présent, car je vis un homme en manteau rouge avec une fourrure blanche ; il y avait sur cette fourrure de petites queues noires. Je le vis, entouré des autres, regarder par la fenêtre de la salle.

Les mères, avec leurs enfants, étaient appelées une à une pour être conduites des bâtiments latéraux dans la grande salle inférieure du corps de logis qui était sur le derrière. A l'entrée, les soldats leur enlevaient leurs enfants et les portaient dans la cour, où une vingtaine d'entre eux les massacraient en leur perçant la gorge et le cœur avec des épées et des piques. Il y avait des enfants au maillot que leurs mères

allaitaient encore, et d'autres, un peu plus grands, avec de petites robes. Ils ne les déshabillaient pas, mais ils les égorgeaient, et, les prenant par le bras ou par le pied, ils les jetaient en tas. C'était un horrible spectacle.

Les mères furent entassées par les soldats dans la grande salle ; et, quand elles virent ce qu'on faisait de leurs enfants, elles poussèrent des cris lamentables, s'arrachèrent les cheveux et se jetèrent dans les bras les unes des autres. A la fin, elles étaient si serrées, qu'elles pouvaient à peine se remuer. Je crois que le massacre dura jusqu'au soir.

Les enfants furent, plus tard, jetés tous ensemble dans une fosse creusée dans la cour. Leur nombre me fut montré, mais je ne m'en souviens pas bien. Je crois qu'il y en avait sept cents, plus un chiffre où se trouvait sept ou dix-sept.

Je fus terrifiée à cette vue ; je ne savais pas où cela avait lieu, je croyais que c'était ici. Quand je me réveillais, je ne pus me remettre que peu à peu. Je vis, dans la nuit suivante, les mères chargées de liens et reconduites chez elles par les soldats. Le lieu du massacre des enfants à Jérusalem était l'ancienne cour des exécutions, située à peu de distance du tribunal de Pilate ; mais des changements y avaient été faits à son époque. Je vis, à la mort de Jésus, s'ouvrir la fosse où avaient été jetés les enfants égorgés ; leurs âmes apparurent et sortirent de là.

XCI - Saint Jean réfugié de nouveau dans le désert.

Lorsque Élisabeth, avertie par un ange avant le massacre des Innocents, se réfugia de nouveau dans le désert avec le petit Jean, je vis ce qui suit à cette occasion.

Élisabeth chercha longtemps avant de trouver une grotte qui lui parût assez sûre et assez cachée ; mais quand elle l'eut trouvée, elle y resta environ quarante jours avec l'enfant. Quand elle revint chez elle, un Essénien de la communauté du mont Horeb, vint dans le désert ; il portait des aliments à l'enfant et l'aidait dans tout ce qui lui était nécessaire. Cet Essénien, dont j'ai oublié le nom, était parent de la prophétesse Anne. Il vint d'abord toutes les semaines, puis tous les quinze jours, jusqu'à ce que Jean n'eût plus besoin de son secours. Ce moment ne tarda pas beaucoup ; car, de très bonne heure, l'enfant se trouva mieux dans le désert que parmi les humains. Il était destiné par Dieu à y croître dans son innocence, sans contact avec les hommes et leurs péchés. Comme Jésus, il n'alla jamais à l'école : ce fut le Saint Esprit qui l'instruisit. Je vis souvent près de lui une lumière ou des figures lumineuses, comme des anges. Le désert qu'il habitait n'était pas dévasté et stérile ; il y venait parmi les rochers beaucoup d'herbes et d'arbrisseaux portant des baies de diverses sortes ; il y avait

aussi des fraises que Jean cueillait et mangeait. Il avait une familiarité extraordinaire avec les bêtes, surtout avec les oiseaux. Ils volaient à lui et se posaient sur ses épaules ; il leur parlait ; ils semblaient le comprendre et lui servaient pour ainsi dire de messagers. Il allait aussi le long des ruisseaux, et les poissons, eux-mêmes, se familiarisaient avec lui ; ils s'approchaient quand il les appelait et le suivaient tant qu'il marchait au bord de l'eau.

Je le vis s'éloigner beaucoup de sa patrie, peut-être cause du danger qui le menaçait. Les animaux l'avaient en telle amitié, qu'ils le servaient et l'avertissaient. Ils le conduisaient à leurs repaires ou à leurs nids ; et, quand les hommes s'approchaient, il s'enfuyait dans leurs lieux de refuge. Il se nourrissait de fruits sauvages, d'herbes et de racines. Il n'avait pas longtemps à chercher pour cela ; car, s'il ne savait pas l'endroit où on en trouvait, les bêtes le lui indiquaient. Il portait toujours sa peau d'agneau et son petit bâton, et s'enfonçait toujours plus avant dans le désert. Quelquefois, pourtant, il se rapprochait de sa patrie. Deux fois il eut une entrevue avec ses parents, qui désiraient toujours vivement sa présence. Ils devaient savoir quelque chose les uns sur les autres par révélation ; car, quand Élisabeth ou Zacharie voulaient voir Jean, il ne manquait jamais de venir à leur rencontre de très loin.

XCII - Voyage de la sainte Famille à Mataréa. Sur les Juifs de la terre de Gessen.

Après un séjour d'à peu près dix-huit mois, Jésus ayant environ deux ans, la sainte Famille quitta Héliopolis par suite du manque d'ouvrage et de beaucoup de persécutions. Ils se dirigèrent au midi, vers Memphis. Comme ils passaient par une petite ville peu éloignée d'Héliopolis, et qu'ils se reposaient dans le vestibule d'un temple d'idole, l'idole tomba et se brisa. Elle avait une tête de boeuf, avec trois cornes ; plusieurs ouvertures étaient pratiquées dans le corps pour placer et brûler les offrandes. Il s'ensuivit un grand tumulte parmi les prêtres idolâtres, qui arrêtaient la sainte Famille et la menacèrent, Mais l'un d'entre eux représenta aux autres qu'il valait mieux se recommander au Dieu de ces gens ; il rappela les fléaux qui avaient frappé leurs ancêtres lorsqu'ils avaient persécuté le peuple auquel ceux-ci appartenaient, notamment la mort des premiers-nés de chaque famille dans la nuit qui avait précédé la sortie de ce peuple. Sur ces observations, on laissa aller la sainte Famille sans lui faire de mal.

Ils allèrent jusqu'à Troya, endroit situé sur la rive orientale du Nil, vis-à-vis Memphis. C'était un bourg considérable, où il y avait beaucoup de boue. Ils avaient l'idée de rester là, mais on ne les reçut nulle part ; on refusa même de leur donner de l'eau à boire et quelques dattes qu'ils demandaient. Memphis était située sur l'autre rive du

Nil. Le fleuve était large en cet endroit, et il y avait quelques îles. Une partie de la ville était aussi de ce côté du Nil. Il s'y trouvait, du temps de Pharaon, un grand palais avec des jardins et une haute tour, sur laquelle montait souvent la fille de Pharaon. Je vis aussi la place où Moïse, enfant, avait été trouvé parmi de grands roseaux. Memphis formait comme trois villes des deux côtés du Nil ; et il semblait que Babylone, une ville placée sur la rive orientale plus en aval du fleuve, en fit aussi partie. Du reste, à l'époque de Pharaon, la contrée du Nil entre Héliopolis, Babylone et Memphis, était tellement couverte de hautes digues de pierres, de canaux et d'édifices voisins les uns des autres, que tout cet ensemble ne paraissait faire qu'une seule ville. Au temps de la sainte Famille, il y avait des séparations et de grands intervalles déserts.

Ils revinrent au nord, en descendant le cours du fleuve, dans la direction de Babylone, qui était dépeuplée, mal bâtie et fangeuse. Ils la contournèrent, passèrent entre le Nil et la ville, et firent un peu de chemin dans la direction opposée à celle qu'ils avaient d'abord prise.

Ils firent environ deux lieues le long du Nil. La route était bordée çà et là de bâtisses en ruine. Il leur fallut traverser encore un canal et un petit bras du fleuve, et ils arrivèrent à un endroit dont j'ai oublié le nom ancien, mais qui, plus tard, s'appela Mataréa. Il était voisin d'Héliopolis. Cet endroit, situé sur une langue de terre, en sorte que l'eau le bordait de deux côtés, était assez dépeuple ; les habitations y étaient très dispersées et mal bâties ; elles étaient faites avec du bois de dattier et du limon desséché, et couvertes en roseaux. Joseph y trouva de l'ouvrage. Il bâtit des maisons plus solides en branches entrelacées, et construisit au-dessus des galeries où l'on pouvait se promener.

Ils se logèrent là sous une voûte sombre, dans un lieu solitaire, à peu de distance de la porte par laquelle ils étaient entrés. Joseph disposa, en outre, une construction légère en avant de cette voûte. Ici aussi, une idole, qui était dans un petit temple, tomba à leur arrivée, et, plus tard, toutes les idoles de l'endroit. Ce fut encore un prêtre qui calma le peuple en rappelant le souvenir des plaies d'Égypte. Plus tard, quand une petite communauté de Juifs et de païens convertis se fut rassemblée autour d'eux, les prêtres leur abandonnèrent le petit temple dont l'idole était tombée à leur entrée, et saint Joseph en fit une synagogue. Il devint comme le père de la communauté et leur apprit à chanter régulièrement les psaumes, car ils avaient oublié en grande partie le culte de leurs pères.

Il y avait là quelques Juifs très pauvres, vivant dans des fosses et des trous creusés dans la terre. Dans le village juif, situé entre On et le Nil, demeuraient, au contraire, beaucoup d'Israélites qui avaient un temple à eux, mais ils étaient tombés dans

l'idolâtrie ; ils avaient un veau d'or, une figure avec une tête de boeuf, et, alentour, de petites figures d'animaux ressemblant à des putois, avec de petits baldaquins au-dessus. Ce sont des animaux qui défendent l'homme contre les crocodiles (les ichneumons).

Ils avaient aussi une imitation de l'Arche d'alliance, dans laquelle étaient d'affreuses choses. Ils pratiquaient un culte abominable, qu'ils exerçaient en se livrant à toutes sortes d'impuretés dans un passage souterrain, croyant amener par là la venue du Messie. Ils étaient très endurcis, et ne voulaient pas se corriger. Plus tard plusieurs d'entre eux vinrent ici de cet endroit, qui était éloigné de deux lieues au plus. Ils ne pouvaient pas venir directement, à cause des canaux et des chaussées, mais il leur fallait faire un détour autour d'Héliopolis.

Ces Juifs, du pays de Gessen, avaient déjà fait connaissance avec la sainte Famille, lorsqu'elle était à On, et Marie faisait pour eux toutes sortes d'ouvrages de femme, comme du tricot et des broderies. Elle ne voulait pas faire des choses inutiles et des objets de luxe, mais seulement des choses d'un usage habituel et des habits qu'on mettait pour prier. Je vis des femmes lui commander des ornements à la mode, pour satisfaire leur vanité ; Marie alors les refusait, quelque besoin qu'elle eût d'avoir de l'ouvrage. Je vis aussi ces femmes lui dire des injures.

XCIII - Mataréa. Pauvreté du lieu. Oratoire de la sainte Famille.

Au commencement, leur position à Mataréa fut pénible il n'y avait là ni bois, ni eau potable ; les habitants brûlaient de l'herbe desséchée ou des roseaux. La sainte Famille ne mangeait, la plupart du temps, que des aliments froids. Joseph trouva du travail ; il mit les cabanes en meilleur état. Les gens du pays le traitaient presque comme un esclave ; ils lui donnaient ce qu'ils voulaient ; quelquefois, il recevait un salaire pour son travail, quelquefois il ne recevait rien. Les habitants étaient très peu industriels dans la construction de leurs cabanes. Il n'y avait pas de bois en cet endroit ; je vis bien ça et là des souches, mais ils n'avaient pas d'instruments pour les façonner. La plupart n'avaient que des couteaux de pierre ou d'os. Ils extrayaient de la tourbe. Joseph avait apporté les plus indispensables de ses outils.

La sainte Famille s'installa bientôt assez bien. Joseph divisa son habitation en compartiments à l'aide de cloisons en clayonnage ; il disposa un foyer et fabriqua des escabeaux et de petites tables. Les gens du lieu prenaient leurs repas par terre.

Ils vécurent là plusieurs années, et j'ai vu des scènes des différentes années de la vie de l'Enfant-Jésus. Je vis l'endroit où il dormait. Dans le mur de la voûte où Marie

prenait son repos, Joseph avait pratiqué une cavité où était la couche de Jésus. Marie dormait à côté, et je l'ai vue souvent la nuit prier à genoux devant la couche de l'enfant. Joseph dormait dans un autre endroit.

Je vis aussi un oratoire disposé par saint Joseph dans l'habitation. Il était dans un couloir séparé. Joseph et la sainte Vierge y avaient leurs places distinctes ; il y avait aussi pour l'Enfant-Jésus un petit coin où il priait debout, assis ou agenouillé. La sainte Vierge avait une espèce de petit autel devant lequel elle priait : c'était une petite table couverte en blanc et en rouge ; on la tirait comme d'un compartiment pratiqué dans le mur et qui pouvait se fermer. Il y avait dans l'enfoncement du mur une espèce de reliquaire. Je vis de petits bouquets dans des vases en forme de calice. J'y vis le bout du bâton de Joseph avec la fleur qui l'avait fait désigner dans le temple comme époux de Marie. Outre cela, Je vis une autre relique, mais je ne puis bien préciser ce c'était.

XCIV - Elisabeth conduit pour la troisième fois le petit saint Jean dans le désert.

Pendant le séjour de la sainte Famille en Egypte, le petit Jean était revenu secrètement à Juttah, chez ses parents ; car je le vis encore conduit dans le désert par Elisabeth, lorsqu'il avait quatre ou cinq ans. Zacharie n'était pas présent lorsqu'ils quittèrent la maison. Je crois qu'il était parti d'avance pour ne pas voir les adieux ; car il aimait Jean au delà de toute expression ; il lui avait pourtant donné sa bénédiction, car il bénissait toujours Élisabeth et Jean avant de se mettre en route.

Le petit Jean avait une peau de mouton qui, partant de l'épaule gauche, lui tombait sur la poitrine et les reins et se rattachait sur le côté droit. L'enfant n'avait d'autre vêtement que cette peau. Il avait des cheveux bruns, plus foncés que ceux de Jésus, et tenait encore à la main le petit bâton blanc qu'il avait pris avec lui en quittant la maison, et que je lui vis toujours porter dans le désert. Je le vis ainsi pendant que sa mère le tenait par la main. C'était une femme âgée, de grande taille, à l'allure prompte ; elle avait une petite tête et une figure agréable. Souvent il courait en avant. Il avait toute la naïveté de son âge sans en avoir la légèreté.

Ils se dirigèrent d'abord vers le nord, ayant un cours d'eau à leur droite ; je les vis ensuite traverser une petite rivière. Il n'y avait pas de pont ; ils passèrent sur un radeau formé de poutres qui se trouvait là. Élisabeth, qui était une femme très décidée, le dirigeait à l'aide d'une branche d'arbre. Au delà de cette rivière, ils se dirigèrent plus au levant et entrèrent dans une gorge de rochers qui était nue et aride par en haut, mais dont le fond était couvert de buissons avec des fruits sauvages et des fraises, dont

l'enfant cueillait et mangeait de temps en temps. Quand ils eurent cheminé quelque temps dans ce défilé, Élisabeth dit adieu à l'enfant ; elle le bénit, le serra contre son coeur, l'embrassa sur les deux joues et sur le front, et revint sur ses pas. Plusieurs fois elle se retourna et le regarda en pleurant. Quant à lui, il était sans inquiétude et marchait d'un pas assuré, s'enfonçant de plus en plus dans le défilé.

J'étais très malade pendant ces visions, et Dieu me fit la grâce d'assister à tout ce qui se passait comme si j'eusse été un enfant. Je croyais être une petite fille du même âge que Jean, et je m'inquiétais de le voir s'éloigner autant de sa mère. Je craignais qu'il ne pût plus retrouver la maison paternelle ; mais je fus rassurée par une voix qui me dit : " Sois sans inquiétude ; l'enfant sait très bien ce qu'il fait ". Il me sembla que j'entrais dans le désert seule avec lui, comme avec un compagnon des jeux de mon enfance, et je vis à plusieurs reprises ce qui lui arrivait. Jean, lui-même, me raconta plusieurs détails sur sa vie dans le désert, par exemple, comment il s'y faisait violence et mortifiait ses sens de toutes les façons, comment il y devenait de plus en plus éclairé, et comment il était instruit de tout ce qui l'intéressait d'une manière extraordinaire.

Tout cela ne me surprenait pas, car déjà, dans mon enfance, lorsque je gardais notre vache, j'avais vécu intimement avec saint Jean dans le désert. Souvent, lorsque je désirais le voir, et que je m'écriais au milieu des buissons : " Petit saint Jean, viens me trouver avec ton bâton et ta peau sur les épaules ! ", le petit saint Jean venait à moi avec son bâton et sa peau d'agneau ; nous jouions comme des enfants ; il me racontait et m'enseignait toute sorte de bonnes choses. Je n'étais pas étonnée non plus qu'il apprît tant de choses des animaux et des plantes dans le désert, car, moi aussi, pendant mon enfance, lorsque j'étais dans les bois, dans les pâturages et dans les champs, lorsque je cueillais des épis, que j'arrachais du gazon ou que je ramassais des herbes, j'étudiais comme un livre chaque feuille, chaque fleur ; tous les animaux qui passaient, tout ce qui m'entourait était pour moi une source d'enseignement. Toutes les formes, toutes les couleurs, et jusqu'à la configuration des feuilles me faisaient venir des pensées profondes, que les gens auxquels je les communiquais écoutaient avec étonnement, mais dont ils riaient la plupart du temps ; ce qui finit par m'habituer à garder le silence sur tout cela, car je pensais et je pense encore souvent qu'il en arrive autant à tous les hommes, et qu'on n'apprend mieux nulle part que dans cet alphabet que Dieu lui-même a écrit.

Lorsque dans mes contemplations postérieures je suivis de nouveau le petit saint Jean dans le désert, je vis, comme je l'avais fait antérieurement, toutes ses allures et ses actions. Je le vis jouer avec des fleurs et des animaux ; les oiseaux surtout étaient singulièrement familiers avec lui. Ils venaient se poser sur sa tête quand il marchait ou qu'il priait à genoux ; souvent il plaçait son bâton en travers sur des branches : alors les oiseaux de toutes couleurs venaient à son appel et se posaient sur son bâton à la

suite les uns des autres. Il les regardait et leur parlait familièrement comme s'il leur eût fait l'école. Je le vis aussi suivre d'autres animaux dans leurs gîtes, leur donner à manger et les considérer attentivement.

XCV - Hérode fait mourir Zacharie en prison.

- Elisabeth se retire dans le désert près de saint Jean, et y meurt.

Jean était âgé de six ans, Zacharie alla une fois au temple avec des victimes pour le sacrifice, et Elisabeth profita de son absence pour visiter son fils dans le désert. Zacharie n'y était jamais allé le voir, afin que, si Hérode l'interrogeait sur le séjour de son fils, il put répondre sans manquer à la vérité qu'il ne le connaissait pas. Mais pour satisfaire sa grande tendresse pour Jean et son ardent désir de le voir, celui-ci, plus d'une fois, vint en grand secret pendant la nuit dans la maison de ses parents et s'y arrêta quelque temps. Vraisemblablement son ange gardien l'y conduisait quand cela devait être et qu'il n'y avait pas de danger. Je le vis toujours guidé et protégé par des puissances célestes, et j'aperçus souvent près de lui des figures lumineuses qui paraissaient être des anges.

Jean était prédestiné à vivre dans la solitude, séparé du monde et privé des secours humains ordinaires pour y être élevé et instruit par l'esprit de Dieu, c'est pourquoi la Providence divine avait disposé les choses pour que des circonstances extérieures aussi le conduisissent forcément au désert. Il y était poussé d'un autre côté par son penchant naturel irrésistible ; car, dès sa plus tendre enfance, je le vis toujours solitaire et méditatif. L'Enfant-Jésus ayant été emmené en Egypte sur un avertissement divin, son précurseur Jean fut de son côté caché dans le désert. Lui aussi était menacé, car on avait beaucoup parlé de lui dans le pays dès les premiers instants de sa vie ; les merveilles de sa naissance étaient connues ; on disait l'avoir vu souvent entouré de lumière, en sorte qu'Hérode en voulait particulièrement à sa vie.

Plusieurs fois déjà Hérode avait fait interroger Zacharie sur le séjour de Jean, mais il n'avait pas jusqu'alors mis la main sur lui. Cependant, cette fois, comme Zacharie allait au temple, il fut assailli et fort maltraité par les soldats d'Hérode qui le guettaient devant la porte de Jérusalem appelée porte de Bethléhem, dans un chemin creux où l'on ne pouvait pas voir encore la ville ; ils le traînèrent dans une prison située sur le flanc de la montagne de Sion, près d'un endroit où, plus tard, je vis souvent passer les disciples de Jésus se rendant au temple. Le vieillard y souffrit beaucoup de mauvais traitements ; on le mit même à la torture pour lui faire avouer où était son fils, et, comme on ne put pas y réussir, on le mit à mort sur l'ordre d'Hérode.

Plus tard, ses amis enterrèrent son corps à peu de distance du temple. Ce n'était pas lui

qui était le Zacharie tué entre le temple et l'autel, que je vis sortir des murs du temple, près de l'oratoire du vieux Siméon, quand 'es morts apparurent, lors de la mort de Jésus-Christ. Son tombeau, qui était dans le mur, s'écroula, ainsi que plusieurs autres tombeaux cachés dans le temple. Ce Zacharie fut tué entre le temple et l'autel, à l'occasion d'une lutte sur la lignée du Messie ainsi que sur certains droits que quelques familles prétendaient avoir dans le même temple et sur les places qu'elles y occupaient. Ainsi, par exemple, toutes les familles ne pouvaient pas faire élever leurs enfants dans le temple. Je me souviens à cette occasion que j'ai vu un petit garçon, de famille royale, à ce que je crois, confié dans le temple aux soins de la prophétesse Anne. Zacharie seul périt dans cette lutte Son père s'appelait Barachias'. Je vis aussi qu'on retrouva plus tard les ossements de ne Zacharie. mais j'ai oublié les détails.

Elisabeth revint du désert à Juttah pour y attendre le retour de son mari. Jean l'accompagna une partie du chemin. Elle le bénit et le baisa sur le front, après quoi il retourna dans le désert. Elisabeth trouva chez elle la triste nouvelle du meurtre de Zacharie. Sa douleur fut si grande qu'elle ne put pas l'apaiser. Alors elle alla se réunir à Jean dans le désert, et elle y mourut peu de temps avant que la sainte Famille ne revint d'Egypte. L'Essénien du mont Horeb qui assistait le petit saint Jean, l'ensevelit dans le désert.

Jean s'y enfonça davantage, s'éloignant de plus en plus de la maison paternelle. Il quitta le défilé de rochers pour un pays plus ouvert, et je le vis arriver près d'un petit lac. Il y avait là beaucoup de sable blanc ; la rive était plate, et je le vis s'avancer assez loin dans l'eau, pendant que les poissons nageaient sans crainte autour de lui. Il demeura longtemps dans cet endroit, et je le vis s'y faire dans les broussailles une cabane de branches entrelacées, où il passait la nuit. Elle était très basse et tout juste assez grande pour qu'il pût s'y coucher pour dormir. Là et ailleurs, je vis souvent près de lui des figures lumineuses d'anges avec lesquels il conversait humblement, mais sans crainte et avec une piété naive. Ils semblaient l'instruire et lui faire remarquer différentes choses Je vis aussi une petite traverse à son bâton, qui avait ainsi la forme d'une croix. Il y avait attaché une bandelette d'écorce semblable à une petite flamme : elle flottait au vent, et il jouait avec.

Lorsque la soeur parla du meurtre de ce Zacharie entre le temple et l'autel, et de la querelle qui y donna lieu, elle luttait contre le sommeil extatique, et elle ne s'exprima pas très clairement sur ce point.

La maison paternelle de Jean à Juttah était alors habitée par une fille de la soeur d'Elisabeth. C'était une maison bien ordonnée. Jean, devenu plus grand, y vint encore une fois en secret ; puis il retourna dans le désert jusqu'au moment où il parut parmi les hommes.

A Mataréa aussi, où les habitants n'avaient d'autre eau que l'eau trouble du Nil, Marie, en priant, trouva une fontaine. Ils souffrirent d'abord de grandes privations, n'ayant que des fruits à manger et de mauvaise eau à boire. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient eu de bonne eau, et Joseph voulait aller avec ses outils et son âne en chercher dans le désert. À la fontaine du Jardin de baume, lorsque la sainte Vierge, étant en prière, vit un ange qui lui dit qu'elle trouverait une source derrière sa demeure. Je la vis aller de l'autre côté du mur où était son habitation, jusqu'à un espace libre placé plus bas, parmi des décombres où se trouvait un vieil arbre très gros. Elle avait à la main un bâton au bout duquel était une petite pelle, comme en portent souvent dans ce pays les gens qui voyagent.

Elle courut toute joyeuse appeler Joseph, qui découvrit en creusant qu'il y avait eu là autrefois une fontaine avec un revêtement en maçonnerie, et qu'elle n'était que bouchée et encombrée. Il la dégagea et la restaura à merveille. Il y avait près de cette fontaine, du côté par où Marie était venue, une grande pierre assez semblable à un autel, et je crois bien qu'en effet ç'avait été autrefois un autel, mais j'ai oublié ce qui s'y rapportait.

Ce fut là que la sainte Vierge lava et fit sécher au soleil les vêtements et les linges de l'Enfant-Jésus. Cette fontaine resta inconnue et fut exclusivement à l'usage de la sainte Famille jusqu'au temps où Jésus fut assez grand pour rendre divers petits services, comme de puiser de l'eau pour sa mère. Je le vis une fois amener d'autres enfants à la fontaine, et leur donner à boire dans le creux d'une grande feuille. Les enfants ayant raconté cela à leurs parents, d'autres personnes, vinrent à la source, qui pourtant resta principalement à l'usage des Juifs.

Un jour que Marie priait à genoux sur la route où elle habitait, je vis Jésus se glisser jusqu'à la fontaine avec une outre, et y puiser de l'eau ; c'était la première fois. Marie fut profondément émue lorsqu'elle le vit revenir, et, toujours agenouillée, elle le pria de ne plus faire cela, pour ne pas courir le risque de tomber dans l'eau. Jésus lui dit qu'il prendrait garde, mais qu'il désirait puiser de l'eau pour elle toutes les fois qu'elle en aurait besoin.

Le petit Jésus rendait à ses parents des services de toute espèce, et il se montrait très attentif et très soigneux. Ainsi je le voyais, quand Joseph ne travaillait pas trop loin de la maison, lui porter l'outil qu'il pouvait avoir oublié. Il faisait attention à tout. Je crois que la joie qu'il leur donnait compensait, et bien au delà, tout ce qu'ils avaient à souffrir. Je vis aussi plus d'une fois Jésus aller au village des Juifs, qui était bien à un mille de Mataréa, chercher le pain qu'on donnait à sa mère en échange de son travail.

Les vilaines bêtes qui se rencontrent fréquemment dans ce pays ne lui faisaient pas de mal et se montraient familières avec lui. Je le vis jouer avec des serpents.

La première fois qu'il alla seul au village des Juifs (je ne sais plus bien si c'était dans sa cinquième ou dans sa septième année), il portait une petite robe brune bordée de fleurs jaunes que la sainte Vierge lui avait faite. Je vis qu'il s'agenouilla pour prier sur le chemin, et que deux anges lui apparurent et lui annoncèrent la mort d'Hérode. Il ne le dit pas à ses parents ; je ne sais si ce fut par humilité, ou parce que les anges lui dirent de n'en rien faire, ou bien encore parce qu'il savait qu'ils ne devaient pas encore quitter l'Égypte. Je le vis une autre fois aller au village en question avec d'autres enfants juifs, et, lorsqu'il revint à la maison, pleurer amèrement sur l'état de dégradation où étaient tombés les Israélites qui habitaient ce lieu.

XCVI - La fontaine de Mataréa. Job y avait habité avant Abraham. Détails sur ce patriarche.

La fontaine de Mataréa ne devait pas son origine à la sainte Vierge ; elle avait seulement jailli de nouveau. Elle était cachée sous les décombres et revêtue de maçonnerie à l'intérieur. Je vis que Job avait été en Egypte avant Abraham, et avait habité en ce lieu. Il avait trouvé la fontaine et sacrifié sur la grosse pierre qui était là. Job était le plus jeune de treize frères. Son père était un grand chef de tribu à l'époque où fut bâtie la tour de Babel. Ce père de Job avait un frère duquel descendait la famille d'Abraham. Les descendants de ces deux frères se mariaient le plus souvent entre eux. La première femme de Job était de la race de Phaleg ; lorsqu'après plusieurs aventures il alla habiter sa troisième demeure, il avait épousé trois autres femmes de la famille de Phaleg. L'une d'elles lui donna un fils, dont la fille se maria encore dans la famille de Phaleg, et mit au monde la mère d'Abraham. Job était donc le bisaïeul de la mère d'Abraham.

Le père de Job s'appelait Joctan il était fils d'Héber et habitait au nord de la mer Caspienne, auprès d'une chaîne de montagnes, où il fait chaud sur l'un des versants, tandis que l'autre côté est froid et couvert de glace. Il y avait des éléphants dans ce pays. L'endroit où Job alla d'abord, et où il s'établit avec sa famille, n'aurait pas convenu aux éléphants ; c'était une contrée très marécageuse. Ce pays était situé au nord d'une chaîne de montagnes située entre deux mers, dont la plus occidentale était aussi, avant le déluge, une haute chaîne de montagnes ', où habitaient de mauvais esprits qui possédaient les hommes.

Il est remarquable que, dans une autre occasion, elle raconta qu'à la Place de la mer Noire il y avait eu, avant le déluge, une haute chaîne de montagnes hantée par de

mauvais esprits. Comme elle avait dit cela une autre fois de la mer Noire, il est vraisemblable que par la chaîne de montagnes derrière laquelle était le premier séjour de Job elle désignait le Caucase, qui est entre la mer Noire et la mer Caspienne.

Il y avait là une contrée stérile et marécageuse ; je crois qu'elle est habitée maintenant par un peuple qui a de petits yeux, le nez épaté et les pommettes saillantes. Ce fut là que Job subit sa première épreuve. Il alla ensuite plus au midi, vers le Caucase, et commença un nouvel établissement. De là Job fit un voyage en Egypte, où dominaient alors des rois étrangers, appartenant à des peuples pasteurs venus de son pays. L'un d'eux était de la contrée de Job, l'autre venait du pays le plus éloigné habité par les trois rois. Ils n'étaient maîtres que d'une partie de l'Égypte, et furent chassés plus tard par un roi égyptien. Il y avait une grande quantité de ces pasteurs réunis devant une ville où ils s'étaient établis.

Le roi de ces pasteurs, compatriotes de Job, désirait, pour son fils, une femme de la race voisine du Caucase dont il était issu, et Job, accompagné d'un nombreux cortège, conduisit en Égypte cette fiancée royale, qui était sa parente. Il avait avec lui trente chameaux, de nombreux présents et une grande quantité de serviteurs. Il était encore jeune ; c'était un grand homme avec un teint d'un brun jaunâtre, mais agréable, et des cheveux tirant sur le roux. Les habitants de l'Égypte étaient d'un brun sale. Ce pays n'était pas encore très peuplé ; il y avait seulement ça et là de grandes populations agglomérées. On n'y voyait pas encore non plus tous ces grands édifices, qu'on ne commença à construire qu'à l'époque des enfants d'Israel.

Le roi rendit de grands honneurs à Job et ne voulut pas le laisser partir. Il désirait beaucoup qu'il vînt s'établir là avec toute sa tribu. Il lui assigna pour séjour la ville où demeura plus tard la sainte Famille, et qui était alors toute différente. Il resta cinq ans en Egypte. Je vis qu'il avait habité à l'endroit même où habita dans la suite la sainte Famille, et que la fontaine dont il a été question lui fut montrée par Dieu. Il sacrifia aussi sur la grosse pierre dont j'ai parlé.

Job était un gentil, mais c'était un homme juste. Il connaissait le vrai Dieu et l'adorait comme son créateur, en contemplant la nature, les astres et la lumière. Il aimait à s'entretenir avec Dieu de ses oeuvres merveilleuses. Il n'adorait pas d'affreuses images d'animaux comme le faisaient les peuples d'alors. Il avait imaginé une représentation du vrai Dieu : c'était une petite figure humaine, avec des rayons autour de la tête, et aussi avec des ailes, à ce que je crois. Elle avait les mains jointes sur la poitrine et portant un globe, au-dessus duquel était figuré un navire voguant sur les flots. C'était peut-être une représentation du déluge. Dans l'exercice de son culte, il brûlait des grains devant cette image. De petites figures du même genre furent introduites plus

tard en Égypte, elles étaient assises comme dans une chaire surmontée d'une espèce de dais.

Job trouva dans cette ville un abominable culte, lequel se rattachait aux superstitions idolâtriques qui avaient présidé à la construction de la tour de Babel. Les habitants avaient une idole avec une tête de boeuf, très large, terminée en pointe et comme relevée en l'air ; sa bouche était ouverte et ses cornes tournées en bas. Cette idole était creuse ; on allumait du feu dans l'intérieur, et on mettait des enfants vivants entre ses bras brûlants. Je vis tirer quelque chose des ouvertures pratiquées dans le corps.

Les gens de ce pays étaient très cruels ; la contrée était pleine d'affreux animaux. On voyait voler en grandes troupes des bêtes noires dont il semblait sortir du feu. Elles empoisonnaient tout, et les arbres sur lesquels elles s'étaient posées se desséchaient. Je vis aussi des animaux qui avaient les pattes de derrière très longues et celles de devant plus courtes, comme les taupes ; ils pouvaient sauter d'un toit sur un autre. Il y avait aussi d'horribles bêtes qui se glissaient entre les pierres et dans trous ; elles enlaçaient les hommes et les étouffaient.

Dans le Nil, je vis un énorme animal avec d'affreuses dents et de gros pieds noirs ; il était de la taille d'un cheval, et avait aussi quelque chose du cochon. Je vis encore d'autres affreux animaux Mais le peuple était encore plus abominable, et Job, que j'avais vu délivrer son pays des bêtes malfaisantes par ses prières, avait une telle aversion pour ces hommes impies, qu'il éclatait souvent en plaintes contre ceux qui l'accompagnaient ; il aimait mieux vivre avec ces méchants animaux qu'avec les habitants du pays.

Je le voyais souvent aussi se tourner vers l'Orient, et jeter des regards pleins de désirs vers sa patrie, qui était au midi du pays le plus éloigné habité par les trois rois. Il vit des figures prophétiques de l'arrivée des enfants d'Israël en Egypte et en général du salut du genre humain, ainsi que des épreuves qui lui étaient réservées il ne se laissa pas persuader de rester dans ce pays, et au bout de cinq ans il quitta l'Egypte avec sa suite.

Dans l'intervalle des rudes épreuves qu'il eut à subir, il eut d'abord neuf ans, puis sept ans, puis encore douze ans de repos. Ces paroles du livre de Job " Et comme le messenger de malheur parlait encore ", sont équivalentes à celles-ci : " Ce malheur qu'il avait eu était encore dans la bouche du peuple lorsque le suivant le frappa ". Il subit ses épreuves dans trois pays différents. La dernière, qui fut suivie du rétablissement de sa prospérité, lui arriva lorsqu'il vivait dans un pays de plaines, situé à l'orient de Jéricho. Ce pays produisait de l'encens et de la myrrhe ; il y avait aussi une mine d'or et on y travaillait les métaux.

Dans une autre occasion, je vis encore beaucoup de choses relativement à Job. Je ne dirai maintenant que ce qui suit. Deux serviteurs affidés, qui étaient comme des intendants, recueillirent de sa bouche son histoire et ses entretiens avec Dieu ils s'appelaient Haï et Uis ou Ois. 1

L'écrivain entendit dire, en 1835, que le père de la race arménienne s'appelait ainsi.

Cette histoire fut religieusement conservée par ses descendants. Elle fut transmise de génération en génération jusqu'à Abraham et à ses fils. On la faisait servir à l'instruction de la jeunesse. Elle vint en Égypte avec les enfants d'Israël. Moïse en fit comme un abrégé pour consoler les Israélites sous l'oppression des Egyptiens et pendant leur séjour dans le désert. Elle était auparavant beaucoup plus longue, et il y avait bien des choses qu'ils n'auraient pas comprises. Salomon la remania à son tour, et elle devint ainsi un livre de piété, rempli de la sagesse de Job, de Moïse et de Salomon. Il était difficile d'y retrouver l'histoire véritable de Job, car on y introduisit des noms de lieux et de peuples plus voisins de la terre de Chanaan. On crut que Job était un Iduméen, parce que le pays où il avait vécu en dernier lieu fut, longtemps après sa mort, habité par les descendants d'Esau ou Edom. Job pouvait vivre encore à l'époque de la naissance d'Abraham.

[XCVII - La fontaine de Mataréa. Séjour que fit Abraham en ce lieu. Détails sur la fontaine jusque dans les temps chrétiens.](#)

Abraham, lors de son séjour en Egypte, planta aussi ses tentes près de cette fontaine, et je l'y vis instruire le peuple '.

Flav. Josephus, lib. I, Anthquitat. Iud., et d'autres écrivains, disent qu'Abraham enseigna aux Egyptiens l'arithmétique et l'astronomie.

Il résida là plusieurs années avec Sara et plusieurs fils et filles dont les mères étaient restées en Chaldée. Son frère Loth fut aussi dans ce pays avec sa famille. Je ne sais plus quel était le lieu de leur résidence. Abraham alla en Egypte par l'ordre de Dieu, la première fois à cause d'une grande famine dans la terre de Chanaan, et la seconde fois pour y recouvrer un trésor de famille qu'une nièce de la mère de Sara y avait porté. Cette femme appartenait à la tribu des peuples pasteurs qui étaient de la même race que Job et qui avaient dominé précédemment sur une partie de l'Égypte ; elle était venue chez eux comme servante et elle avait ensuite épousé un Egyptien. Il sortit d'elle une tribu dont j'ai oublié le nom. Une de ses filles était Agar, la mère d'Ismael, qui était par conséquent de la même race que Sara'.

La soeur, dans une autre occasion, dit à propos d'Agar : " Elle était de la race de Sara, et celle-ci, étant stérile, la donna pour femme à Abraham, et dit qu'elle voulait revivre en elle, qu'elle voulait avoir par elle de la postérité. Elle se considérait comme ne faisant qu'un avec toutes les femmes de son sang ; c'était pour elle comme une souche féminine qui avait plusieurs rejetons. Agar était un vaisseau, une fleur de sa souche, et elle espérait avoir par elle un fruit de sa lignée. Tout était alors comme une seule tige sur laquelle une même sève produisait les fleurs.

Cette femme avait enlevé un trésor de famille, comme Rachel déroba plus tard les dieux de Laban, et elle l'avait vendu en Egypte pour une grosse somme d'argent. Il était ainsi venu en la possession du roi et des prêtres du pays. C'était un registre généalogique des enfants de Noé, et en particulier des descendants de Sem jusqu'à l'époque d'Abraham, formé de pièces d'or triangulaires attachées ensemble. C'était fait comme une balance avec ses cordons. Les plaques triangulaires étaient enfilées ensemble avec d'autres qui indiquaient les branches latérales. Sur les plaques étaient gravés les noms des membres de la famille, et toutes ses séries, partant du milieu d'un couvercle, se réunissaient dans le plateau de la balance quand on abaissait le couvercle par-dessus. La balance se fermait ainsi comme une boîte. Les plaques principales étaient épaisses et jaunes ; celles qui étaient dans les intervalles étaient minces et blanches ; elles semblaient être d'argent. J'ai aussi entendu dire combien tout cela pesait de sicles ; ce qui indiquait une certaine somme. Les prêtres d'Egypte avaient rattaché divers calculs à cet arbre généalogique ; mais leurs éternelles supputations n'étaient pas conformes à la vérité.

Quand Abraham vint dans le pays, ils apprirent quelque chose sur lui par leurs observateurs des astres et leurs magiciennes ; ils surent notamment qu'il était d'une très noble souche, ainsi que sa femme, et que d'eux devait sortir une postérité élue. Dans leurs divinations, ils cherchaient toujours à connaître les lignées les plus nobles, afin de s'allier avec elles par des mariages. Satan y introduisait par là la cruauté et la débauche, afin de dégrader les races pures.

Abraham, qui craignait que les Egyptiens ne le fissent mourir à cause de la beauté de sa femme, l'avait fait passer pour sa soeur, et ce n'était pas un mensonge, car elle était sa soeur consanguine, étant fille de son père Tharé, qui l'avait eue d'une autre mère (Genes., XX, 12). Le roi fit amener Sara dans sa résidence, et il voulut la prendre pour femme. Tous deux furent très affligés ; ils prièrent Dieu de les secourir, et Dieu punit le roi. Toutes ses épouses et la plupart des femmes de la ville tombèrent malades. Le roi effrayé en rechercha la cause, et, ayant appris que Sara était l'épouse d'Abraham, il la lui rendit, en le priant de quitter l'Egypte aussitôt que possible, car il avait reconnu que les dieux les protégeaient.

Les Égyptiens étaient un peuple très singulier. D'une part, ils étaient très orgueilleux et se regardaient comme les plus grands et les plus sages des hommes ; mais, d'un autre côté, ils étaient incroyablement lâches et rampants, et ils cédaient promptement quand ils craignaient de rencontrer une force supérieure à la leur. Cela venait de ce qu'ils n'étaient pas très assurés de leur science, et qu'ils ne connaissaient la plupart des choses que par des divinations obscures et équivoques, par lesquelles pouvaient leur être annoncées toutes sortes de résultats compliqués et contradictoires. Comme ils voyaient le merveilleux partout, ils s'effrayaient promptement lorsque l'événement ne répondait pas à leur attente.

Abraham s'était présenté très humblement au roi pour lui demander du blé. Il s'était adressé à lui comme à un père des peuples, et il avait gagné par là ses bonnes grâces, en sorte que celui-ci lui fit beaucoup de présents. Quand il lui rendit Sara et le pria de quitter le pays, Abraham répondit qu'il ne le pouvait pas avant d'avoir recouvré cet arbre généalogique qui lui appartenait, et raconta de quelle manière il avait été porté en Égypte. Le roi assembla alors les prêtres, et ils consentirent à rendre à Abraham ce qui lui appartenait, mais ils le prièrent de leur en laisser prendre copie, ce qui eut lieu en effet. Alors Abraham s'en retourna avec sa suite dans le pays de Chanaan.

J'ai vu encore beaucoup de choses relatives à la fontaine de Mataréa jusqu'à notre époque. Je ne me souviens que de ce qui suit : Déjà à l'époque de la sainte Famille, les lépreux faisaient usage de son eau comme ayant une vertu particulière. Dans un temps très postérieur, lorsque déjà on avait élevé sur l'habitation de Marie une petite église chrétienne, avec une entrée près du maître autel pour descendre dans le caveau où avait longtemps demeuré la sainte Famille, je vis la fontaine entourée d'habitations, et son eau employée comme remède contre différentes espèces de lèpre. Je vis aussi des gens qui s'y baignaient pour être délivrés de certaines maladies de peau. Cela avait encore lieu lorsque les Mahométans furent maîtres du pays. Je vis aussi les Turcs entretenir une lampe toujours allumée dans l'église qui avait servi de demeure à Marie. Ils craignaient qu'il ne leur arrivât malheur s'ils négligeaient de l'entretenir. Dans les temps modernes, Je vis la source dans la solitude et à une assez grande distance des habitations. Il n'y avait plus de ville en cet endroit, et divers fruits sauvages croissaient alentour.

XCVIII - Retour d'Egypte. Un ange avertit Joseph de quitter ce pays. - Départ de la sainte Famille. Séjour de trois mois à Gaza.

Je vis la sainte Famille quitter l'Egypte. Hérode était mort depuis assez longtemps ; mais ils ne pouvaient encore revenir parce qu'il y avait toujours du danger. Le séjour de l'Egypte devenait de plus en plus pénible pour saint Joseph. Les gens du pays pratiquaient un horrible culte idolâtrique : ils sacrifiaient des enfants mal venus, et ceux qui en sacrifiaient de bien conformés croyaient faire preuve d'une grande piété. Ils avaient en outre un culte secret plein d'impuretés ; les Juifs mêmes du pays étaient infectés de ces abominations. Ils avaient un temple qu'ils disaient être comme celui de Salomon ; mais c'était une vanterie ridicule, car il était tout différent. Ils avaient une imitation de l'Arche d'alliance, dans laquelle étaient des figures obscènes, et ils se livraient à de détestables pratiques. Ils ne chantaient plus de psaumes. Joseph avait établi un ordre parfait dans l'école de Mataréa. Le prêtre égyptien qui, lors de la chute des idoles dans la petite ville voisine d'Héliopolis, avait parlé en faveur de la sainte Famille, était venu là avec plusieurs personnes et s'était réuni à la communauté juive.

Je vis saint Joseph occupé de son travail de charpentier. Lorsque vint l'heure où il devait le cesser, il parut très triste, car on ne lui donnait pas son salaire, et il n'avait rien à rapporter à la maison, où l'on souffrait pourtant de grandes privations. Accablé de soucis, il s'agenouilla en plein air, exposa à Dieu sa détresse et le pria de venir à son secours. Je vis la nuit suivante un ange lui apparaître en songe et lui dire que ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant étaient morts, qu'il devait se lever et faire ses dispositions pour revenir dans sa patrie par la route la plus fréquentée. Il l'exhortait à ne rien craindre parce qu'il serait à ses côtés. Je vis saint Joseph faire connaître cet ordre de Dieu à la sainte Vierge et à l'Enfant-Jésus. Ils obéirent aussitôt et firent leurs préparatifs de voyage avec la même promptitude qu'ils les avaient faits lorsqu'ils avaient reçu l'ordre de s'enfuir en Egypte.

Le lendemain matin, quand on connut leur projet, beaucoup de gens, très attristés de leur départ, vinrent prendre congé d'eux et leur apportèrent des présents de toute espèce dans de petits vases d'écorce. Ces gens étaient sincèrement affligés : il y avait parmi eux quelques Juifs, mais la plupart étaient des païens convertis. Les Israélites établis dans ce pays étaient, pour la plupart, tellement tombés dans l'idolâtrie, qu'ils n'étaient presque plus reconnaissables. Il y avait aussi des hommes qui voyaient avec joie le départ de la sainte Famille, car ils les regardaient comme des magiciens, qui avaient à leur service les plus puissants d'entre les mauvais esprits.

Je vis parmi les braves gens qui leur portaient des présents des mères avec leurs

enfants qui avaient été les compagnons de Jésus, et spécialement une femme de distinction de cette ville, ayant avec elle un petit garçon, qu'elle avait coutume d'appeler le fils de Marie ; car cette femme avait longtemps désiré en vain d'avoir des enfants, et c'était à la prière de la sainte Vierge que Dieu lui avait accordé ce petit garçon. Elle s'appelait Mira et son fils Déodat. Je la vis donner de l'argent à l'Enfant-Jésus. C'étaient de petites pièces triangulaires, jaunes, blanches et brunes. Jésus, en les recevant, regarda sa mère.

Quand Joseph eut chargé sur l'âne leurs effets les plus nécessaires, ils se mirent en route accompagnés de ces amis. C'était le même âne que Marie avait monté en allant à Bethléhem. Pour la fuite en Égypte, ils avaient emmené en outre une ânesse ; mais Joseph l'avait vendue dans un moment de détresse.

Ils passèrent entre Héliopolis et le village juif, et se détournèrent un peu au midi, vers la source qui avait jailli à la prière de Marie avant leur première arrivée à Héliopolis ou On. Tout, dans ce lieu, s'était recouvert d'une belle verdure. Le ruisseau coulait autour d'un jardin carré, bordé de baumiers. Ce lieu, où il y avait une entrée, était à peu près grand comme est ici le manège du duc'. Il était plein de jeunes arbres fruitiers, de dattiers, de sycomores, etc.

1) Elle voulait parler du duc de Croy, seigneur de Dulmen.

Les baumiers étaient à peu près grands comme des ceps de vigne de moyenne taille. Joseph avait fait de petits vases d'écorce d'arbre. Ils étaient enduits de poix à certaines places, du reste bien polis et d'une forme élégante. Il faisait souvent, dans les haltes du voyage, de semblables vases destinés à différents usages. Il arracha aux petites branches rougeâtres des baumiers leurs feuilles semblables à des feuilles de trèfle ; il y suspendit de ces petits vases d'écorce pour recueillir le baume qui en découlait, et ils l'emportèrent avec eux pour le voyage. Ceux qui les avaient accompagnés leur firent des adieux touchants. Pour eux, ils s'arrêtèrent là quelques heures. La sainte Vierge lava et fit sécher quelques effets. Ils se reposèrent au bord de l'eau et remplirent leur outre ; puis ils continuèrent leur voyage par la route la plus fréquentée.

Je les vis plusieurs fois pendant ce voyage, où ils ne coururent aucun danger. L'Enfant-Jésus, Marie et Joseph avaient sur la tête, pour se garantir du soleil, une large pièce d'écorce très mince, assujettie sous le menton avec un linge. Jésus avait sa petite robe brune et des chaussures d'écorce que Joseph lui avait fabriquées : elles couvraient les pieds à moitié. Marie n'avait que des sandales. Je les vis souvent inquiets parce que l'Enfant Jésus avait peine à marcher dans le sable brûlant. Je les vis plusieurs fois s'arrêter et ôter le sable de ses chaussures. Ils le faisaient fréquemment monter sur l'âne pour le soulager.

Je les vis traverser plusieurs villes et passer près de quelques autres. Les noms m'ont échappé ; je me souviens pourtant du nom de Ramessès. Ils traversèrent un cours d'eau qu'ils avaient déjà traversé en venant. Il allait de la mer Rouge au Nil.

Joseph ne voulait pas revenir à Nazareth, mais s'établir à Bethléhem, sa patrie ; cependant il était indécis, parce qu'il avait appris dans la terre promise que la Judée était gouvernée par Archélaus, qui était aussi très cruel.

Je vis que la sainte Famille, arrivée à Gaza, y séjourna trois mois. Beaucoup de païens habitaient cette ville. Un ange lui apparut de nouveau en songe, et lui ordonna de retourner à Nazareth, ce qu'il fit aussitôt. Anne vivait encore. Elle connaissait le séjour de la sainte Famille, ainsi que quelques-uns de ses parents.

Le retour d'Égypte eut lieu en septembre. Jésus était âgé de huit ans moins trois semaines.

MORT DE LA SAINTE VIERGE

(Les communications suivantes, qui eurent lieu en diverses années, presque toujours au milieu d'août avant la fête de l'assomption ont été rangées ici dans leur ordre naturel.)

En novembre 1890, les Pères Lazaristes de la résidence de Smyrne eurent l'idée de faire des recherches dans les environs d'Ephèse en s'aidant des indices topographiques de cet ouvrage et furent assez heureux pour finir par découvrir cette Maison de la Sainte Vierge dont les détails concordaient avec la description de C. Emmerich.

Un procès-verbal de l'archevêque de Smyrne Mgr. Timoni et les relations d'explorateurs très compétents comme le Père Eschbach, supérieur du séminaire français de Rome ont attesté l'identité frappante du lieu et des ruines confirmée par les traditions locales que de temps immémorial appelaient cette maison Panaghia Capouli ou Porte de la Vierge.

(Note de l'éditeur.)

I - Sur l'âge de Marie.

- Elle va avec saint Jean à Ephèse.
- Description du pays.

Le 13 août 1822, la soeur dit : " J'ai eu cette nuit une vision relative à la mort de la sainte Vierge, mais j'ai presque tout oublié ". Comme on lui demandait quel âge

pouvait avoir alors la sainte Vierge. elle jeta tout à coup un regard de côté et dit : " Elle est arrivée à l'âge de soixante-quatre ans moins vingt-trois jours. J'ai vu six fois près de moi la lettre X, puis 1, puis Y ; cela ne fait il pas soixante-quatre ? Après l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, Marie vécut trois ans à Sion, trois ans à Béthanie et neuf ans à Ephèse, où Jean l'avait conduite peu après que les Juifs eurent exposé sur la mer Lazare et ses soeurs.

Il est digne de remarque que jamais un nombre ne lui était présenté avec les chiffres arabes ordinaires, qui, seuls, lui étaient familiers, mais que, dans toutes ses visions concernant l'Eglise romaine, elle ne voyait que des chiffres romains.

En juillet 1822 à ,l'occasion de l'apôtre saint Jacques le Majeur, qui, en partant pour l'Espagne, avait visité Marie à Éphèse, elle dit que saint Jean conduisit Marie dans cette ville ; c'était au commencement de la quatrième année après l'Ascension autant qu'elle sen souvenait. Le 13 août 1822, elle dit que c'était dans la sixième année. Des différences de ce genre se présentaient souvent quand elle voyait les chiffres IV ou VI, qu'elle confondait fréquemment. C'est au lecteur à juger de ce qui peut avoir occasionné ces changements.

Marie ne demeurait pas à Ephèse même. mais dans les environs, où s'étaient établies déjà plusieurs femmes de ses amies. Son habitation était située à trois lieues et demie d'Ephèse, sur une montagne qu'on voyait à gauche, en venant de Jérusalem, et qui descendait rapidement vers Éphèse. En venant du sud-est, on aperçoit la ville comme ramassée au pied d'une montagne, mais on la voit s'étendre tout autour à mesure qu'on s'avance. Devant Ephèse, se trouvent de grandes allées d'arbres. sous lesquels des fruits jaunes se trouvent par terre. Un peu au midi, d'étroits sentiers conduisent sur une hauteur couverte de plantes sauvages ; puis, on trouve une plaine ondulée et couverte de végétation qui a une demi lieue de tour : c'était là que s'était fait cet établissement. C'est une contrée très solitaire, avec beaucoup de collines agréables et fertiles, et quelques grottes creusées dans le roc, au milieu de petites places sablonneuses. Le pays est sauvage, sans être stérile ; il y a ça et là beaucoup d'arbres à forme pyramidale, dont le tronc est lisse et dont les branches ombragent un large espace.

Lorsque saint Jean conduisit là la sainte Vierge, pour laquelle il avait fait construire une maison d'avance, quelques familles chrétiennes et plusieurs saintes femmes résidaient déjà dans cette contrée ; elles demeuraient, les unes sous des tentes, les autres dans les grottes qu'on avait rendues habitables à l'aide de quelques charpentes et de quelques boiseries. Elles y étaient venues avant que la persécution n'eût éclaté dans toute sa violence. Comme elles tiraient parti des grottes qui se trouvaient là et des facilités que présentait la nature des lieux, leurs demeures étaient de vrais ermitages, séparés souvent d'un quart de lieue les uns des autres ; et cette espèce de

colonie présentait l'aspect d'un village dont les maisons seraient dispersées à de grands intervalles. La maison de Marie était la seule qui fût en pierre. A quelque distance, derrière cette maison, le terrain s'élevait et aboutissait, à travers des rochers, au point culminant de la montagne, du haut de laquelle, par delà les collines et les arbres, on voyait la ville d'Éphèse et la mer avec ses nombreuses îles. Et lieu était plus voisin de la mer qu'Éphèse elle-même, qui en était à une certaine distance. La contrée était solitaire et peu fréquentée. Il y avait dans le voisinage un château où demeurait un personnage qui était, si je ne me trompe, un roi dépossédé. Saint Jean je visitait souvent, et il le convertit. Cet endroit devint, plus tard un évêché. Entre cette résidence de la sainte Vierge et Éphèse, serpentait une rivière qui faisait des détours innombrables.

II - La maison de Marie à Ephèse.

La maison de Marie était carrée ; la partie postérieurs se terminait en rond ou en angle ; les fenêtres étaient pratiquées à une grande hauteur ; le toit était plat. Elle était séparée en deux parties par le foyer, qui était placé au milieu. On allumait le feu en face de la porte, dans l'excavation d'un mur, terminé des deux côtés par des espèces de degrés qui s'élevaient jusqu'au toit de la maison. Dans le centre de ce mur, courait, à partir de l'âtre jusqu'au haut, une excavation semblable à un demi tuyau de cheminée, où la fumée montait et s'échappait ensuite par une ouverture pratiquée dans le toit. Au-dessus de cette ouverture, je vis un tuyau de cuivre oblique qui dépassait le toit.

Cette partie antérieure de la maison était séparée de la partie qui était derrière l'Atre par des cloisons légères en clayonnage. Dans cette partie, dont les murs étaient assez grossièrement construits et un peu noircis par la fumée, je vis des deux côtés de petites cellules formées par des cloisons en branches entrelacées. (quand on voulait en faire une grande salle, on défaisait ces cloisons qui étaient peu élevées, et on les mettait de côté. C'était dans les cellules en question que couchaient la servante de Marie et d'autres femmes qui lui rendaient visite.

A droite et à gauche du foyer, de petites portes conduisaient à la partie postérieure de la maison, qui était peu éclairée, terminée circulairement ou en angle, du resta très proprement et très agréablement disposée. Tous les murs étaient revêtus de boiseries, et le haut formait une voûte. Les poutres qui la surmontaient, liées entre elles par d'autres solives et recouvertes de feuillage, avaient une apparence simple et décente.

L'extrémité de cette pièce, séparée de reste par un rideau, formait la chambre à coucher de Marie. Au centre du mur se trouvait, dans une niche, comme un tabernacle qu'on faisait tourner sur lui-même au moyen d'un cordon, selon qu'on voulait l'ouvrir

ou le fermer. Il y avait une croix longue à peu près comme le bras, de la forme d'un Y, ainsi que j'ai toujours vu la croix de Notre seigneur Jésus-Christ. Elle n'avait pas d'ornements particuliers, et était à peine entaillée, comme les croix que viennent aujourd'hui de la Terre Sainte. Je crois que saint Jean et Marie l'avaient arrangée eux-mêmes. Elle était faite de différentes espèces de bois. Il me fut dit que le tronc, de couleur blanchâtre, était en cyprès ; l'un des bras, de couleur brune, en cèdre ; l'autre bras, tirant sur le jaune, en palmier ; enfin, l'extrémité, avec la tablette, en bois d'olivier jaune et poli. La croix était plantée dans un support en terre ou en pierre, comme la croix de Jésus dans le rocher du Calvaire. A ses pieds se trouvait un écriteau en parchemin où était écrit quelque chose : c'étaient, je crois, des paroles de Notre-Seigneur. Sur la croix elle-même, était l'image du Sauveur, tracée simplement par des lignes de couleur foncée, afin qu'on put bien la distinguer. J'eus aussi connaissance des méditations de Marie sur les différentes espèces de bois dont elle était faite. Malheureusement, j'ai oublié ces belles explications. Je ne sais pas non plus maintenant si la croix du Christ était réellement faite de ces diverses espèces de bois ; ou si cette croix de Marie avait été ainsi faite pour fournir un aliment à la méditation. Elle était placée entre deux vases pleins de fleurs naturelles.

Je vis aussi un linge posé près de la croix, et j'eus le sentiment que c'était celui avec lequel la sainte Vierge, après la descente de croix, avait essuyé le sang qui couvrait le corps sacré du Sauveur. J'eus cette impression, parce qu'à la vue de ce linge cet acte de saint amour maternel fut présenté devant mes yeux. Je sentis, en même temps, : que c'était comme le linge avec lequel les prêtres purifient le calice quand ils ont bu le sang du Rédempteur dans le saint sacrifice ; Marie, essuyant les blessures de son Fils, me parut faire quelque chose de semblable ; et, du reste, dans cette circonstance, elle avait pris et plié de la même manière le linge dont elle se servait. J'eus la même impression en voyant ce linge près de la croix.

A droite de cet oratoire, était la cellule où reposait la sainte Vierge, et, vis-à-vis de celle-ci, à gauche de l'oratoire, un autre petit réduit où étaient disposés ses vêtements et ses effets. De l'une à l'autre de ces cellules, était tendu un rideau qui cachait l'oratoire placé entre elles. C'était devant ce rideau que Marie avait coutume de s'asseoir quand elle lisait ou travaillait.

La cellule de la sainte Vierge s'appuyait par derrière à un mur recouvert d'un tapis ; les cloisons latérales étaient en clayonnage léger, qui ressemblait à un ouvrage de marqueterie. Au milieu de la cloison antérieure, qui était couverte d'une tapisserie, se trouvait une porte légère, à deux battants, qui s'ouvrait à l'intérieur. Le plafond de cette cellule était aussi en clayonnage, qui formait comme une voûte au centre de laquelle était suspendue une lampe à plusieurs branches. La couche de Marie était une espèce de coffre creux, haut d'un pied et demi, de la largeur et de la longueur d'un lit

ordinaire de petite dimension. Les côtés étaient recouverts de tapis qui descendaient jusqu'au sol et qui étaient bordés de franges et de houppes. Un coussin rond servait d'oreiller, et un tapis brun à carreaux de couverture. La petite maison était voisine d'un bois et entourée d'arbres à forme pyramidale. C'était un lieu solitaire et tranquille, Les habitations des autres familles se trouvaient à quelque distance. Elles étaient dispersées ça et là et formaient comme un village.

III - Manière de vivre de Marie. Saint Jean lui donne la sainte Eucharistie. Chemin de la Croix.

La sainte Vierge habitait seule avec une personne plus jeune, qui la servait et qui allait chercher le peu d'aliments qui leur étaient nécessaires. Elles vivaient dans le silence et dans une paix profonde. Il ne se trouvait pas d'hommes dans la maison. Souvent, un disciple en voyage venait les visiter.

Je vis fréquemment entrer et sortir un homme que j'ai toujours cru être saint Jean ; mais ni à Jérusalem ni ici il n'était longtemps de suite dans le voisinage. Il allait et venait. Il était vêtu autrement que du vivant de Jésus. Il portait une robe à longs plis, d'une étoffe légère d'un blanc grisâtre. Il était très svelte et très leste, avait une belle figure allongée et maigre ; sa tête était nue, et sa longue chevelure blonde partagée derrière les oreilles. Par comparaison avec les autres apôtres, il avait quelque chose d'un peu féminin et de virginal.

Je vis Marie, dans les derniers temps de sa vie, toujours plus silencieuse et plus recueillie ; elle ne prenait presque plus de nourriture. Il semblait que son corps seul fût encore sur la terre, et que son esprit fût habituellement ailleurs. Dans les semaines qui précédèrent sa fin, je la vis faible et vieillie ; sa servante la soutenait et la conduisait dans la maison.

Je vis Jean entrer une fois chez elle ; lui aussi paraissait très vieilli. Il était maigre et élancé. En entrant, il avait relevé dans sa ceinture sa longue robe blanche à grands plis. Il défit cette ceinture et en mit une Autre qu'il avait sous son vêtement, et sur laquelle étaient tracées des lettres. Il avait une étole autour du cou et une espèce de manipule au bras. La sainte Vierge, appuyée sur le bras de sa servante et enveloppée dans un vêtement blanc, sortit de sa chambre à coucher. Son visage était blanc comme la neige, et pour ainsi dire diaphane. Elle paraissait comme soulevée de terre par un ardent désir. Depuis l'ascension de Jésus, tout son être exprimait un désir toujours croissant et qui la consumait de plus en plus. Jean et elle se retirèrent dans l'oratoire. Elle tira un cordon ou une courroie ; le tabernacle, qui était dans le mur, tourna sur lui-même, et la croix qui s'y trouvait se montra. Quand ils eurent prié à genoux devant

elle pendant un certain temps, Jean se leva, tira de son sein une boîte de métal qu'il ouvrit par le côté, y prit une enveloppe de laine fine, sans teinture, et dans cette-ci un linge blanc plié d'où il tira le Saint Sacrement en forme de particule blanche carrée. Il prononça ensuite quelques paroles d'un ton grave et solennel, et donna l'Eucharistie à la sainte Vierge. Il ne lui présenta pas de calice.

A quelque distance derrière la maison, sur le chemin qui menait au sommet de la montagne, la sainte Vierge avait disposé une espèce de chemin de la Croix. Quand elle habitait Jérusalem, elle n'avait jamais cessé, depuis la mort de son Fils, de suivre sa voie douloureuse, et d'arroser de ses larmes les lieux où il avait souffert. Elle en avait mesuré pas à pas tous les intervalles, et son amour ne pouvait se passer de la contemplation incessante de ce chemin de douleur.

Peu de temps après son arrivée ici, je la vis journellement se livrer à ces méditations sur la Passion, en suivant le chemin qui conduisait au haut de la montagne. Au commencement elle y allait seule, et elle mesurait, d'après le nombre des pas qu'elle avait si souvent comptés, la distance entre les diverses places où avait eu lieu quelque incident de la Passion du Sauveur. A chacune de ces places elle érigea une pierre ; ou, s'il s'y trouvait un arbre, elle y faisait une marque. Le chemin conduisait dans un bois, où un monticule représentait le Calvaire ; et une petite grotte dans un autre monticule, le Saint Sépulcre.

Quand elle eut divisé en douze stations ce chemin de la Croix, elle le suivit avec sa servante, plongée dans une contemplation silencieuse. Elles s'asseyaient à chacun des endroits qui rappelaient un épisode de la Passion, en méditaient dans leur cœur la signification mystérieuse, et remerciaient le Seigneur de son amour, en versant des larmes de compassion. Plus tard, elle arrangea mieux les stations. Je la vis écrire, avec un poinçon, sur chacune des pierres, l'indication du lieu qu'elle représentait, le nombre des pas et d'autres choses semblables. Je la vis aussi nettoyer la grotte du Saint Sépulcre, et la disposer de manière à ce qu'on pût y prier commodément.

Je ne vis pas à ces stations d'image, ni même de croix à demeure fixe. C'étaient de simples pierres commémoratives, avec des inscriptions. Mais avec le temps tout cela fut de mieux en mieux ordonné et arrangé ; même après la mort de la sainte Vierge, je vis ce chemin de la Croix fréquenté par des chrétiens qui s'y prosternaient et baisaient la terre.

IV - Voyage de Marie Éphèse à Jérusalem.

- Sa maladie dans cette dernière ville.

- Bruit de sa mort et origine du tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

Après la troisième année de son séjour ici, Marie eut un grand désir d'aller à Jérusalem. Jean et Pierre l'y conduisirent : je crois que plusieurs apôtres s'y trouvaient rassemblés. J'y vis saint Thomas ; je crois qu'il y eut un concile, que Marie y assista, et qu'ils prirent ses avis'.

A leur arrivée, je les vis le soir, à la lueur du crépuscule, visiter, avant d'entrer dans la ville, le mont des Oliviers, le Calvaire, le Saint Sépulcre et tous les saints lieux qui sont autour de Jérusalem. La Mère de Dieu était si affligée et si émue qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Jean et Pierre la conduisaient en la soutenant sous les bras.

Elle quitta une autre fois Éphèse, un an et demi avant sa mort. Alors aussi je la vis visiter les saints lieux pendant la nuit, en compagnie des apôtres. Elle était accablée d'une tristesse indicible et disait sans cesse en soupirant : " O mon Fils ! mon Fils " ! Quand elle arriva à la porte de derrière de ce palais où elle avait vu Jésus tomber sous le poids de la croix, l'impression de ce souvenir douloureux la fit tomber elle-même sans connaissance, et ses compagnons crurent qu'elle allait expirer. On la porta au Cénacle, où elle habitait dans les bâtiments antérieurs. Pendant plusieurs jours, elle resta si faible et si malade et elle eut de si fréquents évanouissements, qu'on s'attendait à chaque instant à la voir mourir, et qu'on pensa à lui préparer un tombeau. Elle-même choisit pour cela une grotte de la montagne des Oliviers, et les apôtres y firent préparer un beau sépulcre par un ouvrier chrétien '.

Cependant on avait dit plusieurs fois qu'elle était morte. Le bruit de sa mort et de sa sépulture à Jérusalem se répandit alors en d'autres lieux. Mais, quand le tombeau fut achevé, elle guérit et se trouva assez forte pour revenir à sa demeure d'Ephèse, où elle mourut réellement au bout d'un an et demi.

Comme elle avait déjà dit antérieurement que Marie était allée deux fois d'Éphèse à Jérusalem, il est possible qu'elle ait fait une confusion entre le premier et le second voyage, quant à ce qui touche le concile.

Nous nous souvenons de lui avoir entendu dire une autre fois que saint André travailla aussi à ce tombeau.

On honora toujours le tombeau préparé pour elle sur la montagne des Oliviers ; on y

bâtit plus tard une église, et Jean Damascène (c'est le nom que j'ai entendu en esprit, mais je ne sais qui est ce personnage) écrivit, d'après des traditions orales, qu'elle était morte et qu'elle avait été ensevelie à Jérusalem.

Dieu a laissé tout ce qui concerne sa mort, son tombeau, son assomption dans le ciel, devenir seulement l'objet d'une tradition incertaine, afin de ne pas donner entrée dans le christianisme au sentiment païen encore si puissant à cette époque ; car on se serait facilement laissé aller à adorer Marie comme une déesse.

V - Ephèse. Parents et amies de la sainte Famille vivant dans la colonie chrétienne.

Parmi les saintes femmes qui vivaient dans la colonie chrétienne voisine d'Ephèse, et qui étaient souvent près de Marie, se trouvait une nièce de la prophétesse Anne. Avant le baptême de Jésus, je l'avais vue une fois aller à Nazareth avec Séraphia (Véronique). Cette femme était alliée à la sainte Famille par Anne, qui était parente de la mère de Marie et plus proche encore d'Élisabeth, fille de la soeur de celle-ci.

Une autre femme, parmi celles qui vivaient autour de Marie, et que j'avais vue aussi aller à Nazareth avant le baptême de Jésus, était une nièce d'Elisabeth, qui s'appelait Mara. Voici comment elle était parente de la sainte Famille. Ismeria, mère de sainte Anne, avait une soeur appelée Emerentia, laquelle avait eu trois filles : Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste ; Enoué, qui était chez sainte Anne lors de la naissance de la sainte Vierge, et Rhode, mère de cette Mara dont il est question ici.

Rhode s'était mariée loin du pays de sa famille. Elle demeura d'abord dans les environs de Sichem, puis à Nazareth et à Kessuloth, près du mont Thabor. Outre Mara, elle avait deux autres filles, dont l'une avait pour enfants des disciples de Jésus. Un des deux fils de Rhode fut le premier mari de Maroni, qui, restée veuve et sans enfants, épousa Eliud, neveu de la mère de sainte Anne, et s'établit à Naim, où elle devint veuve pour la seconde fois. Elle avait eu de cet Eliud un fils que le Sauveur ressuscita. Il devint disciple de Jésus et fut baptisé sous le nom de Martial.

Mara, fille de Rhode, qui fut présente à la mort de Marie, s'était mariée dans le voisinage de Bethléhem. Nathanael, le fiancé de Cana, était, à ce que je crois, un fils de cette Mara, et il reçut au baptême le nom d'Amator. Elle avait encore d'autres fils : tous furent disciples de Jésus.

VI - La Sainte Vierge visite pour la dernière fois le chemin de la Croix érigé par elle.

(Le 7 août 1824.) Hier et cette nuit, j'ai été très occupée de la Mère de Dieu à Éphèse. J'ai fait le chemin de la Croix avec elle et cinq autres femmes. Il y avait là la nièce de la prophétesse Anne et la veuve Mara, nièce d'Elisabeth. La sainte Vierge allait en avant des autres ; elle était vieillie et faible ; elle était très blanche et comme transparente. Son aspect était singulièrement touchant. Il me semblait qu'elle faisait ce chemin pour la dernière fois. Pendant qu'elle était là, je crus voir Pierre, Jean et Thaddée dans sa maison.

Je vis la sainte Vierge très affaiblie par l'âge ; il n'y avait pourtant en elle d'autre signe de la vieillesse que l'expression du désir qui la consumait et qui la poussait en quelque sorte à sa transfiguration. Elle avait une gravité ineffable. Je ne l'ai jamais vue rire, mais seulement sourire avec une expression touchante. Plus elle avançait en âge, plus son visage paraissait blanc et diaphane. Elle était maigre, mais je ne lui vis pas de rides ni aucune marque de décrépitude : elle était devenue comme un pur esprit.

VII - La sainte Vierge sur son lit de mort. Adieux des femmes.

(Le 9 août 1821.) J'allai dans la maison de Marie, à environ deux lieues d'Ephèse. Je la vis dans sa cellule, qui était toute tendue de blanc, étendue sur une couche basse et étroite ; sa tête reposait sur un coussin rond. Elle était faible, pâle et comme consumée par un ardent désir. Sa tête et toute sa personne étaient enveloppées dans un long drap ; une couverture de laine brune était posée par-dessus.

Je vis cinq femmes entrer dans sa cellule et en ressortir l'une après l'autre, comme si elles lui avaient fait leurs adieux. Celles qui sortaient faisaient des gestes touchants qui exprimaient leur douleur. Je remarquai parmi elles la nièce de la prophétesse Anne et Mara, nièce d'Élisabeth, que j'avais vues au chemin de la Croix.

Je vis ensuite six apôtres assemblés là : c'étaient Pierre, André, Jean, Thaddée, Barthélémy et Mathias. Il y avait aussi Nicanor, un des sept diacres, qui était très actif et très serviable. Je vis les apôtres à droite, dans la partie antérieure de la maison ils y avaient disposé un oratoire et ils étaient en prière.

VIII - Arrivée de deux autres apôtres. L'autel. Boite en forme de croix pour les objets consacrés.

(Le 10 août 1821.) Le temps de l'année où l'Église célèbre l'assomption de la sainte Vierge est bien celui où elle a eu lieu réellement ; seulement l'anniversaire ne tombe pas le même jour tous les ans. Je vis aujourd'hui arriver deux autres apôtres avec leurs

vêtements relevés comme des voyageurs : c'étaient Jacques le Mineur et Matthieu, son demi frère, car Alphée, étant devenu veuf, avait épousé Marie, fille de Cléophas. Il avait eu Matthieu d'un premier mariage.

Je vis hier soir et ce matin les apôtres rassemblés et célébrant le service divin dans la partie antérieure de la maison, où ils avaient, dans ce but, enlevé ou disposé autrement les cloisons mobiles qui formaient des cellules. Une table, avec une couverture rouge et une autre blanche par-dessus, servait d'autel. Chaque fois qu'on en faisait usage pour une cérémonie sacrée, on la plaçait contre le mur, à droite du foyer dont on se servait encore chaque jour, et on la retirait ensuite. Devant l'autel était un tréteau couvert, au-dessus duquel était étalé un rouleau écrit. Sur l'autel était placé un vase en forme de croix, fait d'une matière brillante comme la nacre de perle ; il avait à peine un palme en longueur et en largeur, et contenait cinq boîtes fermées avec des couvercles d'argent. Dans celle du milieu se trouvait le Saint Sacrement ; dans les autres, du chrême, de l'huile, du sel et des brins de fil, ou peut-être de la laine avec d'autres objets bénits. Elles étaient si bien fermées que rien ne pouvait couler au dehors.

Les apôtres, dans leurs voyages, portaient cette croix pendue sur la poitrine sous leur vêtement. Ils avaient en cela quelque chose de plus que le grand prêtre des Juifs quand il portait sur sa poitrine l'objet sacré de l'ancienne alliance.

Je ne me souviens pas bien s'ils avaient des reliques dans une de ces boîtes ou ailleurs ; je sais seulement qu'en offrant le sacrifice de la nouvelle alliance, ils avaient toujours près d'eux des ossements de prophètes, et, plus tard, de martyrs ; de même que les patriarches, lorsqu'ils sacrifiaient, plaçaient toujours sur l'autel des ossements d'Adam ou de ceux de leurs ancêtres qui avaient été dépositaires de la promesse. Jésus-Christ, dans la dernière cène, leur avait commandé de faire ainsi. Pierre, en habits sacerdotaux, était debout devant l'autel, les autres étaient rangés derrière lui. Les femmes se tenaient au fond de la salle.

IX - Arrivée de Simon. Pierre donne la sainte communion à la sainte Vierge.

- Etat de Jérusalem à cette époque.

(Le 11 août 1821.) Je vis aujourd'hui arriver un autre apôtre : c'était Simon. Il manquait encore Jacques le Majeur, Philippe et Thomas. Je vis aussi plusieurs disciples, parmi lesquels je me rappelle seulement Jean Marc, et ce fils ou petit-fils du vieux Siméon, qui était chargé de l'inspection des victimes au temple, et qui immola le dernier agneau pascal pour Jésus. Ils étaient bien une dizaine.

Il y eut de nouveau service divin à l'autel, et je vis quelques-uns des nouveaux arrivés avec leurs habits relevés, ce qui me fit croire qu'ils voulaient repartir tout de suite. Devant le lit de la sainte Vierge était un petit escabeau triangulaire, comme celui sur lequel avaient été déposés les présents des trois rois dans la grotte de la Crèche. Il y avait dessus une tasse avec une petite cuiller brune transparente. Je ne vis aujourd'hui qu'une femme dans la chambre de Marie.

Je vis Pierre, après le service divin, lui donner de nouveau la sainte communion. Il apporta le Saint Sacrement dans cette pyxide en forme de croix dont j'ai déjà parlé. Les apôtres étaient rangés sur deux lignes, depuis l'autel jusqu'à sa couche, et ils s'inclinèrent profondément quand Pierre passa devant eux avec le Saint Sacrement. Les cloisons qui entouraient la sainte Vierge, était ouvertes de tous les côtés.

Quand j'eus vu cela près d'Ephèse, j'eus le désir de voir ce qui se passait à Jérusalem pendant ce temps ; mais la longueur du voyage qu'il fallait faire pour cela m'effrayait. Alors la sainte vierge et martyre Suzanne, dont c'est aujourd'hui la fête, dont j'ai là une relique, et qui a été près de moi toute la nuit, vint à moi et m'encouragea en me disant qu'elle m'accompagnerait. Je traversais la terre et la mer, et nous fûmes bientôt à Jérusalem. Elle était tout autrement que moi ; elle était extrêmement légère, et, quand je voulais la toucher, je ne le pouvais pas. Quand j'assistais à une scène dans un lieu déterminé, comme, par exemple, à Jérusalem, elle disparaissait ; mais, chaque fois que je passais d'un tableau à un autre, elle m'accompagnait et me consolait.

Je me trouvai sur la montagne des Oliviers, et je vis tout dévasté et changé par comparaison avec l'état antérieur. Je pus pourtant reconnaître chaque place. La maison voisine du jardin de Gethsémani, où les disciples s'arrêtaient, avait été démolie. Il y avait là des fossés et des murs qui en rendaient l'accès impossible. Je me rendis ensuite au tombeau du Sauveur ; il était comblé et muré. Au-dessus, sur le haut du rocher, on avait commencé à bâtir un édifice qui ressemblait à un petit temple. Il n'y avait encore que les murs. Comme je regardais avec tristesse les dévastations qui avaient été faites, mon fiancé céleste m'apparut sous la même figure qu'il s'était montré en ce lieu à Madeleine, et me consola.

Je trouvai aussi le Calvaire dévasté et bâti. Le petit monticule sur lequel la croix avait été érigée avait été remué et fouillé. Il y avait aussi tout autour des fossés et des murs, en sorte qu'on ne pouvait pas l'aborder. J'y arrivai pourtant et j'y priai. Alors le Sauveur s'approcha encore pour me consoler et m'encourager. Lors de ces apparitions du Seigneur, je ne vis pas sainte Suzanne près de moi.

Je passai ensuite à un tableau des guérisons miraculeuses de Jésus dans les environs

de Jérusalem, et je revis plusieurs de ces guérisons. Comme je réfléchissais sur la grâce des guérisons par le nom de Jésus, qui est plus particulièrement accordée aux prêtres, et comme je pensais à la manifestation de cette grâce à notre époque, dans la personne du prince de Hohenlohe, je vis ça prêtre faisant usage de ce don. Je vis plusieurs malades guéris par ses prières, entre autres, des hommes qui cachaient sous de sales haillons des ulcères infectés. Je ne sais pas si c'étaient réellement des ulcères ou bien des symboles de vieux péchés restés sur la conscience. Même dans mon voisinage, je vis d'autres prêtres qui possédaient au même degré ce pouvoir de guérir, mais chez lesquels le respect humain, la dissipation, la préoccupation des affaires mondaines et le manque d'énergie l'empêchaient de se produire. J'en vis spécialement un qui secourait quelques personnes dont je voyais le cœur rongé par d'affreuses bêtes ; mais, par suite de sa dissipation, il négligeait d'en secourir d'autres, qui étaient couchées ça et là, en proie à des maladies corporelles. Il avait en lui-même divers obstacles qui l'en empêchaient.

X - Service divin des apôtres. Marie reçoit la sainte communion.

- Détails personnels.

- Le chemin de la Croix de Marie.

(Le 12 août 1821.) il n'y a guère en tout que douze hommes rassemblés dans la maison de Marie. Aujourd'hui, je vis faire le service divin dans son petit oratoire ; on y célébra la messe. Sa petite chambre était ouverte de tous les côtés. Une femme était agenouillée près du lit de Marie, qui, de temps en temps, se mettait sur son séant. Je la vis ainsi d'autres fois dans la journée. La femme qui était près d'elle lui donnait alors, avec une cuiller, d'une potion qui était dans la tasse. Marie avait sur sa couche une croix, longue comme la moitié du bras. Le tronc était un peu plus large que le bras. Elle était comme incrustée de différents bois ; le corps du Christ était blanc. La sainte Vierge reçut le Saint Sacrement. Elle a vécu quatorze ans et deux mois depuis l'ascension du Sauveur.

Ce soir, la narratrice, pendant son sommeil, chanta à demi voix, d'une manière singulièrement touchante, des cantiques de la Mère de Dieu. Quand elle se réveilla, comme l'écrivain lui demandait ce qu'elle avait chanté, elle répondit, étant encore à moitié endormie : " Je suis allée avec la procession, avec cette femme... Maintenant, elle est partie ". Le jour suivant, elle dit à propos de ce chant : " Je suivis deux des amies de Marie sur le chemin de la Croix, derrière sa maison. Elles vont là tous les jours, matin et soir, et je me glisse tout doucement derrière elles. Hier, cela m'anima, et je commençai à chanter ; alors tout disparut.

Le chemin de la Croix de Marie avait douze stations. Elle avait mesuré en pas les

intervalles qui les séparaient' et Jean y avait fait placer des pierres commémoratives. Il n'y avait d'abord que des pierres brutes ; plus tard, tout fut plus orné. Maintenant c'étaient des pierres blanches' polies, peu élevées, à plusieurs arêtes (huit, si je ne me trompe), qui se réunissaient au sommet, aboutissant à une petite surface plane, où se trouvait une cavité. Chacune d'elles reposait sur un dé de même matière, entourée de gazon et de fleurs qui empêchaient d'en voir l'épaisseur. Sur les pierres et leurs supports étaient inscrites des lettres hébraïques.

Ces stations étaient toutes dans des excavations comme dans de petits bassins ronds creusés autour. Il y avait au fond un sentier assez large pour une ou deux personnes ; il circulait autour de la pierre, et permettait d'en lire les inscriptions. A l'un des côtés de ces pierres étaient fixées des nattes avec lesquelles on les recouvrait quand on n'y priait pas.

Les douze pierres qui marquaient les stations étaient toutes de même grandeur ; toutes avaient leurs inscriptions hébraïques, mais les lieux où elles étaient placées étaient différents : la station du mont des Oliviers se trouvait dans une petite vallée, près d'une grotte dans laquelle plusieurs personnes pouvaient se tenir à genoux ; la station du Calvaire, seule, n'était pas dans un enfoncement, mais sur une éminence. Pour la station du Saint Sépulcre, elle était au delà de cette éminence, de l'autre côté de laquelle on trouvait la pierre commémorative dans un enfoncement, puis, plus bas encore, une grotte creusée dans le roc où était le tombeau lui-même. Ce fut dans ce tombeau que la sainte Vierge fut ensevelie. Je crois que ce tombeau doit encore subsister sous la terre, et qu'il reparaitra quelque jour.

Je vis que les apôtres, les saintes femmes et d'autres chrétiens, quand ils venaient à ces stations et qu'ils y priaient agenouillés ou la face contre terre, tiraient de dessous leurs vêtements une croix longue à peu près d'un pied, et la plaçaient dans l'excavation qui était au-dessus de la pierre de la station ; elle s'y tenait debout au moyen d'un appui mobile placé derrière.

XI - Jacques le Majeur arrive avec Philippe et trois disciples.
- Comment les apôtres furent convoqués pour assister à la mort de la sainte Vierge.
- Leurs voyages et leurs missions.

(Le 13 août 1821.) Je vis aujourd'hui faire le service divin comme les autres jours. Je vis la sainte Vierge se mettre sur son séant plusieurs fois dans la journée et prendre quelque chose avec la petite cuiller. Le soir, vers sept heures, la soeur dit pendant son sommeil : Jacques le Majeur est arrivé d'Espagne en passant par Rome avec trois

compagnons, Timon, Eréménzéar et encore un autre. Plus tard, Philippe vint d'Egypte avec un compagnon.

Les apôtres et les disciples arrivaient la plupart du temps très fatigués. Ils avaient à la main de longs bâtons recourbes qui indiquaient leur dignité. Leurs longs manteaux blancs étaient relevés sur la tête, où ils formaient comme des capuchons. Ils avaient là-dessous de longues tuniques sacerdotales de laine blanche ; elles étaient ouvertes de haut en bas, mais attachées avec des petites courroies fendues et passées dans de petits bourrelets qui servaient de boutons. En voyage, ils relevaient leurs vêtements dans leur ceinture. Quelques-uns portaient une bourse pendue au côté.

Les arrivants embrassaient tendrement ceux qui les avaient précédés. J'en vis plusieurs pleurer à la fois de joie et de douleur en revoyant leurs amis dans une circonstance si triste. Ils déposaient alors leur bâton, leur manteau, leur ceinture et leur bourse, puis ils laissaient retomber jusqu'à leurs pieds leur robe blanche ; ils mettaient ensuite une large ceinture sur laquelle était une inscription et qu'ils portaient avec eux. On leur lavait les pieds ; ils s'approchaient de la couche de Marie et la saluaient respectueusement. Elle pouvait à peine leur adresser quelques paroles. Je ne les vis prendre d'autres aliments que du pain ; ils buvaient dans de petits flacons qu'ils portaient sur eux.

Quelque temps avant la mort de la sainte Vierge, lorsqu'elle fut avertie intérieurement que sa réunion avec son Dieu, son Fils, son Rédempteur, était proche, elle pria pour l'accomplissement de la promesse que Jésus lui avait faite dans la maison de Lazare, à Béthanie, la veille de l'Ascension. Il me fut montré en esprit comment Jésus, auquel elle demandait de ne pas la laisser longtemps dans cette vallée de larmes après l'Ascension, lui dit en termes généraux quelles oeuvres spirituelles elle devait accomplir pendant le temps qu'elle devait encore rester sur la terre. Il lui fit connaître aussi qu'à sa prière, les apôtres et plusieurs disciples se réuniraient près d'elle pour assister à sa mort ; il lui indiqua ce qu'elle devait leur dire et comment elle devait leur donner sa bénédiction. Je vis aussi qu'il dit à l'inconsolable Madeleine de se cacher dans le désert, et à sa soeur Marthe d'établir une communauté de femmes ; il ajouta qu'il serait toujours avec elles.

Quand la sainte Vierge eut prié pour faire venir les apôtres près d'elle, je vis la convocation leur arriver dans diverses parties du monde. Je ne me souviens plus que de ce qui suit.

Les apôtres avaient de petites églises dans divers lieux où ils avaient enseigné. Quoique plusieurs d'entre elles ne fussent pas encore construites en pierre, mais faites seulement de branches tressées et enduites de limon, toutes celles que je vis avaient à

leur partie postérieure la même forme arrondie ou angulaire que la maison de Marie près d'Éphèse. Il y avait des autels, et on y célébrait le saint sacrifice de la messe.

Je les vis tous, si éloignés qu'ils fussent, avertis par des apparitions de se rendre auprès de la sainte Vierge. En général, les voyages si longs des apôtres ne se faisaient pas sans une miraculeuse assistance du Seigneur. Je crois que souvent, sans qu'eux-mêmes en eussent bien la conscience, ils voyageaient à l'aide d'un secours surnaturel, car je les vis plus d'une fois passer à travers des foules pressées sans que personne parût les voir. Je les vis opérer chez divers peuples païens et sauvages des miracles d'une tout autre espèce que ceux de leurs miracles que nous connaissons par l'Écriture sainte. Ils les opéraient partout suivant les besoins des hommes. Je vis que tous, dans leurs voyages, portaient avec eux des ossements des prophètes ou des martyrs mis à mort dans les premières persécutions, et qu'ils les avaient auprès d'eux lorsqu'ils priaient ou célébraient le saint sacrifice.

Lorsque le Seigneur convoqua les apôtres à Ephèse, Pierre et Mathias aussi, à ce que je crois, se trouvaient dans les environs d'Antioche. André, venant de Jérusalem où il avait eu à souffrir la persécution, ne se trouvait pas à une grande distance d'eux. Je vis Pierre et André s'arrêter la nuit, ou passer dans différents endroits qui n'étaient pas très éloignés les uns des autres. Ils n'étaient pas dans des villes, mais dans des auberges publiques, comme on en trouve au bord des routes dans les pays chauds. Pierre était couché contre un mur. Je vis un jeune homme resplendissant s'approcher de lui et l'éveiller en le prenant par la main ; il lui dit qu'il devait se rendre en toute hâte près de Marie, et qu'il trouverait en route son frère André. Je vis Pierre, qui était déjà affaibli par l'âge et les fatigues de l'apostolat, se mettre sur son séant et s'appuyer avec les mains sur ses genoux pendant qu'il écoutait l'ange. Quand le messager céleste eut disparu, il se leva, se ceignit, mit un manteau, prit son bâton et partit. Il rencontra bientôt André, qui avait vu une apparition semblable. Plus loin, ils se réunirent à Thaddée, auquel la même chose avait été dite. C'est ainsi qu'ils se rendirent chez Marie, où ils trouvèrent Jean.

Jacques le Majeur, qui avait une figure pâle et allongée et les cheveux noirs. était venu d'Espagne à Jérusalem avec plusieurs disciples. Il s'arrêta quelque temps à Saron, près de Joppé, et ce fut là qu'il fut appelé à se rendre à Éphèse. Après la mort de Marie, il revint à Jérusalem avec ses compagnons, et il y souffrit le martyre. Son accusateur se convertit fut baptisé par lui et décapité avec lui. Jude, Thaddée et Simon étaient en Perse où ils reçurent leur convocation.

Thomas avait une taille ramassée et les cheveux d'un brun cuivré. Il était le plus éloigné de tous, et n'arriva qu'après la mort de Marie. J'ai vu comment l'ange chargé de l'avertir vint à lui. Il n'était pas dans une ville, mais dans une cabane de roseaux, et

il pria lorsque l'ange lui ordonna de partir pour Éphèse. Je l'ai vu sur la mer dans une petite barque avec un serviteur d'une grande simplicité ; il traversa ensuite le continent, mais, je crois, sans entrer dans aucune ville. Il vint encore un disciple avec lui. Il était dans l'Inde lorsqu'il reçut l'avertissement ; mais, avant de le recevoir, il avait formé le dessein d'aller plus au nord, jusqu'en Tartarie, et il ne put se résoudre à abandonner ce projet : il voulait toujours trop faire, et il arrivait souvent trop tard. Il alla vers le nord, en touchant presque la Chine, et arriva jusque dans les possessions actuelles de la Russie. Il reçut là un nouvel avertissement, et se dirigea en toute hâte vers Éphèse. Le serviteur qu'il avait avec lui était un barbare qu'il avait baptisé. Cet homme est devenu quelque chose plus tard, mais j'ai oublié ce qui le concernait. Thomas ne revint pas en Tartarie après la mort de Marie ; il fut percé d'un coup de lance dans l'Inde. J'ai vu que, dans ce pays, il érigea une pierre sur laquelle il avait prié et à la marque de ses genoux s'était imprimée, et qu'il dit que lorsque la mer viendrait jusqu'à cette pierre, un autre personnage prêcherait Jésus-Christ dans ces contrées.

Jean s'était trouvé à Jéricho peu de temps auparavant. Il allait souvent dans la Terre Sainte. Il résidait ordinairement à Éphèse et dans les environs. C'était là qu'il avait reçu sa convocation.

Barthélémy était en Asie, à l'orient de la mer Rouge. C'était un bel homme, très intelligent. Il avait le teint blanc, le front élevé, de grands yeux, des cheveux noirs frisés, une barbe noire, courte et crépue. Il avait converti récemment un roi et sa famille. Je vis tout cela, et je le raconterai en son temps. Quand il fut de retour dans ce pays, le frère de ce roi le fit mourir.

J'ai oublié où Jacques le Mineur reçut l'avertissement. Il était très beau et ressemblait beaucoup au Sauveur. Aussi était-il appelé particulièrement le frère du Seigneur. même par ses propres frères.

En ce qui touche Matthieu, je vis de nouveau aujourd'hui qu'Alphée l'avait eu d'un premier mariage et l'avait amené avec lui quand il épousa en secondes noces Marie, fille de Cléophas. J'ai oublié ce qui concernait André.

Paul ne fut pas appelé. Ceux-là seulement furent convoqués qui étaient alliés à la sainte Famille ou qui avaient été en rapport avec elle.

Pendant ces visions, j'avais près de moi des reliques de saint André, de saint Barthélémy, des deux sainte Jacques, de saint Jude, de saint Simon, de saint Thomas, et de plusieurs disciples et saintes femmes ; ceux-là se montrèrent d'abord à moi plus clairement et plus distinctement. Puis je les vis figurer dans la scène qui m'était

représentée. Je vis aussi saint Thomas venir à moi mais il ne figurait pas dans le tableau de la mort de la mort de Marie. Il était éloigné et arriva trop tard.

Je vis aussi cinq disciples figurer dans le tableau J'a spécialement un souvenir distinct de Siméon le Juste et de Barnabé (ou Barsabas), dont il y avait des reliques près de moi. L'un des trois autres était l'un de ces fils des bergers qui avaient accompagné Jésus dans le voyage qu'il fit après la résurrection de Lazare. (Erémenezéar). Les deux autres étaient de Jérusalem.

Je vis aussi près de la sainte Vierge sa soeur aînée, Marie Héli. Marie Héli, femme de Cléophas, mère de Marie de Cléophas, grand mère des apôtres Jacques le Mineur, Thaddée, Simon, etc., était une femme très âgée (elle avait vingt ans de plus que la sainte Vierge). Toutes ces saintes femmes demeuraient dans le voisinage ; elles s'étaient réfugiées précédemment dans ce pays, fuyant la persécution qui sévissait à Jérusalem. Plusieurs habitaient des grottes creusées dans les rochers, où on avait disposé des logements nu moyen de boiseries en clayonnage.

XII - Mort de la sainte Vierge.

- Elle reçoit le saint Viatique et l'extrême Onction.

- Vision sur l'entrée de son âme dans le ciel.

Le 14 août 1821, dans l'après-midi, la soeur dit à l'écrivain : " Je veux maintenant raconter quelque chose de la mort de la sainte Vierge ; mais il ne faut pas que je sois dérangée. Dites à ma petite nièce de ne pas m'interrompre, et d'attendre un peu dans l'autre pièce ". Quand l'écrivain eut fait ce qu'elle disait et fut revenu près d'elle, il lui dit : " Racontez maintenant " ; mais, regardant fixement devant elle, elle s'écria : " Où suis-je donc, est-ce le matin ou le soir ! -Vous voulez, dit-il, parler de la mort de la sainte Vierge.-Les apôtres sont là, répondit-elle, interrogez-les ; vous êtes plus savant que moi, vous les questionnez mieux ; ils suivent le Chemin de la Croix et travaillent au tombeau de la Mère de Dieu. Elle les vit se livrer à ce travail aussitôt après la mort de Marie, à ce qu'elle assura. Après une pause, elle continua, en marquant des nombres avec ses doigts : " Voyez ce chiffre, dit-elle, une barre comme un I, puis un V ; cela ne fait-il pas quatre ? puis encore un V et trois I, cela ne fait-il pas huit ? Ce n'est pas écrit correctement en lettres marquant les nombres ; mais je les vois ainsi, parce que je ne sais pas lire les nombres élevés écrits en lettres Cela doit signifier que l'année 48 après Jésus-Christ est celle de la mort de la sainte Vierge. Je vois ensuite un X et trois 1, puis deux fois le signe de la pleine lune, comme il est dans l'almanach : cela veut dire que la sainte Vierge mourut treize ans et deux mois après l'ascension de Notre Seigneur. Ce n'est pas à présent le mois de sa mort. Je crois qu'il est passé depuis deux mois ; car, il y a deux mois, j'ai encore vu cette scène. Ah !

sa mort fut pleine de tristesse et pleine de joie ! s, Toujours dans cet état d'absorption intérieure, elle raconta ce qui suit :

Je vis hier à midi beaucoup de tristesse et d'inquiétude dans la maison de la sainte Vierge. La servante était extrêmement affligée ; elle s'agenouillait sans cesse, tantôt dans divers coins de la maison, tantôt devant la maison, et priait les bras étendus en versant des larmes. La sainte Vierge reposait tranquillement dans sa cellule ; elle semblait au moment de mourir. Elle était enveloppée tout entière, y compris les bras, dans cette espèce de vêtement de nuit que j'ai décrit en racontant sa visite chez Élisabeth. Son voile était relevé carrément sur son front, elle l'abaissait sur son visage quand elle parlait à des hommes. Ses mains elles-mêmes ne restaient découvertes que quand elle était seule. Dans les derniers jours, je ne la vis rien prendre, si ce n'est de temps en temps une cuillerée d'un breuvage que la servante exprimait de certaines baies jaunes, disposées en grappes. Vers le soir, quand la sainte Vierge connut que son heure approchait, elle voulut, conformément à la volonté de Jésus, bénir ceux qui se trouvaient présents et leur faire ses adieux. Sa chambre à coucher était ouverte de tous les côtés. Elle se mit sur son séant ; son visage était d'une blancheur éclatante et comme illuminé. Tous les assistants se tenaient dans la partie antérieure de la maison ; les apôtres entrèrent les premiers dans l'autre pièce, s'approchèrent l'un après l'autre de sa cellule ouverte, et s'agenouillèrent près de sa couche. La sainte Vierge les bénit tour à tour en croisant les mains au-dessus de leur tête et en touchant légèrement leur front. Elle parla à tous, et fit tout ce que Jésus lui avait enjoint à Béthanie.

Quand Pierre vint à elle, je vis qu'il avait à la main un rouleau écrit. Elle parla à Jean des dispositions à prendre pour sa sépulture, et le chargea de donner ses vêtements à sa servante et à une autre vierge pauvre qui venait quelquefois la servir. Elle montra du doigt le réduit qui était en face de sa cellule, et je vis sa servante y aller, l'ouvrir et le refermer. Je vis alors tous les vêtements de la sainte Vierge ; j'en parlerai plus tard. Après les apôtres, les disciples présents s'approchèrent de la couche de la sainte Vierge et furent aussi bénis par elle. Les hommes se rendirent alors de nouveau dans la pièce antérieure de la maison, pendant que les femmes s'approchaient de la couche de Marie, s'agenouillaient et recevaient sa bénédiction. Je vis l'une d'entre elles se pencher sur la sainte Vierge, qui l'embrassa.

Pendant ce temps l'autel fut préparé, et les apôtres se revêtirent, pour le service divin, de leurs longs vêtements blancs, avec des ceintures sur lesquelles étaient des lettres. Cinq d'entre eux figurèrent dans la cérémonie solennelle, qui fut semblable à celle que j'avais vu célébrer pour la première fois par Pierre dans la nouvelle église voisine de la piscine de Bethesda ; ils se revêtirent de leurs beaux ornements sacerdotaux. Le manteau pontifical de Pierre, qui était le célébrant, était très long par derrière ; cependant il n'avait pas de queue.

Ils étaient encore occupés à s'habiller, lorsque Jacques le Majeur arriva avec trois compagnons. Il venait d'Espagne par Rome avec le diacre Timon, et au delà de cette dernière ville il avait rencontré Eréménzéar et un troisième disciple. Les assistants, qui étaient au moment d'aller à l'autel, lui souhaitèrent la bienvenue avec une gravité solennelle, et lui dirent en peu de mots de se rendre près de la sainte Vierge. On leur lava les pieds, ils rangèrent leurs vêtements ; puis, sans quitter leurs habits de voyage, ils allèrent près de Marie et reçurent comme les autres sa bénédiction. Jacques alla seul le premier ; puis ses trois compagnons y allèrent ensemble après quoi ils revinrent pour assister au service divin. Là cérémonie était déjà assez avancée lorsque Philippe arriva d'Égypte avec un compagnon. Il se rendit aussitôt près de la Mère du Seigneur, reçut sa bénédiction et pleura abondamment.

Pierre, pendant ce temps, avait terminé le saint sacrifice, il avait consacré et reçu le corps du Sauveur, puis il l'avait donné aux apôtres et aux disciples présents. La sainte Vierge ne pouvait pas voir l'autel ; mais pendant la sainte cérémonie elle était assise sur sa couche, dans un profond recueillement. Quand Pierre eut communié et donné la communion aux autres apôtres, il porta à la sainte Vierge le saint sacrement et l'extrême onction.

Tous les apôtres l'accompagnèrent en procession solennelle. Thaddée marchait en avant avec un encensoir. Pierre portait la sainte Eucharistie devant lui, dans la pyxide en forme de croix dont j'ai parlé précédemment. Jean le suivait, portant un petit plat, sur lequel était le calice avec le sang précieux et quelques boîtes. Le calice était petit, massif et de couleur blanche. Le pied en était si court qu'on ne pouvait le prendre qu'avec deux doigts. Il avait du reste la forme de celui de la sainte Cène. Dans l'oratoire, qui était près du lit de la sainte Vierge, un petit autel avait été dressé par les apôtres. La servante avait apporté une table avec une couverture rouge et blanche. Dessus étaient des flambeaux allumés : je crois que c'étaient des cierges et des lampes. La sainte Vierge, pâle et silencieuse, était couchée sur le dos. Elle regardait fixement le ciel, ne parlait à personne, et semblait ravie en extase. Elle était comme illuminée par le désir ; je pouvais ressentir ce désir qui l'emportait hors d'elle-même. Ah ! mon coeur voulait aller à Dieu avec le sien.

Pierre s'approcha d'elle et lui administra l'extrême-onction, à peu près de la même manière qu'on le fait aujourd'hui. Il l'oignit avec les saintes huiles prises dans les boîtes que tenait Jean, sur le visage, sur les mains, sur les pieds et sur le côté, où son vêtement avait une ouverture ; en sorte qu'on ne la découvrit pas le moins du monde. Pendant ce temps les apôtres récitaient des prières, comme on le fait au chœur. Ensuite Pierre lui présenta le saint sacrement. Elle se redressa, sans s'appuyer, pour le recevoir ; puis elle retomba. Les apôtres prièrent pendant quelque temps, et, s'étant un

peu soulevée, elle reçut le calice de la main de Jean. Je vis, lors de la réception de la sainte Eucharistie, une lumière éclatante entrer dans Marie ; après elle retomba comme ravie en extase, et ne dit plus rien. Les apôtres portant les vases sacrés retournèrent en procession à l'autel où ils continuèrent le service divin, et alors Philippe reçut aussi la sainte communion. Il n'était resté que deux femmes près de la sainte Vierge.

Plus tard, je vis de nouveau les apôtres et les disciples en prière autour de la couche de la sainte Vierge. Je visage de Marie était épanoui et souriant comme dans sa jeunesse. Ses yeux, pleins d'une sainte joie, étaient tournés vers le ciel. Je vis alors un tableau merveilleusement touchant. Le toit de la cellule de Marie avait disparu ; la lampe était suspendue en plein air ; je vis à travers le ciel ouvert l'intérieur de la Jérusalem céleste. Il en descendit comme deux nuées éclatantes, où se montraient d'innombrables figures d'anges, et entre lesquelles une voie lumineuse se dirigea vers la sainte Vierge. Je vis, à partir de Marie, comme une montagne lumineuse s'élever jusque dans la Jérusalem céleste. Elle étendit les bras de ce côté avec un désir infini, et je vis son corps soulevé en l'air et planant au-dessus de sa couche, de manière qu'on pouvait voir par-dessous. Je vis son âme, comme une petite figure lumineuse infiniment pure, sortir de son corps, les bras étendus, et s'élever sur la voie lumineuse qui montait jusqu'au ciel. Les deux chœurs d'anges qui étaient dans les nuées se réunirent au-dessous de son âme et la séparèrent du corps, qui, au moment de cette séparation, retomba sur la couche, les bras croisés sur la poitrine. Mon regard, suivant l'âme de Marie, la vit entrer dans la Jérusalem céleste, et arriver jusqu'au trône de la très sainte Trinité. Je vis un grand nombre d'âmes, parmi lesquelles je reconnus plusieurs patriarches, ainsi que Joachim, Anne, Joseph, Elisabeth, Zacharie et Jean-Baptiste, aller à sa rencontre avec une joie respectueuse. Elle prit son essor à travers eux tous jusqu'au trône de Dieu et de son Fils, qui, faisant éclater au-dessus de tout le reste la lumière qui sortait de ses blessures, la reçut avec un amour tout divin, lui présenta comme un sceptre et lui montra la terre au-dessous d'elle comme s'il lui conférait un pouvoir particulier. Je la vis ainsi entrer dans la gloire, et j'oubliai tout ce qui se montrait autour d'elle sur la terre. Quelques-uns des apôtres, notamment Jean et Pierre, durent voir tout cela, car ils avaient les yeux levés au ciel. Les autres étaient pour la plupart prosternés vers la terre. Tout était plein de lumière et de splendeur. C'était comme lors de l'ascension de Jésus-Christ.

Je vis, ce qui me réjouit beaucoup, un grand nombre d'âmes délivrées du purgatoire suivre l'âme de Marie quand elle entra dans le ciel. Aujourd'hui aussi, au jour de la commémoration qu'en fait l'Église, je vis entrer au ciel beaucoup de ces pauvres âmes, parmi lesquelles plusieurs que Je connaissais. Je reçus l'assurance consolante que, tous les ans, le jour anniversaire de la mort de Marie, beaucoup d'âmes de ceux qui lui ont rendu un culte particulier participent aux effets de cette grâce.

Quand je regardai de nouveau sur la terre, je vis le corps de la sainte Vierge resplendissant. Il reposait sur sa couche, je visage rayonnant, les yeux fermés, les bras croisés sur la poitrine. Les apôtres, les disciples et les saintes femmes étaient agenouillés autour et priaient. Pendant que je regardais tout cela, il y avait dans toute la nature un concert harmonieux et une émotion semblable à celle que j'avais aperçue pendant la nuit de Noël. Je connus que l'heure de sa mort avait été la neuvième heure, comme celle de la mort du Sauveur.

XIII - Préparatifs de la sépulture de Marie. - Ses obsèques.

Les femmes étendirent une couverture sur le saint corps, et les apôtres avec les disciples se retirèrent dans la partie antérieure de la maison. Le feu du foyer fut éteint ; tout le mobilier de la maison fut mis de côté et recouvert. Les femmes s'enveloppèrent dans leurs vêtements et se voilèrent. Elles s'assirent par terre dans la chambre de Marie, et, tantôt assises, tantôt agenouillées, elles chantèrent des lamentations funèbres. Les hommes s'enveloppèrent la tête avec la bande d'étoffe qu'ils portaient autour du cou, et célébrèrent un service funéraire. Il y en avait toujours deux qui priaient alternativement agenouillés près de la tête et des pieds du saint corps. Mathias et André allèrent, par le chemin de la Croix de la sainte Vierge, jusqu'à la dernière station, où était la grotte représentant le tombeau du Sauveur. Ils avaient avec eux des outils pour travailler à mieux disposer ce tombeau, car c'était là que le corps de Marie devait reposer. Le caveau funéraire n'était pas aussi spacieux que le tombeau de Notre Seigneur, et il était à peine assez élevé pour qu'un homme pût y entrer debout. Le terrain s'abaissait à l'entrée, après quoi l'on se trouvait devant le sépulcre comme devant un petit autel, au-dessus duquel la paroi du rocher formait une voûte. Les deux apôtres firent plusieurs arrangements dans l'intérieur, et disposèrent une porte qu'on mit devant le tombeau pour le fermer. On n'y avait pratiqué qu'une excavation capable de recevoir un corps enveloppé. Le sol était un peu exhaussé à l'endroit de la tête. Il y avait devant le caveau, comme devant le Saint Sépulcre, un petit jardin avec une enceinte. Non loin de là était la station du Calvaire, sur un monticule. On n'y avait pas élevé de croix, mais on en avait seulement gravé une sur la pierre. Il pouvait bien avoir une demi lieue de l'habitation de Marie jusque là.

J'ai vu quatre fois les apôtres se relayer pour veiller en priant auprès du corps de la sainte Vierge. Je vis aujourd'hui plusieurs femmes, parmi lesquelles je me rappelle une fille de Véronique et la mère de Jean Marc, venir faire les préparatifs nécessaires pour la sépulture. Elles apportaient du linge et des aromates pour embaumer le corps, suivant la coutume des Juifs. Elles avaient aussi apporté de petits vases où étaient des herbes encore fraîches. La maison était fermée ; elles travaillaient à la lumière des

flambeaux. Les apôtres récitaient des prières dans la pièce antérieure, comme des religieux au chœur. Les femmes retirèrent de dessus la couche le saint corps avec tous ses vêtements et le placèrent dans une longue corbeille remplie de grosses couvertures et de nattes, de sorte qu'il était élevé par-dessus cette corbeille. Alors deux femmes tinrent un grand drap étendu au-dessus du corps, et deux autres le déshabillèrent sous ce drap, ne lui laissant que sa longue tunique de laine. Elles coupèrent les belles boucles de cheveux de la sainte Vierge pour les conserver comme souvenir. Je vis ensuite ces deux femmes laver le saint corps : elles avaient dans les mains quelque chose qui ressemblait à des éponges ; la longue tunique qui recouvrait le corps était décousue. Elles s'acquittèrent de ce soin avec une crainte respectueuse ; elles lavèrent le corps sous le drap qui était étendu par-dessus sans le regarder, car la couverture les empêchait de le voir. Toutes les places que l'éponge avait touchées étaient aussitôt recouvertes ; le milieu du corps resta voilé ; on n'en mit rien à nu. Une cinquième femme pressait les éponges au-dessus d'un bassin et les leur rendait de nouveau. Je les vis trois fois vider le bassin dans une fosse voisine de la maison et apporter de l'eau fraîche. Le saint corps fut revêtu d'une nouvelle enveloppe ou verte, puis, à l'aide des linges placés dessous, on le déposa respectueusement sur une table où avaient été déjà rangés les draps mortuaires et les bandes dont on devait faire usage. Elles enveloppèrent alors le corps dans les linges, depuis la cheville des pieds jusqu'à la poitrine, et le serrèrent fortement avec des bandelettes. La tête, la poitrine, les mains et les pieds ne furent pas encore enveloppés ainsi.

Pendant ce temps, les apôtres avaient assisté au service solennel célébré par Pierre, et avaient reçu avec lui la sainte communion ; après quoi, je vis Pierre et Jean, encore revêtus de leurs grands manteaux pontificaux, se rendre près du saint corps. Jean portait un vase d'onguent ; Pierre y trempa le doigt de la main droite et oignit, en récitant des prières, le front, le milieu de la poitrine, les mains et les pieds de la sainte Vierge. Ce n'était pas là l'extrême-onction : elle l'avait reçue vivante encore. Je crois que c'était un honneur rendu au saint corps ; pareille chose avait eu lieu lors de la mise au tombeau du Sauveur. Lorsque les apôtres se furent retirés, les femmes continuèrent leurs préparatifs pour la sépulture. Elles placèrent des bouquets de myrrhe sous les bras et sur le creux de l'estomac ; elles en mirent entre les épaules, autour du cou, du menton et des joues ; les pieds aussi furent entourés de semblables paquets d'herbes aromatiques. Alors elles croisèrent les bras sur la poitrine, placèrent le saint corps dans le grand linceul, et l'y emmaillotèrent au moyen d'un bandage roulé tout autour. La tête était couverte d'un suaire transparent relevé sur le front, en sorte qu'on voyait je visage, avec sa blancheur éclatante, rayonner, pour ainsi dire, au milieu des touffes d'herbes qui l'entouraient. Elles déposèrent ensuite le saint corps dans le cercueil qui était à côté, comme un petit lit de repos : c'était comme une planche avec un bord peu élevé ; il y avait un couvercle convexe très léger. On mit sur sa poitrine une couronne de fleurs blanches, rouges et bleu céleste, comme symbole de la virginité. Alors les

apôtres, les disciples et tous les assistants, entrèrent pour voir encore une fois ce saint visage, qui leur était si cher, avant qu'il ne fût voilé. Ils s'agenouillèrent en pleurant autour de la sainte Vierge, touchèrent ses mains enveloppées sur sa poitrine, comme pour prendre congé d'elle, et se retirèrent. Les saintes femmes aussi lui firent leurs derniers adieux, lui recouvrirent le visage, et placèrent le couvercle sur le cercueil, autour duquel elles attachèrent des bandes d'étoffe grise au centre et aux deux extrémités. Je vis ensuite placer le cercueil sur une civière ; puis, Pierre et Jean le portèrent hors de la maison sur leurs épaules. Je crois qu'ils se relayèrent successivement, car je vis plus tard le cercueil porté par six apôtres : Jacques le Majeur et Jacques le Mineur étaient devant, André et Barthélémy au milieu, Thaddée et Mathias derrière. Les bâtons devaient être passés dans une natte ou une lanière de cuir, car je vis le cercueil balancé au milieu d'eux comme dans un berceau. Une partie des apôtres et des disciples présents marchaient en avant, d'autres suivaient avec les femmes. Le jour tombait déjà, et on portait autour du cercueil quatre flambeaux sur des bâtons. Le cortège se rendit ainsi, en passant par le chemin de la Croix, à la dernière station, et il arriva à l'entrée du tombeau. Ils déposèrent le saint corps à terre, et quatre d'entre eux le portèrent dans le caveau et le placèrent dans l'excavation qui devait servir de couche sépulcrale. Tous les assistants y entrèrent un à un, jetèrent autour des aromates et des fleurs, et s'agenouillèrent en pleurant et en priant.

Ils étaient nombreux. La douleur et l'affliction les firent rester là longtemps, et il était tout à fait nuit quand les apôtres fermèrent l'entrée du tombeau. Ils creusèrent un fossé devant l'étroite entrée du caveau, et y plantèrent comme une haie formée de divers arbrisseaux, les uns en fleur, les autres couverts de baies ; qu'ils avaient transportés d'ailleurs avec leurs racines. On ne vit plus alors aucune trace de l'entrée. d'autant plus qu'ils détournèrent l'eau d'une source voisine pour la faire passer devant ce massif. Ils s'en retournèrent séparément et s'arrêtèrent encore ça et là, priant sur le chemin de la Croix ; quelques-uns restèrent à prier près du tombeau. Ceux qui revenaient virent de loin une lumière extraordinaire au-dessus du tombeau de Marie, et ils en furent très émus, sans bien savoir ce que c'était. Je la vis aussi, et voici ce dont je me souviens parmi beaucoup d'autres choses. Il me sembla qu'une voie lumineuse descendait du ciel jusqu'au tombeau, et avec elle une forme brillante semblable à l'âme de Marie, accompagnée de la figure de Notre-seigneur. Le corps de Marie sortit resplendissant du tombeau, s'unit à son âme, et s'éleva vers le ciel avec l'apparition du Sauveur.

Je vis, dans la nuit, plusieurs apôtres et saintes femmes prier et chanter des cantiques dans le petit jardin qui était devant le tombeau. Une large voie lumineuse s'abaissa du ciel vers le rocher, et je vis s'y mouvoir une gloire formée de trois sphères pleines d'anges et d'âmes bienheureuses qui entouraient l'apparition de Notre Seigneur et de l'âme resplendissante de Marie. La figure de Jésus-Christ, avec des rayons partant de ses cicatrices, planait devant elle. Autour de l'âme de Marie, je vis, dans la sphère

intérieure, de petites figures d'enfants ; dans la seconde, c'étaient comme des enfants de six ans, et, dans la sphère extérieure, comme des adolescents déjà grands. Je ne vis distinctement que les visages, tout le reste m'apparut comme des formes lumineuses resplendissantes. Quand cette apparition, devenant de plus en plus distincte, fut arrivée au rocher, je vis une voie lumineuse qui s'étendit depuis elle jusqu'à la Jérusalem céleste. Je vis alors l'âme de la sainte Vierge qui suivait la figure de Jésus descendre dans le tombeau à travers le rocher, et, bientôt après, unie à son corps transfiguré, en sortir plus distincte et plus brillante, et s'élever avec le Seigneur et le chœur des esprits bienheureux jusqu'à la Jérusalem céleste. Toute cette lumière s'y perdit, et je ne vis plus nu dessus de la terre que la voûte silencieuse du ciel étoilé.

Je ne sais pas si les apôtres et les saintes femmes qui priaient devant le tombeau virent aussi tout cela ; mais je les vis, frappés d'étonnement, regarder le ciel comme en adoration ou se prosterner je visage contre terre. J'en vis aussi quelques-uns qui revenaient avec la civière, priant et chantant des cantiques, et qui s'arrêtaient aux diverses stations du chemin de la Croix, se tourner avec une pieuse émotion vers la lumière qui brillait sur le tombeau.

XIV - Arrivée de Thomas.

- Visite au tombeau de la sainte Vierge, qu'on trouve vide.

- Départ des apôtres.

Les apôtres, étant revenus, prirent un peu de nourriture et allèrent se reposer. Ils dormaient hors de la maison dans des hangars. La servante de Marie, qui était restée à la maison pour faire des arrangements, et d'autres femmes qui l'avaient aidée, dormirent dans la pièce située derrière le foyer d'ou la servante avait tout enlevé pendant la mise au tombeau, de sorte qu'elle ressemblait à une petite chapelle où les apôtres, plus tard, prièrent et offrirent le saint sacrifice.

Ce soir, je vis encore les apôtres prier et pleurer dans la première pièce. Les femmes étaient allées se reposer. Je vis alors l'apôtre Thomas, en habits de voyage, arriver avec deux compagnons devant la porte de la maison et frapper pour se faire ouvrir. Il vint avec lui un disciple, appelé Jonathan, qui était parent de la sainte Famille. Son autre compagnon était un homme très simple, du pays où habitait le plus éloigné des trois rois, et que j'appelle toujours Partherme, parce que je ne sais pas retenir exactement les noms. Thomas l'avait emmené de là avec lui, et il était à son égard comme le plus docile des serviteurs.

Elle reconnut ce disciple par une relique de lui qui se trouvait près d'elle sans désignation de celui auquel elle appartenait. Elle dit de lui, le 26 juillet 1821 :

Jonathan ou Jonadab était de la tribu de Benjamin et des environs de Samarie. Il fut tour à tour près de saint Pierre, près de saint Paul, qui le trouvait trop lent, et de saint Jean. Il vint de fort loin avec saint Thomas pour assister à la mort de Marie.

Un disciple ouvrit la porte ; Thomas entra avec Jonathan dans la salle où étaient les apôtres, et dit à son serviteur de rester assis devant la porte. Ce digne homme faisait tout ce qu'on lui ordonnait : il s'assit tranquillement. Combien ils furent affligés en apprenant qu'ils arrivaient trop tard ! Les disciples leur lavèrent les pieds et leur présentèrent quelques rafraîchissements. Pendant ce temps les femmes s'étaient levées, et, quand elles se furent retirées, on conduisit Thomas et Jonathan à la place où la sainte Vierge était morte. Ils se prosternèrent et arrosèrent la terre de leurs larmes. Thomas pria encore longtemps, agenouillé devant le petit autel de Marie. Sa douleur était singulièrement touchante ; je pleure encore lorsque j'y pense. Quand les apôtres eurent terminé leurs prières, qu'ils n'avaient pas interrompues, tous allèrent souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivés. Ils firent relever Thomas et Jonathan qui étaient agenouillés, les embrassèrent et les conduisirent dans la salle antérieure de la maison, où ils leur donnèrent à manger du pain et du miel. Ils prièrent encore ensemble et s'embrassèrent les uns les autres.

Mais Thomas et Jonathan désiraient se rendre au tombeau de la sainte Vierge. Alors les apôtres allumèrent des flambeaux, qu'on assujettit à des perches, et allèrent avec eux au tombeau en passant par le chemin de la Croix. Ils parlaient peu, s'arrêtaient quelques moments aux pierres des stations, et méditaient sur la voie douloureuse du Sauveur et sur la compassion de sa Mère, qui avait élevé ces pierres commémoratives et les avait si souvent arrosées de ses larmes. Arrivés à la grotte du tombeau, ils s'agenouillèrent tous ; mais Thomas et Jonathan se précipitèrent vers l'entrée du caveau, et Jean les suivit. Deux disciples écartèrent les branches des arbrisseaux qui étaient devant la porte : ils entrèrent, et s'agenouillèrent avec une crainte respectueuse devant la couche sépulcrale de la sainte Vierge. Alors Jean s'approcha du cercueil, qui faisait un peu saillie au-dessus de la fosse, détacha les bandes qui l'entouraient, et enleva le couvercle. Puis ils approchèrent la lumière du cercueil, et furent saisis d'un profond étonnement lorsqu'ils ne virent devant eux que les linceuls vides, conservant encore la forme du saint corps. Ils étaient séparés à la place du visage et de la poitrine ; les bandelettes qui avaient entouré les bras étaient déliées, mais le corps glorifié de Marie n'était plus sur la terre. Ils levèrent les yeux et les bras vers le ciel comme s'ils eussent vu le saint corps enlevé à ce moment même, et Jean cria à l'entrée du caveau : " Venez et voyez, elle n'est plus ici ". Alors ils entrèrent deux par deux dans l'étroit caveau, et virent avec étonnement les linges vides étendus sous leurs yeux. Étant sortis, tous s'agenouillèrent à terre, regardèrent le ciel en levant les bras, prièrent, pleurèrent et louèrent le Seigneur et sa mère, leur chère et tendre mère, lui adressant,

comme des enfants fidèles, les douces paroles d'amour que l'Esprit saint mettait sur leurs lèvres. Alors ils se souvinrent de cette nuée lumineuse qu'après les funérailles ils avaient vue descendre vers le tombeau et remonter au ciel. Jean retira respectueusement du cercueil les linceuls de la sainte Vierge, les plia, les roula, les prit avec lui ; puis il remit le couvercle et l'assujettit de nouveau avec les bandes d'étoffe. Ils quittèrent ensuite le caveau, dont l'entrée resta masquée par le massif de verdure. Priant et chantant des psaumes, ils revinrent à la maison par le chemin de la Croix ; puis ils se rendirent tous dans la pièce qu'avait habitée Marie. Jean déposa respectueusement les linceuls sur la petite table qui était devant l'oratoire de la sainte Vierge. Thomas et les autres prièrent encore à la place où elle avait rendu le dernier soupir. Pierre se retira à part comme pour méditer ; peut-être faisait-il sa préparation, car je vis ensuite dresser l'autel devant l'oratoire de Marie où était la croix, et Pierre célébrer un service solennel. Les autres, rangés derrière lui, priaient et chantaient alternativement. Les saintes femmes se tenaient plus en arrière près des portes et de la partie postérieure du foyer.

Le serviteur de Thomas, cet homme si simple qui l'avait accompagné depuis la contrée lointaine où il avait été, avait un extérieur singulier. Il avait de petits yeux, le front comprimé, le nez épaté et les pommettes saillantes. Son teint était plus basané que celui des gens de ce pays. Il avait reçu le baptême ; du reste, il était comme un enfant ignorant et docile. Il faisait tout ce qu'on lui ordonnait, restait où on le plaçait, regardait ce qu'on lui montrait, et souriait à tout le monde. Il restait assis là où Thomas lui avait dit de s'asseoir ; et quand il voyait pleurer Thomas, il pleurait aussi. Cet homme resta toujours avec Thomas ; il pouvait porter de lourds fardeaux, et je l'ai vu soulever des pierres énormes quand Thomas construisit une chapelle.

Après la mort de la sainte Vierge, je vis souvent les apôtres et les disciples se réunir et se raconter mutuellement leurs voyages et ce qui leur était arrivé. J'ai entendu tout ce qu'ils disaient ; cela me reviendra en mémoire, si c'est la volonté de Dieu.

(Le 20 août 1800 et 1821.) Après divers exercices de dévotion, les disciples présents se firent leurs adieux presque tous et retournèrent à leurs travaux. Il n'y avait plus dans la maison que les apôtres, Jonathan et le serviteur de Thomas. Mais ils devaient tous partir quand ils auraient terminé leur travail. Ils travaillaient tous à enlever les mauvaises herbes et les pierres sur le chemin de la Croix de Marie, et à l'orner convenablement avec de beaux arbrisseaux, des plantes et des fleurs de toute espèce. Ils firent tout cela en priant et en chantant des cantiques ; on ne peut exprimer combien cela était touchant à voir. C'était comme un service divin célébré par l'amour en deuil : c'était à la fois imposant et aimable. Ils ornaient, comme des enfants affectueux, la trace des pas de leur mère, qui était aussi la mère de leur Dieu, la trace

des pas avec lesquels elle avait mesuré, pleine d'une pieuse compassion, la voie douloureuse qu'avait suivie son divin Fils en allant à la mort pour nous racheter.

Ils fermèrent entièrement l'entrée du tombeau de Marie, en tassant fortement la terre autour des arbrisseaux qu'ils avaient plantés devant. Ils nettochèrent et ornèrent le jardin qui était en avant du tombeau, creusèrent un chemin sur le derrière du monticule qui le surmontait jusqu'à la paroi postérieure du caveau, et pratiquèrent une ouverture dans le rocher pour qu'on pût voir la couche sépulcrale où avait reposé le corps de la très sainte Mère que le Rédempteur mourant sur la croix avait léguée à eux tous et à l'Église dans la personne de Jean. Ah ! c'étaient des enfants reconnaissants, fidèles au quatrième commandement ; ils vivront longtemps sur la terre, eux et leur amour ! ils érigèrent aussi une espèce de chapelle, en forme de tente, au-dessus du tombeau. Ils y tendirent une tente formée de tapis, qu'ils entourèrent et couvrirent avec des claies en branches tressées. Ils y élevèrent un petit autel, formé d'une large table de pierre supportée par une autre pierre. Derrière cet autel ils suspendirent une tapisserie sur laquelle une image de la sainte Vierge, d'un travail fort simple, était brodée ou tissée. Elle était représentée dans son habit de fête, et l'on avait employé pour cela différentes couleurs, brune, bleue et rouge. Quand tout cela fut fini, il y eut là un service où tous prièrent agenouillés et les mains levées vers le ciel. La pièce qu'avait habitée Marie dans la maison fut érigée en église. La servante de Marie et quelques autres femmes continuèrent à y résider, et on laissa deux disciples, dont l'un avait été berger au delà du Jourdain, pour donner les secours spirituels aux fidèles qui habitaient alentour. Bientôt après, les apôtres se séparèrent. Barthélémy, Simon, Thaddée, Philippe et Matthieu partirent les premiers pour se rendre aux lieux où ils avaient à exercer leur ministère, après avoir fait à leurs frères de touchants adieux. Les autres, à l'exception de Jean qui resta encore quelque temps, partirent ensemble pour la Palestine, où ils se séparèrent de nouveau. Il y avait là plusieurs disciples ; quelques femmes partirent aussi en même temps d'Éphèse pour Jérusalem. Marie, mère de Marc, fit beaucoup pour les fidèles qui se trouvaient dans ce pays. Elle avait fondé une communauté d'environ vingt femmes, qui menaient à quelques égards la vie religieuse : cinq d'entre elles habitaient près d'elle dans sa maison. Les disciples s'y rassemblaient habituellement. La communauté chrétienne possédait encore l'église voisine de la piscine de Bethesda, etc.

(Le 22 août) Jean seul est encore dans la maison. Tous les autres sont partis. J'ai vu Jean, conformément à la volonté de la sainte Vierge, distribuer ses vêtements à sa servante et à une autre femme qui venait souvent l'aider. Il s'y trouvait quelques objets venant des trois rois. Je vis deux longs vêtements blancs, plusieurs voiles, des couvertures et des tapis. Je vis aussi ce vêtement de dessus rave qu'elle avait porté à Cana et sur le chemin de la Croix, et dont je possède une petite parcelle. Il en vint quelque chose à l'Église. Ainsi l'on fit un ornement sacerdotal pour l'Église de

Bethesda avec la belle robe nuptiale bleu céleste, parfilée d'or et semée de roses. Il y en a encore des reliques à Rome. Je les vois, mais je ne sais pas si on les connaît. Marie a porté cet habit lorsqu'elle était fiancée, mais elle ne le mit jamais depuis.

Toutes ces choses se faisaient silencieusement et comme en secret, mais sans qu'il y eût rien de cet empressement inquiet si commun de nos jours. La persécution n'avait pas encore donné naissance à l'espionnage, et la paix n'était pas troublée.

TABLE DE MATIÈRE

VIE DE MARIE

I Sur les ancêtres de la sainte Vierge.

II Les ancêtres de sainte Anne. Esséniens.

III La grand mère de sainte Anne consulte le chef des Esséniens. Son mariage. Sa famille.

IV Naissance de sainte Anne. Son mariage. Sa première fille.

V Joachim et Anne s'établissent à Nazareth. Stérilité de sainte Anne. Douleur des saints époux. Leur ardent désir de l'accomplissement de la promesse.

VI Joachim reçoit un affront au temple.

VII Anne reçoit la promesse de fécondité, et se rend au temple.

VIII Joachim, consolé par l'ange, vient de nouveau sacrifier au temple.

IX Joachim reçoit la bénédiction de l'Arche d'alliance.

X Joachim et Anne se rencontrent sous la porte dorée

XI Restauration de l'humanité montrée aux anges.

XII Elie voit une image figurative de la sainte Vierge.

XIII Eclaircissements sur la précédente vision d'Élie.

XIV Figure prophétique de la Sainte Vierge en Égypte.

XV L'arbre généalogique du Messie.

XVI Tableau de la fête de la conception de Marie.

XVII La sainte Vierge parle des mystères de sa vie.

XVIII Célébration de la fête de la Conception en divers lieux. Introduction. Détails personnels.

XIX Les rois mages fêtent la Conception de Marie.

XX Sur l'histoire de la fête de la Conception de Marie.

XXI Naissance de Marie

XXII Joie dans le ciel et dans les limbes à la naissance de Marie. Mouvement dans la nature et parmi les hommes.

XXIII L'enfant reçoit le nom de Marie.

XXIV Origine de la fête de la Nativité de Marie.
XXV Prières à faire pour la fête de la Nativité de Marie.
XXVI Purification de sainte Anne.
XXVII Présentation de Marie. Préparatifs dans la maison de sainte Anne.
XXVIII Départ de Marie pour le temple.
XXIX Départ pour Jérusalem.
XXX Arrivée à Jérusalem. La ville. Le temple.
XXXI Entrée de Marie dans le temple et Présentation
XXXII De la vie de la sainte Vierge au temple.
XXXIII De la jeunesse de saint Joseph
XXXIV Jean est promis à Zacharie.
XXXV Fiançailles de la Sainte Vierge.
XXXVI Du mariage et de l'habit nuptial de Marie et de Joseph.
XXXVII De l'anneau nuptial de Marie.
XXXVIII Depuis le retour de Marie jusqu'à l'Annonciation.
XXXIX Annonciation de Marie.
XL Visitation de Marie.
XLI Marie et Joseph en voyage pour visiter Elisabeth.
XLII Arrivée de Marie et de Joseph chez Elisabeth et Zacharie.
XLIII Détails personnels à la narratrice.
XLIV Naissance de Jean. Marie revient à Nazareth. Joseph rassuré par un ange.
XLV Préparatifs pour la naissance de Jésus-Christ. Départ de la sainte Famille pour Bethléhem.
XLVI Voyage de la sainte Famille.
XLVII Continuation du voyage jusqu'à Bethléhem.
XLVIII Bethléhem. Arrivée de la sainte Famille.
XLIX Joseph cherche inutilement un logement. Ils vont à la grotte de la crèche.
L Description de la grotte de la Crèche et de ses alentours.
LI La grotte du tombeau de Maraha, nourrice d'Abraham.
LII La sainte Famille entre dans la Grotte de la Crèche.
LIII Naissance du Christ.
LIV Gloria in excelsis. La naissance du Christ annoncée aux bergers.
LV La naissance du Christ annoncée en divers lieux.
LVI Adoration des bergers.
LVII. Circoncision du Christ. Le nom de Jésus.
LVIII Elisabeth vient à la Crèche.
LIX Voyage des trois Rois Mages à Bethléhem.
LX Bethléhem. La sainte Vierge a le pressentiment de rapproche des trois Rois.
LXI Bethléhem. Visite à le Crèche. Caravane des Rois. Ils arrivent dans la terre promise.
LXII Bethléhem. Arrivée de sainte Anne. Libéralité de la sainte Famille.

LXIII Voyage des trois Rois. Leur arrivée à Jérusalem. Hérode consulte les docteurs de la loi.

LXIV Les Rois devant Hérode. Conduite de celui-ci et ses motifs.

LXV Les Saints Rois vont de Jérusalem à Bethléhem. Ils adorent l'Enfant et lui offrent leurs présents.

LXVI Les Rois visitent encore la sainte Famille. Hérode leur tend des embûches. Un Ange les avertit. Ils prennent congé et s'en vont.

LXVIII Mesures prises par les autorités de Bethléhem contre les Rois. L'accès à la grotte de la Crèche interdit. Zacharie visite la sainte Famille

LXVIII La sainte Famille dans la grotte de Maraha. Joseph sépare l'Enfant Jésus de Marie pendant quelques heures. Marie, dans son inquiétude, exprime du lait de son sein. Origine d'un miracle qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

LXIX Préparatifs pour le départ de la sainte Famille. Départ de sainte Anne. Détails personnels à la soeur. Elle reconnaît des reliques venant des trois Rois.

LXX Purification de la sainte Vierge.

LXXI Mort de Siméon.

LXXII Arrivée de la sainte Famille chez Sainte Anne

LXXIII Purification de Marie. Fête de la Chandeleur.

LXXIV La fuite en Egypte. Introduction.

LXXV Nazareth. Demeure et occupation de la sainte Famille.

LXXVI Jérusalem. Préparatifs d'Hérode pour le massacre des enfants

LXXVII Détails personnels à la narratrice. Effets de sa prière à l'anniversaire du massacre des Innocents.

LXXVIII Nazareth. Vie domestique de la sainte Famille.

LXXIX Un ange avertit Joseph de s'enfuir. Préparatifs et commencement du voyage.

LXXX La sainte femme quittent la maison de Joseph. La sainte famille arrive à Nazara avant le sabbat.

LXXXI Le térébinthe d'Abraham. La sainte Famille se repose au bord d'une fontaine, près d'un baumier.

LXXXII Juttah. Elisabeth s'enfuit dans le désert avec le petit Jean-Baptiste.

LXXXIII Halte de la sainte Famille dans une grotte. Marie montre à l'Enfant-Jésus le petit Jean dans le lointain.

LXXXIV Dernière halte sur le territoire d'Hérode. Détails personnels à la narratrice.

LXXXV Lieu inhospitalier. Montagnes. Séjour chez des voleurs. Guérison de l'enfant lépreux du brigand.

LXXXVI Le désert. Première ville égyptienne. Habitants malveillants. Longueur du voyage.

LXXXVII Plaine de sable. Source qui jaillit à la prière de Marie. Origine du jardin de baume.

LXXXVIII Héliopolis ou On. Une idole tombe en avant de la ville. Tumulte qui en résulte.

LXXXIX Héliopolis. Habitation de la sainte Famille. Travaux de saint Joseph et de la sainte Vierge.

XC Sur le massacre des Innocents par Hérode.

XCI Saint Jean réfugié de nouveau dans le désert.

XCII Voyage de la sainte Famille à Mataréa. Sur les Juifs de la terre de Gessen.

XCIII Mataréa. Pauvreté du lieu. Oratoire de la sainte Famille.

XCIV Elisabeth conduit pour la troisième fois le petit saint Jean dans le désert.

XCV Hérode fait mourir Zacharie en prison. Elisabeth se retire dans le désert près de saint Jean, et y meurt.

XCVI La fontaine de Mataréa. Job y avait habité avant Abraham. Détails sur ce patriarche.

XCVII La fontaine de Mataréa. Séjour que fit Abraham en ce lieu. Détails sur la fontaine jusque dans les temps chrétiens.

XCVIII Retour d'Égypte. Un ange avertit Joseph de quitter ce pays. Départ de la sainte Famille. Séjour de trois mois à Gaza.

MORT DE LA SAINTE VIERGE

I Sur l'âge de Marie. Elle va avec saint Jean à Ephèse. Description du pays.

II La maison de Marie à Ephèse.

III Manière de vivre de Marie. Saint Jean lui donne la sainte Eucharistie. Chemin de la Croix.

IV Voyage de Marie Éphèse à Jérusalem. Sa maladie dans cette dernière ville. Bruit de sa mort et origine du tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem.

V Ephèse. Parents et amies de la sainte Famille vivant dans la colonie chrétienne.

VI La Sainte Vierge visite pour la dernière fois le chemin de la Croix érigé par elle.

VII La sainte Vierge sur son lit de mort. Adieux des femmes.

VIII Arrivée de deux autres apôtres. L'autel. Boîte en forme de croix pour les objets consacrés.

IX Arrivée de Simon. Pierre donne la sainte communion à la sainte Vierge. Etat de Jérusalem à cette époque.

X Service divin des apôtres. Marie reçoit la sainte communion. Détails personnels. Le chemin de la Croix de Marie.

XI Jacques le Majeur arrive avec Philippe et trois disciples. Comment les apôtres furent convoqués pour assister à la mort de la sainte Vierge. Leurs voyages et leurs missions.

XII Mort de la sainte Vierge. Elle reçoit le saint Viatique et l'extrême Onction. Vision sur l'entrée de son âme dans le ciel.

XIII Préparatifs de la sépulture de Marie. Ses obsèques.

XIV Arrivée de Thomas. Visite au tombeau de la sainte Vierge, qu'on trouve vide.

Départ des apôtres.